L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.

Le Tems présent est gros de l'Avenir. . .

LEIBNITZ.

A LONDRES.

MDCCLXXII.

MVSEVM
BRITAN
NICVM

EPITRE
DEDICATOIRE
A L'ANNÉE
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

AUGUSTE et reſpectable Année, qui dois amener la Félicité ſur la Terre; toi, hélas! que je n'ai vue qu'en ſonge, quand tu viendras à jaillir du ſein de l'Eternité, ceux qui verront ton ſoleil, fouleront aux pieds mes cendres et celles de trente Générations, ſucceſſivement éteintes et diſparues dans le profond abîme de la

mort. Les Rois qui ſont aujourd'hui aſſis ſur des Trônes, ne ſeront plus; leur poſtérité ne ſera plus : et toi, tu jugeras et ces Monarques décédés et les Ecrivains qui vivoient ſoumis à leur puiſſance. Les noms des Amis, des Défenſeurs de l'Humanité brilleront, honorés : leur gloire ſera pure et radieuſe. Mais cette vile populace de Rois qui auront, en tout ſens, tourmenté l'Eſpece Humaine, plus enfoncés encore dans l'oubli que dans la région des morts, ne s'échapperont de l'oppobre qu'à la faveur du néant.

La

La penſée ſurvit à l'homme, et voilà ſon plus glorieux appanage! La penſée s'éleve de ſon tombeau, prend un corps durable, immortel; et tandis que les tonnerres du Deſpotiſme tombent et s'éteignent, la plume d'un Ecrivain franchit l'intervalle des Tems, abſout, ou punit les Maîtres de l'Univers.

J'ai uſé de l'empire que j'ai reçu en naiſſant: j'ai cité devant ma raiſon ſolitaire les loix, les abus, les coutumes du pays où je vivois inconnu et obſcur. J'ai connu cette haine vertueuſe que l'Etre ſenſible doit à l'Op-

preſſeur : j'ai déteſté la Tyrannie, je l'ai flétrie, je l'ai combattue avec les forces qui étoient en mon pouvoir. Mais, Auguſte et Reſpectable Année, j'ai eu beau, en te contemplant, élever, enflammer mes idées, elles ne ſeront peut-être à tes yeux que des idées de ſervitude. Pardonne ! le génie de mon ſiecle me preſſe et m'environne : la ſtupeur regne : le calme de ma Patrie reſſemble à celui des Tombeaux. Autour de moi, que de cadavres colorés qui parlent, qui marchent, et chez qui le principe actif de la vie n'a jamais pouſſé le

moin-

moindre rejetton ! Déjà même la voix de la Philoſophie, laſſe et decouragée, a perdu de ſa force ; elle crie au milieu des hommes comme au ſein d'un immenſe déſert.

Oh, ſi je pouvois partager le tems de mon exiſtence en deux portions, comme je deſcendrois à l'inſtant même au cercueil ! comme je perdrois avec joie l'aſpect de mes triſtes, de mes malheureux contemporains, pour aller me réveiller au milieu de ces jours purs que tu dois faire éclorre, ſous ce ciel fortuné, où l'homme aura repris ſon courage, ſa liberté, ſon

indépendance et ſes vertus. Que ne puis-je te voir autrement qu'en ſonge, Année ſi deſirée et que mes voeux appellent! Hâte-toi! Mais, que dis-je? délivré des preſtiges d'un ſommeil favorable, je crains, hélas! je crains plutôt que ton ſoleil ne vienne un jour à luire triſtement ſur un informe amas de cendres et de ruines.

TA-

TABLE
DES
CHAPITRES
CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

Avant-Propos - - Page 1

Chapitre I. Paris entre les mains d'un vieil Anglois - 3

— II. J'ai Sept Cent Ans 12

— III. Je m'habille à la Fripperie 17

— IV. Les Porte-faix - 21

— V. Les Voitures - 24

— VI. Les Chapeaux Brodés 28

— VII. Le Pont Débaptisé 32

— VIII. Le Nouveau Paris - 34

— IX. Les Placets - 49

— X. L'Homme au Masque 52

— XI. Les Nouveaux Testamens 57

Chap. XII. Le College des Quatre-Nations - Page 61
— XIII. Où eſt la Sorbonne? 71
— XIV. L'Hôtel de l'Inoculation 77
— XV. Théologie et Iuriſprudence 80
— XIV. Exécution d'un Criminel 89
— XVII. Pas ſi éloigné que l'on penſe - 107
— XVIII. Les Miniſtres de Paix 114
— XIX. Le Temple - 121
— XX. Le Prélat - 138
— XXI. Communion des deux Infinis - 140
— XXII. Singulier Monument 154
— XXIII. Le Pain, le Vin, etc. 160
— XXIV. Le Prince Aubergiſte 175
— XXV. Salle de Spectacle - 180
— XXVI. Les Lanternes - 192

Chap.

Chap. XXVII. Le Convoi - Page 197

L'ECLIPSE DE LUNE. C'eſt un ſolitaire qui parle - 203

— XXVIII. La Bibliotheque du Roi 210

— XXIX. Les Gens de Lettres 244

— XXX. L'Académie Françoiſe 252

— XXXI. Le Cabinet du Roi 271

— XXXII. Le Sallon - 297

— XXXIII. Tableaux Emblématiques 305

— XXXIV. Sculpture et Gravure 312

— XXXV. Salle du Trône 319

— XXXVI. Forme du Gouvernement - 325

— XXXVII. De l'Héritier du Trône - 345

— XXXVIII. Des femmes - 360

— XXXIX. Les Impôts - 378

— XL. Du Commerce - 394

Chap.

Chap. XLI. L'Avant-Soupé - Page 402
— XLII. Les Gazettes - 417
— XLIII. Oraiſon Funebre d'un Payſan - 451
— XLIV. Verſailles - 456

L'AN

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve s'il en fut jamais.

AVANT-PROPOS.

Deſirer que tout ſoit bien, eſt le vœu du Philoſophe. J'entends par ce mot, dont on a ſans doute abuſé, l'être vertueux et ſenſible, qui veut le bonheur général, parce qu'il a des idées préciſes d'ordre et d'harmonie. Le mal fatigue les regards du Sage, il s'en plaint; on ſoupçonne qu'il a de l'humeur; on a tort. Le ſage ſait que le mal abonde ſur la terre; mais en même tems il a toujours préſente à l'eſprit cette perfection ſi belle et ſi touchante, qui peut et qui doit même être l'ouvrage de l'homme raiſonnable.

En effet, pourquoi nous ſeroit-il defendu d'eſpérer qu'après avoir décrit ce cercle extravagant de ſottiſes autour duquel l'égarent ſes paſſions, l'homme ennuyé reviendra à la lumiere pure de l'entendement? Pourquoi le genre humain ne ſeroit-il pas ſemblable à l'individu? Emporté, violent, étourdi

dans ſon jeune âge; ſage, doux, modéré dans ſa vieilleſſe.[1]) L'homme qui penſe ainſi, s'impoſe à lui-même le devoir d'être juſte.

Mais ſavons-nous ce que c'eſt que perfection? Peut-elle être le partage d'un être foible et borné? Ce grand ſecret n'eſt-il pas caché ſous celui de la vie? et ne faudra t il pas dépouiller notre vêtement mortel pour percer cette ſublime énigme?

En attendant tâchons de rendre les choſes paſſables, ou, ſi c'eſt encore trop, rêvons du moins qu'elles le ſont. Pour moi, concentré avec Platon, je rêve comme lui. O mes chers concitoyens! vous que j'ai vu gémir ſi fréquemment ſur cette foule d'abus dont on eſt las de ſe plaindre, quand verrons-nous nos grands projets, quand verrons-nous nos ſonges ſe réaliſer! Dormir, voilà donc notre félicité.

CHA-

---

1) Le monde n'auroit-il été fait qu'en faveur d'un ſi petit nombre d'hommes qui couvrent actuellement la face de la terre? Que ſont tous les êtres qui ont exiſté en comparaiſon de tous ceux que Dieu peut créer? D'autres générations viendront occuper la place que nous occupons: elles paroîtront ſur le même théâtre; elles verront le même ſoleil, et nouspouſſeront ſi avant dans l'antiquité qu'il ne reſtera de nous ni trace, ni veſtige, ni mémoire.

CHAPITRE PREMIER.

Paris entre les mains d'un vieil Anglois.

Facheux ami, pourquoi m'éveilles-tu? Ah, quel tort tu viens de me faire! Tu m'ôtes un ſonge dont je préférois la douce illuſion au jour importun de la vérité. Que mon erreur étoit délicieuſe, et que ne puis-je y demeurer plongé le reſte de ma vie! Mais non, me voilà retombé dans le cahos affreux dont je me croyois dégagé. Aſſieds-toi et m'écoutes, tandis que mon eſprit eſt encore plein des objets qui l'ont frappé. Je converſai hier fort tard avec ce vieil Anglois dont l'ame eſt ſi franche. Tu ſais que j'aime l'homme vraiment anglois. On ne trouve nulle part de meilleurs amis, on ne rencontre chez aucun autre peuple des hommes d'un caractere auſſi ferme et auſſi généreux. Cet eſprit de liberté qui les anime, leur donne un degré de force et de conſiſtance bien rare chez les autres peuples.

Votre nation, me diſoit-il, eſt remplie d'abus auſſi étranges que multipliés: on ne peut ni les concevoir ni les nombrer, et l'eſprit s'y perd. Rien ne me confond ſur tout, comme ce repos, ce calme apparent qui couve les débats affreux de tant de guer-

res inteſtines. Votre capitale eſt un compoſé incroyable. [2]) Ce monſtre difforme eſt le réceptacle de l'extrême opulence et de l'exceſſive miſere: leur lutte eſt éternelle. Quel prodige! que ce corps dévorant qui ſe conſume dans chaque partie, puiſſe ſubſiſter dans ſon épouvantable inégalité [3]).

On fait tout dans votre Royaume pour cette capitale: on lui ſacrifie des villes, des provinces entieres. Eh, qu'eſt-elle autre choſe qu'un diamant entouré de fumier! Quel mêlange inoui d'eſprit et de bêtiſe, de génie et d'extravagance, de grandeur et de baſſeſſe! Je quitte l'Angleterre, je me preſſe, j'accours, je crois arriver dans un centre éclairé, où les hommes, en uniſſant leurs talens mutuels, auroient dû faire regner

2) Tout le Royaume eſt dans Paris. Le Royaume reſſemble à un enfant rhachitique. Tous les ſucs montent à ſa tête et la groſſiſſent. Ces ſortes d'enfans ont plus d'eſprit que les autres, mais le reſte du corps eſt diaphane et exténué. L'enfant ſpirituel ne vit pas longtems.

3) Quelque choſe de plus étonnant encore, c'eſt la maniere dont il ſubſiſte. Il n'eſt pas rare de voir un homme qui ne ſauroit vivre avec cent mille livres de rente, emprunter de l'argent à un autre qui eſt à ſon aiſe avec cent piſtoles.

gner tous les plaisirs ensemble, et cette aisance, cette commodité, qui ajoutent à leur charme, Mais, dieu! que mon espérance est cruellement decue! Sur ce point où tout abonde, je vois des malheureux qui souffrent la faim. Au milieu de tant de loix sages, on commet mille crimes. Parmi tant de reglemens de police, tout est en desordre. Ce ne sont partout qu'entraves, qu'embarras, qu'usages contraires au bien public.

La foule risque à chaque instant d'être écrasée par cette innombrable profusion de voitures, où sont portés tout à leur aise des gens qui valent infiniment moins que ceux qu'ils éclaboussent et qu'ils menacent d'écraser. Je frissonne dès que j'entends les pas précipités d'une paire de chevaux qui avancent à toutes jambes dans une ville peuplée de femmes grosses, de vieillards et d'enfans. En vérité, rien n'est plus insultant à la nature humaine, que cette indifference cruelle sur des dangers qui renaissent à chaque minute. *)

4) Premiers habitans de la terre, auriez-vous jamais pensé qu'il existeroit un jour une ville où l'on marcheroit impitoyablement sur les infortunés pietons, à tant par jambes et par bras?

Vos affaires vous appellent malgré vous dans tel quartier, et il s'en exhale une odeur fétide qui tue. Des milliers d'hommes reſpirent forcement cet air empoiſonné [5]).

Vos Temples ſcandaliſent plus qu'ils n'edifient. On en fait des lieux de paſſage et quelquefois pis. On ne s'y aſſied que pour de l'argent: indécent monopole dans un lieu ſaint où tous les hommes devant l'Etre ſuprême doivent ſe regarder, au moins, comme égaux entre eux.

Si vous copiez d'après les Grecs et les Romains, vous n'avez pas ſeulement l'eſprit de vous tenir dans leur genre; vous gâtez leur maniere qui eſt ſimple et noble; vous la gâtez, dis-je, vous la defigurez par la petiteſſe de vos vues et par cette fureur

5) Les Innocens ſervent de cimetiere à 22 paroiſſes de Paris. On y enterre des morts depuis mille ans. On auroit dû les placer bien loin hors des murs. Qu'a-t-on fait? On les a mis au centre de la ville, et dans la crainte apparemment qu'ils ne fuſſent pas aſſez fréquentés, on les a entouré de boutiques et de marchands. C'eſt un tombeau toujours ouvert toujours rempli, toujours vuide. Nos petites-maitreſſes vont prendre ſur les oſſemens pourris d'un milliard de morts la meſure de leurs pompons et de leurs autres colifichets.

reur puérile que vous avez tous pour le joli. Vous avez quelques pieces de Théatre qui ſont des chef d'oeuvres. Si ſur leur lecture il me prend envie de les aller voir repréſenter, je ne les reconnois plus.

Vous avez trois petits Théâtres ſombres et meſquins. Dans le premier on chante à grands fraix; on vous étourdit magnifiquement, et le ridicule machiniſte prodigue des miracles au milieu desquels vous bâillez. Dans le ſecond on vous fait rire, quand on devroit vous faire pleurer. Le coſtume eſt toujours manqué; et outre vos pitoyables acteurs tragiques que l'on ne ſe donne pas même la peine de critiquer, vous avez telle confidente dont le nez plat ou gigantesque ſuffiroit ſeul pour faire évanouir la plus parfaite illuſion. Quant au troiſieme, ce ſont des farceurs qui tantôt ſecouent le grelot de Momus, et tantôt glapiſſent de fades ariettes. Je les préfere cependant à vos fades Comédiens François, parce qu'ils ont plus de naturel, et par conſequent plus de graces, parce qu'ils ſervent un peu mieux le public [6]; mais j'avoue en même tems

6) Il y a une difference eſſentielle entre les Comédiens François, et les Comédiens Italiens.

qu'il faut être excédé de loisir pour s'amuser des frivolités qu'ils debitent.

Ce qui me fait sourire de pitié, c'est que de pareilles gens, auxquels chaque particulier fait en quelque sorte l'aumône, entassent impertinemment leurs juges dans un parterre étroit, où debout et serrés les uns contre les autres, ils souffrent mille tortures, et où il ne leur est pas seulement permis de crier qu'ils étouffent quand ils vont rendre l'ame. Un peuple qui jusque dans ses plaisirs endure une servitude aussi gênante, prouve jusqu'à quel point on peut le réduire en esclavage. Ainsi tous ces plaisirs vantés de loin, de près sont troublés, corrompus, et il faut marcher sur la tête de la multitude si l'on veut respirer à son aise.

Comme je ne me sens pas ce barbare courage, adieu, je me retire. Soyez fiers de tous vos beaux monumens qui tombent en ruine: montrez avec admiration votre Louvre

---

liens. Les premiers se croient de la meilleure foi du monde des gens de mérite; et ils sont insolens. Les seconds sont intéressés et ne visent qu'à l'argent. Les uns par amour propre veulent maîtriser le goût du public; les autres tâchent de s'y conformer par avarice.

vre dont l'aſpect vous fait plus de honte que d'honneur, ſur tout lorsque l'on apperçoit de tout côté tant de colifichets brillans qui vous coûtent plus à entretenir que vos monumens publics ne vous coûteroient à achever.

Mais tout cela n'eſt encore rien. Si je m'étendois ſur l'horrible diſproportion des fortunes; ſi j'étalois au grand jour les raiſons ſecrettes qui la cauſent; ſi je parlois de vos moeurs dures et ſuperbes ſous des dehors faciles et polis [7]) ſi je retraçois l'indigence du miſérable et l'impoſſibilité où il eſt d'en ſortir en conſervant ſa probité; ſi je comptois les rentes qu'un malhonnête homme acquiert, et les degrés de conſideration dont il jouit à meſure qu'il devient plus frippon: [8]) tout cela me meneroit

7) Si vous exceptez les financiers qui ſont durs et impolis tout enſemble, le reſte des riches n'a que l'un de ces deux défauts; ou ils vous laiſſent mourir de faim poliment, ou ils vous donnent brusquement quelque ſecours.

8) Autrefois on n'aidoit point l'homme vertueux, mais on l'eſtimoit au moins. Aujourd'hui ce n'eſt plus cela. Je me rappelle la réponſe d'une Princeſſe à ſon Intendant. Elle lui donnoit ſix cent livres de gages, et il ſe plaignoit de n'être point aſſez payé. Comment faiſoit donc

trop loin: bon ſoir. Je pars demain; je pars demain, vous dis je: je ne puis être plus longtems dans une ville ſi malheureuſe, avec tant de moyens de ne l'être pas.

Je ſuis dégoûté de Paris comme de Londres Toutes les grandes villes ſi reſſemblent; Rouſſeau l'a fort bien dit. Il ſemble que plus les hommes font de loix pour être heureux en ſe réuniſſant en corps, plus ils ſe dépravent, et plus ils augmentent la ſomme de leurs maux. On pouvoit cependant raiſonnablement penſer qu'il devoit en arriver le contraire; mais trop de gens ſont intéreſſés à s'oppoſer au bien général. Je vais chercher quelque village où dans un air pur et des plaiſirs tranquilles, je puiſſe déplorer le ſort des triſtes habitans de ces faſtueuſes priſons que l'on nomme villes 9).

J'eus

---

donc votre prédéceſſeur, lui dit-elle? Il n'eſt demeuré que dix ans à mon ſervice, et il s'eſt retiré avec vingt mille livres de rente. Madame, il vous voloit, répondit l'Intendant; Eh bien, Monſieur, repliqua la Princeſſe, volez moi.

9) Dans ce torrent de modes, de fantaiſies, d'amuſemens, dont aucun ne dure, et dont l'un détruit l'autre, l'ame des grands perd jusqu'a la force de jouir, et devient auſſi incapable de ſentir le grand et le beau que de la produire.

J'eus beau lui répéter le proverbe vulgaire, que *Paris n'avoit pû ſe faire en un jour*, que tout étoit déja perfectionné en comparaiſon des ſiecles précédens. Encore quelques années, lui diſois-je, et peut-être n'aurez-vous, plus rien à déſirer; s'il eſt poſſible toutefois de remplir dans toute leur étendue les differens projets qui ont été conçus. . . . Ah! me repliqua-t-il, voilà bien le tic de votre nation. Toujours des projets! et vous y croyez! Vous êtes françois, mon ami, avec tout votre bon ſens le goût du terroir vous à gagné. Mais, ſoit: je reviendrai vous voir quand tous ces projets auront été mis a exécution. D'ici là j'irai vivre ailleurs. Je n'aime point habiter parmi tant de mécontens, tant de malheureux, dont le regard ſouffrant dechire mon coeur [10]).

Je vois qu'il ſeroit aiſé de remédier aux maux les plus preſſans; mais croyez-moi, l'on n'y remédiera pas: les moyens ſont trop ſimples pour que l'on y ait recours; on ſ'en éloignera, je le parierois. Je ferois un autre pari encore, c'eſt que l'on ne repe-

10) Il n'eſt aucun établiſſement en France qui ne tende au détriment de la nation.

repete parmi vous avec tant d'affectation le mot sacré d'humanité, que pour s'exempter de remplir les devoirs qu'il renferme [11]). Il y a longtems que vous ne péchez plus par ignorance, ainsi vous ne vous corrigerez jamais. Adieu.

CHAPITRE II.

J'ai sept cent ans.

Il étoit minuit quand mon vieil anglois se retira. J'etois un peu las: je fermai ma porte et me couchai. Dès que le sommeil se fut etendu sur mes paupieres, je rêvai qu'il y avoit des siecles que j'etois endor-

---

11) Malheur à l'écrivain qui flatte son siecle et acheve de l'assoupir, qui le berce de l'histoire de ses héros antiques et des vertus qu'il n'a plus, pallie le mal qui le mine et le devore, et tel qu'un charlatan adroit et courtisan lui insinue qu'il porte un front rayonnant de santé, tandis que la gangrene va opérer la dissolution de ses membres. L'ecrivain courageux ne profere point ce dangereux mensonge; il s'ecrie: ô mes concitoyens! non, vous ne ressemblez pas à vos peres: vous êtes polis et cruels, vous n'avez que les apparences de l'humanité; lâches et fourbes, vous n'avez pas même le courage des grands forfaits, vos crimes sont petits, comme vous.

endormi, et que je m' éveillois [1]). Je me levai, et je me trouvai d'une peſanteur à laquelle je n' etois pas accoutumé. Mes mains étoient tremblantes, mes pieds chancellans. En me regardant dans mon miroir, j'eus peine à reconnoître mon viſage. Je m' etois couché avec des cheveux blonds, un teint blanc et des joues colorées. Quand je me levai, mon front étoit ſillonné de rides, mes cheveux étoient blanchis, j'avois deux os ſaillans au deſſous des yeux, un long nez, et une couleur pâle et blême étoit répandue ſur toute ma figure. Dés que je voulus marcher, j'appuyai machinalement mon corps ſur une canne; mais du moins je n'avois point hérité de la mauvaiſe humeur trop ordinaire aux vieillards.

En ſortant de chez moi je vis une place publique qui m'étoit inconnue. On venoit d'y dreſſer une colonne pyramidale qui attiroit les regards des curieux. J'avance, et je lis très-diſtinctement: L'an de grace

1) Il n'eſt que d'avoir l'imagination fortement frappée d'un objet, pour ſe le retracer pendant la nuit. Il y a des choſes étonnantes dans les rêves. Celui-ci, comme on le verra par la ſuite, eſt aſſez bien conditionné.

grace MMIVCXL. Ces caracteres étoient gravés ſur le marbre en lettres d'or.

D'abord je m'imaginai que c'étoit une erreur de mes yeux, ou plutôt une faute de l'artiſte, et je m'apprêtois à en faire la remarque, lorſque ma ſurpriſe devint plus grande en jettant la vue ſur deux ou trois edits du Souverain attachés aux murailles. J'ai toujours été curieux lecteur des affiches de Paris. Je vis la même date MMIVCXL fidelement empreinte ſur tous les papiers publics. Eh, quoi! dis je en moi-même, je ſuis donc devenu bien vieux ſans m'en appercevoir: quoi, j'ai dormi ſix cent ſoixante-douze années [2])!

Tout étoit changé. Tous ces quartiers qui m'étoient ſi connus, ſe préſentoient à moi ſous une forme différente et récemment embellie. Je me perdois dans de grandes et belles rues proprement allignées. J'entrois dans des carrefours ſpacieux où regnoit un ſi bon ordre que je n'y appercevois pas le plus léger embarras. Je n'entendois aucun de ces cris confuſément bizar-

2) Cet ouvrage a été commencé en 1764.

bizarres qui déchiroient jadis mon oreille 3). Je ne rencontrois point de voitures prêtes à m'écraſer. Un gouteux auroit pû ſe promener commodement. La ville avoit un air animé, mais ſans trouble et ſans confuſion.

J'etois ſi émerveillé que je ne voyois pas les paſſans s'arrêter, et me conſidérer des pieds à la tête avec le plus grand étonnement. Ils hauſſoient les épaules et ſourioient, comme nous ſourions nous-mêmes lorsque nous rencontrons un maſque. En effet mon habillement devoit leur paroître original et groteſque, tant il étoit différent du leur.

Un citoyen (que je reconnus dans la ſuite pour un ſavant) s'approcha de moi, et me dit poliment, mais avec une gravité ferme: Bon vieillard, à quoi ſert ce déguiſement? Votre projet eſt il de nous retracer les ridicules uſages d'un ſiecle bizarre? Nous n'avons aucune envie de les imiter. Laiſſez-là ce vain badinage.

Comment? lui répondis-je, je ne ſuis point déguiſé; je porte les mêmes habits

que

3) Les cris de Paris forment un langage particulier dont il faut avoir la grammaire.

que je portois hier: ce ſont vos colonnes, vos affiches qui mentent. Vous ſemblez reconnoître un autre Souverain que Louis XV. Je ne ſais quelle peut être votre idée, mais je la crois dangereuſe, je vous en avertis; on ne joue point de pareilles maſcarades; on n'eſt point fou de cette force-là: en tout cas vous êtes des impoſteurs bien gratuits, car vous ne pouvez pas ignorer que rien ne prévaut contre l'evidence de ſa propre exiſtence.

Soit que cet homme ſe perſuadât que j'extravaguois, ſoit qu'il penſât que le grand âge que je paroiſſois avoir me faiſoit radoter, ſoit qu'il eût quelqu'autre ſoupçon, il me demanda en quelle année j'étois né? En 1740. lui répondis-je. — Eh bien, à ce compte, vous avez au juſte ſept cent ans. Il ne faut s'etonner de rien, dit il à la multitude qui m'environnoit: Enoch, Elie ne ſont point morts; Mathuſalem et quelques autres ont vécu 900 ans; Nicolas Flamel court le monde comme le juif errant, et Monſieur, peut-être, à trouvé l'élixir immortel ou la pierre philoſophale.

En prononçant ces mots il ſourioit, et chacun ſe preſſoit autour de moi avec une complaiſance et un reſpect tout particulier.

Ils

Ils brûloient tous de m'interroger, mais la diſcrétion enchaînoit leur langue; ils ſe contentoient de ſe dire tout bas: un homme du ſiecle de Louis XV! oh, que cela eſt curieux!

CHAPITRE III.

Je m'habille à la Fripperie.

J'etois fort embarraſſé de ma perſonne. Mon ſavant me dit: étonnant vieillard, je m'offre volontiers à vous ſervir de guide; mais commençons, je vous prie, par entrer chez le premier frippier que nous allons trouver, car (ajouta-t-il avec franchiſe) je ne pourrois pas vous accompagner ſi vous n'etiez pas vêtu décemment.

Vous m'avouerez, par exemple, qne dans une ville bien policée, où le gouvernement défend tout combat et répond de la vie de chaque particulier, il eſt inutile, pour ne pas dire indécent, de s'embarraſſer les jambes d'une arme meurtriere, et de mettre une épée à ſon côté pour aller parler à Dieu, aux femmes & à ſes amis: c'eſt tout ce que pourroit faire le ſoldat dans une ville aſſiégée. Dans votre ſiecle on tenoit encore au vieux préjugé de la gothique

chevalerie: c'étoit une marque d'honneur de trainer toujours une arme offenſive; et j'ai lu dans un des ouvrages de votre tems, que le foible vieillard faiſoit encore parade d'un fer inutile.

Que votre habillement eſt gênant et malſain! Vos épaules et vos bras ſont empriſonnés, votre corps eſt comprimé, votre poitrine eſt ſerrée; Vous ne reſpirez pas. Et pourquoi, s'il vous pláit, expoſer vos cuiſſes et vos jambes à l'intempérie des ſaiſons?

Chaque tems amene de nouvelles modes; mais ou je ſuis bien trompé ou la nôtre eſt auſſi agréable que ſalutaire; voyez. En effet la maniere dont il étoit habillé, quoique nouvelle pour moi, n'avoit rien qui me déplût. Son chapeau n'avoit plus cette couleur triſte et lugubre, ni ces cornes embarraſſantes [1]): il n'en reſtoit que la

1) Si j'ecrivois l'hiſtoire de France, je m'étendrois avec une complaiſance marquée ſur le chapitre des chapeaux. Ce morceau traité avec ſoin ſeroit curieux et intereſſant. J'y ferois contraſter l'Angleterre et la France: l'une prendroit un petit chapeau, quand l'autre en prendroit un grand; et celle-ci en quitteroit un grand, quand celle-là en quitteroit un petit.

la calotte, qui étoit assez profonde pour tenir dans la tête, et qui d'ailleurs étoit entourée d'un bourrelet. Ce bourrelet roulé avec grace demeuroit plié sur lui même lorsqu'il étoit inutile; et pouvoit se rabattre et s'avancer au gré de celui qui le portoit, pour garantir du soleil ou du mauvais tems.

Ses cheveux proprement tressés formoient un noeud derriere sa tête, [2]) et un léger soupçon de poudre leur laissoit leur couleur naturelle. Ce simple accommodage ne présentoit point une pyramide plâtrée de pommade et d'orgueil, ni ces aîles maussades qui donnent un air effaré, ni ces boucles immobiles qui, loin de retracer une chevelure flottante, n'ont d'autre mérite que celui d'une roideur sans expression comme sans grace.

2) S'il me prenoit fantaisie de donner un traité sur l'art de la frisure, dans quel étonnement je jetterois les lecteurs en leur prouvant qu'il y a trois ou quatre cent manieres de tordre les cheveux d'un honnête homme. Oh! que les arts ont de profondeur, et qui peut se vanter de les parcourir en détail!

Son cou n'étoit plus étranglé par une bande étroite de mouſſeline [16]): il étoit entouré d'une cravate plus ou moins chaude, ſuivant la ſaiſſon. Ses bras jouiſſoient de toute leur liberté dans des manches mediocrement larges; et ſon corps leſtement vêtu d'une eſpece de ſoubreveſte, étoit couvert d'un manteau en forme de robe, dont l'uſage étoit ſalutaire dans les tems de pluie ou dans les froids.

Une longue echarpe ceignoit noblement ſes reins, et procuroit une chaleur égale. Il n'avoit point de ces jarretieres qui coupent les jarrets et gênent la circulation. Un long bas lui prenoit des pieds juſqu'à la ceinture; et un ſoulier commode entouroit ſon pied en forme de brodequin.

Il me fit entrer dans une boutique où l'on me propoſa de changer de vêtement. Le ſiege ſur lequel je me repoſai, n'étoit point de ces chaiſes chargées d étoffes, qui fati-

16) Je n'aime point que l'on crie contre nos cols; ils nous ſervent plus qu'on ne l'imagine. Les veilles, la bonne chere et quelques autres excés nous rendent pâles. Nos cols, en nous étranglant un peu, réparent ce défaut, et nous redonnent des couleurs.

fatiguent au lieu de délaſſer. C'étoit une eſpece de canapé court, revêtu de matte, fait en pente, et qui ſe prêtoit ſur un pivot au mouvement du corps; je ne pouvois me croire chez un frippier, car il ne parloit point d'honneur et de conſcience, et ſon magazin étoit fort clair.

CHAPITRE IV.

Les Porte-Faix.

Mon guide ſe rendoit chaque inſtant plus affable. Il paya la dépenſe que j'avois faite chez le frippier. Elle ſe montoit à un Louis de notre monnoie que je tirai de ma poche. Le marchand ſe promit de le garder comme une piece antique. On payoit comptant dans chaque boutique, et ce peuple ami d'une probité ſcrupuleuſe, ne connoiſſoit point ce mot *crédit*, qui d'un côté ou de l'autre ſervoit de voile à une induſtrieuſe friponnerie. L'art de faire des dettes et de ne les point payer n'etoit plus la ſcience des gens du beau monde [1]).

1) Charles VII. Roi de France, ſe trouvant à Bourges ſe fit faire une paire de bottes; mais

En ſortant la foule m'environnoit encore, mais les regards de la multitude n'avoient rien de railleur, rien d'inſultant; ſeulement on bourdonnoit de tout côté à mes oreilles: Voilà l'homme qui a ſept cent ans

---

mais comme on les lui eſſayoit, l'intendant entra et dit au Bottier: remportez votre marchandiſe, nous ne pourrions vous payer ces bottes de quelque tems; ſa Majeſté peut encore aller un mois avec les vieilles. Le Roi approuva l'intendant, et il méritoit d'avoir un pareil homme à ſon ſervice. Que penſera en liſant ceci le jeune drôle qui ſe laiſſe chauſſer, riant en lui-même d'avoir encore trouvé un pauvre ouvrier à tromper: il mépriſe l'homme qui lui met des ſouliers aux pieds et qu'il ne paye point, et court prodiguer l'or dans les aziles de la debauche et du crime. Que la baſſeſſe de ſon ame n'eſt-elle gravée ſur ſon front, ſur ce front qui ne rougit pas de ſe détourner a chaque coin de rue pour éviter l'oeil d'un creancier. Si tous ceux auxquels il doit le vêtemens qu'il porte, l'arrêtoient dans un carrefour, et reprenoient ce qui leur appartient, que lui reſteroit-il pour ſe couvrir? je voudrois que ſur le pavé de Paris chaque homme vêtu d'un habit au-deſſus de ſon état, fût forcé, ſous de peines ſéveres, de porter dans ſa poche la quittance de ſon tailleur.

ans. Qu'il a dû être malheureux pendant les premieres années de ſa vie [2])!

J'étois étonné de trouver tant de propreté et ſi peu d'embarras dans les rues: On eut dit de la Fête-Dieu. La ville paroiſſoit cependant extraordinairement peuplée.

Il y avoit dans chaque rue un garde, qui veilloit à l'ordre public; il dirigeoit la marche des voitures et celle des hommes chargés; il ouvroit ſurtout un libre paſſage à ces derniers, dont le fardeau étoit toujours proportionné à leurs forces. On ne voyoit point un malheureux haletant, tout en ſueur, l'oeil rouge et la tête comprimée, gémir ſous un poids qui n'etoit fait que pour une bête de ſomme chez un peuple humain: le riche ne ſe jouoit point de l'humanité moyennant quelques pieces de monnoye. On voyoit encore moins un ſexe délicat et foible, né pour remplir des devoirs plus doux et plus heureux, attriſter les regards des paſſans en ſe métamorphoſant

2) Celui qui a en main la milice d'un Etat, celui qui a en main les finances, eſt deſpote dans toute la force du terme, et s'il n'acheve pas de tout courber, c'eſt qu'il ne convient pas tojours à ſes intérêts d'uſer de ſa toute-puiſſance.

en porte-faix: On ne le voyoit point dans les marchés publics forcer à chaque pas la nature, et accuſer la barbare inſenſibilité des hommes, tranquilles ſpectateurs de leurs travaux. Rendues aux devoirs de leur état, les Femmes rempliſſoient l'unique ſoin que leur impoſa le Créateur, celui de faire des enfans, et de conſoler ceux qui les environnent des peines de la vie.

CHAPITRE V.

Les Voitures.

Je remarquai que tous les allans prenoient la droite, et que les venans prenoient la gauche [1]). Ce moyen ſi ſimple de n'être point écraſé venoit d'être imaginé tout-a-l'heure, tant il eſt vrai que ce n'eſt qu'avec le tems que ſe font les découvertes utiles. On évitoit par-là les rencontres fâcheuſes. Toutes les iſſues étoient ſûres et faciles: et dans les cérémonies publiques où ſe trou-

1) L'etranger ne conçoit gueres ce qui occaſionne en France ce mouvement perpétuel des hommes, qui du matin au ſoir ſont hors de leurs maiſons, ſouvent ſans afaires et dans une agitation incomprehenſible.

trouvoit l'affluence de la multitude, elle jouiſſoit d'un ſpectacle qu'elle aime naturellement, et qu'il auroit été injuſte de lui refuſer. Chacun s'en retournoit paiſiblement chez ſoi, ſans être ou froiſſé ou mort. Je ne voyois plus le coup-d'oeil riſible et revoltant de mille caroſſes mutuellement accrochés demeurer immobiles pendant trois heures, tandis que l'homme doré, l'homme imbécille qui ſe faiſoit traîner, oubliant qu'il avoit des jambes, crioit à la portiere et ſe lamentoit de ne pouvoir avancer [2].

Le plus grand peuple formoit une circulation libre, aiſée et pleine d'ordre. Je rencontrai cent charettes chargées de denrées ou de meubles, pour un ſeul carroſſe, encore ce carroſſe traînoit-il un homme qui me parut infirme. Que ſont devenues, dis-je, ces brillantes voitures élégamment dorées, peintes, verniſſées, qui de mon tems rempliſſoient les rues de Paris? Vous

2) Rien de plus comique que de voir ſur un pont une file de caroſſes qui s'embarraſſent les uns dans les autres. Les maîtres regardent et s'impatientent. Les cochers ſe levent ſur leurs ſieges et jurent. Ce coup d'oeil venge un peu les malheureux piétons.

n'avez donc ici ni traitans, ni courtiſannes,) ni petits-maîtres? Jadis ces trois miſérables eſpeces inſultoient au public, et ſembloient jouer à l'envi l'une de l'autre à qui auroit l'avantage d'épouvanter l'honnête bourgeois qui fuyoit à grands pas de peur d'expirer ſous la roue de leur char. Nos ſeigneurs prenoient le pavé de Paris pour la lice des jeux Olympiques, et mettoient leur gloire a crever des chevaux. Alors ſe ſauvoit qui pouvoit. Il n'eſt plus permis, me répondit-on, de faire de pareilles courſes. De bonnes loix ſomptuaires ont réprimé ce luxe barbare, qui engraiſſoit un peuple de laquais et de chevaux 4). Les favoris de la fortune ne connoiſſent plus cette molleſſe coupable qui revoltoit l'oeil du pauvre. Nos ſeigneurs font uſage aujourd hui de leurs jambes; ils ont de l'argent

3) On a vu ſix chevaux magnifiquement enharnachés; ils étoient attelés à un carroſſe ſuperbe: On ſe rangeoit en deux hayes pour le voir paſſer. Les artiſans ôtoient leur bonnet, et c'étoit une catin qu'ils avoient saluée.

4) On a comparé avec raiſon les ſots opulens qui entretiennent une foule de valets, à des elnportes; ils ont beaucoup de pieds, et leur marche eſt fort lente.

gent de plus et la goutte de moins. Vous voyez pourtant quelques voitures; elles appartiennent à d'anciens magiſtrats, ou à des hommes diſtingués par leurs ſervices et courbés ſous le poids de l'âge. C'eſt à eux ſeuls qu'il eſt permis de rouler lentement ſur ce pavé où le moindre citoyen eſt reſpecté: S'ils avoient le malheur d'eſtropier un homme, ils deſcendroient à l'inſtant même de leur caroſſe pour l'y faire monter, et lui entretiendroient une Voiture pour toute ſa vie à leurs dépens. Ce malheur n'arrive jamais. Les riches titrés ſont des hommes eſtimables, qui ne croient point ſe déshonorer en ſouffrant que leurs chevaux cedent le pas au citoyen. Notre Souverain lui-même ſe promene ſouvent à pié parmi nous, quelquefois même il honore nos maiſons de ſa preſence, et preſque toujours quand il eſt las d'avoir marché, il choiſit pour ſe repoſer la boutique d'un artiſan. Il aime a retracer l'égalité naturelle qui doit regner parmi les hommes: auſſi ne voit-il dans nos yeux qu'amour et reconnoiſſance; nos acclamations partent du coeur et ſon coeur les entend et s'y complaît. C'eſt un ſecond Henri IV. Il a ſa grandeur d'ame, ſes entrailles, ſon

anguſte

anguſte ſimplicité; mais il eſt plus fortuné. La voie publique reçoit ſous ſes pas comme une empreinte ſacrée que chacun revere: on n'oſe s'y quereller; on rougiroit d'y commettre le moindre déſordre: *Si le Roi paſſoit*, dit-on; cette réflexion ſeule arrêteroit, je crois, une guerre civile. Que l'exemple devient puiſſant, lorsqu'il eſt donné par la premiere tête. Comme il frappe! comme il devient une loi inviolable! comme il commande à tous les hommes!

CHAPITRE VI.

Les Chapeaux Brodés.

Les choſes me paroiſſent un peu changées, dis-je à mon guide; je vois que tout le monde eſt vêtu d'une maniere ſimple et modeſte, et depuis que nous marchons je n'ai pas encore recontré ſur mon chemin un ſeul habit doré: je n'ai diſtingué ni galons, ni manchettes à dentelle. De mon tems un luxe pueril et ruineux avoit dérangé toutes les cervelles; un corps ſans ame étoit ſurchargé de dorure, et l'automate alors reſſembloit à un homme. — C'eſt juſtement ce qui nous a porté à mépriſer cette ancienne livrée de l'orgueil. Notre oeil ne s'arrête point à la ſurface. Lorsqu'un homme

homme s'eſt fait connoître pour avoir excellé dans ſon art, il n'a pas beſoin d'un habit magnifique ni d'un riche ameublement pour faire paſſer ſon mérite; il n'a beſoin ni d'admirateurs qui le prônent, ni de protecteurs qui l'étayent: ſes actions parlent et chaque citoyen s'intéreſſe à demander pour lui la recompenſe qu'elles méritent. Ceux qui courent la même carriere que lui, ſont les premiers à ſolliciter en ſa faveur. Chacun dreſſe un placet, ou ſont peints dans tout leur jour les ſervices qu'il a rendus à l'Etat.

Le Monarque ne manque point d'inviter à ſa cour cet homme cher au peuple. Il converſe avec lui pour s'inſtruire; car il ne penſe pas que l'eſprit de ſageſſe ſoit inné en lui. Il met à profit les leçons lumineuſes de celui qui a pris quelque grand objet pour but principal de ſes meditations. Il lui fait préſent d'un chapeau où ſon nom eſt brodé; et cette deſtinction vaut bien celle des rubans bleus, rouges et jaunes; qui chamaroient jadis des hommes abſolument inconnus à la patrie [1]).

Vous

1) Chez les anciens la vanité des hommes conſiſtoit à tirer leur origine des Dieux; on faiſoit tous ſes efforts pour être neveu de Neptune

Vous penſez bien qu'un nom infame n'oſeroit ſe montrer devant un public dont le regard le démentiroit. Quiconque porte un de ces chapeaux honorables, peut paſſer par-tout; en tout tems il a un libre accès au pied du Trône, et c'eſt une loi fondamentale. Ainſi, lorsqu'un prince ou un duc n'ont rien fait pour faire broder leur nom ils jouiſſent de leurs richeſſes, mais ils n'ont aucune marque d'honneur; on les voit paſſer du même oeil que le citoyen obſcur qui ſe mêle et ſe perd dans la foule.

La politique et la raiſon autoriſent à la fois cette diſtinction: elle n'eſt injurieuſe que pour ceux qui ſe ſentent incapables de jamais s'élever. L'homme n'eſt pas aſſez parfait pour faire le bien, pour le ſeul honneur d'avoir bien fait. Mais cette nobleſſe, comme vous le penſez bien, eſt perſonnelle, et non héréditaire ou vénale. A vingt-un ans le fils d'un homme illuſtre ſe préſente, et un tribunal decide s'il jouira des prére-

---

ptune, petit-fils de Vénus, couſin germain de Mars, d'autres, plus modeſtes, ſe contentoient de deſcendre d'un fleuve, d'une nymphe, d'une nayade. Nos fous modernes ont une extravagance plus triſte; ils cherchent à deſcendre, d'ayeux célebres, mais bien anciennement obſcurs.

prérogatives de ſon pere. Sur a conduite paſſée et quelquefois ſur les eſpérances qu il donne on lui confirme l'honneur d'appartenir à un citoyen cher à ſa patrie. Mais ſi le fils d un Achille eſt un lâche Therſite, nous detournons les yeux, nous lui epargnons la honte de rougir à notre vue: il deſcend dans l oubli à meſure que le nom de ſon pere devient plus glorieux.

De votre tems on ſavoit punir le crime et l'on n' accordoit aucune récompenſe à la vertu; c' etoit une legislation bien imparfaite. Parmi nous, l'homme courageux qui a ſauvé la vie à un citoyen dans quelque danger [2]), qui a prévenu quelque malheur public, qui a fait quelque choſe de grand et d' utile porte le chapeau brodé et ſon nom reſpectable expoſé aux yeux de tous, marche avant celui qui poſſede la plus belle fortune, fut - il Midas ou Plutus [3]).

Cela

---

2) Il eſt étonnant qne l'on n'accorde aucune récompenſe à l'homme, qui ſauve la vie à un citoyen. Une ordonance de police donne dix ecus au bâtelier qui retire un noyé de la riviere, mais le bâtelier, qui ſauve la vie à un homme en danger n' a rien.

3) Quand l'extrême cupidité remue tous les coeurs, l'enthouſiaſme de la vertu diſparôit, et

Cela eſt fort bien imaginé. De mon tems on donnoit des chapeaux, mais ils etoient rouges: on alloit les chercher au-de là des mers: ils ne ſignifioient rien; on les ambitionnoit ſinguliérement, et je ne ſais trop à quel titre on les recevoit.

CHAPITRE VII.

Le Pont Débaptiſé.

Lorsqu'on cauſe avec intérêt, on fait du chemin ſans s'en appercevoir. Je ne ſentois plus le poids de la vieilleſſe, tout rajeuni que j'étois par l'aſpect de tant d'objets nouveaux. Mais qu'apperçois-je! ô Ciel: quel coup d'oeil! Je me trouve ſur les bords de la Seine. Ma vue enchantée ſe promene, s'etend ſur les plus beaux monumens. Le Louvre aſt achevé! L'eſpace qui regne entre le château des Thuilleries et le Louvre, donne une place immenſe où ſe célebrent les fétes publiques. Une galerie nouvel-

---

et le gouvernement ne peut plus récompenſer que par des ſommes immenſes ceux qu'il recompenſoit par de lègeres marques d'honneur. Leçon a tous les Monarques de créer une monnoie qui illuſtre. Mais elle n'aura cours que lorsque les ames ſentiront vivement ce noble aiguillon.

nouvelle répond à l'ancienne, où l'on admiroit encore la main de Perrault. Ces deux auguſtes monumens ainſi réunis, formoient le plus magnifique palais qui fut dans l'univers. Tous les artiſtes diſtingués habitoient ce palais. C'étoit-là le plus digne cortege de la majeſté ſouveraine. Elle ne s'enorgueilliſſoit que des arts qui faiſoient la gloire et le bonheur de l'Empire. Je vis une ſuperbe place de ville qui pouvoit contenir la foule des citoyens. Un temple lui faiſoit face; ce temple étoit celui de la Juſtice. L'architécture de ſes murailles répondoit à la dignité de ſon objet.

Eſt-ce bien là le Pont-Neuf, m'écriai-je? Comme il eſt décoré! — Qu'appellez vous le Pont-Neuf? Nous lui avons donné un un autre nom. Nous en avons changé beaucoup d'autres pour leur en ſubſtituer de plus ſignificatifs ou de plus convenables; car rien n'influe plus ſur l'eſprit du peuple que lorsque les choſes ont leurs termes propres et réels. Voilà le Pont de Henri IV. entendés-vous? formant la communication des deux parties de la ville: il ne pouvoit porter un titre plus reſpecté. Dans chacune des demi-lunes nous avons placé l'effigie des grands hommes qui, com-

me lui, ont aimé les hommes, et qui n'ont voulu que le bien de la patrie. Nous n'avons pas héſité de mettre à ſes côtés le Chancelier l'Hôpital, Sully Jannin, Colbert. Quel livre de morale! Quelle leçon publique eſt auſſi forte, auſſi éloquente que cette file de héros, dont le front muet, mais impoſant, crie à tous qu'il eſt utile et grand d'obtenir l'eſtime publique! Votre ſiecle n'a point eu la gloire de faire pareille choſe. — Oh! mon ſiecle éprouvoit les plus grandes difficultés à la moindre entrepriſe. On faiſoit les plus rares préparatifs pour annoncer avec pompe un avortement. Un grain de ſable arrêtoit le mouvement des reſſorts les plus orgueilleux. On bâtiſſoit les plus belles choſes en ſpeculation: et la langue ou la plume ſembloient l'inſtrument univerſel. Tout a ſon tems. Le nôtre étoit celui des innombrables projets; le vôtre eſt celui de l'éxecution. Je vous en felicite. Que je me ſais bon gré d'avoir vécu ſi longtems!

CHAPITRE VIII.

Le Nouveau Paris.

En me tournant du côté du pont que je nommois jadis le pont au change, je vis qu'il

qu'il n'etoit plus écraſé de vilaines petites maiſons [1]). Ma vue ſe plongeoit avec plaiſir dans tout le vaſte cours de la Seine; et ce coup d'oeil vraiment unique m'etoit toujours nouveau.

En verité, voilà des changemens admirables! — Il eſt vrai: c'eſt dommage qu'ils nous rappellent un événement funeſte, cauſé par votre extreme négligence. — Nous! comment, s'il vous plait? — L'hiſtoire rapporte que vous parliez toujours d'abattre ces vilaines maiſons, et que vous ne les abattiez point. Un jour donc que vos échevins faiſoient précéder un ſomptueux

1) Des milliers d'hommes qui viennent ſe réunir ſur le même point, qui habitent des maiſons à ſept étages, qui s'entaſſent dans des rues étroites, qui rongent, qui deſſéchent un ſol déja epuiſé, tandis que la nature leur ouvroit de tout côté ſes vaſtes et riantes campagnes, préſentent un ſpectacle bien etonnant à l'oeil du Philoſophe. Les riches s'y rendent pour multiplier leur puiſſance, et défendre l'abus de leur puiſſance par leur puiſſance même. Les petits fourbent; flattent et ſe vendent. On pend ceux qui échouent, les autres deviennent des importans. On ſent que dans ce conflit perpétuel et barbare d'intérêt, on ne doit plus guere connoitre les devoirs de l'homme et du citoyen.

repas d'un maigre feu d'artifice, (le tout pour célébrer l'anniverſaire d'un ſaint à qui, ſans doute, les François ont la plus grande obligation) le bruit des canons des boëtes et des pétards ſuffit à renverſer les vieilles maſures dreſſées ſur ces vieux ponts; ils tremblerent et s'écroulerent ſur leurs habitans. Le bouleverſement de l'un entraîna la ruine de l'autre. Mille citoyens périrent: et les échevins a qui appartenoit le revenu des maiſons, maudirent le feu d'artifice et jusqu'au repas.

Les années ſuivantes on ne fit plus tant de bruit à propos de rien. L'argent qui ſautoit en l'air, ou qui cauſoit de graves indigeſtions, fut employé a faire ſomme pour la reſtauration et l'entretien des ponts. On regretta de n'avoir point ſuivi cette idée les années précédentes; mais c'étoit le lot de votre de ſiecle de ne vouloir réconnoitre ſes énormes ſottiſes que lorsqu'elles étoient comp étement achevées.

Venez vous promener un peu de ce côté; vous verrez quelques démolitions que nous avons faites, je crois fort à propos. Ces deux aîles des Quatre Nations ne gâtent plus un des plus beaux quais, en laiſſant ſubſiſter. des marques d'une Vindi-

cation

cation Cardinale. Nous avons placé l'Hotel-de-Ville en face du Louvre; et lorsque nous donnons quelque réjouiſſances publiques, nous penſons bonnement qu'elles ſont faites pour le peuple. La place eſt ſpacieuſe: perſonne n'eſt eſtropié par les feux d'artifice ou par les coups de bourrade de la ſoldatesque qui, de votre tems, (ô choſe incroyable!) bleſſoit quelquefois le ſpectateur, et le blesſoit inpunément [2]).

Voyez comme nous avons mis chaque ſtatue équeſtre des Rois qui ont ſuccédé au vôtre au milieu de chaque pont Cette file de Rois élevés ſans pompe au ſein de la ville, préſente un coup d'oeil intéreſſant. Dominant ſur le fleuve qui arroſe et féconde la cité, ils en paroiſſent les dieux Tutélaires. Placés tous comme le bon Henri IV. ils ont un air plus populaire, que s'ils étoient renfermés dans des places [3]) où

2) C'eſt ce que j'ai vu, c'eſt ce que je défere publiquement aux Magiſtrats, qui doivent plus veiller à la conſervation d'un homme qu'aux apprêts, de vingt fêtes publiques.

3) Les maiſons des traitans ceignent pour la plupart les ſtatues de nos Rois. Ils ne peuvent même après leur mort éviter le cercle des frippons!

l'oeil eſt borné. Celles ci, vaſtes et naturelles, n'ont pas jetté dans de grands fraix. Nos Rois après leur mort ne levent pas ce dernier tribut qui, dans votre ſiecle, fatiguoit le citoyen déja épuiſé.

Je vis avec beaucoup de ſatisfaction qu'on avoit ôté ces eſclaves (enchaînés 4) aux pieds des ſtatues de nos Rois; qu'on avoit affacé toute inſcription faſtueuſe, et quoique cette groſſiere flatterie ſoit la moins dangereuſe de toutes, on avoit écarté ſoigneuſement la moindre apparence de menſonge et d'orgueil.

On me dit que la Baſtille avoit été renverſée de fond en comble, par un Prince qui ne ſe croyoit pas le dieu des hommes, et qui craignoit le Juge des Rois; que ſur les débris de cet affreux château, ſi bien appellé le palais de la vengeance, (et d'une vengeance royale) on avoit élevé un temple à la Clémence: qu'aucun citoyen ne diſparoiſſoit de la ſociété ſans que ſon procès ne lui fût fait publiquement; et que les lettres de cachet étoient un nom inconnu au peuple:

---

4) Louis XIV. diſoit que de tous les gouvernemens du monde celui du grand Turc lui plaiſoit davantage. On ne pouvoit etre à la fois, plus orgueilleux et plus ignorant.

peuple: que ce nom n'exerçoit plus que l'infatigable érudition de ceux qui perçoient dans la nuit des tems barbares; on avoit composé même un livre intitulé: *Parallele des lettres de cachet et du cordeau asiatique.*

Insensiblement nous traversâmes les Thuilleries, où tout le monde entroit: elles ne m'en parurent que plus belles [5]). On ne me demanda rien pour m'asseoir dans ce jardin royal. Nous nous trouvâmes à la place de Louis XV. Mon guide me prenant par la main me dit en souriant: vous avez dû voir l'inauguration de cette statue équestre. — Oui, j'etois jeune alors, et tout aussi curieux qu'à présent. — Mais savez-vous bien, que voilà un chef-d'oeuvre digne de notre siecle; nous l'admirons encore tous les jours, et lorsque nous voulons en contempler la perspective du château, elle nous paroît sur-tout au soleil couchant, couronnée des plus beaux rayons. Ces magnifiques allées forment un ceintre heureux, et celui qui a donné ce plan ne manquoit point de goût; il a eu le merite de pressentir le grand effet

5) Refuser l'entrée de ce jardin au petit peuple me semble une insulte gratuite, et d'autant plus grande qu'il ne la sent pas.

que cela devoit faire un jour. J'ai lu cependant que de votre tems des hommes auſſi jaloux qu'ignorans exerçoient leur cenſure ſur cette ſtatue et ſur cette place, qu'ils n'auroient dû qu'admirer 6) S'il ſe trouvoit aujourd'hui un homme capable de dire une telle ſottiſe dès qu'il ouvriroit la bouche, nous lui tournerions le dos.

Je continuai ma curieuſe promenade; mais le détail en ſeroit trop long. D'ailleurs on perd toujours en ſe rappellant un ſonge. Chaque coin de rue m'offroit une belle fontaine, qui laiſſoit couler une eau pure et tranſparente: elle retomboit d'une coquille en nappe d'argent, et ſon cryſtal donnoit envie d'y boire. Cette coquille préſentoit à chaque paſſant une taſſe ſalutaire. Cette eau couloit dans le ruiſſeau toujours limpide, et lavoit abondamment le pavé.

Voilà le projet de votre M. Desparcieux, Academicien de l'Academie des ſciences, accom-

---

6) Il n'y a qu'en France où l'art de ſe taire n'eſt point un mérite. Vous reconnôitrez moins un François à ſon viſage et à ſon accent qu'à la légéreté qu'il a de parler et de prononcer ſur tout; jamais il n'a ſcu dire: *Je ne me connois point à cela.*

accompli et perfectionné. Voyez comme toutes ces maiſons ſont fournies de la choſe la plus néceſſaire et la plus utile à la vié. Quelle propreté! quelle fraîcheur en réſulte dans l'air! Regardez ces bâtimens commodes, élégans. On ne conſtruit plus de ces cheminées funeſtes, dont la ruine menaçoit chaque paſſant. Les toîts n'ont plus cette pente gothique qui, au moindre vent, faiſoit gliſſer les tuiles dans les rues les plus fréquentées.

Nous montâmes au haut d'une maiſon par un eſcalier ou l'on voyoit clair. Quel plaiſir ce fut pour moi qui aime la vue et le bon air, de rencontrer une terraſſe ornée de pots de fleurs et converte d'une treille parfumée. Le ſommet de chaque maiſon offroit une pareille terraſſe; de ſorte que les toîts, tous d'une égale hauteur, formoient enſemble comme un vaſte jardin: et la ville apperçue du haut d'une tour étoit couronnée de fleurs, de fruits et de verdure.

Je n'ai pas besoin de dire que l'Hôtel-Dieu n'etoit plus enfermé au centre de la cité. Si quelque étranger ou quelque citoyen, me dit-on, tombe malade hors de ſa patrie ou de ſa famille, nous ne l'empriſonnons pas, comme de votre tems, dans

un lit dégoûtant entre un cadavre et un agoniſant, pour y reſpirer l'haleine empoiſonnée du trépas, et convertir une ſimple incommodité en une cruelle maladie.

Nous avons partagé cet Hôtel-Dieu en vingt maiſons particulieres, ſituées aux différentes extrêmités de la ville. Par-là le mauvais air que ce gouffre d'horreur 7) exhaloit, ſe trouve diſperſé et n'eſt plus dangereux à la capitale. D'ailleurs les malades ne ſont pas conduits dans ces hôpitaux par l'extrême indigence: ils n'arrivent point déja frappés de l'idée de mort, et pour s'aſſurer uniquement de leur ſépulture;

---

7) Six mille malheureux ſont entaſſés dans les ſalles de l'Hôtel-Dieu, où l'air ne circule point. Le bras de la riviere qui coule auprés, reçoit toutes les immondices, et cette eau qui contient tous les germes de la corruption, abreuve la moitié de la ville. Dans le bras de la riviere qui baigne le quai Pelletier, et entre les deux ponts, nombre de teinturiers repandent leur teinture trois fois par ſemaine. J'ai vu l'eau en conſerver une couleur noire pendant plus de ſix heures. L'arche qui compoſe le quai de Gêvres eſt un foyer peſtilentiel. Toute cette partie de la ville boit une eau infecte, et reſpire un air empoiſonné. L'argent qu'on prodigue en fuſées volantes, ſuffiroit à la ceſſation d'un tel fléau.

re; ils viennent, parce que les ſecours y ſont plus prompts, plus multipliés que dans leurs propres foyers. On ne voit plus ce mêlange horrible, cette confuſion revoltante, qui annonçoit plutôt un séjour de vengeance qu'un ſejour de charité. Chaque malade a ſon lit, et peut expirer ſans accuſer la nature humaine. On a reviſé les comptes des directeurs. O honte! ô douleur! ò forfait incroyable ſous la voute du ciel! des hommes dénaturés s'engraiſſoient de la ſubſtance des pauvres; ils etoient heureux des douleurs de leurs ſemblables; ils avoient conclu un marché avantageux avec la mort --- Je m'arrête: le tems de ces iniquités eſt écoulé: l'aſyle des malheureux eſt reſpecté comme le temple où les regards de la divinité s'arrêtent avec le plus de complaiſance: les abus énormes ſont corrigés, et les pauvres malades n'ont plus à combattre que les maux que leur impoſa la nature. Quand on n'a à ſouffrir que d'elle, on ſouffre en ſilence [8]).

Des

8 Un jour je me ſuis promené ſeul et à pas lents dans les ſalles de l'Hôtel-Dieu de Paris. Quel lieu plus prope à méditer ſur l'homme! J'ai vu l'avarice inhumaine décorée du nom de

Des Médicins ſavans et charitables ne dictent point des ſentences de mort, en prononçant au hazard dés preceptes généraux: ils ſe donnent la peiné d'examiner chaque malade en particulier; et la ſanté ne tarde point à refleurir ſous leur oeil attentif et prudent. Ces médecins ſont au rang des citoyens les plus conſidérés. Et quel

---

de charité publique. J'ai vu des moribonds plus preſſés qu'ils ne devoient l'être dans le tombeau, confondre leur haleine, et precipiter le trépas des triſtes compagnons de leur miſere. J'ai vu la douleur et les larmes n'attendrir perſonne, le glaive de la mort frapper à droite et à gauche ſans élever aucun gémiſſement: on eut dit qu'il abattoit de vils animaux dans un ſéjour de carnage. J'ai vu des hommes endurcis à ce ſpectacle, s'etonner que l'on pût y être ſenſible. Deux jours après je me ſuis trouvé à la ſalle de l'opéra. Quel ſpectacle diſpendieux! Décorations, acteurs, muſiciens, on n'avoit rien épargné pour rendre le coup d'oeil magnifique. Mais que dira la poſtéreiité, lorsqu'elle ſaura que la même ville enfermoit deux endroits auſſi différens. Hélas! comment peuvent-ils repoſer ſur le même ſol! L'un n'exclud-il pas néceſſairement l'autre? Depuis ce jour l'Academie Royale de Muſique contriſte mon ame; au premier coup d'archet j'ai ſous les yeux le lit dégôutant des pauvres malades.

quel ouvrage plus beau, plus auguſte, plus digne d'un être vertueux et ſenſible, que celui de renouer le fil délicat des jours de l'homme, de ces jours fragiles, paſſagers, mais dont un art conſervateur, accroît la force et augmente la durée! — Et l'hôpital général, où eſt-il ſitué? — Nous n avous plus d'hôpital général, plus de Bicêtre 9, de maiſons de force, où plutôt de rage.

9) Il y a à Bicêtre une ſalle qu'on nomme la ſalle de force; c'eſt une image de l'enfer. Six cent malheureux, preſſés les uns ſur les autres, opprimés de leur miſere, de leur infortune, de leur haleine mutuelle, de la vermine qui les ronge, de leur déſeſpoir, et d'un ennui plus cruel encore, vivent dans la fermentation d'une rage étouffée. C'eſt le ſupplice de Mezence mille fois multiplié. Les magiſtrats ſont ſourds aux reclamations de ces infortunés. On en a vu qui ont commis des homicides ſur les geoliers, les chirurgiens, ou les prêtres qui les viſitoient, dans la ſeule vue de ſortir de ce lieu d'horreur; et de repoſer plus librement ſur la roue de l'echaffaud. On a raiſon d'avancer que la mort ſeroit une moindre barbarie que celle que l'on exerce contre eux. O cruels magiſtrats, hommes de fer, hommes indignes de ce nom, vous outragez l'humanité plus qu'ils ne l'ont outragée eux-mêmes! Jamais les brigands dans leur férocité

rage. Un corps ſain n'a pas beſoin de cautere. Le luxe, comme un cauſtique brûlant, avoit gangrené chez nous les parties les plus ſaines de l'Etat, et votre corps politique etoit tout couvert d'ulceres. Au lieu de fermer doucement ces playes honteuſes, vous les envenimiez encore. Vous comptiez etouffer le crime ſous les poids de la cruauté. Vous étiez inhumains, parce que vous n'aviez pas ſçu faire de bonnes loix. [10])

Il

---

férocité n'ont égalé la vôtre. Oſez être plus inhumains, avec une juſtice moins lente: Faites brûler vif ce troupeau malheureux; vous vous épargnerez la peine d'étendre votre vigilance ſur leur horrible eſclavage. Vous ne paroiſſez que pour le redoubler. Quoi! on pourroit leur mettre un boulet de cent livres au pied, et les faire travailler en plein champ. Mais, non; il eſt des victimes d'un deſpotiſme arbitraire qu'on veut dérober à tous les regards .... J'entends.

10) Eh! oui, magiſtrats, c'eſt votre ignorance, c'eſt votre pareſſe, c'eſt votre précipitation qui cauſe le déſeſpoir du pauvre. Vous l'empriſonnez pour une vêtille, vous le couchez à côté d'un ſcelerat, vous aigriſſez, vous empoiſonnez ſon ame, vous l'oubliez dans la foule des malheureux; mais lui ſe ſouvient de votre

Il vous étoit plus facile de tourmenter le coupable et le malheureux, que de prévenir le déſordre et la miſere. Votre violence barbare n'a fait qu'endurcir les coeurs criminels; vous y avez fait entrer le déſeſpoir. Et qu'avez-vous recueilli? des larmes, des cris de rage, et des malédictions. Vous ſembliez avoir modelé vos maiſons de force ſur cet horrible ſéjour que vous nommiez l'enfer, où des miniſtres de douleur accumuloient les tortures pour le plaiſir affreux d'imprimer un long ſupplice à des êtres ſenſibles et plaintifs.

Enfin, pour abréger (car je ſerois trop long) on ne ſavoit pas même de votre tems faire travailler les mendians; toute la ſcience de votre gouvernement conſiſtoit à les enfermer et à les faire mourir de faim. Ces malheureux expirans d'une mort lente dans un coin du Royaume, ont cependant fait parvenir jusqu'à nous leurs gémiſſemens: nous n'avons point dédaigné leurs obſcures clameurs; elles ont percé l'intervalle de ſept ſiecles: et cette baſſe tyrannie ſuffit à en révéler mille autres.

Je

---

votre injuſtice: comme vous n'avez point mis de proportion entre le délit et la punition, il vous imitera, et tout lui deviendra égal.

Je baiſſois les yeux et n'oſois répondre; car j'avois été temoin de ces turpitudes, et je n'avois pu que gémir, ne pouvant faire mieux [11]). Je gardai le ſilence quelque tems, et je repris en lui diſant: Ah! ne rénouvellez pas les bleſſures de mon coeur. Dieu a réparé les maux que leur ont fait les humains, il a puni ces coeurs durs; vous ſavez. . . Mais allons en avant. Vous avez, je crois, laiſſé ſubſiſter un de nos vices politiques. Paris me paroit auſſi peuplé que de mon tems; il étoit prouvé que la téte étoit trois fois trop groſſe pour le corps. Je ſuis bien aiſe de vous annoncer, reprit mon guide, que le nombre des habitans du Royaume eſt augmenté de moité; que toutes les terres ſont cultivées, et que par conſéquent le chef ſe trouve aujoud'hui dans une juſte proportion avec ſes membres.

Cette belle ville produit toujours autant de grands perſonnages, de ſavans, d'hommes utilement induſtrieux, de beaux génies; que toutes les autres villes de France réunies enſemble. — Mais encore un petit

11) J'aurai ſatisfait mon coeur et la juſtice en dénonçant cet attentat contre l'humanité, attentat horrible qu'on aura peine à croire; mais, hélas, il ſubſiſte encore.

petit mot assez important à recueillir. Placez-vous le magazin des poudres presque au centre de vôtre ville? — Nous ne sommes pas imprudens de cette force-là: c'est assez des vulcans qu'allume la main de la nature, sans en former d'artificiels qui sont cent fois plus dangereux [12]).

CHAPITR IX.

Les Placets.

Je remarquai plusieurs officiers revêtus des marques de leur dignité, qui venoient recevoir publiquement les plaintes du peuple, et qui en faisoient un fidele rapport aux premiers magistrats. Tous les objets qui regardent l'administration de la police, étoient traités avec la plus grande célérité:

12) Presque toutes les villes renferment dans leur sein des magazins à poudre. Le tonnerre et mille autres accidens imprévus, inconnus même, peuvent y mettre le feu. Mille exemples terribles (chose incroyable!) n'ont pû corriger jusqu'ici l'espece humaine. Deux mille cinq cent hommes ensevelis récemment sous des ruines dans la ville de Brescia, rendront peut-être les gouvernemens attentifs à un fléau, ouvrage de leurs mains, et qu'il leur seroit si facile de nous éviter.

on rendoit justice aux foibles [1]), et tous béniſſoient le Gouvernement. Je me répandis en louanges ſur cette inſtitution ſage et ſalutaire. — Meſſieurs, vous n'avez pas toute la gloire de cette découverte. De mon tems la ville commençoit à être bien gouvernée. Une police vigilante embraſſoit tous les rangs et tous les faits. Un de ceux qui l'a maintenue avec le plus d'ordre, doit être nommé encore avec éloge parmi vous: on lit parmi ſes belles ordonnances celle d'avoir défendu ces extravagantes et lourdes enſeignes, qui défiguroient la ville et menaçoient les paſſans; d'avoir perfectionné, pour ne pas dire crée, le luminaire; d'avoir mis un plan admirable dans le ſecours prompt des pompes, et d'avoir préſervé par ce moyen les citoyens de pluſieurs incendies, autrefois ſi fréquens.

Oui, me répondit-on, ce magiſtrat étoit un homme infatigable, habile à remplir ſes

1) Quand un miniſtre d'Edat malverſe ou met la Monarchie en danger, lorsqu'un général d'Armée verſe le ſang des ſujets mal-à-propos et perd honteuſement une bataille; ſon châtiment eſt tout prêt, on lui défend de revoir le viſage du Monarque. Ainſi des délits qui perdent une Nation entiere, ſont punis comme des bagatelles.

ſes devoirs, tout étendus qu'ils étoient, mais la police n'avoit pas encore reçu toute ſa perfection. L'eſpionnage étoit la principale reſſource d'un gouvernement foible, inquiet, minutieux. Il y entroit le plus ſouvent une curioſité méchante, plutôt qu'un but bien déterminé d'utilité publique. Tous ces ſecrets adroitement volés portoient ſouvent une lumiere fauſſe qui égaroit le magiſtrat. D'ailleurs, cette armée de délateurs qu'on avoit ſéduits à prix d'argent, formoit une maſſe corrompue qui infectoit la ſociété [2]). Adieu toutes ſes douceurs. Il n'étoit plus d'épanchement de coeur: on étoit réduit à la cruelle alternative d'être imprudent ou hypocrite. Envain l'ame s'élançoit vers des idées patriotiques: elle ne pouvoit ſe livrer à ſa ſenſibilité; elle appercevoit le piege et retomboit triſtement ſur elle-même, ſolitaire et froide. Enfin il falloit déguiſer ſans ceſſe ſon front, ſon geſte, ſa voix. Eh!

2) Tont cet amas de réglemens frivoles, bizarres; toute cette police ſi recherchée n'eſt propre à en impoſer qu'a ceux qui n'ont jamais médité ſur le coeur de l'homme. Cette ſévérité déplacée produit une ſubordination odieuſe, dont les liens ſont mal aſſurés.

quel tourment n'etoit-ce pas pour l'homme généreux qui voyoit les monſtres de la patrie ſourire en egorgeant qui les voyoit et n'oſoit les nommer [3]).

CHAPITRE X.

L'Homme au Masque.

Mais, quel eſt, s'il vous plaît, cet homme que je vois paſſer un masque ſur le viſage? Comme il marche précipitamment; il ſemble fuir. — C'eſt un auteur qui a écrit un mauvais livre. Quand je dis mauvais, je ne parle pas des défauts de ſtyle ou d'eſprit: on peut faire un excellent ouvrage

3) Nous n'avons pas encore eu un Juvenal. Eh! quel ſiecle l'a mieux mérité? Juvenal n'étoit pas un ſatyrique égoïſte, comme ce flatteur d'Horace et ce plat Boileau. C'etoit une ame forte, profondement indignée du vice, lui livrant la guerre, le pourſuivant ſous la pourpre. Qui oſera ſe ſaiſir de cet emploi ſublime et généreux? Qui ſera aſſez courageux pour rendre l'ame avec la vérité, et dire à ſon ſiecle: *Je te laiſſe le teſtament que m'a dicté la vertu; lis et rougis; c'eſt ainſi que je te fais mes adieux.*

vrage avec un gros bon ſens [1]). Nous diſons ſeulement qu'il a mis au jour des principes dangereux, oppoſés à la ſaine morale, a cette morale univerſelle qui parle à tous les coeurs. Pour réparation il porte un masque, afin de cacher ſa honte jusqu'à ce qu'il l'ait effacée en ecrivant des choſes plus raiſonnées et plus ſages.

Chaque jour deux citoyens vertueux vont lui rendre viſite, combattre ſes opinions erronées avec les armes de la douceur et de l'éloquence, écouter ſes objections, y repondre, et l'engager à ſe retracter dès qu'il ſera convaincu. Alors il ſera rehabilité; il tirera de l'aveu même de ſa faute une plus grande gloire: car qu'y a-t-il de plus beau que d'abjurer ſes erreurs [2]), et d'embraſſer une lumiere nouvelle avec une noble ſincérité! — Mais ſon livre auroit-il été approuvé? — Quel eſt l'homme, je vous prie, qui oſeroit juger un livre avant le public? Qui peut devi-

1) Rien n'eſt plus vrai, et tel prône d'un curé de campagne eſt plus ſolidement utile que tel livre ingénieux rempli de vérités et de ſophiſmes.

2) Tout eſt demonſtratif dans la théorie; l'erreur elle-même a ſa géométrie.

ner l'influence de telle penſée dans telle circonſtance? Chaque écrivain repond en perſonne de ce qu'il écrit, et ne déguiſe jamais ſon nom C'eſt le public qui le frappe d'opprobre, s'il contredit les principes ſacrés qui ſervent de baſe à la conduite et à la probité des hommes; mais c'eſt lui en même tems qui le ſoutient s'il a avancé quelque vérité neuve, propre à réprimer certains abus: enfin la voix publique eſt ſeule juge dans ces ſortes de cas, et c'eſt elle qu'on écoute. Tout auteur, qui eſt un homme public, eſt jugé par cette voix générale, et non par les caprices d'un homme, qui rarement aura le coup d'oeil aſſez juſte, aſſez étendu pour decouvrir ce qui devant la nation ſera véritablement digne de louange ou de blâme.

On l'a tant de fois prouvé: la liberté de la preſſe eſt la vraie meſure de la liberté civile [3]). On ne peut donner atteinte à l'une ſans détruire l'autre. La penſée doit avoir ſon plein effet. Y mettre un frein, vouloir l'étouffer dans ſon ſanctuaire, c'eſt un crime de leze - humanité. Et qui m'appar-

3) Ceci équivaut à une demonſtration géométrique.

partiendra donc, ſi ma penſée n'eſt pas à moi?

Mais, repris-je, de mon tems les hommes en place ne redoutoient rien tant que la plume des bons écrivains. Leur ame orgueilleuſe et coupable frémiſſoit dans ſes derniers replis, dès que l'équité oſoit dévoiler ce qu'ils n'avoient pas rougi de commettre [4]). Au lieu de protéger cette cenſure publique, qui bien adminiſtrée auroit été le frein le plus puiſſant du crime et du vice, on condamna tous les écrits à paſſer par un crible; mais le crible étoit ſi étroit, ſi ſerré, que ſouvent les meilleurs traits étoient perdus: les élans du génie étoient ſubordonnés au ciſeau cruel de la médiocri-

4) Dans un drame intitulé: *les nôces d'un fils de roi*, un miniſtre de la juſtice, ſcélérat de cour, dit à ſon valet, en parlant des écrivains philoſophes: mon ami, ces gens-là ſont pernicieux. On ne peut ſe permettre la moindre injuſtice ſans qu'ils la remarquent. C'eſt en vain qu'un masque adroit dérobe notre vrai viſage aux regards les plus perçans. Ces hommes, en paſſant, ont l'air de vous dire; je te connois. — Meſſieurs les philoſophes, j'eſpere vous apprendre qu'il eſt dangereux, de connôitre un homme de ma ſorte: je ne veux pas être connu.

té, qui lui coupoit les aîles ſans miſéricorde 5).

On ſe mit à rire autour de moi. Ce devoit, me dit-on, être une choſe fort plaiſante que de voir des gens gravement occupés à couper une penſée en deux, et à peſer des ſyllabes. Il eſt bien étonnant que vous ayez produit quelque choſe de bon avec de pareilles entraves. Comment danſer avec grace et légereté ſous le poids énorme des chaînes? — Oh! nos meilleurs écrivains ont pris le parti tout naturellement de les ſecouer. La crainte abâtardit l'ame; et l'homme qu'anime l'amour de l'humanité doit être fier et courageux.— Vous pouvez écrire ſur tout ce qui vous choquera, reprit-on, car nous n'avons plus ni crible, ni ciſeaux, ni menottes; et l'on écrit très peu de ſottiſes, parce qu'elles tombent d'elles-mêmes dans la fange qui eſt leur élément. Le gouvernement eſt bien au-deſſus de tout ce que l'on peut dire;

5) La moitié des cenſeurs dit royaux, ſont des gens qu'on ne peut compter parmi les Littérateurs, même de la derniere claſſe; et l'on peut dire d'eux, à la lettre, qu'ils ne ſavent point lire.

re: il ne craint point les plumes éclairées; il s'accuſeroit lui-même en les redoutant. Ses opérations ſont droites et ſinceres. Nous ne faiſons que le louer; et lorsque l'intérêt de la patrie l'exige, chaque homme dans ſon genre eſt auteur, ſans prétendre excluſivement à ce titre.

CHAPITRE XI.

Les Nouveaux Teſtamens.

Quoi, tout le monde eſt auteur! ô ciel, que dites-vous là! Vos murailles vont s'embraſer comme le ſalpêtre, et tout va ſauter en l'air. Bon Dieu, tout un peuple auteur! — Oui, mais il eſt ſans fiel, ſans orgueil, ſans préſomption. Chaque homme écrit ce qu'il penſe dans ſes meilleurs momens, et raſſemble à un certain âge les réflexions les plus épurées qu'il a eues pendant ſa vie. Avant ſa mort il en forme un livre plus ou moins gros, ſelon ſa maniere de voir et de s'exprimer: ce livre eſt l'ame du défunt. On le lit le jour de ſes funérailles à haute voix, et cette lecture compoſe tout ſon éloge. Les enfans raſſemblent avec reſpect toutes les penſées de leurs ancêtres, et les méditent. Telles ſont nos

urnes funebres. Je crois que cela vaut bien vos ſomptueux mauſolées, vos tombeaux chargés de mauvaiſes inſcriptions, que dictoit l'orgueil et que gravoit la baſſeſſe.

C'eſt ainſi que nous nous faiſons un devoir de tracer à nos deſcendans une image vivante de notre vie. Ce ſouvenir honorable ſera le ſeul bien qui nous reſtera alors ſur la terre [1]). Nous ne le négligeons pas. Ce ſont des leçons immortelles que nous laiſſons à nos deſcendans; ils nous en aimeront davantage. Les portraits et les ſtatues n'offrent que les traits corporels. Pourquoi ne pas repréſenter l'ame elle-même et les ſentimens vertueux qui l'ont affectée? Ils ſe multiplient ſous nos expreſſions animées par l'amour. L'hiſtoire de nos penſées, et celle de nos actions inſtruit notre famille. Elle apprend par le choix et la comparaiſon des penſées à perfectionner la maniere de ſentir et de voir. Remarquez cependant que les écrivains prédominans, que les génies du ſiecle ſont toujours

1) Cicéron ſe demandoit ſouvent à lui-même ce qu'on diroit de lui après ſa mort? L'homme qui ne fait aucun cas d'une bonne réputation négligera les moyens de l'acquérir.

jours les ſoleils qui entraînent et font circuler la maſſe des idées. Ce ſont eux qui impriment les premiers mouvemens; et comme l'amour de l'humanité brûle leur coeur généreux, tous les coeurs répondent à cette voix ſublime et victorieuſe qui vient de terraſſer le deſpotiſme et la ſuperſtition. — Meſſieurs, permettez moi, je vous prie, de défendre mon ſiécle, du moins dans ce qu'il avoit de louable. Nous avons eu, je crois, des hommes vertueux, des hommes de génie? — Oui; mais, barbares! vous les avez tantôt méconnus, tantôt perſecutés. Nous avons été obligés de faire une réparation expiatoire à leurs mânes outragés. Nous avons dreſſé leurs buſtes dans la place publique où ils reçoivent notre hommage et celui de l'étranger. Leur pied droit foule la face ignoble de leur Zoïle ou de leur Tyran: par exemple, la tête de Richelieu eſt ſous le cothurne de Corneille. [2]) Savez-vous bien que vous avez

2) Je voudrois bien que l'auteur eût nommé ſur quelles têtes marcheront et Rouſſeau et Voltaire et ceux dont les noms s'uniſſent à ces grands noms. Il ſe trouvera ſûrement des têtes mîtrées et non-mîtreés qui ne ſeront pas à leur aiſe; mais chacun ſon tour.

avez eu des hommes étonnans? et nous ne concevons pas la rage folle et téméraire de leurs perſécuteurs. Ils ſembloient proportionner leur degré de baſſeſſe au degré d'élévation que parcouroient ces aigles; mais ils ſont livrés à l'opprobre qui doit être leur éternel partage.

En diſant ces mots il me conduiſit vers une place où étoient les buſtes des grands hommes. J'y vis Corneille, Moliere, la Fontaine, Montesquieu, Rouſſeau [3]), Buffon, Voltaire, Mirabeau, &c. — Tous ces célebres Ecrivains vous ſont donc bien connus? — Leur nom forme l'alphabet de nos enfans; dès qu'ils ont atteint l'âge du raiſonnement, nous leur mettons en main votre fameux dictionnaire Encyclopédique que nous avons rédigé avec ſoin. — Vous me ſurprenez! L'Encyclopédie, un livre élémentaire! Oh, quel vol vous avez dû prendre vers les hautes ſciences, et que je brûle de m'inſtruire avec vous! Ouvrez-

3) On veut parler ici de l'auteur d'Emile, et non de ce poëte empoulé, vuide d'idées, qui n'a eu que le talent d'arranger des mots et de leur donner quelquefois une pompe impoſante, mais qui cachoit ainſi la ſtérilité de ſon ame et la froideur de ſon génie.

Ouvrez-moi tous vos tréſors, et que je jouiſſe au même inſtant des travaux accumulés de ſix ſiecles de gloire!

CHAPITRE XII.

Le College de Quatre-Nations.

Enſeignez-Vous le grec et le latin à de pauvres enfans qu'on faiſoit de mon tems mourir d'ennui? Conſacrez-vous dix années de leur vie (les plus belles, les plus précieuſes) à leur donner une teinture ſuperficielle de deux langues mortes qu'ils ne parleront jamais? — Nous ſavons mieux employer le tems. La langue grecque eſt trés vénérable, ſans doute, par ſon antiquité; mais nous avons Homere, Platon, Sophocle parfaitement traduits [1]: quoi qu'il ait

1) Au lieu de nous donner des diſſertations ſur la tête d'Anubis, ſur Oſiris et mille rapſodies inutiles, pourquoi les académiciens de l'Académie Royale des inſcriptions n'occupent-ils leur tems à nous donner des traductions des ouvrages grecs? Eux qui ſe vantent de les entendre. Demoſthene eſt à peine connu. Cela vaudroit mieux que d'examiner quelle ſorte d'épingle les femmes romaines portoient ſur leur tête, la forme de leur collier, et ſi les agraffes de leur robe étoient rondes ou ovales.

ait été dit par des pédans insignes qu'on ne pourroit jamais atteindre à leur beauté. Quant à la langue latine, qui, plus moderne ne doit pas être si belle, elle est morte de sa belle mort. — Comment! — La langue françoise a prévalu de toute part. On a fait d'abord des traductions si achevées qu'elles ont presque dispensé de recourir aux sources; ensuite on a composé des ouvrages dignes d'effacer ceux des anciens. Ces nouveaux poëmes sont incomparablement plus utiles, plus interessans pour nous, plus relatifs à nos moeurs, à notre gouvernement, à nos progrès dans nos connoissances physiques et politiques, au but moral, enfin, qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les deux langues antiques dont nous parlions tout-à-l'heure, ne sont plus que celles de quelques savans. On lit Tite Live à peu près comme l'Alcoran. — Mais cependant ce College que j'apperçois, porte encore sur son frontispice écrit en gros caracteres: *Ecole des Qaatre-Nations?* — Nous avons conservé ce monument et même son nom, mais pour le mettre mieux à profit. Il y a quatre différentes classes dans ce college, où l'on enseigne l'Italien, l'Anglois, l'Allemand et l'Espagnol.

Enri-

Enrichis des tréſors de ces langues vivantes nous n'envions rien aux anciens. Cette derniere nation qui portoit en elle-même un germe de grandeur que rien n'avoit pu détruire, s'eſt tout-à-coup éclairée par un des coups puiſſans qu'on ne pouvoit attendre ni prévoir. La révolution a été rapide et heureuſe, parce que la lumiere a d'abord occupé la tête, tandis que dans les autres Etats celle-ci a preſque toujours été plongée dans l'ombre.

La ſottiſe et le pédantisme ſont bannis de ce college, où les étangers ſont appellés pour faciliter la prononciation des langues qu'on y enſeigne. On y traduit les meilleurs auteurs. De cette correſpondance mutuelle jaillit une maſſe de lumieres. Un autre avantage s'y rencontre; c'eſt que le commerce de la penſée s'étendant davantage, les haines nationales s'éteignent inſenſiblement. Les peuples ont vu que quelques coutumes particulieres ne detruiſoient pas cette raiſon univerſelle qui parle d'un bout du monde à l'autre, et qu'ils penſoient à-peu-près la même choſe ſur les mêmes objets qui avoient allumé des diſputes ſi longues et ſi vives. — Mais que fait l'Univerſité, cette fille aînée des Rois? — C'eſt

C'eſt une Princeſſe délaiſſée. Cette vieille fille, après avoir reçu les derniers ſoupirs d'une langue faſtidieuſe, dénaturée, vouloit encore la faire paſſer pour neuve, fraîche et raviſſante. Elle voloit des périodes, eſtropioit des hemiſtiches, et dans un jargon barbare et mauſſade prétendoit reſſuſciter la langue du ſiecle d'Auguſte. Enfin l'on s'apperçut qu'elle n'avoit plus qu'un filet de voix aigre et diſcordant, et qu'elle faiſoit bâiller la cour, la ville et ſurtout ſes diſciples. Il lui fut ordonné par arrêt de l'Académie Françoiſe de comparoître devant ſon tribunal, pour rendre compte du bien qu'elle avoit fait depuis quatre ſiecles, pendant leſquels on l'avoit alimentée, honorée et penſionée. Elle vouloit plaider ſa cauſe dans ſon riſible idiôme que ſûrement les Latins n'auroient jamais pu comprendre. Pour le françois, elle n'en ſavoit pas un mot; elle n'oſa pas ſe hazarder devant ſes juges.

L'Académie eut pitié de ſon embarras. Il lui fut ordonné charitablement de ſe taire. On eut enſuite l'humanité de lui apprendre à parler la langue de la nation; et depuis ce tems, depouillée de ſon antique coëffure, de ſa morgue et de ſa férule, elle

ne

ne s'applique plus qu'à enſeigner avec ſoin et facilité cette belle langue que perfectionne tous les jours l'Académie Françoiſe. Celle-ci, moins timide, moins ſcrupuleuſe, la châtie, ſans toutefois l'énerver. — Et l'Ecole Militaire, qu'eſt-elle devenue? — Elle a ſuivi le deſtin des autres colleges: elle en réuniſſoit tous les abus, ſans compter les abus privilégiés qui tenoient à ſon inſtitution particuliere. On ne fait pas des hommes comme on fait des ſoldats. — Pardon, ſi j'abuſe de votre complaiſance, mais ce point eſt trop important pour que je l'abandonne; on ne parloit dans ma jeuneſſe que d'éducation. Chaque pédant faiſoit ſon livre; heureux encore tant qu'il n'étoit qu'ennuyeux. Le meilleur de tous, le plus ſimple, le plus raiſonnable et en même tems le plus profond, avoit été brulé par la main d'un bourreau, et décrié par des gens qui ne l'entendoient pas plus que le valet de cet exécuteur. Enſeignez moi, de grace, la marche que vous avez ſuivie pour former des hommes.

— Les hommes ſont plutôt formés par la ſage tendreſſe de notre gouvernement que par toute autre inſtitution: mais pour ne parler ici que de la culture de l'eſprit,

en familiariſant les enfans avec les lettres, nous les familiariſons avec les opérations de l'algebre. Cet art eſt ſimple et d'une utilité générale; il n'en coûte pas plus pour le ſavoir que d'apprendre à lire: l'ombre même des difficultés a diſparu; les caracteres algébriques ne paſſent plus chez le vulgaire pour des caracteres magiques [2]). Nous avons remarqué que cette ſcience accoutumoit l'eſprit à voir les choſes rigoureuſement telles qu'elles ſont, et que cette juſteſſe eſt précieuſe, appliquée aux arts.

On apprenoit aux enfans une infinité de connoiſſences qui ne ſervent de rien au bonheur de la vie. Nous n'avons choiſi que ce qui pouvoit leur donner des idées vraies et reflé-

2) L'imprimerie étoit connue depuis peu à Paris, lorsque quelqu'un entreprit de faire imprimer les Elémens d'Euclide; mais comme il y entre, comme chacun ſait, des cercles, des quarrés, des triangles, et toutes ſortes de lignes, un ouvrier de l'imprimeur crut, que c'étoit un livre de ſorcellerie propre à évoquer le diable qui pourroit l'emporter au milieu de ſon travail. Cependant le maître inſiſtoit; ce malheureux imbécile s'imagina qu'on avoit machiné ſa perte et ſa tête fut tellement frapée que n'écoutant ni raiſon, ni confeſſeur, il mourut d'effroi quelques jours après.

réfléchies. On leur enſeignoit à tous indiſtinctement deux langues mortes, qui ſembloient renfermer la ſcience univerſelle, et qui ne pouvoient leur donner la moindre idée des hommes avec lesquels ils devoient vivre. Nous nous contentons de leur enſeigner la langue nationale, et nous leur permettons même de la modifier d'après leur génie, parceque nous ne voulons pas des grammairiens, mais des hommes éloquens. Le ſtyle eſt l'homme, et l'ame forte doit avoir un idiôme, qui lui ſoit propre et bien différent de la nomenclature, la ſeule reſſource de ces eſprits foibles qui n'ont qu'une triſte mémoire.

On leur enſeigne peu d'hiſtoire, parce que l'hiſtoire eſt la honte de l'humanité, et que chaque page eſt un tiſſu de crimes et de folies. A dieu ne plaiſe que nous leur mettions ſous les yeux ces exemples de brigandage et d'ambition. Le pédantiſme de l'hiſtoire a pu ériger les rois en dieux. Nous enſeignons à nos enfans une logique plus ſûre et des idées plus ſaines. Ces froids chronologiſtes, ces nomenclateurs de tous les ſiecles, tous ces écrivains romanesques ou corrompus, qui ont pâli les prémiers devant leur idole, ſont éteints

avec les panégyriſtes des princes de la terre [3]). Quoi! le tems eſt court et rapide, et nous employerions le loïſir de nos enfans à arranger dans leur memoire des noms, des dates, des faits innombrables, des arbres genéalogiques? Quelles futilités miſérables, lorsqu'on a devant les yeux le vaſte champ de la morale et de la phyſique! Envain dira-t-on que l'hiſtoire fournit des exemples qui peuvent inſtruire les ſiecles ſuivans; exemples pernicieux et pervers [4]), qui ne ſervent qu'à enſeigner le deſpo-

3) Depuis Pharamond jusqu'à Henri IV à peine compte-t-on deux rois, je ne dis pas qui ayent ſçu regner, mais qui ayent ſçu mettre dans l'adminiſtration publique le bon ſens qu'un particulier employe dans l'économie de ſa maiſon.

4) La ſcene change, il eſt vrai, dans l'hiſtoire, mais le plus ſouvent pour amener de nouveaux malheurs; car avec les rois c'eſt une chaîne indiſſoluble de calamités. Un roi à ſon avenement au trône, croiroit ne pas regner s'il ſuivoit les anciens plans. Il faut abîmer les anciens ſyſtêmes qui ont coûté tant de ſang, et en établir de nouveaux, ils ne s'accordent pas avec les premiers, et ne deviennent pas moins préjudiciables que ceux-ci étoient nuiſibles.

deſpotiſme, à le rendre plus fier, plus terrible, en montrant les humains toujours ſoumis comme un troupeau d'eſclaves, et les efforts impuiſſans de la liberté expirant ſous les coups que lui ont porté quelques hommes qui fondoient ſur l'ancienne tyrannie les droits d'une tyrannie nouvelle. S'il fut un homme eſtimable, vertueux, il a été le contemporain des monſtres; il a été étouffé par eux: et ce tableau de la vertu fouleé aux pieds, n'eſt que trop vrai, ſans doute, mais il eſt tout auſſi dangereux à préſenter. Il n'appartient qu'à un homme fait, de contempler ce tableau ſans pâlir, et d'en reſſentir même une joie ſecrette en voyant le triomphe paſſager du crime, et le ſort éternel qui doit appartenir à la vertu. Mais pour les enfans, il faut eloigner ce tableau; il faut qu'ils contractent une habitude heureuſe avec les notions d'ordre et d'équité, et en compoſer, pour ainſi dire, la ſubſtance de leur ame. Ce n'eſt point cette morale oiſive qui conſiſte en queſtions frivoles, que nous leur enſeignons; c'eſt une morale pratique qui s'applique à chacune de leurs actions, qui parle par images, qui forme leurs coeurs à la douceur, au courage, au

ſacrifice de l'amour-propre ou pour dire tout, en un mot, à la généroſité.

Nous avons aſſez de mépris pour la metaphyſique, cet eſpace ténébreux où chacun édifioit un ſyſtême chimérique et toujours inutile. C'eſt-là qu'on alloit puiſer des images imparfaites de la Divinité, qu'on defiguroit ſon eſſence à force de ſubtiliſer ſur ſes attributs, et qu'on etourdiſſoit la raiſon humaine en lui offrant un point gliſſant et mobile, d'où elle étoit toujours prête à tomber dans le doute. C'eſt à l'aide de la phyſique, cette clef de la nature, cette ſcience vivante et palpable, que parcourant le dédale de cet enſemble merveilleux, nous leur apprenons à ſentir l'intelligence et la ſageſſe du Créateur. Cette ſcience bien approfondie les délivre d'une infinité d'erreurs, et la maſſe informe des préjugés cede à la lumiere pure qu'elle répand ſur tous les objets. A un certain âge nous permettons à un jeune homme de lire les poëtes. Les nôtres ont ſçu allier la ſageſſe à l'enthouſiaſme. Ce ne ſont point de ces hommes qui impoſent à la raiſon par la cadence et l'harmonie des paroles, qui ſe trouvent conduits, comme malgré eux, dans le faux et dans le bizarre, ou qui s'amuſent

à pa-

à parer des nains, à faire tourner des moulinets, à agiter le grelot et la marotte: ils sont les chantres des grandes actions qui illustrent l'humanité: Leurs héros sont choisis par-tout où se rencontre le courage et la vertu. Cette trompette venale et mensongere, qui flattoit orgueilleusement les colosses de la terre, est à jamais brisée. La poésie n'a conservé que cette trompette véridique qui doit retentir dans l'étendue des siecles, parce qu'elle annonce, pour ainsi dire, la voix de la postérité. Formés sur de tels modeles, nos enfans reçoivent des idées justes de la véritable grandeur; et le rateau, la navette, le marteau sont devenus des objets plus brillans que le sceptre, le diadême, le manteau royal, etc.

CHAPITRE XIII.

où est la Sorbonne?

Dans quelle langue se disputent donc M. M. les Docteurs de Sorbonne? Ont-ils toujours un visible orgueil, des robes longues et des chaperons fourrés? on ne se dispute plus en Sorbonne; car dès qu'on a commencé à y parler françois, cette troupe d'ergoteurs a disparu: graces à

Dieu, les voutes ne retentiſſent plus de ces mots barbares, moins inſenſés encore que les extravagances qu'ils vouloient ſignifier. Nous avons découvert que les bancs ſur lesquels s'aſſeioient ces docteurs hibernois, étoient formés d'un certain bois, dont la funeſte vertu derangeoit la tête la mieux organiſée, et la faiſoit déraiſonner avec méthode. — Oh! que ne ſuis je né dans votre ſiecle! Les miſérables faiſeurs d'argumens ont fait le ſupplice de mes jeunes ans; je me ſuis cru longtems un imbécille parce que je ne pouvois les comprendre. Mais que fait-on de ce palais élevé par ce Cardinal [1] qui faiſoit de mauvais vers avec enthouſiaſme, et qui faiſoit couper de bonnes têtes avec tout le ſang-froid poſſible? — Ce grand bâtiment renferme pluſieurs ſalles où l'on fait un cours d'étude bien plus utile à l'humanité. On y diſſeque toutes ſortes de cadavres. Des anatomiſtes ſages cherchent dans

1) O cruel Richelieu, triſte auteur de tous nos maux, que je te hais! Que ton nom afflige mon oreille! Après avoir détrôné Louis XIII. tu as établi le deſpotiſme en France. Depuis ce tems la nation n'a rien fait de grand: car que peut-on attendre d'un peuple compoſé d'eſclaves!

dans les dépouilles de la mort, des reſſources pour diminuer les maux phyſiques. Au lieu d'analyſer de ſottes propoſitions, on eſſaye de découvrir l'origine cachée de nos cruelles maladies, et le ſcalpel ne s'ouvre une voie ſur ces cadavres inſenſibles que pour le bien de leur poſtérité. Tels ſont les docteurs honorés, ennoblis, penſionés par l'Etat. La Chirurgie s'eſt reconciliée avec la Médecine, et cette derniere n'eſt plus diviſée avec elle-même.

Oh, l'heureux prodige! on parloit de l'animoſité des jolies femmes, de la fureur jalouſe des poëtes, du fiel des peintres: c'étoient des paſſions douces en comparaiſon de la haine qui, de mon tems, enflammoit les ſuppôts d'Eſculape. On a vu plus d'une fois, comme l'a dit un bon plaiſant, la Médecine ſur le point d'appeller la Chirurgie à ſon ſecours.

Tout eſt changé aujourd'hui: amies, et non rivales, elles ne forment plus qu'un corps; elles ſe prêtent un ſecours mutuel, et leurs opérations ainſi réunies tiennent quelque fois du miracle. Le médicin ne rougit pas de pratiquer lui-même les opérations qu'il juge convenables; quand il ordonne quelques remedes, il ne laiſſe pas

à un ſubalterne le ſoin de les apprêter, tandis que la négligence ou l'impéritie de ſon miniſtre peuvent les rendre mortels; il juge par ſes propres yeux de la qualité, de la doſe, et de la préparation: choſes importantes, et d'où dépend rigoureuſement la guériſon. Un homme ſouffrant ne voit plus au chevet de ſon lit trois praticiens qui, comiquement ſubordonnés l'un à l'autre, ſe diſputent, ſe meſurent des yeux, et attendent quelque bévue de leurs rivaux pour en rire tout à leur aiſe. Une médecine n'eſt plus l'alliage bizarre des principes les plus oppoſés. L'eſtomac affoibli du malade devient ne plus l'arêne où les poiſons du midi accourent combattre les poiſons du nord. Les ſucs bien faiſans des herbes nées dans notre ſol, et appropriées à notre tempérament, diſſipent les humeurs ſans déchirer nos entrailles.

Cet art eſt jugé le prémier de tous, parce qu'on en a banni l'eſprit de ſyſtême et de routine, qui a été auſſi funeſte au monde que l'avidité des rois et la cruauté de leurs miniſtres.

— Je ſuis bien aiſe de ſavoir que les choſes ſont ainſi: J'aime vos médecins: ils ne ſont donc plus des charlatans intéreſſés et cruels; tantôt adonnés à une routine dangereuſe,

gereuſe, tantôt faiſant des eſſais barbares et prolongeant le ſupplice du malade qu'ils aſſaſſinoient ſans remords. A propos, juſqu'à quel étage montent-ils? — A tout étage où ſe trouve un homme qui aura beſoin de leur ſecours. — Cela eſt merveilleux: de mon tems les fameux ne paſſoient pas le premier; et comme certaines jolies femmes ne vouloient recevoir chez elles que des manchettes à dentelle, ils ne vouloient guérir eux que des gens à équipage — Un médecin qui parmi nous ſe rendroit coupable d'un pareil trait d'inhumanité, ſe couvriroit d'un déshonneur ineffaçable. Tout homme a droit de les appeller. Ils ne voient que la gloire d'ordonner à la ſanté de refleurir ſur les joues d'un malade; et ſi l'infortuné, ce qui eſt très rare, ne peut produire un juſte ſalaire, l'Etat ſe charge alors du ſoin de la récompenſe. Tous les mois on tient régiſtre des malades morts ou guéris. Le nom du mort eſt toujours ſuivi du nom du médecin qui l'a traité. Celui-ci doit rendre compte de ſes ordonnances, et juſtifier la marche qu'il a tenue pendant chaque maladie. Ce détail eſt pénible: mais la vie d'un homme a paru trop precieuſe pour négliger les moyens de la con-

ſer-

ſerver; et les médecins ſont intéreſſés eux-mêmes à l'accompliſſement de cette ſage loi.

Ils ont ſimplifié leur art. Ils l'ont débarraſſé de pluſieurs connoiſſances abſolument étrangeres à l'art de guérir. Vous penſiez fauſſement qu'un médecin devoit renfermer dans ſa tête toutes les ſciences poſſibles; qu'il devoit poſſéder à fond l'anatomie, la chymie, la botanique, les mathématiques; et tandis que chacun de ces arts demanderoit la vie entiere d'un homme, vos médecins n'étoient rien ſi par deſſus le marché ils n'étoient pas encore de beaux-eſprits, plaiſans, adroits à ſemer de bons mots. Les nôtres ſe bornent à bien ſavoir définir toutes les maladies, à en marquer exactement les diviſions, à en connoître tous les ſymptômes, à bien diſtinguer ſurtout les tempéramens en général et celui de chacun de ſes malades en particulier. Ils n'emploient gueres de ces medicamens eaux et dits precieux, ni de ces récettes myſtérieuſes, compoſées dans le cabinet: un petit nombre de remédes leur ſuffiſent. Ils ont reconnu que la nature agit uniformément dans la végétation des plantes et dans la nutrition des animaux. Voici un

jar-

jardinier, disent-ils, il est attentif à ce que la seve, c'est-à-dire, l'esprit universel circule également dans toutes les parties de l'arbre; toutes les maladies de la plante viennent de l'épaississement de ce fluide merveilleux. Ainsi tous les maux qui affligent la race humaine, n'ont d'autre cause que la coagulation du sang et des humeurs: rendez-leur leur liquide naturelle, sitôt que la circulation reprendra son cours, la santé commencera à refleurir. Ce principe posé, il n'est pas question d'un grand nombre de connoissances pour en remplir les vues, puisqu'elles s'offrent d'elles-mêmes. Nous regardons comme un remede universel toutes les plantes odoriférantes, abondantes en sels volatils, comme infiniment propres à dissoudre le sang trop épaissi: C'est le plus précieux don de la nature pour conserver la santé; nous l'étendons à toutes les maladies, et nous en avons vu naître toutes les guérisons.

CHAPITRE XIV.

L'Hôtel de l'Inoculation.

Dites-moi, je vous prie, quel est ce bâtiment isolé que je découvre de loin au mi-

milieu de la campagne? — C'eſt l'hôtel de l'inoculation, ſi combattue de vos jours, comme tous les préſens utiles qu'on vous a donnés. Vous aviez des têtes bien opiniâtres, puiſque les expériences evidentes et multipliées ne pouvoient vous faire entendre raiſon pour votre propre bien. Sans quelques femmes amoureuſes de leur beauté et qui craignoient plus de la perdre que la vie, ſans quelques princes peu curieux de dépoſer leur ſceptre entre les mains de Platon, vous n'auriez jamais hazardé cette heureuſe découverte. Le ſuccès l'ayant pleinement couronnée, les laides ont été obligées de ſe taire, et ceux qui n'avoient point de diadême, n'en ont pas moins ſenti le deſir de reſter ici-bas un peu plus long-tems.

Tôt ou tard, il faut que la vérité perce et regne ſur les eſprits les plus indociles. Nous pratiquons aujourd'hui l'inoculation, comme on la pratiquoit de votre tems à la Chine, en Turquie, en Angleterre. Nous ſommes loin de bannir des ſecours ſalutaires, parce qu'ils ſont nouveaux. Nons n'avons point, comme vous, la fureur de diſputer uniquement pour paroître en ſcene et captiver l'oeil du public.

Gra-

Graces à notre activité, à notre eſprit de recherche nous avons découvert pluſieurs ſecrets admirables, qu'il n'eſt pas tems de vous expoſer encore. L'étude approfondie de ces ſimples merveilleux, que votre ignorance fouloit aux pieds, nous a donné l'art de guérir la pulmonie, la phthyſie, l'hydropiſie, et d'autres maladies que vos remedes peu connus faiſoient ordinairement empirer: l'hygienne, ſur-tout, a été traitée avec tant de clarté, que chacun a ſçu veiller par lui-même ſur ſa ſanté. On ne ſe repoſe plus entiérement ſur le médecin, quelqu'habile qu'il ſoit; on s'eſt donné la peine d'étudier ſon tempérament, au lieu de vouloir qu'un étranger le devine au premier aſpect: d'ailleurs la tempérance, ce véritable élixir reparateur et conſervateur, contribue à former des hommes ſains et vigoureux, qui logent des ames fortes et pures comme leur ſang.

CHA.

CHAPITRE XV.

Théologie et Juriſprudence.

Heureux mortels! vous n'avez donc plus de théologiens [1]? je ne vois plus ces gros volumes qui ſembloient les piliers fondamentaux de nos bibliotheques, ces maſſes peſantes que l'imprimeur ſeul, je penſe, avoit lues: mais, enfin, la théologie eſt une ſcience ſublime et . . . — Comme nous ne parlons plus de l'Etre ſuprême que pour le bénir et l'adorer en ſilence, ſans diſputer ſur ſes divins attributs à jamais impénétrables, on eſt convenu de ne plus écrire ſur cette queſtion trop ſublime et ſi fort au deſſus de notre intelligence. C'eſt l'ame qui ſent Dieu, elle n'a pas beſoin de ſecours étrangers pour s'elancer juſqu'à lui [2]).

Tous

1) Il ne faut point ici confondre les moraliſtes avec les théologiens: les moraliſtes ſont les bienfaiteurs du genre humain; les théologiens en ſont l'opprobre et le fléau.

2) Deſcendons en nous-mêmes, interrogeons notre ame, demandons-lui de qui elle tient le ſentiment et la penſée? Elle nous révélera ſon heureuſe dépendance, elle nous atteſtera cette intelligence ſuprême, dont elle n'eſt

Tous les livres de théologie, ainſi que ceux de juriſprudence, ſont ſcellés ſous de gros barreaux de fer dans les ſouterrains de la bibliotheque; et ſi jamais nous ſommes en guerre avec quelques nations voiſines, au lieu de pointer des canons, nous leur enverrons ces livres dangereux. Nous conſervons ces volcans de matiere inflammable pour ſervir de vengeance contre nos ennemis: ils ne tarderont point à ſe détruire, au moyen de ces poiſons ſubtils qui ſaiſiſſent à la fois la tête et le coeur.

— Vivre ſans théologie, je conçois cela très aiſément; mais ſans juriſprudence, c'eſt ce que je ne conçois gueres. — Nous avons une juriſprudence, mais différente de la vôtre, qui étoit gothique et bizarre. Vous

---

n'eſt qu'une foible émanation. Lorſqu'elle ſe replie ſur elle-même, elle ne peut ſe dérober à ce Dieu dont elle eſt la fille et l'image; elle ne peut méconnoître ſa céleſte origine. C'eſt une vérité de ſentiment qui a été commune à tous les peuples. L'homme ſenſible ſera ému du ſpectacle de la nature, et reconnoîtra ſans peine un Dieu bienfaiſant qui nous réſerve d'autres largeſſes. L'homme inſenſible ne mêlera point à nos louanges le cantique de ſon admiration. Le coeur qui n'aima point, fut le premier athée.

Vous portiez encore l'empreinte de votre antique ſervitude. Vous aviez adopté des loix, qui n'étoient faites ni pour vos moeurs, ni pour vos climats. Comme la lumiere eſt deſcendue par degrés dans preſque toutes les têtes, on a réformé les abus qui faiſoient du ſanctuaire de la juſtice un antre de voleurs. On s'eſt étonné que le monſtre noir qui dévore la veuve et l'orphelin, ait jouï ſi longtems d'une coupable impunité. On ne conçoit pas qu'un procureur ait pû traverſer paiſiblement la ville, ſans être lapidé par quelque main déſeſpérée.

Le bras auguſte qui tenoit le glaive de la juſtice, a frappé cette foule de corps ſans ame, qui n'avoient que l'inſtinct du loup, la ruſe du renard, et le croaſſement du corbeau: leurs propres clercs, qu'ils faiſoient mourir de faim et d'ennui, ont été les premiers a révéler leurs iniquités et à s'armer contre eux. Themis a parlé, et la race a diſparu. Telle fut la fin tragique et effrayante de ces larrons qui ruinoient des familles entieres, en barbouillant du papier.

— De mon tems on prétendoit que ſans leur miniſtere, une partie des citoyens reſteroit oiſive aux barrieres des tribunaux, et

que

que les tribunaux deviendroient peut-être le théâtre de la licence et de la fureur. — Assurément, c'étoit la ferme du papier timbré qui parloit ainsi. — Mais, comment les affaires se jugent-elles? que faire sans procureurs? — Ah! les affaires se jugent le mieux du monde. Nous avons conservé l'ordre des Avocats, qui connoît toute la noblesse et l'excellence de son institution; encore plus désintéressé, il est devenu plus respectable. Ce sont eux qui se chargent d'exposer clairement et surtout d'un style laconique la cause de l'opprimé, le tout sans emphase, sans declamation. On ne voit plus un long plaidoyé bien froid, bien nourri d'invectives, en les échauffant seuls, leur coûter la perte de la vie. Le méchant, dont la cause est injuste, ne trouve dans ces défenseurs integres que des hommes incorruptibles: ils répondent sur leur honneur des causes qu'ils entreprennent; ils abandonnent le coupable, déja condamné par le refus qu'ils font de le servir, s'excuser en tremblant devant les juges où il comparoît sans défenseur.

Chacun est rentré dans le droit primitif de plaider sa cause. On ne laisse jamais le tems aux procès de s'embrouiller: ils sont

éclaircis et jugés dans leur naiſſance; et le plus longtems qu'on leur accorde, quand l'affaire eſt obſcure, eſt l'eſpace d'une année. Mais auſſi les juges ne reçoivent plus d'épices: ils ont rougi de ce droit honteux, modique en ſa naiſſance [3]) et qu'ils ont fait monter à des ſommes exorbitantes: ils ont reconnu qu'ils donnoient eux-mêmes l'exemple de la rapacité, et que s'il eſt un cas où l'intérêt ne doit pas prévaloir, c'eſt le moment honorable et terrible où l'homme prononce au nom ſacré de la juſtice. — Je vois que vous avez prodigieuſement changé nos loix. — Vos loix! encore un coup, pouviez-vous donner ce nom à ce ramas indigeſte de contumes oppoſées, à ces vieux lambeaux découſus, qui ne préſentoient que des idées ſans liaiſon et des imitations groteſques. Pouviez-vous adopter ce monument barbare, qui n'avoit ni plan, ni ordonnence, ni objet; qui n'offroit qu'une compilation degoûtante, où la patience du génie s'engloutiſſoit dans un abîme bourbeux?

3) Il conſiſtoit alors en quelques boëtes de dragées ou de confitures ſeches. Aujourd'hui il faut remplir ces mêmes boëtes en eſpeces d'or. Tels ſont les goûts friands de ces auguſtes ſenateurs, peres de la patrie.

beux? Il eſt venu des hommes aſſez intelligens, aſſez amis de leurs ſemblables, aſſez courageux pour méditer une refonte entiere, et d'une maſſe bizarre en faire une ſtatue exacte et bien proportionnée.

Nos Rois ont donné toute leur attention à ce vaſte projet qui interreſſoit des milliers d'hommes. On a reconnu que l'etude par excellence étoit celle de la législation. Des noms des Lycurgue, des Solon, et de ceux qui ont marché ſur leurs traces, ſont les plus reſpectables de tous. Le point lumineux a parti du fond du Nord; et comme ſi la nature avoit voulu humilier notre orgueil, c'eſt une femme qui a commencé cette importante révolution [4]).

Alors la juſtice a parlé par la voix de la nature, ſouveraine législatrice, mere des vertus et de tout ce qui eſt bon ſur la terre: appuyée ſur la raiſon et l'humanité, ſes préceptes ont été ſages, clairs, diſtincts, en petit nombre. Tous les cas généraux ont été prévus et comme enchaînes par la

4) On a brûlé à Paris ſecretement une édition entiere du Code de Catherine II. J'en conſerve un exemplaire échappé par hazard des flammes.

loi. Les cas particuliers en dérivèrent naturellement, comme des branches qui sortent d'un tronc fertile; et la droiture, plus savante que la jurisprudence elle-même, appliqua la probité pratique à tous les événemens.

Ces nouvelles loix sont avares sur-tout du sang des hommes: la peine est proportionnée au délit. Nous avons banni et vos interrogatoires captieux, et les tortures de la question, dignes d'un tribunal d'inquisiteurs, et vos supplices affreux faits pour un peuple de Cannibales. Nous ne mettons plus à mort le voleur, parce que c'est une injustice inhumaine de tuer celui qui n'a point donné la mort: tout l'or de la terre ne vaut pas la vie d'un homme; nous le punissons par la perte de sa liberté. Le sang coule rarement, mais lorsqu'on est forcé de le verser pour l'effroi des scélérats, c'est avec le plus grand appareil. Par exemple, il n'y a pas de grace pour un ministre [5]) qui abuse de la confiance du souverain,

5) La bonne farce à représenter, que le tableau de nos ministres! Celui-ci entre dans le ministere à l'aide de quelques vers galans; celui-là après avoir fait allumer des lanternes

passe

rain, et qui ſe ſert contre le peuple du pouvoir qui lui eſt confié. Mais le criminel ne languit point dans les cachots: la punition ſuit le forfait; et ſi quelque doute s'éleve, on aime mieux lui faire grace que de courir le riſque horrible de retenir plus longtems un innocent.

Le coupable qu'on arrête eſt enchaîné publiquement. On peut le voir, parce qu'il doit être nn exemple viſible et éclatant de la vigilance de la juſtice. Au-deſſus de la grille qui le renferme, demeure à perpétuité un écriteau qui porte la cauſe de ſon empriſonnement. Nous n'enfermons plus des hommes vivans dans la nuit des tombeaux, ſupplice infructueux et plus horrible que le trépas! C'eſt en plein jour qu'il offre la honte du châtiment. Chaque citoyen ſait pourquoi tel homme eſt condamné à la priſon, et tel autre aux travaux publics. Celui que trois châtimens n'ont pû corriger, eſt marqué, non ſur l'epaule,

paſſe aux vaiſſeaux, et croit que les vaiſſeaux ſe font comme des lanternes: un autre, lorsque ſon pere tient encore l'aune, gouverne les finances; &c. il ſembleroit qu'il y ait une gageure pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

mais au front, et chaſſé pour jamais de la patrie.

— Eh! dites-moi, je vous prie, les lettres de cachet? Qu'eſt devenu ce moyen prompt, infaillible, qui tranchoit toute difficulté, qui mettoit ſi à leur aiſe l'orgueil, la vengeance et la perſécution? — Si vous faiſiez cette queſtion ſérieuſement, me répondit mon guide d'un ton ſévère, vous inſulteriez au Monarque, à la Nation, à moi-même. La queſtion et les lettres de cachet ſont au même rang; elles ne ſouillent plus que les pages de votre hiſtoire.

CHA-

---

6) Un citoyen eſt enlevé ſubitement à ſa famille, à ſes amis, à la ſociété. Une feuille de papier eſt un trait de foudre inviſible. L'ordre d'exil ou d'empriſonnement eſt expédié au nom du roi et motivé uniquement de ſon bon plaiſir. Il n'eſt revêtu d'autres formes que de la ſignature des miniſtres. Des intendans, des évêques ont à leur diſpoſition des liaſſes de lettres de cachet; ils n'ont plus qu'à mettre le nom de celui qu'ils veulent perdre: la place eſt en blanc. On a vu des malheureux vieillir dans les priſons, oubliés de leurs perſécuteurs; et jamais le monarque n'a pu être informé de leur faute, de leur infortune et de leur exiſtence. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les parlemens du royaume ſe réuniſſent contre cet

CHAPITRE XVI.

Exécution d'un Criminel.

Les coups redoublés d'un bourdon affrayant frapperent tout-à coup mon oreille: ces ſons triſtes et lugubres ſembloient murmurer dans les airs les noms de déſaſtre et de mort, Le tambour des gardes de la ville faiſoit lentement ſa ronde, en battant l'allarme; et cette marche ſiniſtre, qui ſe répétoit dans les ames, y portoit une profonde terreur. Je vis chaque citoyen ſortir triſtement de ſa maiſon, parler à ſon voiſin, lever les mains au ciel pleurer et donner toutes les marques de la plus vive douleur. Je demendai à l'un d'eux pourquoi on ſonnoit ces cloches funebres et quel accident étoit arrivé?

Un des plus terribles, me répondit-il en gémiſſant. Notre Juſtice eſt forcée de condamner aujoud'hui un de nos concitoyens à perdre la vie, dont il s'eſt rendu indigne en trempant une main homicide dans le

---

cet étrange abus du pouvoir; il n'a aucun fondement dans nos loix. Cette cauſe importante ainſi éveillée ſeroit celle de la nation, et l'on ôteroit au depotiſme ſon arme la plus redoutable.

ſang de ſon frere. Il y a plus de trente ans que le ſoleil n'a éclairé un ſemblable forfait : il faut qu'il s'expie avant la fin du jour. Oh ! que j'ai verſé de larmes ſur les fureurs où ſe porte une aveugle vengeance ! Avez-vous appris le crime qui s'eſt commis avant-hier au ſoir ? ... O douleur ! ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir perdu un vrai citoyen, il faut que l'autre ſubiſſe encore la mort ... Il ſanglottoit .... Ecoutez, écoutez le récit du triſte événement qui répand un deuil univerſel.

Un de nos compatriotes, d'un tempérament ſanguin, né avec un caractere emporté, mais qui d'ailleurs avoit des vertus, aimoit à l'excès une jeune fille qu'il étoit ſur le point d'obtenir en mariage. Son caractere étoit auſſi doux que celui de ſon amant étoit impétueux. Elle ſe flattoit de pouvoir adoucir ſes moeurs ; mais pluſieurs traits de colere qui lui échapperent fréquemment, (malgré le ſoin qu'il prenoit à les déguiſer) la firent trembler ſur les ſuites funeſtes que pourroit entraîner ſon union avec un homme auſſi violent.

Toute femme, par nos loix, eſt abſolument maîtreſſe de diſpoſer de ſa main. Elle ſe détermina donc, dans la crainte d'être malheu-

malheureuſe, à en épouſer un autre, qui poſſedoit un caractere plus conforme au ſien. Les flambeaux de cet hymen allumerent la rage dans un coeur extrême, et qui dès ſa plus tendre jeuneſſe n'avoit jamais connu la modération. Il fit pluſieurs défis ſecrets à ſon heureux rival, mais celui-ci les mépriſa; car il y a plus de bravoure à dédaigner l'inſulte, à étouffer un juſte reſſentiment, qu'à céder en furieux à un appel que d'ailleurs nos loix et la raiſon proſcrivent également. Cet homme paſſionné n'écoutant que la jalouſie, l'attaqua avant-hier au détour d'un ſentier hors de la ville; et ſur le refus nouveau que celui-ci fit d'en venir aux mains, il ſaiſit une branche d'arbre et l'étendit mort à ſes pieds. Après ce coup affreux le barbare oſa ſe mêler parmi nous; mais le crime étoit déja gravé ſur ſon front. Dès que nous le vîmes, nous reconnûmes le forfait qu'il vouloit cacher. Nous le jugeâmes criminel ſans connoître encore la nature du délit. Bientôt nous apperçûmes pluſieurs citoyens, les yeux mouillés de pleurs, qui portoient à pas lents et juſqu'au pied du trône de la juſtice, ce cadavre ſanglant qui crioit vengeance.

A l'âge

A l'âge de quatorze ans, on nous lit les loix de la patrie. Chacun eſt obligé de les écrire de ſa main [1]), et nous faiſons tous ſerment de les accomplir. Ces loix nous ordonnent de déclarer à la Juſtice tout ce qui peut l'éclairer ſur les infractions qui troublent l'ordre de la ſociété, et ces loix ne pourſuivent que ce qui lui porte un dommage réel. Nous renouvellons ces ſermens ſacrés tous les dix ans; et, ſans être délateurs, chacun de nous veille à la garde du dépôt reſpectable des loix.

Hier on a lancé le monitoire, qui eſt un acte purement civil. Quiconque tardéroit à déclarer ce qu'il a vu, ſe couvriroit d'une tache infamante. C'eſt par cettte voie que l'homicide s'eſt tout-à-coup découvert.

---

1) C'eſt une choſe inconcevable que nos loix les plus importantes, tant civiles que criminelles, ſoient ignorées de la plus grande partie de la nation. Il ſeroit ſi facile de leur imprimer un caractere de majeſté; mais elles n'éclatent que pour foudroyer, et jamais pour porter le citoyen à la vertu. Le code ſacré des loix eſt écrit en langage ſec et barbare, et dort dans la pouſſiere de greffe. Seroit-il mal-à-propos de le revêtir des charmes de l'éloquence et de le rendre ainſi précieux à la multitude?

vert. Il n'y a que le ſcélérat familiariſé dès longtems avec le crime, qui puiſſe nier de ſang froid l'attentat qu'il vient de commettre, et ces ſortes de monſtres dont notre nation eſt purgée, ne nous épouvantent plus que dans l'hiſtoire des derniers ſiecles.

Venez, courez avec moi à la voix de la Juſtice, qui appelle tout le peuple pour être témoin de ſes arrêts formidables. C'eſt le jour de ſon triomphe, et tout funeſte qu'il eſt, nous ne pouvons qu'y applaudir. Vous ne verrez point un malheureux plongé depuis ſix mois dans les cachots, les yeux éblouïs de la lumiere du ſoleil, les os briſés par un ſupplice préliminaire et obſcur [2]), plus horrible que celui

2) Malheur à l'Etat qui rafine les loix pénales. La mort ne ſuffit-elle pas, et pouvoit-on penſer que l'homme ajouteroit à ſon horreur? Qu'eſt-ce qu'un magiſtrat qui interroge avec des leviers, et qui écraſe à loiſir un malheureux ſous la progreſſion lente et graduée des plus horribles douleurs; qui, ingenieux dans ſes tortures arrête la mort, lorſque douce et charitable elle s'avancoit pour délivrer la victime? Ici le ſentiment ſe révolte. Mais s'il faut raiſonner l'inutilité de la queſtion, voyez l'admirable *Traité des delits et des peines*, je défie qu'on réponde quelque choſe de ſolide en faveur de cette loi barbare.

lui qu'il va ſubir, s'avancer hideux et mourant vers un échafaud dreſſé dans une petite place. De votre tems, le criminel jugé ſous le ſecret des guichets, étoit quelque fois roué dans le ſilence des nuits, à la porte du citoyen qui dormoit, et qui s'éveilloit en ſurſant aux cris lamentables du patient; incertain ſi le malheureux tomboit ſous le glaive d'un bourreau, où ſous le fer d'un aſſaſſin! Nous n'avons point de ces tourmens qui font frémir la nature: nous reſpectons l'humanité dans ceux-mêmes qui l'ont outragée. Il ſembloit dans votre ſiecle qu'on ne vouloit tuer qu'un homme, tant vos ſcenes tragiques, multipliées de ſang froid, avoient perdu de leur force énergique, toutes horribles qu'elles étoient.

Le coupable, loin d'être traîné d'une maniere qui donne à la Juſtice un air bas et ignoble, ne ſera pas même enchaîné. Eh! pourquoi ſes mains ſeroient-elles chargées de fers, lorſqu'il ſe livre volontairement à la mort! La Juſtice a bien le droit de le condamner à perdre la vie, mais elle n'a pas le droit de lui imprimer la marque de l'eſclavage. Vous le verrez marcher librement au milieu de quelques ſoldats, poſés ſeulement pour contenir la multitude.

On

On ne craint point, qu'il ſe fletriſſe une ſeconde fois, en voulant échapper à la voix terrible qui l'appelle. Et où fuiroit-il? Quel pays, quel peuple recevroit dans ſon ſein un homicide? [3]). Et lui, comment pourroit-il effacer cette marque effrayante qu'une main divine imprime ſur le front d'un meurtrier? La tempête du remords, s'y peint en caractteres viſibles; et l'oeil accoutumé au viſage de la vertu diſtingueroit ſans peine la phyſionomie du crime. Comment, enfin, le malheureux reſpireroit-il librement ſous le poids immenſe qui peſe ſur ſon coeur!

Nous arrivâmes à une place ſpacieuſe, qui environnoit les marches du palais de la Juſtice. Un large perron regnoit en face de

3) On dit que l'Europe eſt policée; et un homme qui a commis un aſſiſſinat à Paris, où qui a fait une banqueroute frauduleuſe, ſe retire à Londres, à Madrid, à Liſbonne, à Vienne, où il jouit paiſiblement du fruit de ſon forfait. Au milieu de tant de traités puérils, ne pourroit-on pas ſtipuler que le meurtrier ne trouveroit nulle part aucun aſyle? Tous les Etats et tous les hommes ne ſont-ils pas intéreſſés à pourſuivre un homicide? Mais les monarques s'accordent plutôt ſur la deſtruction des Jeſuites.

de la ſalle des audiences. C'étoit ſur cette eſpece d'amphithéâtre que le ſénat s'aſſembloit dans les affaires publiques, en préſence du peuple; c'étoit ſous ſes yeux qu'il ſe plaiſoit à traiter des grands interêts de la patrie. La multitude des citoyens aſſemblés leur inſpiroit des penſées dignes de la cauſe auguſte remiſe entre leurs mains. La mort d'un homme étoit une calamité pour l'Etat. Les juges ne manquoient pas de donner à ce jugement tout l'appareil, toute l'importance qu'il mérite. L'ordre des avocats étoit d'un côté, tout prêt à parler pour l'innocent, à ſe taire pour le coupable. De l'autre, le prélat accompagné des paſteurs, la tête nuë, invoquoit en Silence le Dieu des miſéricordes, et édifioit le peuple répandu en foule ſur toute la place 4).

Le

4) Notre Juſtice n'épouvante point, elle dégoûte: s'il eſt au monde un ſpectacle odieux, révoltant, c'eſt de voir un homme ôter ſon chapeau bordé, dépoſer ſon épée ſur l'échafaud, monter à l'échelle en habit de ſoie ou en habit galonné, et danſer indécemment ſur le malheureux qu'il étrangle. Pourquoi ne pas donner à ce bourreau l'aſpect formidable qu'il doit avoir? Que ſignifie cette atrocité froide? Les loix perdent leur dignité, et le ſup-

Le criminel parut. Il marchoit revêtu d'une chemiſe enſanglantée. Il ſe frappoit la poitrine avec toutes les marques d'un repentir ſincere. Son front ne préſentoit point cet accablement affreux, qui ne convient point à un homme qui doit ſavoir mourir lorsqu'il le faut et ſur-tout lorsqu'il a mérité la mort. On le fit paſſer auprès

---

ſupplice ſa terreur. Le juge eſt encore mieux poudré que le bourreau. Faut-il accuſer ici l'impreſſion que j'ai reſſentie? J'ai frémi, non du forfait du criminel, mais du ſang froid horrible de tous ceux qui l'environnoient. Il n'y a eu que l'homme généreux qui réconcilioit l'infortuné avec l'Etre ſuprême, qui lui aidoit à boire le calice de mort, qui m'ait ſemblé conſerver quelque choſe d'humain. Ne voulons-nous que tuer des hommes? Ignorons-nous l'art d'effrayer l'imagination, ſans outrager l'humanité? Apprenez, enfin, hommes légers et cruels, apprenez à être juges: ſachez prévenir le crime: conciliez ce qu'on doit aux loix et à l'homme. Je n'aurai point la force de parler ici de ces tortures recherchées, qu'on a fait ſubir à quelques criminels réſervés, pour ainſi dire, à un ſupplice privilégié. O honte de ma patrie! Les yeux de ce ſexe qui ſembloit fait pour la pitié, furent ceux qui reſterent le plus longtems attachés ſur cette ſcene d'horreur. Tirons le rideau. Que dirois-je à ceux qui ne m'entendent pas?

auprès d'une eſpece de cage, que l'on me dit être le lieu où l'on avoit expoſé le cadavre de l'homme aſſaſſiné. On le conduiſit à cette grille; et cette vue porta dans ſon coeur de ſi violens remords qu' on lui permit de ſe retirer. Il s'approcha de ſes juges; mais il ne mit un genou en terre que pour baiſer le livre ſacré de la loi. Alors on l'ouvrit, et on lut à haute voix l'article qui regardoit les homicides; on le lui mit ſous les yeux, afin qu'il le lut. Il tomba à genoux une ſeconde fois, et s'avoua coupable. Le chef du Senat, monté ſur une eſtrade, lut ſa condamnation d'une voix forte et majeſtueuſe. Tous les conſeillers, ainſi que les avocats, qui s'etoient tenus debout, s'aſſirent alors pour annoncer que nul d'entr'eux ne prenoit ſa défenſe.

Après que le chef du Sénat eut achevé la lecture, il tendit la main au criminel et daigna le relever, en lui diſant: „Il ne vous „reſte plus qu'à mourir avec fermeté, pour „obtenir votre pardon de Dieu et des hom„mes. Nous ne vous haïſſons pas; nous „vous plaignons, et votre mémoire ne ſera „pas en horreur parmi nous. Obéiſſez „volontairement à la loi, et reſpectez ſa

„rigueur

„rigueur ſalutaire. Voyez nos larmes qui „coulent; elles vous ſont un ſûr temoigna„ge que l'amour ſera le ſentiment qui ſuc„cédera dans nos coeurs, lorsque la Juſtice „aura accompli ſon fatal miniſtere. La „mort eſt moins affreuſe que l'ignominie. „Subiſſez l'une, pour vous affranchir de „l'autre. Il vous eſt encore permis de „choiſir: ſi vous voulez vivre, vous vivrez, „mais dans l'opprobre et chargé de notre „indignation. Vous verrez ce ſoleil, qui „vous accuſera chaque jour d'avoir privé „un de vos ſemblables de ſa douce et bril„lante lumiere. Elle ne vous ſera plus „qu'odieuſe, car les regards de tous, tant „que nous ſommes, ne vous peindront que „le mépris que nous faiſons d'un aſſaſſin. „Vous porterez par-tout le poids de vos „remords et la honte éternelle d'avoir réſi„ſté à la loi juſte qui vous condamne. So„yez equitable envers la ſociété, et jugez „vous vous-même [5])!

5) Ceux qui occupent une place qui leur donne quelque pouvoir ſur les hommes, doivent trembler d'agir ſuivant leur caractere; ils doivent regarder tous les coupables comme des malheureux plus ou moins inſenſés. Il faut

Le criminel fit un ſigne de tête, par lequel il ſignifioit qu'il ſe jugeoit digne de mort [6]). Il s'apprêta alors à la ſubir avec courage, et même avec cette décence qui, dans ce dernier moment, eſt le plus beau caractere de l'humanité [7]). Il ceſſa d'être traité en coupable. Le cercle des paſteurs vint et l'environna. Le prélat lui donna le baiſer de paix, et lui ôtant ſa chemiſe enſanglantée le revêtit d'une tunique

faut donc que l'homme qui agit ſur eux ſente toujours dans ſon coeur qu'il agit ſur ſes ſemblables, que des cauſes qui nous ſont inconnues ont égaré dans des routes malheureuſes. Il faut que le juge ſévere, en prononçant la condamnation, avec majeſté, gémiſſe de ne pouvoir ſouſtraire le criminel au ſupplice. Epouvanter le crime par le plus grand appareil de la juſtice, ménager en ſecret le coupable; tels doivent être les deux pivots de la juriſprudence criminelle.

6) Heureuſe conſcience, juge équitable et prompt, ne t' éteins point dans mon être! Apprends-moi que je ne puis porter aux hommes la moindre atteinte ſans en recevoir le contrecoup, et qu'on ſe bleſſe toujours ſoi-même en bleſſant un autre.

7) Agéſilas voyant un malfaiteur endurer conſtamment le ſupplice: *ah! le méchant homme*, dit-il, *d'abuſer ainſi de la vertu.*

que blanche, emblême de ſa réconciliation avec les hommes. Ses parens, ſes amis coururent à lui et l'embraſſerent. Il parut conſolé en recevant leurs careſſes, en ſe voyant couvert de ce vêtement, gage du pardon qu'il recevoit de la patrie. Les témoignages de leur amitié lui déroboient l'horreur de ſes derniers momens. Livré à leurs embraſſemens, il perdoit de vue l'image de la mort. Le prélat s'avança vers le peuple, et choiſit ce moment pour faire un diſcours véhément et pathétique ſur le danger des paſſions. Il étoit ſi beau, ſi vrai, ſi touchant, que tous les coeurs étoient ſaiſis d'admiration et de terreur. Chacun ſe promettoit bien de veiller avec ſoin ſur ſoi-même, et d'étouffer ces germes de reſſentiment qui croiſſent à notre inſçu, et qui forment bientôt la matiere des paſſions déſordonnées.

Pendant ce tems un député du Sénat portoit la ſentence de mort au Monarque, pour qu'il la ſignât de ſa propre main. Perſonne ne pouvoit être mis à mort que par la volonté de celui en qui réſidoit la puiſſance du glaive. Ce bon pere auroit bien voulu ſauver la vie à un infor-

tuné [8]); mais il ſacrifia dans ce moment les plus chers déſirs de ſon coeur à la néceſſité d'une juſtice exemplaire.

Le député revint. Alors les cloches de la ville recommencerent leur ſon funebre; les tambours répéterent leur marche lugubre, et les gémiſſemens d'un peuple nombreux ſe mêlant dans l'air à ces déplorables accens, on eut dit que la ville touchoit à un déſaſtre univerſel. Les amis, les parens de l'infortuné qui alloit perdre la vie, lui donnerent les derniers baiſers. Le prêlat invoqua à haute voix la miſéricorde de l'Etre ſuprême; et tout le peuple, d'une voix unanime, cria vers la voûte des cieux: *Grand Dieu, ouvre-lui ton ſein! Dieu clément, pardonne-lui, comme nous lui pardonnons!* Ce n'étoit qu'une voix immenſe qui montoit fléchir la colere céleſte.

On le conduiſit à pas lents près de cette grille dont j'ai parlé, toujours environné de ſes proches. Six fuſiliers, le front voilé d'un crêpe, s'avancerent: le chef du Sénat donna le ſignal, en élevant le livre de la

8) Je ſuis fâché que nos Rois ayent renoncé à cette ancienne et ſage coutume: ils ſignent tant de papiers; pourquoi ont-ils renoncé au plus auguſte privilege de leur couronne?

la loi; les coups partirent, et l'ame diſparut [9]).

On releva le corps de l'infortuné; ſon crime étant pleinement expié par la mort, il rentroit dans la claſſe des citoyens. Son nom qui avoit été effacé, fut inſcrit de nauveau ſur les regiſtres publics, avec les noms de ceux qui étoient décédés le même jour. Ce peuple n'avoit pas la baſſe cruauté de pourſuivre la mémoire d'un homme juſque dans le tombeau, et de faire rejaillir ſur toute une famille innocente le crime d'un ſeul [10]); il ne ſe plaiſoit pas à déshonorer gratuitement des citoyens utiles, à faire des malheureux pour le plaiſir barbare de les humilier. On porta ſon corps pour être brûlé avec les corps de ſes compatriotes, qui la veille avoient payé l'inévitable

9) Il m'eſt arrivé pluſieurs fois d'entendre débattre cette queſtion: *ſi la perſonne du bourreau eſt infame?* J'ai toujours tremblé qu'on ne prononcât en ſa faveur, et je n'ai jamais pu me lier d'amitié avec ceux qui le rangeoient dans la claſſe des autres citoyens. J'ai peut-être tort, mais je ſens ainſi.

10) Vil et mépriſable préjugé, qui confond toutes les notions de juſtice, contraire à la raiſon, et fait pour un peuple méchant ou imbécille.

tribut qu'exige la nature. Ses parens n'avoient d'autre douleur à combattre que celle que leur inſpiroit la perte d'un ami; et le ſoir même une place de confiance étant venue à vaquer, le roi conféra cette place honorable au frere du criminel. Chacun applaudit à ce choix, que dictoit à la fois l'équité et la bienfaiſance.

Tout attendri, tout pénétré, je diſois à mon voiſin: ô! que l'humanité eſt reſpectée parmi vous! La mort d'un citoyen eſt un deuil univerſel pour la patrie! — C'eſt que nos loix, me répondit-il, ſont ſages et humaines: elles penchent vers la réformation plutôt que vers le châtiment; et le moyen d'épouvanter le crime n'eſt point de rendre la punition commune, mais formidable. Nous avons ſoin de prévenir les crimes: nous avons des lieux deſtinés à la ſolitude, où les coupables ont auprès d'eux des gens qui leur inſpirent le repentir, qui amolliſſent peu à peu leur coeur endurci, qui l'ouvrent par degré aux charmes purs de la vertu, dont les attraits ſe font ſentir à l'homme le plus dépravé.

Voyons-nous le médecin au premier accès d'une fievre violente abandonner le ma-

mâlade à la mort? Pourquoi n'agiroit-on pas de même avec ceux qui ſe ſont rendus coupables, mais qui peuvent s'améliorer? Il y a peu de coeurs aſſez corrompus pour que la perſévérance ne puiſſe les corriger; et peu de ſang verſé à propos cimente notre tranquillité et notre bonheur.

Vos loix pénales étoient toutes faites en faveur des riches, toutes impoſées ſur la tête du pauvre. L'or étoit devenu le dieu des nations. Des édits, des gibets entouroient toutes les poſſeſſions; et la tyrannie, le glaive en main, marchandoit les jours, la ſueur et le ſang du malheureux: elle ne mit point de diſtinction dans le châtiment, et accoutuma le peuple à n'en point voir dans les crimes: elle puniſſoit le moindre délit comme un attentat énorme.

Qu'arriva-t-il? La multitude de ces loix multiplia les crimes, et les infracteurs devinrent auſſi cruels que leurs juges: ainſi le légiſlateur, en voulant unir les membres de la ſociété, ſerra les liens juſqu'à produire des mouvemens convulſifs. Au lieu de ſoulager, ces liens déchirerent, et la plaintive humanité jettant un cri de dou-

leur, vit trop tard que les tortures des bourreaux n'inſpirerent jamais la vertu ").

CHA.

---

11) Si l'on vient à examiner la validité du droit que les ſociétés humaines ſe ſont attribué de punir de mort, on demeure effrayé du point imperceptible qui ſépare l'équité de l'injuſtice. Alors on a beau accumuler les raiſonnemens, toutes les lumieres ne ſervent qu'à nous égarer. Il faut revenir à la ſeule loi naturelle, qui reſpecte bien plus que nos inſtitutions la vie les uns des autres; elle nous apprend que la loi du talion eſt la plus conforme de toutes à la droite raiſon. Parmi ces gouvernemens naiſſans qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a preſque pas de crime qui ſoit puni de mort. Dans le cas du meurtre, on n'eſt plus douteux, car la nature crie de s'armer contre les meurtriers; mais dans le cas de vol, la barbarie qui condamne au trépas ſe fait pleinement ſentir: c'eſt une punition immenſe pour une bagatelle, et la voix d'un million d'hommes, adorateurs de l'or, ne peut rendre valable ce qui eſt eſſentiellement nul. On dira que le voleur aura fait un contrat avec moi, de conſentir à être puni de mort s'il me vole mon bien; mais aucun n'a droit de faire ce marché, parce qu'il eſt injuſte, barbare et inſenſé; injuſte, en ce que ſa vie ne lui appartient pas; barbare, en ce qu'aucune proportion n'eſt gardée; inſenſé, en ce qu'il eſt incomparablement plus utile que deux hommes

CHAPITRE XVII.

Pas ſi éloigné qu'on le penſe.

Nous converſâmes longtems ſur cette matiere importante; mais comme ce ſujet ſérieux nous gagnoit profondément et que notre tête échauffée alloit tomber dans cet excês de ſentiment où l'on perd le calme toujours néceſſaire à la réflexion, je l'interrompis brusquement, comme on va le voir. — Dites-moi, je vous prie, qui l'emporte, du *Moliniſte* ou du *Janſéniſte?* — Mon ſavant me répondit par un grand éclat de rire. Je ne pus en tirer autre choſe. Mais, diſois-je, repondez-moi, de grace. Ici étoient les capucins, là les cordeliers, plus loin les carmes: que ſont devenus tous ces porte-frocs avec leurs ſandales, leur barbe et leurs diſciplines? — Nous n'engraiſſons plus dans notre Etat une foule d'automates auſſi ennuyés qu'ennuyeux, qui faiſoient le voeu imbécille de n'être jamais hommes, et qui rompoient

---

mes vivent, qu'il ne l'eſt qu'un autre jouiſſe de quelque commodité excluſive ou ſuperflue.

Cette note eſt tirée d'un bon roman intitulé: *Miniſtre de Wakefield.*

poient toute ſociété avec ceux qui l'étoient. Nous les avons cru cependant plus dignes de pitié que de blâme. Engagés dès l'âge le plus tendre dans un état qu'ils ne connoiſſoient pas, c'étoient les loix qui étoient coupables en leur permettant de diſpoſer aveuglement d'une liberté dont ils ne connoiſſoient pas le prix.

Les ſolitaires, dont la maiſon de retraite étoit élevée avec pompe au milieu du tumulte des villes, ſentirent peu à peu les charmes de la ſociété et s'y livrerent. En voyant des freres unis; des peres heureux, des familles tranquilles, ils regretterent de ne pas partager ce bonheur: ils ſoupirerent en ſecret ſur ce moment d'erreur qui leur avoit fait abjurer une vie plus douce; et ſe maudiſſant les uns les autres, comme des forçats dans les chaînes [1], ils hâ-

1) Toutes ces maiſons religieuſes où les hommes ſont entaſſés les uns ſur les autres, couvent des guerres inteſtines. Ce ſont des ſerpens qui ſe déchirent dans l'ombre. Le moine eſt un animal froid et chagrin: l'ambition d'avancer dans ſon corps le deſſeche; il a tout le loiſir de réfléchir ſa marche, et ſon ambition plus concentrée a quelque choſe de ſombre.

hâterent l'inſtant qui devoit ouvrir les portes de leur priſon. Il ne tarda pas: le joug fut ſecoué ſans criſe et ſans efforts, parce que l'heure étoit venue. Ainſi l'on voit un fruit mûr ſe détarcher à la plus légere ſecouſſe de la branche qui le portoit [2]). Sortis en foule et avec toutes les demonſtrations de la plus grande allégreſſe, ils redevinrent hommes d'eſclaves qu'ils étoient.

Ces moines robuſtes [3]), en qui ſembloit revivre la ſanté des premiers âges du monde, le front vermeil d'amour et de joie, épouſerent ces colombes gémiſſantes, ces vierges pures, qui ſous le voile monaſtique avoient ſoupiré plus d'une fois après un

---

bre. Lorsqu'une fois il a faiſi le commendement, il eſt dur et impitoyable par eſſence.

2) En fait d'adminiſtration publique, point de ſecouſſe violente; rien n'eſt plus dangereux: la raiſon et le tems operent les plus grands changemens et y mettent un ſceau irrévocable.

3) Luther tonnant avec ſon éloquence fougueuſe contre les voeux monaſtiques, a avancé qu'il étoit auſſi peu poſſible d'accomplir la loi de continence que de ſe dépouiller de ſon ſexe.

un état un peu moins ſaint et plus doux[4]). Elles accomplirent les devoirs de l'hymen avec

---

4) Quelle cruelle ſuperſtition enchaîne dans une priſon ſacrée tant de jeunes beautés qui recelent tous les feux permis à leur ſexe, que redouble encore une clôture éternelle, et juſqu'aux combats qu'elles ſe livrent. Pour bien ſentir tous les maux d'un coeur qui ſe dévore lui-même, il faudroit être à ſa place. Timide, confiante, acuſée, étourdie par un ènthouſiaſme pompeux cette jeune fille a cru longtems que la Religion et ſon Dieu abſorberoient toutes ſes penſées: au milieu des tranſports de ſon Zele, la nature éveille dans ſon coeur ce pouvoir invincible qu'elle ne connoit pas et qui la ſoumet à ſon joug impérieux. Ces traits ignés portent le ravage dans ſes ſens: elle brûle dans le calme de la retraite; elle combat, mais ſa conſtance eſt vaincue: elle rougit et déſire. Elle regarde autour d'elle, et ſe voit ſeule ſous des barreaux inſurmontables, tandis que tout ſon être ſe porte avec violence vers un objet fantaſtique que ſon imagination allumée pare de nouveaux attraits. Dès ce moment plus de repos. Elle étoit née pour une heureuſe fécondité: un lien éternel la captive et la condamne à être malheureuſe et ſtérile. Elle découvre alors que la loi l'a trompée, que le joug qui détruit la liberté n'eſt pas le joug d'un Dieu que cette religion qui l'a engagée ſans retour, eſt l'ennemie

avec une ferveur édifiante; leurs chaſtes flancs enfanterent des rejettons dignes d'un ſi beau lien. Leurs époux fortunés et non moins radieux eurent moins d'empreſſement à ſolliciter la canoniſation de quelques os vermoulus: ils ſe contenterent tout uniment d'être bons peres, bons citoyens; et je crois fermement qu'ils n'en allerent pas moins en paradis après leur mort: ſans avoir fait leur enfer pendant leur vie.

Il eſt vrai, qu'au tems de cette réforme cela parut un peu extraordinaire à l'évêque de Rome; mais lui-même eut bientôt de ſi ſérieuſes affaires à démêler pour ſon propre compte . . . . — Qu'appellez-vous l'évêque de Rome! — C'eſt le pape, pour parler conformément à vos expreſſions; mais comme je vous l'ai dit, nous avons changé beaucoup de termes gothi-

---

mie de la nature et de la raiſon. Mais que ſervent ſes regrets et ſes plaintes! Ses pleurs, ſes ſanglots ſe perdent dans la nuit du ſilence. Le poiſon brûlant qui fermente dans ſes veines, détruit ſa beauté, corrompt ſon ſang, précipite ſes pas vers le tombeau. Heureuſe d'y deſcendre, elle ouvre elle-même le cercueil où elle doit goûter le ſommeil de ſes douleurs.

thiques. Nous ne ſavons plus ce que c'eſt que canonicats, bulles, bénéfices, évêchés d'un revenu immenſe [5]). On ne va plus baiſer les pantoufles du ſucceſſeur d'un apôtre, à qui ſon maître n'a donné que des exemples d'humilité: et comme ce même apôtre prêchoit la pauvreté, tant par ſon exemple que par ſa parole, nous n'avons plus envoyé l'or le plus pur, le plus néceſſaire à l'Etat, pour des indulgences dont ce bon magicien n'étoit rien moins qu'avare. Tout cela lui a cauſé d'abord quelques déplaiſirs; car on n'aime pas à perdre de ſes droits, lors même qu'ils ſont peu légitimes: mais bientôt il a ſenti que ſon véritable appanage étoit le ciel; que les choſes terreſtres n'étoient pas de ſon regne, et qu'enfin les richeſſes du monde étoient de vanités, comme tout ce qui eſt ſous le ſoleil.

Le

5) Je ne puis m'accoutumer à voir des princes eccléſiaſtiques, environnés de tout l'appareil du luxe, ſourire dédaigneuſement aux malheurs publics, et oſer parler de moeurs et de religion dans de plats mandemens qu'ils font écrire par des cuiſtres qui inſultent au bon ſens avec une effronterie ſcandaleuſe.

Le tems, dont la main invisible et sourde mine les tours orgueilleuses, a sappé ce superbe et incroyable monument de la crédulité humaine 6). Il est tombé sans bruit: sa force étoit dans l'opinion; l'opinion a changé, et le tout s'est exhalé en fumée. C'est ainsi qu'après un redoutable incendie on ne voit plus qu'une vapeur insensible et légere, où regnoit un vaste embrasement.

Un Prince digne de regner tient sous sa main cette partie de l'Italie; et cette Rome antique a revu des Césars; j'entends par ce mot des Titus, des Marc-Aurele, et non ces monstres qui portoient une face humaine. Ce beau pays s'est ranimé, dès qu'il a été purgé de cette vermine oisive qui végétoit dans la crasse. Ce Royaume tient aujourd'hui son rang, et porte une physionomie vive et parlante, après avoir été emmaillotté pendant plus de dix-sept siecles dans des haillons ridicules et superstitieux qui lui coupoient

6) Le Muphti chez les Turcs étend son infaillibilité jusques sur les faits historiques. Il s'avisa sous le regne d'Amurat de déclarer hérétiques tous ceux qui ne croiroient pas que le Sultan iroit en Hongrie.

poient la parole et lui gênoient la reſpiration.

CHAPITRE XVIII.

Les Miniſtres de Paix.

Pourſuivez, charmant endoctrineur! cette révolution, dites-vous, s'eſt faite de la maniere la plus paiſible et la plus heureuſe? — Elle a été l'ouvrage de la philoſophie: elle agit ſans bruit, elle agit comme la nature, avec une force d'autant plus ſûre qu'elle eſt inſenſible. — Mais j'ai bien des difficultés à vous propoſer. Il faut une Religion. — Sans doute, reprit-il avec transport. Eh! quel eſt l'ingrat, qui demeurera muet au milieu des miracles de la création, ſous la voûte brillante du firmament? Nous adorons l'Etre ſuprême; mais le culte qu'on lui rend ne cauſe plus aucun trouble, aucun débat. Nous avons peu de miniſtres: ils ſont ſages, éclairés, tolérans; ils ignorent l'eſprit de faction, et en ſont plus chéris, plus reſpectés: ils ne ſont jaloux que d'élever des mains pures vers le trône du Pere des humains: ils les chériſſent tous à l'imitation du Dieu de bonté: l'eſprit de

paix

paix et de concorde anime leurs actions, autant que leurs discours, aussi, vous dis-je, sont-ils universellement aimés. Nous avons un saint prélat qui vit avec ses pasteurs comme avec ses égaux et ses freres.

Ces places ne s'accordent qu'à l'âge de quarante ans, parce que c'est alors seulement que les passions turbulentes s'éteignent, et que la raison si tardive dans l'homme exerce son paisible empire. Leur vie exemplaire marque le plus haut degré de la vertu humaine. Ce sont eux qui consolent les affligés, qui decouvrent au malheureux un Dieu bon qui veille sur eux, et qui contemple leurs combats pour les récompenser un jour. Il cherchent l'indigence cachée sous le manteau de la honte, et lui donnent des secours sans la faire rougir. Ils réconcilient les esprits divisés, en leur portant des paroles de douceur et de paix. Les plus fiers ennemis s'embrassent en leur présence, et leurs coeurs attendris ne sont plus ulcerés. Enfin ils rempliſſent tous les devoirs d'hommes qui osent parler au nom du maître Eternel.

— J'aime beaucoup ces ministres, repris-je: mais vous n'avez donc plus parmi vous des gens spécialement consacrés à

réciter à toutes les heures du jour d'une voix naſale des cantiques, des pſeaumes, des hymnes? Aucun parmi vous n'aſpire à la canoniſation? Qu'eſt-elle devenue? Quels ſont vos ſaints? — Nos ſaints! vous voulez, ſans doute, dénoter ceux qui prétendent à un plus haut degré de perfection, qui s'élevent audeſſus de la foibleſſe humaine: oui, nous avons de ces hommes céleſtes; mais vous croyez bien qu'ils ne menent pas une vie obſcure et ſolitaire, qu'ils ne ſe font pas un mérite de jeûner, de pſalmodier de mauvais latin ou de demeurer muets et ſots toute leur vie: c'eſt au grand jour qu'ils montrent la force, la conſtance de leurs ames. Apprenez qu'ils ſe chargent volontairement de tous les travaux pénibles ou qui dégoûtent le reſte des hommes; ils penſent que les bons offices, les oeuvres charitables, ſont plus agréables à Dieu que la priere.

S'agit-il, par exemple, de curer les égouts, les puits, de tranſporter les immondices, de s'aſſujettir aux emplois les plus bas, les plus abjects ou les plus dangereux, comme de porter au milieu d'un incendie le ſecours des pompes, de marcher ſur des poutres brûlantes, de s'élancer

lancer dans les eaux pour fauver la vie à un malheureux prêt à périr. etc. ces généreuſes victimes du bien public ſe rempliſſent, s'enflamment d'un courage actif, par l'idée grande et ſublime de ſe rendre utiles et d'épargner le ſentiment de la douleur à leurs compatriotes. Ils ſe font un devoir de ces occupations, avec autant de joie et de plaiſir que ſi c'étoient les plus douces, les plus belles: ils font tout pour l'humanité, tout pour la patrie, et jamais rien pour eux. Les uns ſont cloués au chevet du lit des malades, et les ſervent de leurs mains; d'autres deſcendent dans les carrieres, en détachent, en arrachent les pierres: tour à tour manoeuvres, pionniers, porte-faix, etc. ils ſemblent des eſclaves qu'un tyran a courvés ſous un joug de fer. Mais ces ames charitables ont en vue le deſir de plaire à l'Eternel en ſervant leurs ſemblables, inſenſibles aux maux préſens; ils attendent que Dieu les récompenſera, parce que le ſacrifice des voluptés de ce monde eſt fondé ſur une utilité réelle et non ſur un caprice bigot.

Je n'ai pas beſoin de vous dire que nos reſpects les accompagnent pendant leur vie

et après leur mort ; et comme notre plus vive reconnoiſſance ſeroit inſuffiſante, nous laiſſons à l'auteur de tout bien cette dette immenſe à acquitter, perſuadés qu'il eſt le ſeul qui ſache la juſte meſure des récompenſes méritées.

Tels ſont les ſaints que nous vénérons, ſans croire autre choſe ſinon qu'ils ont perfectionné la nature humaine dont ils ſont l'honneur. Ils ne font d'autres miracles que ceux dont je viens de vous entretenir. Les martyrs du Chriſtianiſme avoient aſſurément leur dignité. Il étoit beau, ſans doute, de braver les tyrans des armes, de ſouffrir la mort la plus horrible, plutôt que d'immoler le ſentiment intime d'une vérité qu'on a adoptée de coeur et d'eſprit : mais qu'il y a plus de grandeur à conſacrer une vie entiere à des ouvrages renaiſſans et ſerviles, à ſe rendre les bienfaiteurs perpétuels de l'humanité affligée et plaintive, à ſécher toutes les larmes qui coulent, [1]) à arrêter, à prévenir l'effuſion d'une ſeule

---

1) Un conſeiller au parlement dans le ſiecle dernier, avoit donné tout ſon bien aux pauvres : n'ayant plus rien il quêtoit par-tout pour eux. Il rencontre dans la rue un traitant, s'attache à lui, le pourſuit, en diſant : *quelque*

ſeule goutte de ſang. Ces hommes extraordinaires ne préſentent point leur genre de vie comme un modele à ſuivre; ils ne ſe glorifient point de leur héroïſme; ils ne s'abaiſſent point pour attirer la vénération publique: ſurtout ils ne cenſurent point les défauts du prochain; beaucoup plus attentifs à lui procurer une vie douce et commode, fruit de leurs innombrables ſoins. Lorsque ces ames auguſtes vont rejoindre l'Etre parfait dont elles ſont émanées, nous n'enchâſſons point leurs cadavres dans un métal plus vil encore; nous écrivons l'hiſtoire de leur vie, et nous tachons de l'imiter, au moins dans ſon détail — Plus j'avance, plus je vois des changemens inattendus. — Vous en verrez bien d'autres! Si vingt plumes n'atteſtoient

quelque choſe pour mes pauvres; quelque choſe pour mes pauvres. Le traitant réſiſte et répond la formule ordinaire: *je ne puis rien pour eux, Monſieur; je ne puis rien.* Le conſeiller ne le quitte pas, le prêche, le ſollicite, le ſuit jusques dans ſon hôtel, monte à ſon appartement, le ſupplie à pluſieurs repriſes, le relance jusques dans ſon cabinet, toujours intercédant pour ſes pauvres. Le brutal millionaire impatienté lui donne un ſoufflet. *Eh bien! voilà pour moi*, reprit le conſeiller, *et pour mes pauvres?*

la même choſe, nous révoquerions aſſurément en doute l'hiſtoire de votre ſiecle. Comment! les ſerviteurs des autels étoient turbulens; cabaleurs, intolérans. De miſérables vermiſſeaux ſe perſécutoient et ſe haïſſoient pendant le court eſpace de leur vie, parce que ſouvent ils ne penſoient pas de même ſur de vaines ſubtilités et ſur des choſes incomprehenſibles: de foibles creatures avoient l'audace de ſonder les deſſeins du Tout-puiſſant, en les marquant au coin de leurs paſſions minutieuſes, orgueilleuſes et folles.

J'ai lu que ceux qui avoient moins de charité, et par conſéquent de religion, étoient ceux, qui la prêchoient aux autres; que l'on avoit fait un métier de prier Dieu; que le nombre de ceux qui portoient cet habit lucratif, gage d'une indolente pareſſe, s'étoient multiplié à un point incroyable; qu'ils vivoient, enfin, dans un célibat ſcandaleux. 2) On ajoute que vos égliſes reſſembloient à des marchés, que la vue et l'odorat y étoient ég al

2) Quelle lepre ſur un Etat, qu'un clergé nombreux, faiſant profeſſion publique de ne s'attacher à d'autre femme qu'à celle d'autrui!

également bleſſés, et que vos cérémonies etoient plus faites pour diſtraire que pour élever l'ame vers Dieu ... Mais j'entends la trompette ſacrée, qui annonce l'heure de la priere par ſes ſons édifians. Venez connoître notre religion, venez dans le Temple voiſin rendre graces au Créateur d'avoir vu lever ſon ſoleil.

CHAPITRE XIX.

Le Temple.

Nous tournâmes le coin d'une rue, et j'apperçus au milieu d'une belle place un temple en forme de rotonde couronné d'un dôme magnifique. Cet édifice ſoutenu ſur un ſeul rang de colonnes avoit quatre grands portrails. Sur chaque fronton on liſoi cette inſcription: *Temple de Dieu.* Le tems avoit déja inprimé une teinte vénérable à ſes murailles; elles en avoient plus de majeſté. Arrivé à la porte du temple, quel fut mon étonnement lorſque je lus dans un tableau ces quatre vers tracés en gros caracteres.

Loin de rien decider ſur cet Etre ſuprême,
Gardons, en l'adorant, un ſilence profond:
Sa nature eſt immenſe et l'eſprit s'y confond,
Pour ſavoir ce qu'il eſt, il faut être lui-même.

Oh! pour le coup, lui dis-je à voix baſſe, vous ne direz pas que ceci ſoit de votre ſiecle, — Cela ne fait pas plus l'éloge du vôtre, reprit-il, car vos théologiens devoient s'en tenir là. Mais cette réponſe qui ſemble avoir été faite par Dieu même, eſt reſtée confondue parmi les vers dont on ne faiſoit pas grand cas; je ne ſais cependant s'il y en a de plus beaux pour le ſens qu'ils renferment, et je crois qu'ils ſont ici à leur veritable place.

Nous ſuivîmes le peuple qui d'un air recueilli, d'un pas tranquille et modeſte, alloit remplir la profondeur du temple. Chacun s'aſſéyoit à ſon tour ſur des rangs de petits ſieges ſans dos, et les hommes étoient ſéparés des femmes. L'autel étoit au centre; il étoit abſolument nud, et chacun pouvoit diſtinguer le prêtre qui faiſoit fumer l'encens. A l'inſtant où ſa voix prononçoit les cantiques ſacrés, le choeur des aſſiſtans élevoit alternativement la ſienne. Leur chant doux et modéré peignoit le ſentiment reſpectueux de leur coeur; ils ſembloient pénétrés de la majeſté divine. Point de ſtatues, point de figures allégoriqnes, point de tableaux

bleaux [1]). Le ſaint nom de Dieu mille fois répété, tracé en pluſieurs langues, regnoit ſur toutes les murailles. Tout annonçoit l'unité d'un Dieu; et l'on avoit banni ſcrupuleuſement tout ornement étranger: Dieu ſeul enfin étoit dans ſon temple.

Si on levoit les yeux vers le ſommet du temple, on voyoit le ciel à découvert; car le dôme n'étoit pas fermé par une voûte de pierre, mais par des vîtraux tranſparens. Tantôt un ciel clair et ſerein annonçoit la bonté du Createur; tantôt d'épais nuages qui fondoient en torrens, peignoient le ſombre de la vie et diſoient que cette triſte terre n'eſt qu'un lieu d'exil: le tonnerre publioit combien ce Dieu eſt redoutable lorſqu'il eſt offenſé; et le calme des airs qui ſuccédoit aux éclairs enflammés annonçoit que la ſoumiſſion déſarme ſa main vengereſſe. Quand le ſouffle du printems faiſoit deſcendre l'air pur de la vie, comme un fleuve balſamique, alors il imprimoit cette vérité ſalutaire et conſolante, que les tréſors de la clémence divine ſont inépuiſables.

Ainſi

---

1) Les proteſtans ont raiſon. Tous ces ouvrages des hommes diſpoſent le peuple à l'idolâtrie. Pour annoncer un Dieu inviſible et préſent, il faut un temple où il n'y ait que lui.

Ainſi les élémens et les ſaiſons, dont la voix eſt ſi éloquente à qui ſait l'entendre, parloient à ces hommes ſenſibles et leur decouvroient le maitre de la nature ſous tous ſes rapports [2]).

On n'entendoit point de ſons diſcordans. La voix des enfans mêmes étoit formée à un plein chant majeſtueux. Point de muſique ſautillante et profane. Un ſimple jeu d'orgue (lequel n'étoit point bruyant,) accompagnoit la voix de ce grand peuple et ſembloit le chant des immortels qui ſe mêloit aux voeux publics. Perſonne n'entroit ni ne ſortoit pendant la priere. Aucun ſuiſſe groſſier, aucun quêteur importun ne venoit interrompre le recueillement des fideles adorateurs. Tous les aſſiſtans étoient frappés d'un religieux et profond reſpect; pluſieurs étoient proſternés, le viſage contre terre. Au milieu de ce ſilence, de ce recueillement univerſel, je fus ſaiſi d'une terreur ſacrée: il ſembloit que la divi-

2) Un ſauvage errant dans les bois, contemplant le ciel et la nature, ſentant, pour ainſi dire, la ſeul maître qu'il réconnoît, eſt plus près de la veritable religion qu'un chartreux, enfoncé dans ſa loge et vivant avec les fantômes d'une imagination échauffée.

divinité fût deſcendue dans le temple et le rempliſſoit de ſa préſence inviſible.

Il y avoit des troncs aux portes pour les aumônes, mais ils etoient placés dans des paſſages obſcurs. Ce peuple ſavoit faire des oeuvres de charité ſans le beſoin d'être remarqué. Enfin dans les momens d'adoration le ſilence étoit ſi religieuſement obſervé, que la ſainteté du lieu, jointe à l'idée de l'Etre Suprême, portoit dans tous les coeurs une impreſſion profonde et ſalutaire.

L'exhortation du paſteur à ſon troupeau étoit ſimple, naturelle, éloquente par les choſes encore plus que par le ſtyle. Il ne parloit de Dieu que pour le faire aimer; des hommes, que pour leur recommander l'humanité, la douceur et la patience. Il ne cherchoit point à faire parler l'eſprit, tandis qu'il devoit toucher le coeur. C'étoit un pere qui converſoit avec ſes enfans ſur le parti qui leur étoit le plus convenable de prendre. On étoit d'autant plus pénétré, que cette morale ſe trouvoit dans la bouche d'un parfait honnête homme. Je ne m'ennuyai point; car le diſcours ne comportoit ni déclamation, ni portraits vagues, ni figures recherchées, et ſurtout point de lam-

lambeaux de poëtes decouſus et fondus dans une proſe qui en devient ordinairement plus froide [3]).

C'eſt ainſi, me dit mon guide, que tous les matins on a coutume de faire une priere publique. Elle dure une heure, et le reſte du jour les portes de l'édifice demeurent fermées. Nous n'avons gueres de fêtes religieuſes; mais nous en avons de civiles, qui délaſſent le peuple ſans le porter au libertinage. En aucun jour l'homme ne doit reſter oiſif: à l'exemple de la nature qui n'abandonne point ſes fonctions, il doit ſe reprocher de quitter les ſiennes. Le repos n'eſt point l'oiſiveté. L'inaction eſt un dommage réel fait à la patrie, et la ceſſation

3) Ce qui me déplaît ſur-tout dans nos prédicateurs, c'eſt qu'ils n'ont point de principes ſtables et aſſurés en fait de morale; ils puiſent leurs idées dans leur texte et non dans leur coeur; aujourd'hui ils ſont modérés, raiſonnables; allez les entendre le lendemain, ils ſeront intolérans, extravagans. Ce ne ſont que des mots qu'ils proferent: peu leur importe même qu'ils ſe contrediſent, pourvu que leurs trois points ſoient remplis. J'en ai entendu un qui pilloit l'Encyclopédie, et qui déclamoit contre les Encyclopédiſtes.

tion du travail eſt au fond un diminutif du trépas. Le tems de la priere eſt fixé: il eſt ſuffiſant pour élever le coeur vers Dieu. De longs offices amenent la tiédeur et le dégoût. Toutes les oraiſons ſecrettes ſont moins méritoires que celles qui rénniſſent la publicité à la ferveur.

Ecoutez la formule de la priere uſitée parmi nous; chacun la répete et médite ſur toutes les penſées qu'elle renferme.

„Etre unique, increé, Créateur intelligent de ce vaſte univers! puiſque ta bonté l'a donné en ſpectacle à l'homme, puiſqu'une auſſi foible créature a reçu de toi les dons précieux de réfléchir ſur ce grand et bel ouvrage, ne permets pas, qu'a l'exemple de la brute elle paſſe ſur la ſurface de ce globe ſans rendre hommage à ta toute-puiſſance et à ta ſageſſe. Nous admirons tes oeuvres auguſtes. Nous bénisſons ta main ſouveraine. Nous t'adorons comme maître: mais nous t'aimons comme pere univerſel des êtres. Oui, tu es bon, autant que tu es grand; tout nous le dit, et ſurtout notre coeur. Si quelques maux paſſagers nous affligent ici-bas, c'eſt ſans doute parce qu'ils ſont inevitables; d'ailleurs tu le veux, cela nous ſuffit; nous nous ſoumettons

tons avec confiance, et nous éſperons en ta clémence infinie. Loin de murmurer, nous te rendons graces de nous avoir crées pour te connoître.

Que chacun t'honore à ſa maniere et ſelon ce que ſon coeur lui dictera de plus tendre et de plus enflammé: nous ne donnerons point de bornes à ſon zele. Tu n'as daigné nous parler que par la voix éclatante de la nature. Tout notre culte ſe réduit à t'adorer, à te bénir, à crier vers ton trône que nous ſommes foibles, miſérables, bornés, et que nous avons beſoin de ton bras ſecourable.

Si nous nous trompions, ſi quelque culte ancien ou moderne étoit plus agréable à tes yeux que le nôtre, ah! daigne ouvrir nos yeux et diſſiper les ténebres de notre eſprit; tu nous trouveras fideles à tes ordres. Mais ſi tu es ſatisfait de ces foibles hommages que nous ſavons être dûs à ta grandeur, à ta tendreſſe vraiment paternelle, donnes-nous la conſtance pour perſévérer dans les ſentimens reſpectueux qui nous animent. Conſervateur du genre humain, toi, qui l'embraſſes d'un coup d'oeil, fais que la charité embraſe de même les coeurs de tous les habitans de ce globe, qu'ils

qu'ils s'aiment tous comme freres, qu'ils t'adreſſent le même cantique d'amour et de reconnoiſſance!

Nous n'oſons dans nos voeux limiter la durée de notre vie; ſoit que tu nous enleves de cette terre, ſoit que tu nous y laiſſes, nous n'échapperons point à ton regard: nous ne te demandons que la vertu, dans la crainte d'aller contre tes impénétrables decrets; mais humbles, ſoumis et réſignés à tes volontés, daigne, ſoit que nous paſſions par une mort douce, ſoit par une mort douloureuſe, daigne nous attirer vers toi, ſource éternelle du bonheur. Nos coeurs ſoupirent après ta préſence. Qu'il tombe ce vêtement mortel, et que nous volions dans ton ſein! Ce que nous voyons de ta grandeur nous fait déſirer d'en voir davantage. Tu as trop fait en faveur de l'homme, pour ne pas donner de l'audace à ſes penſées! il n'éleve vers toi des voeux ſi ardens que parce que ta créature ſe ſent née pour tes bienfaits.„

Mais, mon cher Monſieur, lui dis-je, votre Religion, ſi vous me permettez de vous le dire, eſt à peu près celle des anciens patriarches, qui adoroient Dieu en eſprit et en vérité ſur le ſommet des montagnes. —

Juſtement, vous avez trouvé le mot propre. Notre Religion eſt celle d'Enoch, d'Elie, d'Adam. C'eſt bien là du moins la plus ancienne. Il en eſt de la Religion comme de la Loi; la plus ſimple eſt la meilleure. Adorer Dieu, reſpecter ſon prochain, écouter cette conſcience, ce juge qui toujours veille aſſis au dedans de nous, n'étouffer jamais cette voix céleſte et ſecrette, tout le reſte eſt impoſture, fourberie, menſonge. Nos prêtres ne ſe diſent point excluſivement inſpirés de Dieu: ils ſe nomment nos égaux: ils avouent qu'ils nagent, comme nous, dans les ténebres; ils ſuivent le point lumineux que Dieu a daigné nous montrer; ils l'indiquent à leurs freres ſans deſpotiſme, ſans oſtentation. Une morale pure, et point de dogmes extravagans, voilà le moyen de n'avoir ni impies, ni fanatiques, ni ſuperſtitieux. Nous l'avons trouvé ce moyen heureux et nous en remercions ſincerement l'auteur de tout bien.

— Vous adorez un Dieu; mais admettez-vous l'immortalité de l'ame? Quelle eſt votre opinion ſur ce grand et impénétrable ſecret? Tous les philoſophes ont voulu le percer. Le ſage et l'inſenſé ont dit leur mot. Les Syſtêmes les plus diverſifiés,

ſifiés, les plus poétiques ſe ſont élevés ſur ce fameux chapitre. Il ſemble avoir allumé par excellence l'imagination des legiſlateurs. Qu'en penſe votre ſiecle?

— Il ne faut que des yeux pour être adorateur, me répondit-il; il ne faut que rentrer en ſoi-même pour ſentir qu'il y a quelque choſe en nous qui vit, qui ſent, qui penſe, qui veut, qui ſe détermine. Nous penſons que notre ame eſt diſtincte de la matiere, qu'elle eſt intelligente par ſa nature. Nous raiſonnons peu ſur cet objet: nous aimons à croire tout ce qui éleve la nature humaine. Le ſyſtême qui l'aggrandit davantage nous devient le plus cher, et nous ne penſons pas que des idées qui honorent les creatures d'un Dieu puiſſent jamais être fauſſes. En adoptant le plan le plut ſublime, ce n'eſt point ſe tromper, c'eſt frapper au véritable but. L'incrédulité n'eſt que foibleſſe, et l'audace de la penſée eſt la foi d'un être intelligent. Pourquoi ramperions-nous vers le néant, tandis que nous nous ſentons des aîles pour voler jusqu'à Dieu et que rien ne contredit cette hardieſſe généreuſe? S'il étoit poſſible que nous nous trompaſſions, l'homme auroit donc imaginé un ordre de choſes plus beau

que celui qui exiſte ; la puiſſance ſouveraine ne ſeroit donc limitée : j'ai preſque dit ſa bonté.

Nous croyons que toutes les ames ſont égales pas leur eſſence, différentes par leurs qualités. L'âme d'un homme, et celle d'un animal, ſont également immatérielles ; mais l'une a fait un pas de plus que l'autre vers la perfectibilité ; et voilà ce qui conſtitue ſon état actuel, mais qui toutefois peut changer.

Nous penſons enſuite que tous les aſtres et que toutes les planetes ſont habités, mais que rien de ce que l'on voit, de ce qu'on ſent dans l'un ne ſe trouve dans l'autre. Cette magnificence ſans bornes, cette chaîne infinie de ces différens mondes, ce cercle radieux devoit entrer dans le vaſte plan de la création. Eh, bien ! ces ſoleils, ces mondes ſi beaux, ſi grands, ſi divers, ils nous paroiſſent les habitations qui ont été toutes préparées à l'homme : elles ſe croiſent, ſe correſpondent et ſont toutes ſubordonnées l'une à l'autre. L'ame humaine monte dans tous ces mondes, comme à une échelle brillante et graduée, qui l'approche à chaque pas de la plus grande perfection. Dans ce voyage, elle

ne

ne perd point le ſouvenir de ce qu'elle a vu, et de ce qu'elle a appris: elle conſerve le magazin de ſes idées, c'eſt ſon plus cher tréſor, elle le tranſporte partout avec elle. Si elle s'eſt élancée vers quelque découverte ſublime, elle franchit les mondes peuplés d'habitans qui ſont reſtés au-deſſous d'elle; elle monte en raiſon des connoiſſances et des vertus qu'elle a acquiſes. L'ame de Newton a volé par ſa propre activité vers toutes ces ſpheres qu'il avoit peſées. Il ſeroit injuſte de penſer que le ſouffle de la mort eût eteint ce puiſſant génie. Cette deſtruction ſeroit plus affligeante, plus inconcevable qne celle de l'univers matériel. Il ſeroit de même abſurde de dire que ſon ame ſe ſeroit trouvée de niveau à celle d'un homme ignorant ou ſtupide. En effet, il eut été inutile à l'homme de perfectionner ſon ame, ſi elle n'eût pas dû s'élever, ſoit par la contemplation, ſoit par l'exercice des vertus; mais un ſentiment intime, plus fort que toutes les objections, lui crie: *développe toutes tes forces, mépriſe la mort; il n'appartient qu'à toi de la vaincre et d'augmenter ta vie qui eſt la penſée.*

Pour ces ames rampantes, qui ſe ſont avilies dans la fange du crime ou de la pareſſe, elles retournent au même point d'où elles ſont parties, ou bien elles retrogradent C'eſt pour longtems qu'elles ſont attachées ſur les triſtes bords du néant, qu'elles penchent vers la matiere, qu'elles forment une race animale et vile; et tandis que les ames généreuſes s'élancent vers la lumiere divine, éternelle, elles s'enfoncent dans ces ténebres où jaillit à peine un pâle rayon d'exiſtence. Tel monarque à ſon décès devient taupe; tel miniſtre un ſerpent venimeux, habitant des marais empeſtés: tandis que l'ecrivain qu'il dédaignoit ou plutôt qu'il méconnoiſſoit, a obtenu un rang glorieux parmi ces intelligences amies de l'humanité.

Pythagore avoit apperçu cette égalité des ames; il avoit ſenti cette transmigration d'un corps à un autre; mais ces ames tournoient ſur le même cercle, et ne ſortoient jamais de leur globe. Notre métempſycoſe eſt plus raiſonnée, et ſupérieure à l'ancienne. Ces eſprits nobles et généreux qui ont choiſi pour guide de leur conduite le bonheur de leurs ſemblables, la mort leur ouvre une route glorieuſe et brillante. Que pen-

penſez-vous de notre ſyſtême? — Il me charme; il ne contredit ni le pouvoir ni la bonté de Dieu. Cette marche progreſſive, cette aſcenſion dans différens mondes, tous l'ouvrage de ſes mains, cette viſite de la création des globes, tout me paroît répondre à la dignité du Monarque qui ouvre tous ſes domaines à l'oeil fait pour les contempler. — Oui, mon frere, reprit il avec enthouſiaſme, quelle image intéreſſante que tous ces ſoleils parcourus, que toutes ces ames s'enrichiſſant dans leur courſe où ſe rencontrent des millions de nouveautés, ſe perfectionnant ſans ceſſe, devenant plus ſublimes à meſure qu'elles s'approchent du Souverain Etre, le connoiſſant plus perfaitement, l'aimant d'un amour plus éclairé, ſe plongeant dans l'océan de ſa grandeur! O homme, rejouis-toi! tu ne peux marcher que de merveilles en merveilles; un ſpectacle toujours nouveau, toujours miraculeux t'attend: tes eſpérances ſont grandes; tu parcoureras le ſein immenſe de la nature, juſqu'à ce que tu ailles te perdre dans le Dieu dont elle tire ſa ſuperbe origine. — Mais les méchans, m'ecriai-je, qui ont peché contre la loi naturelle, qui

ont fermé leur coeur au cri de la pitié, qui ont égorgé l'innocence, qui ont regné pour eux ſeuls, que deviendront-ils? Sans aimer la haine et la vengeance, je bâtirois de mes mains un enfer pour y plonger certaines ames cruelles, qui ont fait bouillonner mon ſang d'indignation à la vue des maux qu'elles ont fait tomber ſur le foible et le juſte. — Ce n'eſt point à notre foibleſſe ſubordonnée encore à tant de paſſions, à prononcer ſur la maniere dont Dieu les punira; mais il eſt certain, que le méchant ſentira le poids de ſa juſtice. Loin de ſes regards, tout être perfide, cruel, indifférent aux maux d'autrui. Jamais l'ame de Socrate ou de Marc-Aurele ne rencontrera celle de Néron: elles ſeront toujours d'une diſtance infinie. Voilà ce que nous oſons aſſurer. Mais ce n'eſt point à nous à meſurer les poids qui entreront dans la balance éternelle. Nous croyons que les fautes qui n'ont pas entiérement obſcurci l'entendement humain, que le coeur qui ne s'eſt point avili juſqu'à l'inſenſibilité, que les rois mêmes qui ne ſe ſont pas cru des dieux, pourront ſe purifier en améliorant leur eſpece pendant une longue ſuite d'années. Ils deſcendront dans des globes

où

où le mal phyſique prédominant ſera le fouet utile qui leur fera ſentir leur dépendance, le beſoin qu'ils ont de clémence, et rectifiera les preſtiges de leur orgueil. S'ils s'humilient ſous la main qui les châtie, s'ils ſuivent les lumieres de la raiſon pour ſe ſoumettre, s'ils reconnoiſſent combien ils ſont éloignés de l'état où ils pourroient parvenir, s'ils font quelques efforts pour y arriver, alors leur pélérinage ſera infiniment abrégé; ils mourront à la fleur de leur âge: on les pleurera; tandis que ſouriant en abandonnant ce triſte globe, ils gémiront ſur le ſort de ceux qui doivent reſter après eux ſur une planete malheureuſe dont ils ſont délivrés. Ainſi tel qui craint la mort, ne ſait ce qu'il craint: Ses terreurs ſont filles de ſon ignorance, et cette ignorance eſt la premiere punition de ſes fautes.

Peut-être auſſi que les plus coupables perdront le précieux ſentiment de la liberté. Ils ne ſeront point anéantis; car l'idée du néant nous repugne: il n'y a point de néant ſous un Dieu Créateur, Conſervateur et Réparateur. Que le méchant ne ſe flatte point de pouvoir s'y enfoncer; il ſera pourſuivi par cet oeil abſolu qui pénetre tout. Les perſécuteurs de toute eſpece vé-

géteront ſtupidement dans la derniere claſſe de l'exiſtence; ils ſeront livrés inceſſamment à une deſtruction renaiſſante qui ramenera leur eſclavage et leur douleur; mais Dieu ſeul ſait le tems qui doit les punir ou les abſoudre.

CHAPITRE XX.

Le Prélat.

Tenez, voilà par exemple un ſaint vivant qui paſſe; cet homme ſimplement vêtu d'une robe violette, ſe ſoutenant ſur un bâton, et dont la démarche et le regard n'annoncent ni oſtentation ni modeſtie affectée, c'eſt notre prélat — Quoi! votre prélat à pied? — Oui, à l'imitation du premier des apôtres. On lui a donné cependant depuis peu une chaiſe à porteurs, mais il ne s'en ſert que dans la plus grande néceſſité. Son revenu coule preſque en entier dans le ſein des pauvres: avant de répandre ſes bienfaits, il ne s'informe pas ſi un homme eſt attaché a ſes opinions particulieres: il ſuffit qu'ils ſoient hommes. Il n'eſt point entêté, point fanatique, point opiniâtre, point perſécuteur; il n'abuſe point d'une autorité ſacrée pour ſe croire

au

au niveau du trône. Son oeil eſt toujours ſerein, image de cette ame douce, égale et paiſible, qui ne met de chaleur et d'activité que dans l'emploi de faire le bien. Il dit ſouvent à ceux qu'il rencontre; *Mes amis, la charité, comme dit St. Paul, marche avant la foi. Soyez bienfaiſans, et vous aurez accompli la loi. Reprenez votre prochain s'il s'égare, mais ſans orgueil, ſans aigreur. Ne tourmentez perſonne au ſujet de ſa croyance, et gardez-vous de vous préférer dans le fond du coeur à celui que vous voyez commettre une faute, car demain vous ſerez peut-être plus coupable que lui. Ne prêchez que d'exemple. N'allez point mettre au nombre de vos ennemis un homme qui diſpoſeroit abſolument de ſa penſée. Le fanatisme, dans ſa cruelle opiniâtreté, a déja fait trop de mal pour ne pas redouter et prévenir juſqu'à ſes moindres apparences. Ce monſtre paroit d'abord flatter l'orgueil humain et aggrandir l'ame qui lui donne accès; mais bientôt il a recours à la ruſe, à la perfidie, à la cruauté; il foule aux pieds toute vertu et devient le plus terrible fléau de l'humanité.*

Mais,

Mais, lui dis-je, quel eſt ce magiſtrat au port vénérable qui l'arréte et avec qui il converſe avec tant d'amitié? — C'eſt un des peres de la patrie, c'eſt le chef du ſenat qui emmene notre patriarche dîner avec lui. Dans leur ſobre et court repas, il ſera plus d'une fois queſtion du pauvre indigent, de la veuve, de l'orphelin et des moyens de ſoulager leurs maux. Tel eſt l'intéret qui les raſſemble & qu'ils traitent avec le plus beau zêle, ils n'entrent jamais dans la vaine diſcuſſion de ces antiques et riſibles prérogatives qui exerçoient ſi puérilement les eſprits graves de votre tems.

CHAPITRE XXI.

Communion des deux Infinis.

Mais quel eſt ce jeune homme, que je vois environné d'une foule empreſſée? Comme la joie ſe peint dans tous ſes mouvemens! comme ſon front eſt brillant! que lui eſt-il arrivé d'heureux? d'où vient il? — Il vient d'être initié, me répondit gravement mon guide. Quoi que nous ayons peu de cérémonies, nous en avons cependant une qui repond à ce que vous appelliez parmi vous *premiére communion.* Nous obſer-

obſervons de fort près le goût, le caractere, les actions les plus ſécretes d'un jeune homme. Dès qu'on s'apperçoit, qu'il cherche les endroits ſolitaires pour y réfléchir; dès qu'on le ſurprend l'oeil attendri, attaché ſur la voute du firmament, contemplant dans une douce extaſe ce rideau azuré qui lui ſemble prêt à s'ouvrir; alors il n'y a plus de tems à perdre, c'eſt un ſigne que ſa raiſon a toute ſa maturité et qu'il peut recevoir avec fruit le développement des merveilles que le Créatur a opérées.

Nous choiſiſſons une nuit où, dans un ciel ſerein, l'armée des étoiles brille dans tout ſon éclat. Accompagné de ſes parens et de ſes amis, le jeune homme eſt conduit à notre obſervatoire: tout à coup nous appliquons à ſon oeil un téleſcope *); nous faiſons deſcendre ſous ſes yeux Mars, Saturne, Jupiter, tous ces grands corps flottans avec ordre dans l'eſpace: nous lui ouvrons, pour ainſi dire, l'abîme de l'infini.

---

* Le téleſcope eſt le canon moral qui a battu en ruine toutes les ſuperſtitions; tous les fantômes qui tourmentoient la race humaine. Il ſemble que notre raiſon ſe ſoit aggrandie a proportion de l'eſpace immeſurable que nos jeux ont decouvert et parcouru.

fini. Tous ces soleils allumés viennent en foule se presser sous son regard étonné. Alors un pasteur vénérable lui dit d'une voix imposante et majestueuse: „Jeune „homme! voilà le Dieu de l'univers qui se „révele à vous au milieu de ses ouvrages. „Adorez le Dieu de ces mondes, ce Dieu „dont le pouvoir étendu surpasse et la por„tée de la vue de l'homme et celle même „de son imagination. Adorez ce Créateur, „dont la majesté resplendissante est impri„mée sur le front des astres qui obéissent à „ses loix. En contemplant les prodiges „échappés de sa main, sachez avec quelle „magnificence [2]) il peut recompenser le coeur

2) Montesquieu dit quelque part que les tableaux qu'on fait de l'enfer sont achevés, mais que lorsqu'on parle du bonheur éternel on ne fait que promettre aux honnettes gens. Cette pensée est un abus de cet esprit saillant qu'il place quelque fois mal-à-propos, que tout homme sensible refléchisse un moment sur la foule des plaisirs vifs et delicats qu'il doit à l'esprit. Combien ils surpassent ceux qu'il reçoit des sens! Et le corps lui-même, qu'est-il sans ame? Que de fois l'on tombe dans une léthargie délicieuse et profonde où l'imagination agréablement flattée vole sans obstacle & se

„coeur qui s'élevera vers lui. N'oubliez „point que parmi ſes oeuvres auguſtes, „l'homme doué de la faculté de les apper„cevoir et de les ſentir, tient le premier „rang, et qu'enfant de Dieu il doit hono„rer ce titre reſpectable!"

Alors la ſcene change: on apporte un microſcope; on lui decouvre un nouvel univers, plus étonnant, plus merveilleux encore que le premier. Ces points vivans que ſon oeil apperçoit pour la premiere fois qui ſe meuvent dans leur inconcevable petiteſſe, et qui ſont doués des memes organes appartenans aux coloſſes de la terre, lui preſentent un nouvel attribut de l'intelligence du Créateur.

Le paſteur reprend du même ton. „E„tres foibles que nous ſommes, placés en„tre deux infinis, opprimés de tout côté ſous „le poids de la grandeur divine, adorons en „ſilen-

---

ſe crée de voluptés exquiſes et variées, qui n'ont aucune reſſemblance avec les plaiſirs matériels. Pourquoi la puiſſance du Créateur ne pourroit-elle pas prolonger, fortifier cet heureux état? L'extaſe qui remplit l'ame du juſte méditant ſur de grands objets, n'eſt-elle pas un avant-goût du plaiſir qui l'attend lorſqu'il contemplera ſans voile le vaſte plan de l'univers?

„ſilence la même main qui alluma tant de „ſoleils, imprima la vie et le ſentiment a des „atomes imperceptibles! Sans doute, l'oeil „qui a compoſé la ſtructure delicate du coeur, „des nerfs, des fibres du ciron, lira ſans „peine dans les derniers replis de notre „coeur. Quelle penſée intime peut ſe dé„rober à ce regard abſolu devant lequel la „voie lactée ne paroit pas plus que la trom„pe de la mite? Rendons toutes nos pen„ſées dignes du Dieu qui les voit naitre et „qui les obſerve. Combien de fois dans le „jour le coeur peut s'élancer vers lui et ſe „fortifier dans ſon ſein! Hélas! tout le „tems de notre vie ne peut etre mieux em„ployé qu'a lui dreſſer au fond de notre „ame un concert éternel de louanges et d'a„ctions de graces!„

Le jeune homme ému, etonné, conſerve la double impreſſion qu'il a reçue presque au même inſtant: il pleure de joie, il ne peut raſſaſier ſon ardente curioſité; elle s'enflâme à chaque pas qu'il fait dans ces deux univers. Ses paroles ne ſont plus qu'un long cantique d'admiration. Son coeur palpite de ſurpriſe et de reſpect, et dans ces inſtans ſentez-vous avec quelle énergie, avec quelle vérité il adore l'Etre des

êtres?

tres? Comme il se remplit de sa présence! Comme ce téleſcope étend, aggrandit ses idées, les rend dignes d'un habitant de cet étonnant univers! Il guérit de l'ambition terrestre et des petites haines qu'elle enfante; il chérit tous les hommes animés du souffle égal de la vie; il est le frere de tout ce que le Créatur a touché [3]).

Sa gloire deformais sera de moissonner dans les cieux cet amas de merveilles. Il se trouve moins petit depuis qu'il a eu l'avantage d'appercevoir ces grandes choses. Il se dit: Dieu s'est manifesté a moi, mon oeil a visité Saturne, l'étoile Sirius et les soleils pressés de la voie lactée. Je sens que mon être s'est aggrandi depuis que Dieu a daigné établir une relation entre mon néant et sa grandeur. Oh! que je me trouve heureux d'avoir reçu l'intelligence et la vie! J'entrevois quel sera le destin de l'homme vertueux! O Dieu magnifique! fais que je t'adore, fais que je t'aime éternellement.

Il

3) On a voulu ridiculiser un saint qui disoit: *paissez, ma soeur, la brebis; bondissez de joie, poissons qui êtes mes freres.* Ce saint valoit mieux que ses confreres, il étoit vraiment philosophe.

Il revient pluſieurs fois ſe remplir de ces objets ſublimes. Dès ce jour il eſt initié avec les êtres penſans; mais il garde ſcrupuleuſement le ſecret, afin de ménager le même degré de plaiſir et de ſurpriſe à ceux qui n'ont point atteint l'âge où l'on ſent de tels prodiges. Au jour conſacré aux louanges du Créatur, c'eſt un ſpectacle édifiant que de voir ſur notre obſervatoire les nombreux adorateurs de Dieu, tomber tous à genoux, l'oeil appliqué ſur un téleſcope et l'eſprit en prieres, élancer leur ame avec leur vue vers le fabricateur de ces pompeux miracles [4]). Alors nous chantons certaines hymnes qui ont été compoſées en langue vulgaire par les premiers écrivains de la nation; elles ſont dans toutes les bouches, et peignent la ſageſſe & la clémence de la Divinité. Nous ne concevons pas com-

4) Si demain le doigt de l'Eternel gravoit ces mots ſur la nue en caracteres de feu: *Mortels, adorez un Dieu!* Qui doute que tout homme ne tombât à genoux et n'adorât? Eh, quoi, mortel inſenſé et ſtupide! as- tu beſoin que Dieu te parle françois, chinois, arabe? Que ſont les étoiles innombrables ſemées dans l'eſpace, ſinon des caracteres ſacrés, intelligibles à tous les yeux, et qui annoncent viſiblement un Dieu qui ſe révele?

comment un peuple entier invoquoit jadis Dieu dans une langue qu' il n' entendoit point, ce peuple étoit bien abſurde ou brûloit du zéle le plus devorant.

Parmi nous, ſouvent un jeune homme cédant a ſon tansport, exprime à toute l'aſſemblée les ſentimens dont ſon coeur eſt plein [5]); il communique ſon enthouſiasme aux coeurs les plus froids; l' amour enflâme et frappe ſes expreſſions. L' Eternel ſemble alors deſcendu au milieu de nous, écouter ſes enfans qui s' entretiennent de ſes ſoins auguſtes et de ſa clemence paternelle. Nos phyſiciens, nos aſtronomes s'empreſſent dans ces jours d'allégreſſe à nous révéler leurs plus belles decouvertes; héraults de la Divinité, ils nous font ſentir ſa préſence dans les objets qui nous paroiſſent les plus inanimés: tout eſt rempli de Dieu, diſent-ils, et tout le révele [6])!

5) Quand un jeune homme a l'enthouſiasme de la vertu, fu il dangereux ou faux, il faut craindre de le détromper; laiſſez-le faire, il ſe rectifiera ſans vous: en voulant le corriger; d'un mot vous tueriez peut-être ſon ame.

6) Le culte exterieur des anciens conſiſtoit en fêtes, en danſes; en hymnes, en feſtins, le tout avec très peu de dogmes. La divinité n'éto-

Auſſi nous doutons que dans toute l'étendue du royaume il ſe trouve un ſeul athée [7]). Ce n'eſt point la crainte qui fermeroit ſa bouche: nous le trouverions aſſez à plaindre pour lui infliger d'autre ſupplice que la honte; nous le bannirions ſeulement du milieu de nous, s'il devenoit l'ennemi public et opiniâtre d'une vérité palpable, conſolante et ſalutaire [8]). Mais avant, nous lui ferions faire un cours aſſidu de phyſique expérimentale; il ne ſeroit pas poſſible alors qu'il ſe refuſât à l'évidence que lui preſenteroit cette ſcience approfondie. Elle a ſçu découvrir des

---

n'étoit pas pour eux un être ſolitaire, armé de foudres. Elle daignoit ſe communiquer et rendre ſa préſence viſible. Ils croyoient l'honorer plutôt par des fêtes que par la triſteſſe et les larmes. Le légiſlateur qui connoitra le mieux le coeur humain, le conduira toujours à la vertu par la route du plaiſir.

7) C'eſt à l'athée de prouver que la notion d'un Dieu eſt contradictoire, et qu'il eſt impoſſible qu'un tel être exiſte: c'eſt le devoir de celui qui nie d'alléguer ſes raiſons.

8) Quand on me parle des mandarins athées de la Chine, qui annoncent la morale la plus admirable et qui ſe conſacrent tout entiers au bien public, je ne dementirai point l'hiſtoire, mais cela me paroit la choſe du monde la plus inconcevable.

des rapports ſi étonnans, ſi éloignés et en même tems ſi ſimples, depuis qu'ils ſont connus; il y a tant de merveilles accumulées qui dormoient dans ſon ſein, maintenant expoſées au grand jour; la nature enfin eſt ſi eclairée dans ſes moindres parties, que celui qui nieroit un Créateur intelligent, ne ſeroit pas regardé ſeulement comme un fou, mais comme un être pervers, et la nation entiere prendroit le deuil à cette occaſion pour marquer ſa douleur profonde [9]).

Graces au ciel, comme perſonne dans notre ville n'a la miſérable manie de vouloir ſe diſtinguer par des opinions extravagantes et diamétralement oppoſeés au jugement univerſel des hommes, nous ſommes tous d'accord ſur ce point important; et celui-là poſé, je n'aurai pas de peine [10]) à vous faire comprendre que tous les principes de la morale la plus pure, ſe déduiſent

9) La preſence intime et univerſelle d'un Dieu bon et magnifique, ennoblit la nature et répand partout je ne ſais quel air vivant et animé qu'une doctrine ſceptique e déſeſpérante ne peut donner.

10) *Je crains Dieu*, diſoit quelqu'un, *et après Dieu je ne crains que celui qui ne le craint pas.*

duiſent d'eux-mêmes appuyés qu'ils ſont ſur cette baſe inébranlable.

On penſoit dans votre ſiecle qu'il étoit impoſſible de donner au peuple une religion purement ſpirituelle; c'étoit une erreur grave Pluſieurs de vos philoſophes outrageoient la nature humaine par cette opinion fauſſe. L'idée d'un Dieu, dégagée de tout alliage impur, n'étoit pas cependant ſi difficile à ſaiſir. Il eſt bon de le répéter encore une fois: *C'eſt l'ame qui ſent Dieu.* Pourquoi le menſonge ſeroit il plus naturel à l'homme que la vérité? Il vous auroit ſuffi de bannir les impoſteurs qui trafiquoient des choſes ſacrés, qui ſe prétendoient mediateurs entre la divinité et l'homme et qui diſtribuoient des prejugés encore plus vils que l'or qu'ils en recevoient.

Enfin l'idolâtrie, ce monſtre antique, que les peintres, les ſtatuaires et les poëtes avoient déifié à l'envi l'un de l'autre pour l'aveuglement et le malheur du monde, eſt tombé ſous nos mains triomphantes.

L'unité d'un Dieu, Etre Incrée, Etre Spirituel, telle eſt la baſe de notre religion. Il ne faut qu'un ſoleil pour l'univers. Il ne faut qu'une idée lumineuſe pour eclarier

la

la raiſon humaine. Tous ces ſoutiens étrangers et factices que l'on vouloit donner à l'entendement, ne faiſoient que l'étouffer: ils lui prêtoient quelquefois (nous l'avouerons) une énergie que ne produit pas toujours l'aſpect de la ſimple vérité; mais c'étoit un état d'ivreſſe qui devenoit dangereux. L'eſprit religieux a fait naitre le fanatisme: on a voulu commander telle et telle adoration: et la liberté de l'homme bleſſée dans ſon plus beau privilege s'eſt juſtement revoltée. Nous abhorrons cette eſpece de tyrannie; nous ne demandons rien au coeur qui ne fait pas ſentir: mais en eſt-il un ſeul qui ſe refuſe à ces traits lumineux et touchans qui ne lui ſont offerts que pour ſon propre bonheur?

C'eſt donner atteinte à l'Etre infiniment parfait, que de calomnier la raiſon et de la préſenter comme un guide incertain et trompeur. La loi divine qui parle d'un bout du monde à l'autre, eſt bien préferable a ces religions factices, inventées par des prêtres. La preuve qu'elles ſont fauſſes, c'eſt qu'elles ne produiſent que de funeſtes effets: c'eſt un édifice qui penche et qui a beſoin d'être perpetuellement étayé. La

loi naturelle eſt une tour inébranlable; [11]) elle n'apporte point la diſcorde, mais la paix et l'égalité. Les fourbes qui ont oſé faire parler Dieu au ton de leurs propres paſſions ont fait paſſer pour des vertus les actions les plus noires; mais ces malheureux, en annonçant un Dieu barbare, ont precipité dans l'athéisme les coeurs ſenſibles, qui aimoient mieux anéantir l'idée d'un Etre vindicatif que de montrer cet être effrayable à l'univers [12]).

Nous

11) La loi naturelle, ſi ſimple et ſi pure, parle un langage uniforme à toutes les nations: elle eſt intelligible pour tout être ſenſible; elle n'eſt point environnée d'ombres, de myſteres; elle eſt vivante; elle eſt gravée dans tous les coeurs en caracteres ineffaçables: ſes décrets ſont à couvert des révolutions de la terre, des injures du tems, des caprices de l'uſage. Tout homme vertueux en eſt le prêtre. Les erreurs et les vices ſont ſes victimes. L'univers eſt ſon temple, et Dieu la ſeule Divinité qu'elle encenſe, on a répété ceci mille fois; mais il eſt bon de le redire encore. Oui, la morale eſt la ſeule réligion neceſſaire à l'homme: il eſt religieux dès qu'il eſt raiſonnable; il eſt vertueux dès qu'il ſe rend utile: en rentrant dans le fond de ſon coeur, en conſultant ſon être, tout homme ſaura ce qu'il ſe doit à lui même et ce qu'il doit aux autres.

12) C'eſt en écraſant les hommes à force de ter-

Nous, aucontraire, c'eſt ſur la bonté du Créateur ſi viſiblement empreinte que nous élevons nos coeurs vers lui. Les ombres d' ici bas, les maux paſſagers qui nous affligent, les douleurs, la mort ne nous épouvantent point: tout cela, ſans doute, eſt utile, neceſſaire, et nous eſt même impoſé pour notre plus grande felicité. Il eſt un terme à nos connoiſſances; nous ne pouvons ſavoir ce que Dieu fait. Que l'univers vienne à ſe diſſoudre, pourquoi craindre? quelque revolution qui arrive, nous tomberons toujours dans le ſein de Dieu.

terreurs, c'eſt en troublant leur entendement, que la plupart des legislateurs en ont fait des eſclaves et ſe ſont flattés de les retenir éternellement ſous le joug. L'enfer des Chrétiens eſt ſans contredit le blaſpheme le plus injurieux fait à la bonté et à la juſtice divines. Le mal fait toujours ſur l'homme des impreſſions beaucoup plus fortes que le bien: Ainſi un Dieu méchant frappe plus l'imagination qu'un Dieu bon. Voilà pourquoi on voit dominer une teinte lugubre animé dans toutes les religions du monde. Elles diſpoſent les mortels à la mélancolie. Le nom de Dieu renouvelle ſans ceſſe en eux le ſentiment de la frayeur. Une confiance filiale, une eſperance reſpectueuſe honoreroient davantage l'auteur de tout bien.

CHAPITRE XXII.

Singulier Monument.

Je ſortois du temple. On me conduiſit dans une place non éloignée pour conſidérer à loiſir un monument nouvellement bâti: il étoit en marbre; il aiguiſoit ma curioſité et m'inſpira le deſir de percer le voile des emblêmes dont il étoit environné. On ne voulut pas m'expliquer ce qu'il ſignifioit; on me laiſſa le plaiſir et la gloire de le deviner. Une figure dominante attiroit tous mes regards. A la douce majeſté de ſon front, à la nobleſſe de ſa taille, à ſes attributs de concorde et de paix je reconnus l'humanité ſainte. D'autres ſtatues étoient à genoux, et repreſentoient des femmes dans l'attitude de la douleur et du remords. Hélas! l'emblême n'étoit pas difficile à pénétrer; c'étoient les nations figurées qui demandoient pardon à l'humanité des playes cruelles qu'elles lui avoient cauſées pendant plus de vingt ſiecles!

La France, à genoux, imploroit le pardon de la nuit horrible de la S. Barthélemi, de la dure révocation de l'Edit de Nantes, et de la perſécution des ſages qui na-

qui-

quirent dans ſon ſein. Comment avec la douceur de ſon front commit-elle de ſi noirs attentats! L'Angleterre abjuroit ſon fanatisme, ſes deux roſes, et tendoit la main à la philoſophie; elle promettoit de ne plus verſer que le ſang des tyrans [1]). La Hollande déteſtoit ſes partis de Gomar et d'Arminius, et le ſupplice du vertueux Barnévelt. L'Allemagne cachoit ſon front altier, et ne voyoit qu'avec horreur l'hiſtoire de ſes diviſions inteſtines, de ſes fureurs énergumenes, de ſa rage théologique, qui avoit ſingulierement contraſté avec ſa froideur naturelle. La Pologne avoit en indignation ſes mepriſables confédérés, qui, de mon tems déchirerent ſon ſein et renouvellerent les atrocités des croiſades. L'Eſpagne, plus coupable encore que ſes ſoeurs gémiſſoit d'avoir pourſuivi les reſtes déplorables de mille nations dans le fond des forêts et dans les trous des rochers, d'avoir accoutumé des animaux, moins féroces qu'eux, à boire le ſang humain [2]). — Mais l'Eſpagne avoit beau gémir, ſupplier, elle ne devoit point obtenir ſon pardon; le ſup-

1) Elle a tenu parole.

2) Les Européens au Nouveau Monde, quel livre à faire!

ſupplice lent de tant de malheureux condamnés aux mines devoit dépoſer à jamais contre elle [3]). Le ſtatuaire avoit repréſenté pluſieurs eſclaves mutilés, qui crioient vengeance en regardant le ciel: on reculoit d'effroi, on croyoit entendre leurs cris. Un marbre veiné de ſang compoſoit ſa figure, et cette couleur effrayante étoit ineffaçable, comme la memoire de ſes forfaits [4]).

On

3) Lorſque je ſonge à ces infortunés qui ne tiennent à la nature que par la douleur, enſevelis vivans dans les entrailles de la terre, ſoupirant après ce ſoleil qu'ils ont eu le malheur de voir et qu'ils ne verront plus, qui gémiſſent dans ces horribles cachots autant de fois qu'ils reſpirent et qui ſavent ne devoir ſortir de cette nuit effroyable que pour entrer dans l'ombre éternelle de la mort; alors un friſſon interieur parcourt tout mon être, je crois habiter les tombeaux qu'ils habitent, reſpirer avec eux l'odeur des flambeaux qui éclairent leur affreuſe demeure; je vois l'or, idole de la terre ſous ſon veritable aſpect et je ſens que la Providence doit attacher à ce même métal, ſource de tant de barbarie, le châtiment des maux innombrables qu'il a cauſés, même avant de voir le jour.

4) Vingt millions d'hommes ont été égorgés ſous le fer de quelques Eſpagnols, et l'em-

On voyoit dans le lointain l'Italie, cauſe originelle de tant de maux, premiere ſource des fureurs qui couvrirent les deux mondes, proſternée et le front contre terre elle étouffoit ſous ſes pieds la torche ardente de l'excommunication; elle ſembloit n'oſer avancer pour ſolliciter ſon pardon. Je voulus conſidérer de près les traits de ſon viſage; mais un coup de foudre recemment tombé l'avoit defiguré, et lorsque je m'approchai elle étoit méconnoiſſable et toute noircie des feux du tonnerre.

L'humanité radieuſe levoit ſon front touchant au milieu de ces femmes humbles et humiliées. Je remarquai que le ſtatuaire avoit donné à ſon viſage les traits de cette nation libre et courageuſe qui avoit briſé les fers de ſes tyrans. Le chapeau du grand Tell ornoit ſa tête 5); c'étoit le diadême le plus

---

l'empire d'Eſpagne contient à peine ſept millions d'ames!

5) Si Platon revenoit au monde, ſes regards tomberoient, ſans doute, avec admiration ſur les républiques Helvétiques. Les ſuiſſes ont excellé dans ce qui fait l'eſſence des républiques, c'eſt-a-dire; dans la conſervation de leur liberté ſans rien entreprendre ſur celle des autres. La bonne foi, la candeur, l'amour

plus reſpectable qui ait jamais ceint le front d'un monarque. Elle ſourioit à l'auguſte philoſophie, ſa ſoeur, dont les mains pures et blanches étoient étendues vers le ciel qui la regardoit d'un oeil plein d'amour.

Je ſortois de cette place, lorsque vers la droite j'apperçus ſur un magnifique piedeſtal un negre, la tête nue, le bras tendu, l'oeil fier, l'attitude noble, impoſante. Autour de lui étoient les débris de vingt ſceptres. A ſes pieds on liſoit ces mots: *Au vengeur du nouveau monde!*

Je jettai un cri de ſurpriſe et de joie. Oui, me répondit-on avec une chaleur égale à mes tranſports; la nature a enfin crée cet homme étonnant, cet homme immortel, qui devoit delivrer un monde de la tyrannie la plus atroce, la plus longue, la plus inſultante. Son génie, ſon audace, ſa patience, ſa fermeté, ſa vertueuſe vengeance ont été récompenſés: il a briſé les fers de ſes compatriotes. Tant d'eſclaves op-

---

mour de travail, cette alliance avec toutes les nations qui eſt unique dans l'hiſtoire, la force et le courage entretenus dans une paix profonde, malgré la difference des réligions, voilà ce qui devroit ſervir de modele aux peuples et les faire rougir de leur extravagance.

opprimés ſous le plus odieux eſclavage, ſembloient n'attendre que ſon ſignal pour former autant de héros. Le torrent qui briſe ſes digues, la foudre qui tombe, ont un effet moins prompt moins violent. Dans le même inſtant ils ont verſé le ſang de leurs tyrans. François, Eſpangols, Anglois, Hollandois, Portugais, tout a été la proie du fer, du poiſon et de la flamme. La terre de l'Amérique a bu avec avidité ce ſang qu'elle attendoit depuis longtems, et les oſſemens de leurs ancêtres lâchement égorgés ont paru s'élever alors et treſſaillir de joie.

Les naturels ont repris leurs droits imprescriptibles, puiſque c'étoient ceux de la nature. Ce héroïque vengeur a rendu libre un monde dont il eſt le dieu, et l'autre lui a décerné des hommages et des couronnes. Il eſt venu comme l'orage qui s'étend ſur une ville criminelle, que ſes foudres vont écraſer. Il a été l'ange exterminateur à qui le Dieu de juſtice avoit remis ſon glaive: il a donné l'exemple que tot ou tard la cruauté ſera punie, et que la Providence tient en reſerve de ces ames fortes qu'elle dechaine ſur la terre pour retablir

tablir l'équilibre que l'iniquité de la féroce ambition a ſcu détruire *).

CHAPITRE XXIII.

Le Pain, le Vin, etc.

J'etois ſi charmé de mon conducteur, que je craignois à chaque inſtant qu'il ne me quittât. L'heure du diner etoit ſonnée comme j'étois loin de mon quartier, et que tous les gens de ma connoiſſance étoient morts, je cherchois des yeux quelque traiteur pour l'inviter poliment à diner et reconnoître du moins ſa complaiſance: mais à chaque pas je perdois la carte; je traverſai pluſieurs rues ſans rencontrer un ſeul bouchon.

Que ſont devenus, m'écriai-je, tous ces traiteurs, tous ces aubergiſtes, tous ces marchands de vin, qui unis et diviſés dans le même emploi, étoient toujours en pro-

cès

*) Ce héros, ſans doute, épargnera ces généreux Quakers qui viennent de rendre la liberté a leurs negres; époque memorable et touchante qui m'a fait verſer des larmes, de joje et qui me fera deteſter les chrétiens qui ne les imiteront pas.

cès [1]) et peuploient jadis cette grande ville? On en rencontroit deux pour un à chaque carrefour? — C'étoit encore là un des abus que votre ſiecle laiſſoit ſubſiſter. On toléroit une falſification mortelle qui tuoit les citoyens en ſanté. Le pauvre, c'eſt-à-dire,

1) Celui qui tourne la broche ne peut mettre la nappe, et celui qui met la nappe ne peut tourner la broche. C'eſt une choſe curieuſe à examiner que les ſtatuts des communautés de la bonne ville de Paris. Le parlement ſiège gravement pendant pluſieurs audiences pour fixer invariablement les droits d'un rôtiſſeur. Il vient de s'eléver une cauſe unique en ce genre: la communauté des libraires de Paris prétend que le génie des Monresquieux, des Corneilles etc. lui appartient de droit, que tout ce qui émane des cervelles penſantes forme ſon patrimoine, que les connoiſſances humaines fixées ſur le papier ſont un effet qu'elle ſeule peut commercer, et que le créateur du livre n'en pourra retirer d'autre fruit que celui qu'elle voudra bien lui accorder. Ces prétentions ſingulieres ont été publiquement expoſées dans un memoire imprimé. Mr. Linguet, homme de Lettres éloquent et plein de génie, a verſé le ridicule à pleines mains ſur ces riſibles marchands; mais ce ridicule perçant retombe naturellement ſur la pauvre législation du commerce en France.

à-dire, les trois quarts de la ville, qui, ne pouvant faire venir à grands fraix des vins naturels, entraîné par la ſoif, par le beſoin de réparer ſes forces abattues trouvoit après le travail une mort lente dans cette boiſſon deteſtable, dont l'uſage journalier cachoit la perfidie. Les tempéramens étoient afloiblis, les entrailles deſſéchées. Que voulez-vous? les droits d'entrée étoient devenus ſi exceſſifs qu'ils ſurpaſſoient de beaucoup le prix de la denrée. On eut dit que le vin étoit defendu par la loi, ou que le ſol de la France fût celui de l'Angleterre.

Mais peu importoit qu'une ville entiere fût empoiſonnée, pourvu que le bail des fermes hauſſât d'année en année [2]). Il fal-

2) Un villageois poſſedoit un âne, lequel portoit deux grands paniers poſés en equilibre ſur ſon dos. On remplit les paniers de pommes, et les pommes excédoient la meſure des paniers. Le pauvre animal, quoique lourdement leſté, marchoit d'un pas obéiſſant et docile. A quelques pas du village le manant vit des pommes mures qui pendoient à des arbres; *tu porteras bien celles-ci*, dit-il, *puiſque tu portes les autres*, et il en chargea ſon âne. L'âne auſſi patient que ſon maitre étoit exigeant, redoubloit d'efforts, mais n'en pouvoit

falloit que le papier timbré ruinât les familles, que le vin fût hors de prix, pour satisfaire l'horrible avidité du traitant; et comme le grands ne mouroient point de ce poison caché, il leur étoit fort indifférent que la populace disparoisse: c'étoit ainsi qu'ils appelloient la partie laborieuse de la nation. — Comment se pouvoit-il qu'on eût detourné les yeux volontairement d'un abus meurtrier et aussi funeste à la société? Quoi! l'on vendoit publiquement du poison dans votre ville, et l'exactitude du magistrat s'est trouvée en défaut? Ah, peuple barbare! parmi nous, dès que le mélange trompeur se fait sentir, ce crime est capital, l'empoisonneur est mis à mort: mais aussi nous avons balayé ces vils maltôtiers qui corrompent tous les biens qu'ils touchent. Les vins arrivent sur les

voit plus, la mesure étoit comblée. Le manant rencontra encore une pomme sur son chemin; oh, dit-il, *pour une, pour une seule tu ne la refuseras pas.* Le pauvre âne ne put rien répondre, mais tomba de lassitude, et mourut sous le faix. Or, voici la moralité. Le villageois est le prince, et le peuple est l'âne: mais il est un peuple-âne pacifique, qui aura la complaisance de ne point tomber à terre; il mourra debout.

marchés publics tels que la nature les a façonnés, et le bourgeois de Paris riche ou pauvre, boit actuellement un verre de vin ſalutaire à la ſanté de ſon roi, de ſon roi qu'il aime, et qui eſt ſenſible autant à ſon eſtime qu'à ſon amour. — Et le pain, eſt-il cher? — Il reſte preſque toujours au même prix [3]) parce qu'on a ſagement établi des greniers publics, toujours pleins en cas de beſoin; et que nous ne vendons pas imprudemment notre bled à l'étranger, pour le racheter deux fois plus cher trois mois après. On a balancé l'intérêt du cultivateur et du conſommateur, et tous deux y trouvent leur compte. L'exportation n'eſt pas defendue, parce qu'elle eſt très utile; mais on y met des bornes judicieuſes. Un homme éclairé et integre veille à cet équilibre, et ferme les portes des

3) Le meilleur moyen pour diminuer la maſſe du crime eſt de rendre un peuple aiſé et content. La neceſſité, le beſoin enfantent les trois quarts des forfaits, et le peuple chez qui regne l'abondance ne recele ni meutriers ni voleurs. La premiere maxime qu'un roi devroit ſavoir, c'eſt que les moeurs honnêtes dependent d'une honnête ſuffiſance.

dès qu'il panche trop d'un côté 4). D'ailleurs, des canaux coupent le royaume et permettent une libre circulation : nous avons ſçu joindre la Saone à la Moſelle et à la Loire, et opérer ainſi une nouvelle jonction des deux mers, infiniment plus utile que l'ancienne. Le commerce répand ſes tréſors d'Amſterdam à Nantes, et de Rouen à Marſeille. Nous avons fait ce canal de Provence, qui manquoit à cette belle province favoriſée des plus doux regards du ſoleil. Envain un citoyen zélé vous offroit ſes lumieres et ſon courage, tandis que vous payiez chere.

4) Nous faiſons les plus belles ſpéculations du monde, nous calculons, nous écrivons, nous nous enivrons de nos idées politiques, et jamais les bévues n'ont été ſi multipliées. Le ſentiment nous éclaireroit ſans doute d'une maniere plus ſûre. Nous ſommes devenus barbares et ſceptiques, une prétendue balance à la main. Redevenons hommes. c'eſt le coeur et non le génie qui fait les opérations grandes et généreuſes Henri IV a été le meilleur des rois, non per l'étendue de ſes connoiſſances, mais parcequ'aimant ſincérement les hommes le coeur lui dictoit ce qui devoit aſſurer le bonheur. Quel ſiecle malheureux que celui où on le raiſonne!

rement des ouvriers frivoles, vous avez laiſſé cet honnête homme ſe morfondre pendant vingt ans dans une inaction forcée. Enfin nos terres ſont ſi bien cultivées, l'état de laboureur eſt devenu ſi honorable, l'ordre et la liberté regnent tellement dans nos campagnes, que ſi quelqu'homme puiſſant abuſoit de ſon miniſtere pour commettre quelque monopole, alors la juſtice qui s'éléve au deſſus des palais, mettroit un frein â ſa témérité. La juſtice n'eſt plus un vain nom, comme dans votre ſiecle; ſon glaive deſcend ſur toute tête criminelle, et cet exemple doit être encore plus fait pour intimider les grands que le peuple; car les premiers ſont cent fois plus diſpoſés au vol, à la rapine, aux concuſſions de toute eſpéce. —

Entretenez-moi, je vous prie, de cette matiére importante. Il me ſemble que vous avez adopté la ſage méthode d'emmagaziner les bleds; cela eſt très bien fait; on prévient ainſi et d'une maniére ſûre les calamités publiques. Mon ſiecle a commis de graves erreurs à ce ſujet; il étoit fort en calcul; mais il n'y faiſoit jamais entrer la ſomme épouvantable des abus. Des écrivains bien intentionnés ſuppoſoient gratuitement

tement d'ordre, parcequ'avec ce reſſort tout rouloit le plus facilement du monde. Oh! comme on ſe diſputoit ſur la fameuſe loi d'exportation [5]) et pendant ces belles

5) Cette fameuſe loi, qui devoit être le ſignal de la felicité publique, a été le ſignal de la famine: elle s'eſt aſſiſe ſur les gerbes des récoltes les plus fortunées; elle a dévoré le pauvre à la porte des greniers qui crouloient ſous l'abondance des grains. Un fléau moral, juſqu'alors inconnu à la nation, lui a rendu ſon propre ſol étranger, et a montré dans le jour le plus horrible la depravation humaine. L'homme s'eſt montré le plus cruel ennemi de l'homme. Epouvantable exemple, auſſi dangereux que le fléau même. La loi enfin a conſacré elle même l'inhumanité particuliére. Je crois beaucoup à la profonde humanité des ecrivains qui ont été les fauteurs de cette loi; elle ſera peut-être du bien un jour: mais ils doivent éternellement ſe reprocher d'avoir cauſé, ſans le vouloir, la mort de pluſieurs milliers d'hommes et les ſouffrances de ceux que la mort a épargnés. Ils ont été trop précipités; ils ont vu tout, excepté la cupidité humaine, puiſſamment excitée par cette amorce dangereuſe. C'*eſt un ſiphon*, (dit énergiquement Mſr. Linguet) *qu'ils ont mis dans la main du Commerce, et avec lequel il a ſucé la ſubſtance du Peuple.* La clameur publique doit l'emporter ſur les éphémérides. On pouſſe des cris douloureux;

donc

diſputes, comme le peuple ſouffroit la faim? — Remerciez la Providence qui gouvernoit ce Royaume; ſans elle vous auriez brouté l'herbe des champs; mais elle a eu-

pitié

---

donc l'inſtitution eſt actuellement mauvaiſe. Que le mal parte d'une cauſe locale, n'importe, il falloit la deviner, la prévoir, la prévenir, ſeutir qu'un beſoin de premiere néceſſité ne devoit pas être abandonné au cours fortuit des événemens; qu'une nouveauté auſſi étrange dans un vaſte royaume lui donneroit une ſecouſſe qui opprimeroit certainement la partie la plus foible. C'etoit cependant le contraire que les Economiſtes ſe promettoient. Ils doivent avouer qu'ils ont été égarés par le deſir même du bien public, qu'ils n'ont pas aſſes mûri le projet, qu'ils l'ont iſolé tandisque tout ſe touche dans l'ordre politique. Ce n'eſt pas aſſés d'être calculateur; il faut être homme d'état; il faut eſtimes ce que les paſſions detraiſent, alterent ou changent; il faut peſer ce que l'action des riches peut opérer ſur la patrie pauvre. On n'a voulu appercevoir l'objet que ſous trois faces, et l'on a oublié la partie la plus importante, celle des manouvriers, qui compoſe à elle ſeule les trois quarts de la nation. Le prix de leur journée n'a point hauſſé, et l'avide fermier les a tenus dans une plus étroite dependance: ils n'ont pu appaiſer les cris de leurs enfans par un travail rédoublé. La cherté du pain a éte le thermomêtre des autres alimens et le particulier

s'eſt

pitié de vous, et vous a pardonné, parceque vous ne ſaviés ce que vous faiſiez. Que l'erreur eſt prolifique.

Il eſt une profeſſion commune à preſque tous les citoyens, c'eſt l'agriculture, priſe dans un ſens univerſel. Les femmes, comme plus foibles et deſtinées aux ſoins purement domeſtiques, ne travaillent jamais à la terre; leurs mains filent la laine, le lin; etc. Les hommes rougiroient de les charger de quelque metier pénible.

Trois choſes ſont ſpecialement en honneur parmi nous: faire un enfant, enſemencer un champ, et bâtir un maiſon. Auſſi les travaux des campagnes ſont moderés. On ne voit point de manouvriers ſe

s'eſt trouvé moins riche de moitié. Cette loi donc n'a été qu'un voile décevant pour exercer légalement les plus horribles monopoles; on l'a tournée contre la patrie dont elle devoit faire la ſplendeur. Gemiſſez, écrivains! et quoique vous ayez ſuivi les mouvemens généreux d'un coeur vraiment patriotique, ſentez combien il a été dangereux de ne pas connoître votre ſiecle et les hommes, et de leur avoir préſenté un bienfait qu'ils ont changé en poiſon; c'eſt à vous préſentement de ſoulager le malade dans la cure qui le tue, de lui indiquer le remède, et de le ſauver, s'il vous eſt poſſible: *Hic labor, hoc opus.*

fatiguer dès l'aurore pour ne se reposer qu'après le coucher du soleil, porter toute la chaleur du jour et tomber épuisés, implorant en vain une parcelle des biens qu'ils ont fait naître. Etoit-il une destinée plus affreuse, plus accablante, que celle de ces cultivateurs en sous-ordre, qui ne voyoient après leur labeur que de nouvelles fatigues, et qui rempliſſoient de gemiſſemens l'étroit et et court espace de leur vie! Quel esclavage n'etoit pas préférable à cette lutte éternelle contre les vils tyrans qui venoient piller leurs foyers en imposant des tributs à l'indigence la plus extrême! Cet excès de mépris affoibliſſoit en eux le sentiment même du déſespoir; et dans sa déplorable condition, le paysan accablé, avili, en traçant un dur sillon, courboit la tête et ne se distinguoit plus de son boeuf.

Nos compagnes fertiliſées rentiſſent de chants d'allégresse. Chaque pere de famille donne l'exemple. La tâche est modérée et désqu'elle est finie, la joie recommence: des intervalles de repos rendent le zêle plus actif; il est toujours entretenu par des jeux et des danses champêtres. On alloit autrefois chercher le plaisir dans les villes; on va aujourdhui le trouver dans les villa-

villages; on n'y voit que des viſages rians. Le travail n'a plus cet aſpect hideux et révoltant, parcequ'il ne ſemble plus le partage des eſclaves. Une voix douce invite au devoir, et tout devient facile, aiſé, même agréable. Enfin, comme nous n'avons pas cette quantité prodigieuſe d'oiſifs qui, comme des humeurs ſtagnantes, gênoient la circulation du corps politique, la pareſſe bannie, chaque individu connoit de doux loiſirs, et aucune claſſe ne ſe trouve écraſée pour ſupporter l'autre.

Vous concevez donc que n'ayant ni moines, ni prêtres, ni domeſtiques nombreux, ni valets inutiles, ni ouvriers d'un luxe puéril, quelques heures de travail rapportent beaucoup au-delà des beſoins publics; elles fructifient en bonnes productions et de toute eſpéce: le ſuperflu va trouver l'étranger et nous rapporte de nouvelles denrées.

Voyés ces marchés abondamment pourvus de toutes les choſes néceſſaires à la vie, légumes, fruits, poiſſons, volailles. Les riches n'affament point ceux qui ne le ſont pas. Loin de nous la crainte de ne point jouir ſuffiſamment. On ne connoit point cette inſatiable avidité d'enlever trois fois plus

qu'on

qu'on ne peut conſumer: le gaſpillage eſt en horreur.

Si la nature, pendant une année, nous traite en marâtre, cette diſette n'emporte point pluſieurs milliers d'hommes; les greniers s'ouvrent, et la ſage prévoyance de l'homme a dompté l'inclémence des airs et le courroux du ciel. Une nourriture maigre, ſeche, mal préparée et de mauvais ſuc, n'entre point dans l'eſtomac des hommes les plus laborieux. L'opulent ne ſépare point la plus pure farine pour ne laiſſer aux autres que le ſon; cet outrage inconcevable ſeroit un crime honteux. S'il parvenoit à nos oreilles qu'un ſeul eût reſſenti la langueur de la faim, nous nous régarderions tous comme coupables de ſes maux, et la nation entiére ſeroit dans les larmes.

Ainſi le plus pauvre eſt affranchi de toute inquiétude ſur ſes beſoins. La famine, comme un ſpectre ménaçant, ne l'arrache point du grabat où il goûtoit pour quelques minutes l'oubli de ſes douleurs. Il s'éveille ſans regarder triſtement les premiers rayons du ſoleil. S'il appaiſe le ſentiment de la faim, il ne craint point en touchant les alimens de porter du poiſon dans ſes veines.

Ceux

Ceux qui poſſedent des richeſſes, les emploient à faire des expériences neuves et utiles, qui ſervent à approfondir une ſcience, à porter un art vers ſa perfection; ils élevent des édifices majeſtueux; ils ſe diſtinguent par des entrepriſes honorables: leur fortune ne s'écoule pas dans le ſein impur d'une concubine, ou ſur une table criminelle où roulent trois dés; leur fortune prend une forme, une conſiſtence reſpectable aux yeux charmés des citoyens. Auſſi les traits de l envie n'attaquent point leurs poſſeſſions; on bénit les mains généreuſes qui, dépoſitaires des biens de la providence, ont rempli ſes vues en élévant ces monumens utiles.

Mais quand nous conſidérons les riches de votre ſiecle, les égouts, je crois, ne charioient point de matiere plus vile que leurs ames. L'or dans les mains, la baſſeſſe dans le coeur, ils avoient formé une eſpece de conſpiration contre les pauvres; ils abuſoient du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de tant d'infortunés; ils comptoient pour rien la ſueur de leur front, et cette crainte affreuſe de l'avenir, où ils voyoient en perſpective une vieilleſſe aban-

abandonnée. Cette violence-là s'étoit tournée en juſtice. Les loix n'agiſſoient plus que pour conſacrer leur brigandage. Comme un incendie embraſe ce qui l'avoiſine, ainſi ils dévoroient les limites qui touchoient leurs terres; et dèsqu'on leur voloit une pomme, ils pouſſoient des cris inextinguibles, et la mort ſeule pouvoit expier un attentat auſſi énorme. — Qu'avois-je à répondre? Je baiſſois la tête, et tombé dans une profonde rêverie je marchois concentré dans mes penſées — Vous aurez d'autres ſujets de réfléchir, me dit mon guide; remarqez (quiſque vos yeux ſont fixés en terre) que le ſang des animaux ne coule point dans les rues et ne reveille point des idées de carnage. L'air eſt préſervé de cette odeur cadavereuſe qui engendroit tant de maladies. La propreté eſt le ſigne le moins équivoque de l'ordre et de l'harmonie publique; elle regne dans tous les lieux. Par une précaution ſalubre, et j'oſerai dire morale, nous avons établi les tueries hors de la ville. Si la nature nous a condamnés à manger la chair des animaux, du moins nous nous épargnons le ſpectacle du trépas. Le métier de boucher eſt exercé par des étran-

étrangers forcés de s'expatrier; ils ſont protegés par la loi, mais non rangés dans la claſſe des citoyens. Aucun de nous exerce cet art ſanguinaire et cruel; nous craindrions qu'il n'accoutumât inſenſiblement nos freres à perdre l'impreſſion naturelle de commiſération; et la pitié, vous le ſavez, eſt le plus beau, le plus digne préſent que nous ait fait la Nature. *)

CHAPITRE XXIV.

Le Prince Aubergiſte.

Vous voulés diner, me dit mon guide, car la promenade vous a ouvert l'appétit? Eh bien! entrons dans cet auberge — Je reculai trois pas. Vous n'y penſez pas lui dis-je; voilà une porte cochere, des armes, des écuſſons. C'eſt un prince qui demeure ici — Eh, vraiment oui! c'eſt un bon prince, car il a toujours chez lui trois tables ouvertes, l'une pour lui et ſa famille, l'autre pour les étrangers et la troiſiéme pour les néceſſiteux — Y a-t-il beaucoup des tables pareilles dans la ville? — Chez tous les Princes — Mais il doit s'y trou-

*) Hiſtoire des Voyages.

trouver bien des paraſites fainéans? — Point de tout: car dès que quelqu'un s'en fait une habitude et qu'il n'eſt pas étranger, alors on le remarque, et les cenſeurs de la ville en ſondant ſes diſpoſitions lui aſſignent un emploi; mais s'il ne paroit propre qu'à manger, on le bannit de la cité, comme dans la république des abeilles on chaſſe de la ruche toutes celles qui ne ſavent que dévorer la part commune — Vous avez donc des cenſeurs? — Oui, ou plutôt ils méritent un autre nom: Ce ſont des admoneſteurs qui portent partout le flambeau de la raiſon, et qui guériſſent les eſprits indociles ou mutinés, en employant tour-à tour l'éloquence du coeur, la douceur et l'adreſſe.

Ces tables ſont inſtituées pour les vieillards, les convaleſcens, les femmes enceintes, les orphelins, les étrangers. On s'y aſſied ſans honte et ſans ſcrupule. Ils y trouvent une nourriture ſaine, légére, abondante. Ce prince qui reſpecte l'humanité, n'étale point un luxe auſſi révoltant que faſtueux; il ne fait point travailler trois cents hommes pour donner à diner à douze perſonnes; il ne fait point de ſa table une decoration d'opéra; il ne ſe fait pas gloire

de

de ce qui eſt une véritable honte, d'une profuſion outrée, inſenſée [1]): quand il dîne, il ſonge qu'il n'a qu'un eſtomac et que ce ſeroit en faire un dieu que de lui préſenter, comme aux idôles de l'antiquité, cent ſortes de mets dont il ne ſauroit goûter.

Tout en converſant nous traverſâmes deux cours, et nous entrâmes dans une ſalle extrêmement profonde: c'étoit celle des étrangers. Une ſeule table déja ſervie en pluſieurs endroits en occupoit toute la longueur. On honora mon grand âge d'un fauteuil: on nous ſervit un potage ſuccullent, des légumes, un peu de gibier et des fruits, le tout ſimplement accommodé [2]).

Voilà

---

1) En voyant l'eſtampe de gargantua dont la bouche, large comme celle d'un four, engloutit en un ſeul repas douze cents livres de pain, vingt boeufs, cent moutons, ſix cent poulets, quinze cents lievres, deux mille cailles, douze muids de vin, ſix mille pêches etc. quel homme ne dit pas: *cette grande bouche eſt celle d'un roi.*

2) J'ai vu un roi entrant chez un Prince traverſer une grande cour toute remplie de malheureux qui crioient d'une voix languiſſante: *donnez-nous du pain!* et après avoir traverſé cette cour ſans leur répondre, le roi et le

Voilà qui eſt admirable, m'ecriai-je: oh! que c'eſt faire un bel emploi de ſes richeſſes que de nourrir ceux qui ont faim. Je trouve cette façon de penſer bien plus noble et bien plus digne de leur rang — — Tout ſe paſſa avec beaucoup d'ordre; une converſation décente et animée prêtoit de nouveaux agrémens à cette table publique. Le prince parut, donnant ſes ordres de côté et d'autre d'une maniere noble et affable. Il vint à moi en ſouriant; il me demanda des nouvelles de mon ſiecle; il exigea que je fuſſe ſincere. Ah! lui dis-je, vos premiers ancêtres n'étoient pas ſi généreux que vous! il paſſoient leurs jours à la chaſſe [3]) et à table.

S'ils

---

prince ſe ſont aſſis à la table d'un feſtin qui coutoit près d'un million.

3) La chaſſe doit être regardée comme un divertiſſement ignoble et bas. On ne doit tuer les animaux que par néceſſité, et de tous les emplois c'eſt aſſurément le plus triſte. Je relis toujours avec un nouveau degré d'attention ce que Montaigne, Rouſſeau et autres philoſophes ont écrit contre la chaſſe. J'aime ces bons Indiens qui reſpectent juſqu'au ſang des animaux. Le naturel des hommes ſe peint dans le genre de plaiſirs qu'ils choiſiſſent. Et quel

S'ils tuoient des lievres, c'étoient par oiſiveté, et non pour les faire manger à ceux qui en avoient été mangés. Ils n'éleverent jamais leur ame vers quelqu'objet grand et utile. Ils ont dépenſé des millions pour des chiens, des valets, des chevaux et des flatteurs: enfin ils ont fait le métier de courtiſans; ils ont abandonné la cauſe de la patrie.

Chacun levoit les mains au ciel d'étonnement; on avoit toutes les peines du monde à ajouter foi à mes paroles. L'hiſtoire, me diſoit-on, ne nous avoit pas dit tout cela; au contraire — Ah! repondis-je les hiſtoriens ont été plus coupables que les princes.

quel plaiſir affreux, de faire tomber du haut des airs une perdrix enſanglantée, de maſſacrer des lievres ſous ſes pieds; de ſuivre vingt chiens qui hurlent, de voir déchirer un pauvre animal! Il eſt foible, il eſt innocent, il eſt la timidité même; libre habitant des forêts, il ſuccombe ſous les morſures de ſes ennemis: l'homme ſurvient et lui perce le coeur d'un dard; le barbare ſourit en voyant ſes belles côtes rouges de ſang et les larmes inutiles qui ruiſſelent dans ſes yeux. Un tel paſſetems prend ſa ſource dans une ame naturellement dure, et le charactère des chaſſeurs n'eſt autre choſe qu'une indifférence prête à ſe changer en cruauté.

CHAPITRE XXV.

Salle de Spectacle.

Après le diné on me propoſa la comédie. J'ai toujours aimé le ſpectacle et je l'aimerai dans mille ans d'ici, ſi je vis encore. Le coeur me battoit de joie. Quelle piece va-t-on jouer? Quelle eſt la piéce de théâtre qui paſſera pour un chef-d'oeuvre parmi ce peuple? Verrai-je la robe des Perſans, des Grecs, des Romains, ou l'habit des François? Detrônera-t-on quelque plat tyran, ou poignardera-t-on quelque imbécille qui ne ſera point ſur ſes gardes? Verrai-je une conſpiration, ou quelque ombre ſortant du tombeau au bruit du tonnerre? Meſſieurs, avez vous du moins de bons acteurs? De tout tems ils ont été tout auſſi rares que les grands poëtes — Mais, oui, ils ſe donnent de la peine, ils étudient, ils ſe laiſſent inſtruire par les meilleurs auteurs, pour ne pas tomber dans les plus viſibles contre-ſens; ils ſont dociles, quoiqu'ils ſoient moins illettrés que ceux de votre ſiecle. Vous aviez peine, dit-on, à rencontrer un acteur et une actrice paſſables; le reſte étoit digne des treteaux des bou-

boulevards. Vaus aviez un petit théâtre mesquin et miſérable, dans la capitale rivale de Rome et d'Athenes; encore ce theâtre étoit pitoyablement gouverné. Le comédien, à qui l'on donnoit une fortune qu'il ne meritoit gueres, oſoit avoir de l'orgueil, moleſtoit l'homme de génie [1]) qui ſe voyoit forcé de lui abandonner ſon chef-d'oeuvre. Ces hommes ne mouroient pas de honte d'avoir refuſé et joué à regret les meilleures piéces de théâtre, tandis que celles qu'ils accueilloient avec transport portoient par ce ſeul témoignage le ſigne de leur réprobation et de leur chûte. Bref, ils n'intereſſent plus le public aux querelles de leur ſale et miſérable tripot.

1) En France le gouvernement eſt monarchique et le théâtre républicain. Ce n'eſt point là le moyen que l'art dramatique ſe perfectionne de ſitôt; j'oſe même dire que toute piéce excellente pour le peuple ſera proſcrite par le gouvernement. Meſſieurs les auteurs, faites des tragédies, ſur des ſujets antiques: on vous demande des romans et non des peintures capables de toucher et d'inſtruire la nation; bercés-nous d'anciens contes de peau d'âne, et ne peignez point les événemens et ſurtout les hommes préſens.

Nous avons quatre ſalles de ſpectacles au milieu de quatre principaux quartiers de la ville. C'eſt le gouvernement qui les entretient; car on en a fait une école publique de morale et de goût. On a compris toute l'influence que l'aſcendant du génie peut avoir ſur des ames ſenſibles [2]). Le génie

2) A la foire et ſur les remparts on donne au peuple des piéces groſſieres, obſcenes, ridicules, tandis qu'il ſeroit ſi aiſé de lui donner de petits drames honnêtes, inſtructifs, rejouiſſans, mis enfin à ſa portée. Mais peu importe à ceux qui gouvernent, qu'on empoiſonne ſon corps au cabaret, en lui verſant un vin frélaté dans des pintes d'étain, et qu'on corrompe ſon ame à la foire par des farces miſérables. S'il prend au pied de la lettre les leçons de vols qu'il reçoit chez Nicolet, (préſentés comme des tours de gentileſſe) une potence eſt bientôt dreſſée. Il exiſte même une ſentence de police qui condamne expreſſément le peuple à des parades licencieuſes, et qui défend aux hiſtrions des remparts de rien dire de raiſonnable ſur leurs treteaux; le tout par conſidération pour les reſpectables priviléges des comédiens du roi. C'eſt dans un ſiecle policé, c'eſt en 1767 qu'on a rendu une telle ſentence. Quel mépris on fait du pauvre peuple! comme on néglige ſon inſtruction; comme on craint de faire entrer dans ſon ame quel-

génie a frappé les coups les plus étonnans ſans effort, ſans violence. C eſt entre les mains des grands Poëtes que réſident pour ainſi dire les coeurs de leurs concitoyens: ils le modifient à leur gré. Qu'ils ſont coupables, lors qu'ils produiſent des maximes dangereuſes! Mais que notre plus vive reconnoiſſance devient bornée lors qu'ils frappent le vice et qu'ils ſervent l'humanité. Nos auteurs dramatiques n'ont d'autre but que la perfection de la nature humaine; ils tendent tous à élever, à affermir l'ame, et la rendre indépendante et vertueuſe. Les bons citoyens ſe montrent empreſſés aſſidus à ces chef-d'oeuvres, qui remuent, intéreſſent, entretiennent dans les coeurs cette émotion ſalutaire qui diſpoſe à la pitié: caractere diſtinctif de la véritable grandeur [3]).

quelques traits d'une lumiére pure. Il eſt vrai qu'en recompenſe on épluche avec le plus grand ſoin les hemiſtiches qui doivent être recités ſur la ſcene françoiſe.

3) Quelle force, quelle énergie, quel triomphe aſſuré n'auroit pas nôtre théâtre, ſi notre gouvernement, au lieu de le régarder comme l'aſyle des hommes oiſifs, le conſidéroit com-

Nous arrivâmes ſur une belle place, au milieu de laquelle étoit ſitué un édifice d'une compoſition majeſtueuſe. Sur le haut de la façade étoient pluſieurs figures allégoriques. A droite, Thalie arrachoit au vice un masque dont il étoit couvert, et du bout du doigt montroit ſa laideur. A gauche, Melpomene armée d'un poignard, ouvroit le côté d'un tyran et expoſoit aux yeux de tous ſon coeur dévoré de ſerpens.

Le théâtre formoit un demi-cercle avancé. de ſorte que les places des ſpectateurs étoient commodément diſtribuées. Tout le monde étoit aſſis; et lorsque je me rappellois la fatigue que j'eſſuyois pour voir jouer

---

comme l'école des vertus et des devoirs du citoyen? Mais qu'ont fait nos plus beaux génies? Ils ont puiſé leurs ſujets chés les Grecs, chés les Romains, chés les Perſes; &c. ils nous ont préſenté des moeurs étrangeres ou plutôt factices: poëtes harmonieux, peintres infidéles, ils ont fait des tableaux de fantaiſie; avec leurs héros, leurs vers empoulés, leur couleur monotone, leurs cinq actes, ils ont gâté l'art dramatique, qui n'eſt autre choſe qu'une peinture ſimple, fidele, animée des moeurs contemporaines et ſubſiſtantes.

jouer une piéce, je trouvois ce peuple plus ſage, plus attentif aux aiſes des citoyens. On n'avoit point l'inſolente avidité de faire entrer plus de perſonnes que la ſalle n'en pouvoit raiſonnablement contenir ; il reſtoit toujours des places vuides en faveur des étrangers. L'aſſemblé étoit brillante ; et les femmes étoient galamment vêtues, mais décemment arrangées.

Le ſpectacle ouvrit par une ſimphonie qu'on avoit eu ſoin de marier au ton de la piéce qn'on alloit repréſenter. — Sommes-nous à l'Opéra, dis-je ; voilà un morceau ſublime ? — Nous avons ſçu réunir ſans confuſion les deux ſpectacles en un ſeul, ou plutôt reſuſcité l'ancienne alliance que la poéſie et la muſique formoient chez les anciens. Dans les entre-actes de nos drames, on nous fait entendre des chants animés qui peignent le ſentiment et diſpoſent l'ame à bien goûter ce qui va lui être offert. Loin de nous toute muſique efféminée, baroque, bruyante, ou qui ne peint rien. Votre opéra étoit un compoſé bizarre, monſtrueux ; nous avons ſaiſi ce qu'il avoit de meilleur. Tel qu'il étoit de votre tems il étoit loin d'être à l'abri des

juſtes reproches des ſages et des gens de goût [4]); mais aujourd'hui. ...

Comme il diſoit ces mots on leva la toile: la ſcene étoit à Toulouſe. Je vis ſon capitole, ſes capitouls, ſes juges, ſes bourreaux, ſon peuple fanatique. La famille de l'infortuné Calas parut et m'arracha des larmes. Ce vieillard paroiſſoit avec ſes cheveux blancs, ſa fermeté tranquille, ſa douceur héroïque, Je vis le fatal deſtin marquer ſa tête innocente de, toutes les apparences du crime. Ce qui m'attendrit c'étoit la vérité qui reſpiroit dans ce drame. On s'étoit donné bien de garde de défigurer ce ſujet touchant par l'invraiſemblable et la monotonie de nos vers rimés. Le poëte avoit ſuivi la marche de cet événement cruel, et ſon ame ne s'étoit attachée qu'à ſaiſir ce que la ſituation déplorable de chaque victime faiſoit naître, on plutôt il empruntoit leur langage; car tout l'art conſiſte à repéter fidellement le cri qui échappe à la nature. A la fin de cette tragédie on me montroit au doigt, et l'on diſoit:

4) L'opéra ne peut être que fort dangereux; mais il n'eſt point de ſpectacle plus cher au gouvernement, c'eſt le ſeul même auquel il s'intéreſſe.

disoit: voilà le contemporain de ce siecle malheureux. Il a entendu les cris de cette populace effrénée que soulevoit ce David, il a été temoin des fureurs de ce fanatisme absurde. Alors je m' enveloppai de mon manteau, je me cachai le visage, et je rougis pour mon siécle.

On annonça pour le lendemain la tragédie de *Cromwel*, ou *la mort de Charles Prémier* [5]); et toute l'assemblée parut extrémement satisfaite de cette annonce. On me dit que la piéce étoit un chef d'oeuvre et que jamais la cause des rois et celle des peuples n'avoient été présentées avec cette force, cette éloquence et cette vérité. Cromwel étoit un vengeur, un héros digne de sceptre qu'il avoit fait tomber d'une main perfide et criminelle envers l'Etat; et les rois dont le coeur étoit disposé à quelque injustice, n' avoient jamais pû lire ce drame sans que la pâleur ne vînt blanchir leur front orgueilleux.

On

5) Aquoi! songez-vous, poëtes tragiques? Vous avez un pareil sujet à traiter, et vous allez me parler des Persans et des Grecs; Vous me donnez des romans rimés: eh! peignez-moi Cromwel.

On donna pour ſeconde piéce *la partie de Chaſſe de Henri IV.* Son nom étoit toujours adoré et de bons rois n'avoient pu effacer ſa mémoire. On ne trouvoit point dans cette piece que l'homme défigurât le héros; et le vainqueur de la ligue ne me parut jamais ſi grand que dans l'inſtant où, pour épargner quelque peine à ſes hôtes, ſon bras victorieux porte une pile d'aſſiettes. Le peuple battoit des mains avec transport; car en applaudiſſant aux traits de bonté et de grandeur d'ame du monarque, c'étoit ſon propre roi qu'il combloit d'applaudiſſemens.

Je ſortis fort ſatisfait: mais, dis-je à mon guide, ces acteurs ſont excellens, ils ont de l'ame, ils ſentent, ils expriment, ils n'ont rien de gêné, de faux, de giganteſque, d'outré. Juſqu'aux confidens répréſentent comme ils le doivent. En vérité cela m'édifie: un confident remplir ſon rôle! C'eſt, me répondit-il, que ſur le théâtre, comme dans la vie civile, chacun met ſa gloire à bien faire ſon emploi; quelque mince qu'il ſoit, il devient glorieux dèsqu'on y excelle. La déclamation eſt parmi nous un art important et cher au gouvernement. Héri-

tiers

tiers de vos chef-d'oeuvres, nous les avons joué dans une perfection qui vous étonnera. On ſe fait honneur de ſavoir rendre ce que le génie a tracé. Eh! quel plus bel art que celui qui peint, qui rend toutes les nuances du ſentiment, avec le regard, la voix et le geſte! Quel enſemble harmonieux et touchant, et quelle énergie lui prête ſa ſimplicité! — Vous avez donc bien changé les préjugés. Je me doute que les comédiens ne ſont plus avilis? — Ils ont ceſſé de l'être dès qu'ils ont eu des moeurs. Il eſt des préjugés dangéreux, mais il en eſt d'utiles. De votre tems il falloit, ſans doute mettre un frein à la pente ſéduiſante et dangereuſe qui tournoit la jeuneſſe vers un métier dont le libertinage formoit la baſe; mais tout eſt changé. De ſages réglemens, en les faiſant ſortir de l'oubli d'eux-mêmes, leur ont ouvert un retour à l'honneur; ils ſont entrés dans da claſſe des citoyens. Dernierément notre prélat a prié le roi de donner le chapeau brodé à un comédien qui l'a touché ſinguliérement. —

Quoi! ce bon prélat va donc au ſpectacle? — Pourquoi y manqueroit-il, puiſque la théâtre eſt devenu une école de moeurs, de vertus et de ſentimens? On a

écrit

écrit que le pere des chrétiens dans le temple de Dieu s'amuſoit beaucoup à entendre les voix équivoques de malheureux privés de leur virilité. Nous n'avons jamais écouté de ſi deplorables accens qui affligent à la fois l'oreille et le coeur. Comment des hommes ont ils pû ſe plaire à cette muſique cruelle? Il eſt bien plus permis, je penſe, de voir jouer l'admirable tragédie de Mahomet, où le coeur d'un ſcélérat ambitieux eſt dévoilé, où les fureurs du fanatiſme ſont ſi énergignement exprimées, qu'elles font frémir les ames ſimples ou peu éclairées qui y auroient quelque diſpoſition.

Tenéz, voilà le paſteur du quartier qui s'en retourne en raiſonnant avec ſes enfans ſur la tragédie de Calas. Il leur forme le goût, il éclaire leur eſprit, il abhorre le fanatiſme, et lorsqu'il ſonge à cette rage atrabilaire qui, comme une maladie épidémique a déſolé pendant douze ſiécles la moitié de l'Europe, il rend graces au ciel d'être arrivé plus tard au monde. Dans certains tems de l'année nous jouiſſons d'un plaiſir qui vous étoit abſolument inconnu: nous avons reſuſcité l'art de la pantomime, ſi cher aux anciens. Combien d'organes

la

la nature a donné à l'homme et que de reſources à cet être intelligent pour exprimer et concevoir le nombre preſque infini de ſes ſenſations! Tout eſt viſage chez ces hommes éloquens; ils nous parlent auſſi clairement avec les doigts de la main que vous le pourriez faire avec la langue. Hyppocrate diſoit jadis que le pouce ſeul de l'homme révéloit un Dieu ordonnateur. Nos habiles pantomimes annonceut de quelle magnificence un Dieu a voulu uſer en formant la tête humaine! — Oh, je n'ai plus rien à dire; tout eſt au mieux! — Il nous reſte encore bien des choſes à perfectionner. Nous ſommes ſortis de la barbarie où vous eties plongés; quelques têtes furent d'abord éclairées, mais la nation en gros étoit inconſéquente et puérile. Peu à peu les eſprits ſe ſont formés. Il nous reſte à faire plus que nous n'avons fait; nous ne ſommes gueres qu'à la moitié de l'échelle: patience et reſignation font tout; mais j'ai bien pour que le mieux abſolu ne ſoit pars de ce monde. Toute fois, c'eſt en le cherchant, je penſe, que nous rendrons les choſes au moins paſſables.

MVSEVM BRITAN NICVM

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Les Lanternes.

Nous sortîmes de la salle du spectacle sans regret et sans confusion; les issues étoient nombreuses et commodes. Je vis les rues parfaitement éclairées. Les Lanternes etoient appliquées à la muraille, et leurs feux combinés ne loissoient aucune ombre; elles ne repandoient pas non plus une clarté de réverbere dangereuse à la vue: les opticiens ne servoient pas la cause des oculistes. Je ne rencontrai plus au coin des bornes de ces prostituées qui, le pied dans le ruisseau, le visage enluminé, l'oeil aussi hardi que le geste, vous proposoient d'un ton soldatesque des plaisirs aussi grossiers qu'insipides. Tous ces lieux de débauche où l'homme alloit se dégrader, s'avilir et rougir à ses propres yeux, n'étoient plus tolerés: car toute institution vicieuse n'arrête point une autre sorte de vice, ils se tiennent tous par la main; et malheureusement il n'est point de vérité mieux prouvée que cette verite triste [1]).

Je

1) Toute ville où se trouve un grand nombre de courtisanes est une ville malheureuse.

La

Je vis des gardes qui ſurvelloient à la ſûreté publique, et qui empêchoient qu'on ne troublât les heures du repos — Voilà la ſeule eſpece de ſoldats dont nous ayons beſoin, me dit mon guide; nous n'avons plus une armée dévorante à entretenir en tems de paix. Ces dogues que nous nourriſſions pour qu'ils s'élançaſſent à point nommé contre l'étranger, ont été ſur le point de dévorer le fils de la maiſon. Mais le flambeau de la guerre enfin conſumé eſt pour jamais éteint. Les ſouverains ont daigné écouter la voix du philoſophe *).

En-

La jeuneſſe s'uſe ou périt dans une volupté baſſe ou criminelle; et ces jeunes debauchés ſe marient, lorsqu'énervés et totalement eteints ils ſont incapables de feconder l'épouſe jeune et trompée qui languit auprès d'eux.

Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts ſans échauffer leur cendre.

COLARDEAU.

2) Charles XII. eſt entre les mains d'un gouverneur ſans capacité. Il monte ſur le trône; il eſt dans cet âge où l'on ne ſait que ſentir, et où nos premieres ſenſations nous paroiſſent des vérités immuables. Toute idée lui eſt bonne, parcequ'il ne ſait pas laquelle

Enchainés par le plus fort des liens, par leur propre intérêt qu'ils ont reconnu après tant

---

il doit préférer. Dans cet état pernicieux d'activité et d'ignorance, il a lu Quint-Curce; il a vu le caractére d'un roi conquérant exalté avec chaleur, présenté comme un modéle: il l'adopte. Il ne voit plus que la guerre capable d'illustrer. Il arme, il s'avance. Quelques succès le confirment dans cette passion qui le flatte. Il désole les campagnes, détruit les villes, saccage les provinces et les états, renverse les trônes. Il immortalise à jamais sa folie et sa vanité. Supposons qu'on lui eût appris de bonne heure, qu'un roi ne doit chercher que le repos et l'avantage de ses sujets; que la veritable gloire consiste dans leur amour; qu'un héroïsme païsible, occupé des loix, des arts, vaut bien un héroïsme belliqueux: supposons enfin qu'on lui eût donné des idées justes de ce pacte tacite que les peuples ont nécessairement fait avec les rois; qu'on lui eût montré les conquérans flétris par les larmes de leurs contemporains et par le blâme de la postérité, cet amour inné de la gloire se seroit porté vers des objets utiles; il eût emploié son intelligence et ses lumiéres à polir ses Etats, à leur procurer le bonheur; il n'eût pas ravagé la Pologne, il eût gouverné la Suede. Ainsi une seule idée fausse, reçue dans la tête d'un monarque, l'éloigne de ses véritables intérêts et fait le malheur d'une partie du globe.

tant de ſiécles d'erreurs, la raiſon s'eſt fait jour dans leur ame, ils ont ouvert les yeux ſur le devoir que leur impoſoit le ſalut et la tranquilité des peuples; ils n'ont mis leur gloire qu'a bien gouverner, préférant de faire un petit nombre d'heureux à l'ambition frénetique de dominer ſur des pays devaſtés remplis de coeurs ulcérés, à qui la puiſſance de vainqueur devoit toujours être odieuſe. Les rois, d'un commun accord, ont mis des bornes à leur empire, bornes que la nature elle-même ſembloit leur avoir aſſignées, en ſeparant reſpectivement les Etats par des mers, des forêts, ou des montagnes; ils ont compris qu'un royaume dont l'étendue ſeroit moins immenſe, ſeroit ſuſceptible d'une meilleure forme de gouvernement. Les ſages des nations ont dicté le traité général; il s'eſt conclu d'une voix unanime: et ce qu'un ſiécle de fer et de boue, ce qu'un homme ſans vertu appelloit les rêves d'un homme de bien, s'eſt réaliſé parmi des hommes éclairés et ſenſibles. Les anciens préjugés, non moins dangereux, qui diviſoient les hommes au ſujet de leur croyance ſont également tombés. Nous nous regardons tous comme freres, comme amis. L'Indien

et le Chinois ſeront nos compatriotes dès qu'ils mettront le pied ſur notre ſol. Nous accoutumons nos enfans à regarder l'univers comme une ſeule et même famille, raſſemblée ſous l'oeil du pere commun. Il faut que cette maniere de voir ſoit la meilleure, puiſque cette lumiére a percé avec une rapidité inconcevable. Les livres excellens, écrits par des hommes ſublimes, ont été comme autant de flambeaux qui ont ſervi à en allumer mille autres. Les hommes, en doublant leurs connoiſſances, ont apris à s'aimer, à s'eſtimer entre eux. Les Anglois, comme nos plus proches voiſins, ſont devenus nos intimes alliés: deux peuples généreux ne ſe haïſſent plus pour épouſer follement l'inimitié particuliere de leurs chefs. Nos lumiéres, nos arts, nous réuniſſons tout en commerce et dans un degré également avantageux. Par exemple, les angloiſes pleines de ſenſibilité ont convenu, parfaitement aux françois qui ont un peu trop de légéreté; et nos françoiſes ont adouci merveilleuſement l'humeur mélancolique des anglois. Ainſi de ce melange naturel naît une ſource féconde de plaiſirs, de commodités, d'idées neuves, heureuſement reçues et adoptées. C'eſt l'impri-

me-

merie [3]) qui éclairant les hommes a amené cette grande révolution.

Je ſautai de joie en embraſſant celui qui m'annonçoit des choſes ſi conſolantes. O ciel! m'écriai-je avec tranſport, les hommes ſont enfin dignes de tes régards; ils ont compris que leur force réelle n'étoit que dans leur union. Je mourrai content, puiſque mes yeux ont vu ce que j'ai déſiré avec tant d'ardeur. Qu'il eſt doux d'abandonner la vie en n'apperçevant autour de ſoi que des coeurs fortunés, qui s'avancent enſemble comme des freres, leſquels après un long voyage vont rejoindre l'auteur de leurs jours.

CHAPITRE XXVII.

Le Convoi.

J'apperçus un Corbillard convert de drap blanc, précédé d'inſtrumens de muſique,

3) Elle a un autre avantage: elle ſera le plus rédoutable frein du deſpotiſme, parcequ'elle publiera ſes moindres attentats que rien ne ſera caché, et qu'elle éterniſera les ſottiſes et juſqu'aux foibleſſes des rois. Une ſeule injuſtice marquée peut retentir dans tous les coins de l'univers, et ſoulever toutes les ames libres

et couronné de palmes triomphantes: des hommes vêtus d'un bleu céleſte le conduiſoient, les lauriers à la main — Quel eſt ce char, demandai-je? — C'eſt le char de la victoire, me repondit-on. Ceux qui ſont ſortis de cette vie, qui ont triomphé des miſéres humaines, ces hommes heureux qui ont été rejoindre l'Etre ſuprême, ſource de tous les biens, ſont regardés comme des vainqueurs; ils nous deviennent ſacrés: on le porte avec reſpect au lieu où ſera leur éternelle demeure. On chante l'hymne ſur le mépris de la mort. Au lieu de ces têtes décharnés qui couronnoient vos ſarcophages, on voit ici des têtes qui ont un air riant; c'eſt ſous cet aſpect que nous conſidérons le trépas. Perſonne ne s'afflige ſur leurs cendres inſenſibles. On pleure ſur ſoi, et non ſur eux. On adore en tout la main de Dieu qui les a retiré du monde. Soumis à la loi irrévocable de la nature, pourquoi ne pas embraſſer de bonne vo-

---

et ſenſibles. L'ami de la vertu doit chérir cet art; mais le méchant doit frémir en voyant la preſſe qui propagera au loin l'hiſtoire de ſes iniquités.

volonté cet Etat paiſible qui ne peut qu'améliorer notre être [1])?

Ces corps vont être reduits en cendre à trois milles de la ville. Des fourneaux toujours allumés à cet uſage conſument ces dépouilles mortelles. Deux ducs et un prince ſont enfermés dans le même char avec de ſimples citoyens. A la mort toute diſtinction ceſſe, et nous ramenons cette égalité que la nature a miſe parmi ſes enfans. Cette ſage coutume affoiblit dans le coeur du peuple l'horreur du trépas, en même tems qu'elle interdit l'orgueil aux grands. Ils ne ſont tels que par leurs vertus: tout le reſte s'efface; dignités, richeſſes, honneurs. La matiére corruptible qui compoſoit leur corps n'eſt plus eux; elle va ſe mêler à la cendre de leurs égaux, et l'on n'attache aucune idée à cette depouille périſſable.

Nous ne connoiſſons point ces épitaphes, ces mauſolées, ces menſonges orgueilleux et puérils [2]). Les rois mêmes, à leurs décès,

1) L'homme qui a une crainte exceſſive de la mort, ſi ce n'eſt pas une femelette, c'eſt à coup ſûr un méchant.

2) O mort, je te bénis! C'eſt toi qui frappes

cès, ne rempliſſent point d'une feinte terreur leurs vaſtes palais; ils ne ſont pas plus flattés à leur mort que pendant leur vie. En deſcendant dans le cercueil, leurs mains glacées n'achevent point d'arracher encore une partie de nos biens; ils meurent ſans ruiner une ville [3]).

Pour prévenir tout accident, aucun mort n'eſt enlevé de ſa maiſon que le viſiteur ne l'ait empreint du cachet du trépas. Ce viſiteur

---

pes les tyrans, qui en purges la terre, qui mets un frein à la cruauté et à l'ambition; c'eſt toi qui confonds dans la pouſſière ceux que le monde avoit flatté et qui regardoient les hommes avec mépris: ils tombent et nous reſpirons. Sans toi nos maux ſeroient éternels. O mort! qui tiens en reſpect les hommes durs et heureux, qui jettes l'effroi dans leurs coeurs coupables, eſpoir des infortunés, acheve d'étendre ton bras ſur les perſécuteurs de ma patrie: et vous, inſectes dévorans, qui peuplez les ſepulcres, mes amis, mes vengeurs, venez, accourez tous en foule ſur ces cadavres engraiſſés de crimes.

3) A ces pompes funebres qui conduiſent ſuperbement les rois dans un caveau obſcur, à ces cérémonies lugubres, à ces feſtins, à ces emblêmes multipliés de la douleur publique, à ce deuil univerſel, il ne manque rien qu'une ſeule larme ſincere.

ſiteur eſt un homme habile, qui determine en même tems le ſexe, l'âge et l'eſpece de maladie du défunt. On met dans les papiers publics à quel medecin il a eu affaire. Si dans le livre des penſées que chaque homme, comme je vous l'ai dit, laiſſe après ſa mort, il s'en trouve quelqu'une de vraiment utile ou grande, alors on la détache on la publie, et il n'y a point d'autre oraiſon funebre.

Il eſt une idée ſalutaire répondue parmi nous, c'eſt que l'ame ſéparée du corps à la liberté de frequenter les lieux qu'elle chériſſoit. Elle ſe plaît à revoir ceux qu'elle a aimés. Elle plane en ſilence au-deſſus de leurs têtes, contemplant les regrets vifs de l'amitié. Elle n'a pas perdu ce penchant, cette tendreſſe qui l'uniſſoit ici-bas à des coeurs ſenſibles. Elle ſe fait un plaiſir d'être en leur préſence, d'écarter les dangers qui environnent leurs corps fragiles. Ces mânes chéris répréſentent vos anges gardiens. Cette perſuaſion ſi douce et ſi conſolante inſpire une certaine confiance tant pour entreprendre que pour exécuter, qui vous manquoit, vous, qui loin de ces images attendriſſantes, rem-

pliſſiez vos cerveaux de chiméres triſtes et noires.

Vous ſentez quel reſpect profond inſpire une telle idée à un jeune homme, qui, aiant perdu ſon pére, ſe le répréſente encore comme temoin de ſes actions les plus ſecretes. Il lui addreſſe la parole dans la ſolitude; elle devient animée par cette préſence auguſte qui lui recommande la vertu, et s'il étoit tenté de faire le mal, il ſe diroit: *mon pere me voit! mon pere m' entend!*

Le jeune homme ſeche ſes larmes, parceque l'idée horrible du néant ne vient point attriſter ſon ame; il lui ſemble que les ombres de ſes ancêtres l'attendent pour s'avancer enſemble vers le ſéjour éternel et qu'ils ne retardent leur marche que pour l'accompagner.

Et qui pourroit ſe refuſer à l'eſpoir de l'immortalité! quand ce ſeroit une illuſion, ne devroit-elle pas nous être chere et ſacrée [4])?

L'EC-

4) Je crois pouvoir joindre ici ce morceau qui convient aſſez au chapitre et qui même le developpe; il eſt dans le goût d'Young, mais je l'ai compoſé en françois.

L'ECLIPSE DE LUNE.

C'eſt un Solitaire qui parle.

J'habite une petite maiſon de campagne, qui ne contribue pas peu à mon bonheur. Elle a deux points de vue différens: l'un s'étend ſur des plaines fertiliſées où germe le grain précieux qui nourrit l'homme; l'autre, plus reſſerré, préſente le dernier aſyle de la race humaine, le terme où finit l'orgueil, l'eſpace étroit où la main de la mort entaſſe également ſes paiſibles victimes.

L'aſpect de ce cimetiére, loin de me cauſer cette repugnance, fille d'une terreur vulgaire, fait fermenter dans mon ſein de ſages et utiles reflexions. Là, je n'entends plus ce tumulte des villes qui étourdit l'ame. Seul avec l'auguſte mélancolie je me remplis de grands objets. Je fixe d'un oeil immobile et ſerein cette tombe où l'homme s'endort pour renaître, où il doit remercier la nature et juſtifier un jour la ſageſſe éternelle.

L'état pompeux du jour me paroit triſte. J'attends le crépuſcule du ſoir, et cette douce obſcurité qui, prétant des charmes

au-

auſilence des nuits, favoriſe l'eſſor de la ſublime penſée. Dèsque l'oiſeau nocturne pouſſant un cri lugubre: fend d'un vol peſant l'épaiſſeur de l'ombre, je ſaiſis ma lyre. Je vous ſalue, majeſtueuſes ténébres! élevez mon ame en éclipſant à mes yeux la ſcene changeante du monde; decouvrez-moi le trône radieux où ſiege l'auguſte vérité.

Mon oreille a ſuivi le vol de l'oiſeau ſolitaire: bientôt il s'abat ſur des oſſemens et d'un coup d'aîle il fait rouler avec un bruit ſourd une tête où logeoient jadis l'ambition, l'orgueil et des projets follement audacieux.

Tour a-tour il repoſe, et ſur la froide pierre où l'oſtentation a gravé des noms qu on ne lit plus et ſur la foſſe du pauvre couronné de fleurs,

Pouſſiére de l'homme orgueilleux! diſparois pour jamais de l'Univers. Vous oſez donc envore reproduire des titres chimériques! Miſerable vanité dans l'empire de la mort! J'ai vu des os en poudre enfermés dans un triple cercueil, qui refuſoient de mêler leurs cendres aux cendres de leurs ſemblables.

Appro-

Approche, mortel ſuperbe, jette un coup d'oeil ſur ces tombeaux. Qu'importe un nom à ce qui n'a plus de nom! Une épitaphe menſongére ſoutient ces triſtes ſillabes dans un jour plus désavantageux que la nuit de l'oubli; c'eſt une banderolle flottante qui ſurnage un moment et qui va bientôt ſuivre le navire englouti.

O! que plus heureux eſt celui qui n'a point bâti de vaines piramides, mais qui a ſuivi conſtamment le chemin de l'honneur et de la vertu. Il a regardé le ciel, en voyant tomber cet édifice fragile où l'eſſaim de peines tourmentoit ſon ame immortelle; il a béni ce glaive, effroi du méchant; et lorqu'on ſe rappelle la memoire de ce juſte expirant, c'eſt pour apprendre à mourir comme lui.

Il eſt mort, cet homme juſte, et il a vu couler nos larmes, non ſur lui, mais ſur nous-mêmes. Ses fréres entouroient ſon lit funebre. Nous l'entretenions de ces verités conſolantes dont ſon ame étoit remplie, nous lui montrions un Dieu dont il ſentoit la préſence mieux que nous. Un coin de rideau ſembloit ſe ſoulever devant ſon oeil mourant ---- il a levé une tête radi-

radieuſe, il nous a tendu une main paiſible, il nous a ſouri avant d'expirer.

Vil coupable! toi qui fus un ſcélérat heureux, ta mort ne ſera pas ſi douce, redoutable tyran! Maintenant pâle, moribond, c'eſt pour toi que le trépas préſentera un ſpectre effraiant! ſois abreuvé de ce calice amer, bois-en toutes les horreurs. Tu ne peux lever les yeux vers le ciel, ni les arréter ſur la terre; tu ſens que tous deux t'abandonnent et te repouſſent: expire dans la terreur, pour ne plus vivre que dans l'opprobre.

Mais ce moment terrible, dont l'idée ſeule fait pâlir le méchant, n'aura rien d'affreux pour l'homme innocent Mon coeur avoue la loi irrévocable de la deſtruction. Je comtemple ces tombeaux comme autant de creuſets brûlans où la matiére ſe fond et ſe diſſout, où l'or s'épure et ſe ſépare à jamais du vil métal. Les depouilles terreſtres tombent; l'ame s'élance dans ſa beauté originelle. Pourquoi donc jetter un oeil d'effroi ſur ces reſtes que l'ame a habités? Ils ne doivent offrir que l'image heureuſe de ſa delivrance: un temple antique conſerve de ſa majeſté jusque dans ſes ruines.

Séné-

Pénétré d'un ſain reſpect pour les débris de l'homme, je deſcends ſur cette terre parſemée de cendres ſacrées de mes freres. Ce calme, ce ſilence, cette froide immobilité, tout me diſoit: *ils repoſent!* J'avance; j'évite de fouler la tombe d'un ami, ſa tombe encore labourée par la bêche qui creuſa la foſſe. Je me recueille pour honorer ſa memoire. Je m'arrête. J'écoute attentivement, comme pour ſaiſir quelques ſons échappés de cette harmonie céleſte dont il jouit dans les cieux. L'aſtre des nuits en ſon plein éclairoit de ſes rayons argentés cette ſcene funebre. Je levois mes regards vers le firmament. Ils parcouroient ces mondes innombrables, ces ſoleils enflammés, ſemés avec une magnificence prodigue; puis ils retomboient triſtement ſur ce cercueil muet où pourriſſoient les yeux, la langue, le coeur de l'homme qui converſoit avec moi de ces ſublimes merveilles, et qui admiroit le fabricateur de ces pompeux miracles.

Tout à coup ſurvint une eclipſe de lune que je n'avois point prévue. L'effet ne me devint même ſenſible que lorſque déja les tenébres m'environnoient. Je ne diſtinguois plus qu'un petit point brillant que l'ombre rapide alloit bientôt couvrir. Une

nuit

nuit profonde arrête mes pas. Je ne puis diſcerner aucun objet. J'erre; je tourne cent fois; la porte fuit; des nuages s'aſſemblent, l'air ſiffle, un tonnerre lointain ſe fait entendre, il arrive avec bruit ſur les aîles enflâmmées de l'éclair. Mes idées ſe confondent. Je friſſonne, je trébuche ſur des monceaux d'oſſemens; l'effroi précipite mes pas. Je rencontre une foſſe qui attendoit un mort; j'y tombe. Le tombeau me reçoit vivant. Je me trouve enſévéli dans les entrailles humides de la terre. Déja je crois entendre la voix de tous les morts qui ſaluent mon arrivée. Un friſſon glacé me pénétre; une ſueur froide m'ôte le ſentiment; je m'évanouis dans un ſommeil léthargique.

Que n'ai-je pu mourir dans ce paiſible état! J'étois inhumé. Le voile qui couvre l'éternité ſeroit préſentement levé pour moi. Je n'ai point la vie en horreur; j'en ſais jouir; je m'applique à en faire un digne uſage: mais tout crie au fond de mon ame que la vie future eſt préférable à cette vie préſente

Cependant je reviens à moi. Un foible jour commençoit à blanchir la voute étoilée. Quelques rayons ſillonnoient le flanc de nuages; des degrés en degrés, ils

recevoient une lumiere plus eclatante et plus vive; ils s' enfoncerent bientôt ſous l'horizon, et mes yeux diſtinguerent le diſque de la Lune à moitié degagé de l'ombre. Il luit enfin dans tout ſon éclat; il reparoît auſſi brillant qu' il étoit. L' aſtre ſolitaire pourſuit ſon cours. Je retrouve mon courage; je m' élance de ce cercueil. Le calme des airs, la ſérénité du ciel, rayons blanchiſſans de l' aurore, tout me raſſure, me raffermit et diſſipe les terreurs que la nuit avoit enfantées.

Debout, je regardois en ſouriant cette foſſe qui m' avoit reçu dans ſon ſein. Qu' avoit-elle de hideux? C' étoit la terre, ma nourrice, et qui me redemanderoit dans le tems cette portion d' argile qu' elle m' avoit pretée. Je n' apperçus rien des fantômes dont les ténébres avoient frappé ma credule imagination.

C' eſt elle, elle ſeule qui enfante de ſiniſtres images. Amis! j' ai cru voir le tableau du trépas dans cette avanture. Je ſuis tombé dans la foſſe avec cet effroi, le ſeul appui peut-être dont la nature pouvoit étayer la vie contre les maux qui l' aſſiegent; mais je m' y ſuis endormi d' un ſommeil doux et qui même avoit ſa volupté. Si cette ſcene fut affreuſe, elle n' a duré

qu'un inſtant, elle n'a preſque point exiſté pour moi: je me ſuis réveillé à la douce clarté d'un jour pur et ſerein; j'ai banni une terreur enfantine et la joie eſt deſcendue dans la profondeur de mon ame. Ainſi après ce ſommeil paſſager que l'on nomme la mort, nous nous reveillerons à la ſplendeur de ce ſoleil éternel, qui, en éclairant l'immenſité des êtres, nous decouvrira et la folie de nos préjugés craintifs et la ſource intariſſable et nouvelle d'une félicité dont rien n'interrompra le cours.

Mais auſſi, mortel, pour ne rien redouter, ſois vertueux! En marchant dans le court ſentier de la vie, mets ton coeur en état de te dire: „ne crains rien, avance ſous l'oeil d'un Dieu, pere univerſel des hommes. Au lieu de l'enviſager avec effroi, adore ſa bonté, eſpére en ſa clemence, aye la confiance d'un fils qui aime, et non la terreur d'un eſclave qui tremble, parcequ'il eſt coupable.„

CHAPITRE XXVIII.

La Bibliotheque du Roi.

J'en étois-là de mon rêve, lorsqu'une maudite porte tournante, ſituée au chevet de

de mon lit, en criant ſur ſes gonds fit une révolution dans mon ſommeil. Je perdis de vue et mon guide et la ville; mais l'eſprit toujours frappé du tableau qui s'y étoit vivement imprimé, je retombai heureuſement dans le même ſonge. J'etois ſeul alors, abandonné à moi-même: il faiſoit grand jour; et par ſimpathie je me trouvois à la bibliotheque du roi; mais j'eus beſoin de m'en aſſurer plus d'une fois.

Au lieu de ces quatre ſalles d'une longueur immenſe et qui renfermoient des milliers de volumes, je ne decouvris qu'un petit cabinet où étoient pluſieurs livres qui ne me parurent rien moins que volumineux. Surpris d'un ſi grand changement, je n'oſois demander ſi un incendie fatal n'avoit pas dévoré cette riche collection? — Oui, me répondit-on, c'eſt un incendie, mais ce ſont nos mains qui l'ont allumé volontairement.

J'ai peut-être oublié de vous dire que ce peuple eſt le plus affable du monde, qu'il a un reſpect tout particulier pour les vieillards, et qu'il répond aux queſtions qu'on lui fait, non en françois, qui interroge en répondant. Le bibliothécaire, qui étoit un véritable homme de lettres s'avan-

ça vers moi, et pesant toutes les objections ainsi que les reproches que je lui faisois, il me tint le discours suivant.

Convaincus par les observations les plus exactes que l'entendement s'embarasse de lui-même dans mille difficultés étrangeres, nous avons découvert qu'une bibliotheque nombreuse étoit le rendez-vous des plus grandes extravagances et des plus folles chimeres. De votre tems, à la honte de la raison, on écrivoit, puis on pensoit. Nos auteurs suivent une marche toute opposée: nous avons immolé tous ces auteurs qui ensevelissoient leurs pensées sous un amas prodigieux de mots ou de passages.

Rien n'égare plus l'entendement que des livres mal faits; car les premieres notions une fois adoptées sans assez d'attention, les secondes deviennent des conclusions précipitées, et les hommes marchent ainsi de préjugé en préjugé et d'erreur en erreur. Le parti qu'il nous restoit à pendre étoit de reédifier l'edifice des connoissances humaines. Ce projet paroissoit infini; mais nous n'avons fait qu'écarter les inutilités qui nous cachoient le vrai point de vue: comme pour créer le palais du Louvre il n'a fallu que renverser les masures qui le masquoient de

toutes

toutes parts; les ſciences dans ce labyrinthe de livres ne faiſoient que tourner et circuler, revenant ſans ceſſe au même point ſans s'élever, et l'idée exagérée de leurs richeſſes ne faiſoit que déguiſer l'indigence réelle.

En effet, que contenoit cette multitude de volumes? Ils étoient pour la pluspart des répétitions continuelles de la même choſe. La philoſophie s'eſt préſentée à nos yeux ſous l'image d'une ſtatue toujours célébre, toujours copiée, mais jamais embellie, elle nous paroit plus parfaite dans l'original, et ſemble dégénérer dans toutes les copies d'or et d'argent que l'on a faites depuis; plus belle ſans doute, lorsqu'elle a été taillée en bois par une main presque ſauvage, que lorsqu'on l'a environnée d'ornement étrangers. Dès-que les hommes ſe livrant à leur pareſſeuſe foibleſſe s'abandonnent à l'opinion des autres, leurs talens deviennent imitateurs et ſerviles; ils perdent l'invention et l'originalité. Que de projets vaſtes et de ſpeculations ſublimes ont été éteints par le ſouffle de l'opinion! Le tems n'a voituré jusqu'à nous que les choſes legéres et brillantes qui ont eu l'approbation

de la multitude, tandisqu'il a englouti les penſées mâles et fortes qui étoient trop ſimples ou trop élevées pour plaire au vulgaire.

Comme nos jours ſont bornés di qu'ils ne doivent pas être conſumés dans une philoſophie puérile, nous avons porté un coup déciſif aux miſerables controverſes de l'école. — Qu'avés vous fait; achevez, s'il vous plait? D'un conſentement unanime, nous avons raſſemblé dans une vaſte plaine tous les livres que nous avons jugé ou frivoles ou inutiles ou dangereux; nous en avons formé une pyramide qui reſſembloit en hauteur et en groſſeur à une tour énorme: c'étoit aſſurément une nouvelle tour de Babel. Les journaux couronnoient ce bizarre édifice, et il étoit flanqué de toutes parts de mandemens d'evêques, de remontrances de parlemens, de requiſitoires et d'oraiſons funebres. Il étoit compoſé de cinq ou ſix cents mille commentateurs de huit cent mille volumes de jurisprudence, de cinquante mille dictionnaires, de cent mille poémes, de ſeize cents mille voyages et d'un milliard de romans. Nous avons mis le feu à cette maſſe épouvantable, comme un ſacrifice expiatoire offert à la vérité,

té, au bon ſens, au vrai goût. Les flammes ont devoré par torrent les ſottiſes des hommes, tant anciens que modernes. L'embraſement fut long. Quelques auteurs ſe ſont vu brulés tout vivans, mais leurs cris ne nous ont point arrêtes; cependant nous avons trouvé au milieu des cendres quelques feuilles des oeuvres de P***, de De la H***, de l'Abbé A***, qui, vu leur extrême froideur, n'avoient jamais pu être conſumées.

Ainſi nous avons renouvellé par un zêle éclairé ce qu'avoit exécuté jadis le zêle aveugle des barbares. Cependant comme nous ne ſommes ni injuſtes ni ſemblables aux Sarrazins qui chauffoient leurs bains avec des chef-d'oeuvres, nous avons fait un choix: de bons eſprits ont tiré la ſubſtance de mille volumes in folio, qu'ils ont fait paſſer tout entiére dans un petit in douze; à peu près comme ces habiles chymiſtes, qui expriment la vertu des plantes, le concentrent dans une phiole, et jettent le marc groſſier [1]).

1) Tout eſt revolution ſur ce globe: l'eſprit des hommes varie à l'infini le caractere national,

Nous avons fait des abregés de ce qu'il y avoit de plus important; on a réimprimé le meilleur: le tout a été corrigé d'après les vrais principes de la morale. Nos compilateurs sont des gens estimables et chers à la nation; ils avoient du goût, et comme ils étoient en état de créer, ils ont sçu choisir l'excellent, et rejetter ce qui ne l'étoit pas. Nous avons remarqué (car il faut être juste) qu'il n'appartenoit qu'à des siecles philosophiques de composer très peu d'ouvrages; mais que dans le vôtre où les connoissances réelles et solides n'étoient pas suffisamment établies, on ne pouvoit trop entasser

---

nal, change les livres et les rend méconnoissables. Est-il un seul auteur, s'il sait penser, qui puisse se flater raisonnablement de n'être point sifflé chez la génération suivante? Ne nous moquons-nous pas de nos dévanciers? Savons-nous les progrès que feront nos enfans? Avons-nous une idée des secrets qui tout à coup peuvent sortir du sein de la nature? Connoissons-nous à fond la tête humaine? Où est l'ouvrage fondé sur la connoissance réelle du coeur humain, sur la nature des choses, sur la droite raison? Notre physique ne nous présente-t-elle pas un océan dont à peine nous côtoyons les bords? Quel est donc ce visible orgueil qui s'imagine follement avoir posé les limites d'un art!

entaſſer les matériaux. Les manoeuvres doivent travailler avant les architectes.

Dans les commencemens chaque ſcience ſe traite par partie, chacun porte ſon attention ſur la portion qui lui eſt échue: rien n'echappe par ce moien; on obſerve les plus petits détails. Il étoit néceſſaire que vous fiſſiez une multitude innombrable de livres; c'étoit à nous de raſſembler ces parties diſperſées. Les hommes qui ont la tête vuide et des demi-lueurs, ſont d'éternels babillards: l'homme ſage et inſtruit parle peu, mais parle bien.

Vous voiez ce cabinet: il renferme les livres qui ont échappé aux flammes; ils ſont en petit nombre; mais ceux qui ſont reſtés ont merité l'approbation de notre ſiecle.

Curieux, je m'approchai, et conſultant la prémiere armoire, je vis qu'on avoit conſervé parmi les Grecs, Homére, Sophocle, Euripide, Demoſthene, Platon, et ſurtout notre ami Plutarque, mais on avoit brulé Herodote, Sapho, Anacréon et le vil Ariſtophane. Je voulus défendre un peu la cauſe du defunt Anacréon; mais on me donna les meilleures raiſons du monde, que je n'expoſerois point ici, parcequ'elles ne ſeroient point entendues de mon ſiécle.

Dans la deuxieme armoire, deſtinée aux auteurs latins je trouvai Virgile, Pline en entier, ainſi que Tite Live [2]; mais on avoit brulé Lucrece, à l'exception de quelques morceaux poétiques, parceque ſa phyſique eſt fauſſe et que ſa morale eſt dangereuſe. On avoit ſupprimé les longs plaidoyers de Cicéron, habile Rheteur plutôt qu'homme éloquent; mais on avoit conſervé ſes ouvrages philoſophiques, un de morceaux les plus précieux de l'antiquité. Salluſte étoit reſté. Ovide et Horace [3]) avoient été purgés; les odes du dernier paroiſſoient bien inférieures à ſes épitres. Séneque étoit reduit à un quart. Tacite avoit été couſervé; mais

2) Je viens de relire cet hiſtorien et j'ai reconnu que la vertu des Romains conſiſtoit à égorger le genre humain ſur l'hôtel de la patrie: c'étoient de bons citoyens et des hommes affreux.

3) Cet écrivain a toute la délicateſſe, toute la fleur d'eſprit, toute l'urbanité poſſible, mais il a été trop admiré dans tous les ſiecles. Sa Muſe inſpire un repos voluptueux, un ſommeil léthargique, une indifference douce et dangereuſe; elle doit plaire aux courtiſans et à toutes ces ames efféminées dont toute la morale ſe borne à ne voir que le préſent et à ne chérir que des jouiſſances ſolitaires.

mais comme il regne dans ſes écrits une teinte ſombre qui montre l'humanité en noir, et qu'il faut n'avoir pas une mauvaiſe idée de la nature humaine, parceque ſes tyrans ne ſont pas elle, on ne permettoit la lecture de cet 'auteur profond qu'à des coeurs bienfaits. Catulle avoit diſparu, ainſi que Patrone. Quintilien étoit d'un volume fort mince.

La troiſiéme armoire contenoit les livres anglois. C'étoit celle qui renfermoit le plus de volumes. On y rencontroit tous les Philoſophes qu'a produit cette isle guerriere, commerçante et politique. Milton, Shakeſpear, Pope, Young [4], Richardſon jouiſ-

4) M. le Tourneur a publié une traduction de ce Poëte qui a eu chez nous le ſuccès le plus decidé, le plus grand, le plus ſoutenu: tout le monde a lu ce livre moral, tout le monde y a admiré ce langage ſublime qui éleve l'ame, qui la nourrit et qui l'attache; parcequ'il eſt fondé ſur de grandes verités qu'il n'offre que de grands objets, et qu'il tire toute ſa dignité de leur réelle grandeur. Pour moi, je n'ai jamais rien lu de ſi original, de ſi neuf, même de ſi intereſſant. J'aime ce ſentiment profond qui, toujours le même, ſe nuance et ſe diverſifie à l'infini. C'eſt un fleuve

jouiſſoient encore de toute leur renommée. Leur genie créateur, ce génie que rien ne capti-

---

fleuve qui m'entraîne. Je goûte ces images fortes et vives dont la hardieſſe répond au ſujet qu'il embraſſe. On voit ailleurs de preuves plus méthodiques de l'immortalité de l'ame ; mais nulle part le ſentiment n'en eſt frappé comme ici. Le poëte bat le coeur, le ſoumet, le met hors d'état de raiſonner contre. Telle eſt donc la magie de l'expreſſion et la force de l'éloquence qui laiſſe l'aiguillon dans l'ame.

Young a raiſon, ſelon moi, contre la note que le cenſeur a exigée du traducteur, quand il veut que ſans la vue de l'éternité et des récompenſes la vertu ne ſoit qu'un nom, qu'une chimere : *aut virtus nomen inane eſt aut decus et pretium recte petit experiens vir.* Ne nous faiſons point de fantôme métaphyſique. Qu'eſt-ce qu'un bien dont il ne réſulte aucun bien, ni en ce monde ni en l'autre ? Quel bien réſulte en ce monde de la vertu pour le juſte infortuné ? Demandez-le à Brutus, à Caton, à Socrate mourant : voilà le Stoicien à la derniere épreuve ; avec de la bonne foi il découvrira la vanité de ſa ſecte. Je me ſouviens et me ſouviendrai toujours d'un mot frappant que dit J. J. Rouſſeau à un de mes amis. Rouſſeau parloit d'une propoſition à lui faire de fortune ſous une condition honteuſe, mais de nature à être ſécrette : Monſieur, diſoit-il, *je ne ſuis point*

captivoit, tandisque nous étions obligés de meſurer tous nos mots; l'énergie feconde deces

---

point matérialiſte, Dieu merci; ſi je l'euſſe été, je n'aurois pas valu mieux qu'eux tous; je ne connois que la recompenſe qui attache à la vertu.

J'avoue que je ne vaux pas mieux que Rouſſeau, et plut à Dieu que je le valuſſe! Mais ſi je me croyois tout mortel, dès l'inſtant je me ferois mon Dieu, je rapporterois tout à ma divinité, c'eſt-à dire à ma perſonne: je ferois ce qu'on appelle vertu, quand j'y gagnerois pour mon plaiſir; ce qu'on appelle vice de même: je volerois aujourdhui pour donner à mon ami ou à ma maîtreſſe; brouillé avec eux, demain je les volerois eux-mêmes pour mes menus plaiſirs: en tout cela je ſerois très conſequent, puiſque je ferois toujours ce qui ſeroit agréable à ma divinité. Au lieu qu'aimant la vertu à cauſe de la recompenſe, et cette recompenſe n'étant pas attachée à des actions arbitraires, il faut que je me règle non plus ſur ma fantaiſie momentanée, mais ſur la regle inflexible qu'a propoſé le rémunerateur éternel qui eſt auſſi le legislateur. Ainſi il faut que ſouvent je faſſe ce que je dois, quoiqu'il ne me plaiſe pas trop; et ſi ma liberté ſe decide au bien, malgré l'attrait contraire, alors je fais ce que je veux et non ce qui me plait. Si Dieu n'eut voulu nous mener que par le goût du beau, il ne nous eut donné qu'une ame raiſonnable, ſans y mêler la ſenſibi-

li-

de ces ames libres faiſoit l'admiration d'un ſiécle difficile. Le reproche futile que nous leur faiſions de manquer de goût, étoit effacé devant des hommes qui, amoureux d'idées vraies et fortes ſe donnoient la peine de lire et ſavoient enſuite méditer ſur leur lecture. On avoit rétranché cependant du nombre de philoſophes ces ſceptiques dangereux qui avoient voulu ébranler les fondemens de la morale. Ce peuple vertueux, conduit par le ſentiment, avoit dédaigné ces vaines ſubtilités, et rien n'avoit pu lui perſuader que la vertu fût une chimere.

La quatrieme armoire offroit les livres Italiens. La Jeruſalem delivrée, le plus beau des poëmes connus, étoit à la tête. On avoit brulé une bibliotheque entiere de critiques faites contre ce poëme enchanteur. Le fameux traité de Délits et de Peines avoit reçu toute la perfection dont cet important ouvrage étoit ſuſceptible. Je fus agréablement ſurpris en voyant un nombre d'ouvrages penſés et philoſophiques ſortis du

---

lité du coeur: il nous méne par l'attrait des récompenſes, parcequ'il a fait de nous des êtres ſenſibles.

du ſein de cette nation; elle avoit briſé le talismann qui ſembloit devoir perpétuer chez elle la ſuperſtition et l'ignorance.

Enfin j'arrivai en face des ecrivains françois. Je portai une main avide ſur les trois prémiers volumes: c'étoient Deſcartes, Montaigne et Charron. Montaigne avoit ſouffert quelque retranchement; mais comme il eſt le philoſophe qui a mieux connu la nature humaine on avoit conſervé ſes écrits, quoique toutes ſes idées ne ſoient pas abſolument irreprochables. On avoit brulé et Mallebranche le viſionnaire, et le triſte Nicole, et l'impitoyable Arnold et le cruel Bourdaloue. Tout ce qui concernoit les diſputes ſcholaſtiques étoit tellement anéanti, que lorsque je parlai des lettres provinciales et de la deſtruction des Jeſuites, le ſavant bibliothécaire fit un anachronisme des plus conſidérables: je le relevai poliment et il me remercia avec ſincérité. Je ne pus jamais rencontrer ces lettres provinciales, ni l'hiſtoire même plus moderne qui contenoit le détail de cette grande affaire: elle étoit alors bien petite! On parloit des Jéſuites comme nous parlons aujourdhui des anciens Druides.

On

On avoit fait rentrer dans le néant dont elle n'auroit jamais dû ſortir, cette foule de Théologiens dits *peres d'égliſe*, les écrivains les plus ſophiſtiques, les plus bizarres, les plus obſcurs, les plus déraiſonnables, qui furent jamais diamétralement oppoſés aux Loke, aux Clarke, ils ſembloient (me dit le bibliothecaire) avoir poſé les bornes de la démence humaine.

J'ouvrois, je feuilletois, je cherchois les écrivains de ma connoiſſance. Ciel, quelle deſtruction! que de gros livres évaporés en fumée! Où eſt donc ce fameux Boſſuet, imprimé de mon tems en quatorze volumes in quarto? Tout a diſparu me dit-on — Quoi! cet aigle, qui planoit dans la haute région des airs, ce génie.... En conſcience, que pouvions nous conſerver? Il avoit du génie, d'accord [5]) mais il en a fait un pitoyable uſage. Nous avons

5) Quels ſervices n'auroient pas pu rendre à la raiſon humaine des hommes tels que, Luther, Calvin, Melanchton, Eraſme, Boſſuet, Paſchal, Arnaud, Nicole, &c. s'ils euſſent employé leur génie à attaquer les erreurs de l'eſprit humain, à perfectionner la morale, la legislation, la phyſique, au lieu de combattre ou d'établir quelques dogmes ridicules?

avons adopté la maxime de Montaigne: *Il ne faut pas s'enquérir quel eſt le plus ſavant, mais quel eſt le mieux ſavant.* L'hiſtoire univerſelle de ce Boſſuet n'étoit qu'un pauvre ſquelette chronologiqne [6] ſans vie et ſans couleur; puis il avoit donné un tour ſi forcé, ſi extraordinaire aux longues réflexions qui accompagnoient cette maigre production que nous avons peine à croire qu'on ait lu cet ouvrage pendant plus de cinquante années. — Mais du moins ſes oraiſons funebres .... — Nous ont fort irrité contre lui. C'étoit bien là le miſérable langage de la ſervitude et de la flatterie. Qu'eſt-ce qu'un Miniſtre du Dieu de paix, du Dieu

6) Pour donner un air de verité à la chronologie, on a formé des époques, et c'eſt ſur ce fondement illuſoire qu'on a élévé l'édifice de cette ſcience imaginaire. Elle a été entiérement livrée au caprice. On ne ſait à quel tems rapporter les principales revolutions du globe et l'on veut aſſigner dans quel ſiécle tel roi a vécu. La ſomme des erreurs repoſe à ſon aiſe à l'aide même des calculs chronologiques; on part. par exemple, de la fondation de Rome, et cette fondation eſt appuyée ſur des probabilités ou plutôt ſur des ſuppoſitions.

Dieu de vérité, qui monte en chaire pour louer un politique ſombre, un miniſtre avare, une femme vulgaire, un héros meurtrier, et qui tout occupé, comme un poëte, d'une deſcription de bataille, ne laiſſe pas échapper un ſeul ſoupir ſur cet horrible fléau qui déſole la terre? En ce moment il ne penſoit point à ſoutenir les droits de l'humanité, à préſenter au Monarque ambitieux, par l'organe ſacré de la religion, des verités fortes et terribles; il ſongeoit plutôt, à faire dire: *voilà un homme qui parle bien; il fait l'éloge des morts lorsque leurs cendres ſont encore tiedes, à plus forte raiſon donnera-t-il une bonne doſe d'encens aux rois qui ne ſont pas décédés.*

Nous ne ſommes point amis de ce Boſſuet; outre qu'il étoit un homme orgueilleux, dur, un courtiſan ſouple et ambitieux, c'eſt lui qui a accrédité ces oraiſons funebres qui depuis ſe ſont multipliées comme les flambeaux funeraires, et qui, comme eux, exhalent en paſſant une odeur empoiſonnée. Ce genre nous a paru le plus mauvais, le plus futile, le plus dangereux de tous, parcequ' il étoit tout à la fois faux, froid, menteur, fade, impudent;

ence

ene qu'il contrediſoit toujours le cri public qui alloit frapper les murailles où l'orateur, qui declamoit avec faſte, rioit lui-même tout bas des coûleurs menſongéres dont il paroit ſon idole.

Voyez ſon rival, ſon vainqueur doux et modeſte, cet aimable, ce ſenſible Fénélon, auteur du Telemaque et de pluſieurs autres ouvrages que nous avons ſoigneuſement conſervés, parcequ'on y trouve l'accord rare et heureux de la raiſon et du ſentiment[7]). Avoir compoſé le Telemaque à la cour de Louis XIV, nous ſemble une vertu étonnante, admirable. Certainement le Monarque n'a pas compris le livre et c'eſt ce

7) L'Academie Françoiſe a propoſé ſon éloge pour le prochain prix d'éloquence. Mais ſi l'ouvrage eſt ce qu'il doit être, l'Académie ne pourra couronner le diſcours. Pourquoi donner des ſujets qu'on ne ſauroit traiter dans toute leur plénitude?

Au reſte, j'aime ce genre, où en diſcutant le génie d'un grand homme, on diſcute et on approfondit l'art auquel il s'eſt adonné. Nous avons eu d'excellens ouvrages en ce genre et ſurtout ceux de M. Thomas. C'eſt le livre le plus inſtructif que l'on puiſſe mettre entre les mains d'un jeune homme; il y puiſera à la fois, et d'utiles connoiſſances et un amour raiſonné de la gloire.

qu'on peut avancer de plus favorable en ſon honneur. Sans donte il manque à cet ouvrage des lumiéres plus vaſtes, des connoiſſances plus approfondies; mais que dans ſa ſimplicité il a de force, de nobleſſe et de vérité! Nous avons mis à côte de cet écrivain les oeuvres du bon Abbé de St. Pierre, dont la plume étoit foible, mais dont le coeur étoit ſublime. Sept ſiecles ont donné à ſes grandes et belles idées la maturité convenable. C'étoient ceux qui le railloient d'être viſionnaire, qui embraſſoient de pures chimeres. Ses rèves ſont devenus des réalités.

Parmi les poëtes François je revis Corneille, Racine, Moliere; mais on avoit brulé leurs commentaires [8]). Je fis au bibliothecaire la queſtion que l'on fera

8) Ils ſont l'ouvrage ou de l'envie ou de l'ignorance. Ces commentateurs me font pitié avec leur zêle pour les loix de la grammaire. Le plus cruel deſtin qui attend l'homme de génie de ſon vivant ou après ſa mort, eſt d'être jugé par le pédantiſme: il ne ſait rien voir, rien ſentir. Ces malheureux critiques qui marchent de mots en mots, reſſemblent à ces vues myopes qui, au lieu d'embraſſer un tableau de *le ſueur* on du *Pouſſin*, viſitent ſtupidement chaque trait, et n'apperçoivent jamais l'enſemble.

fera encore probablement pendant ſept cent années : auquel donneriésvous la préférence des trois ? — Nous n'entendons plus gueres Moliere, me repondit-il ; les moeurs qu'il a peintes ont paſſé. Nous perſons qu'il a plus frappé le ridicule que le vice, et vous aviez plus de vices que de ridicules [9]). Pour les deux tragiques, dont les couleurs étoient plus durables, je ne ſais comment un homme de votre âge peut faire une pareille queſtion. Le peintre du coeur humain par excellence, celui qui éléve et agrandit le plus l'ame, celui qui a le mieux connu le choc des paſſions et la profondeur de la politique, avoit ſans doute plus de gé-

9) Il eſt faux, comme on l'a avancé dans un éloge de Moliere, que la guériſon du ridicule ſoit plus aiſée que celle du vice ; mais quand cela ſeroit, à quelle maladie du coeur humain doit-on apporter les premiers remedes ? Le poëte deviendra-t-il complice de la perverſité générale, en adoptant le prémier les miſérables conventions qu'ont fait les méchans pour mieux déguiſer leur ſcélérateſſe ? Malheur à qui ne ſent pas tout l'effet que peut produire une excellente piéce de théatre, et ce qu'a de ſublime l'art qui de tous les coeurs ne fait qu'un coeur.

nie [10]) que ſon rival harmonieux, qui, avec un ſtyle plus pur, plus exact, eſt moins fort, moins ſerré, n'a eu ni ſa vue perçante, ni ſon élévation, ni ſa chaleur, ni ſa logique, ni la diverſité prodigieuſe de ſes caracteres. Ajoutez le but moral toujours marqué dans Corneille; il élance l'homme vers l'élément de toutes les vertus, vers la liberté. Racine, après avoir efféminé ſes héros, efféminе ſes ſpectateurs [11]). Le goût eſt l'art de relever les petites choſes: en ce cas Corneille en avoit moins que Racine. Le tems, juge ſouverain, qui anéantit également et les éloges et les critiques, le tems a prononcé et a mis une grande diſtance entre ces deux écrivains: l'un

---

10) Corneille a ſouvent un air de franchiſe de liberté et de ſimplicité originale et même quelque choſe de plus naturel que Racine.

11) Racine et Boileau étoient deux plats courtiſans, qui approchoient du monarque avec l'étonnement de deux bourgeois de la rue St. Denis. Ce n'étoit pas ainſi qu' Horace fréquentoit Auguſte. Rien de plus petit que les lettres de ces deux poëtes extaſiés de ſe trouver à la cour. Il eſt difficile de concevoir de plus baſſes platitudes. Enfin Racine mourut de chagrin, parceque Louis XIV. l'avoit régardé de travers en traverſant l'oeil de boeuf.

l'un eſt un génie du premier ordre; l'autre, à quelques traits près empruntés des Grecs n'eſt qu'un bel eſprit, comme on l'a apprécié dans ſon ſiécle même. Dans le vôtre, les hommes n'avoient plus la même énergie; on vouloit du fini, et le grand a toujours quelque choſe de rude et de groſſier; le ſtyle étoit devenu le mérite principal, comme il arrive chez toutes les nations affoiblies et corrompues.

Je retrouvai le terrible Crébillon qui a peint le crime ſous les couleurs effrayantes qui le caractériſent. Ce peuple le liſoit quelque fois, mais on ne pouvoit conſentir à le voir jouer.

On peut bien s'imaginer que je reconnus mon ami la Fontaine [12]) également chéri et toujours lu. C'eſt le premier des poëtes moraliſtes, et Moliere, juſte appréciateur, avoit preſſenti ſon immortalité. Il eſt vrai que la fable eſt le ton allégorique de l'eſclave qui n'oſe parler à ſon maître, mais comme elle tempere en même

12) C'eſt le confident de la Nature, c'eſt le poëte par excellence, et j'admire l'audace de ceux qui font des fables après lui avec la préſomption de l'imiter.

tems ce que la verité peut avoir de dur, elle doit être longtems précieuſe ſur un globe livré à toutes ſortes de tyrans. La ſatyre n'eſt peut-être que l'arme du déſeſpoir.

Que ce ſiécle avoit mis ce fabuliſte inimitable au deſſus de ce Boileau [13]) qui (comme dit l'Abbé Coſtard) faiſoit le dictateur au Parnaſſe, et qui, privé d'invention, de génie, de force, de grace et de ſentiment, n'avoit été qu'un verſificateur exact et froid. On avoit conſervé pluſieurs autres fables, entre autres quelques-unes de la Motte et celles de Nivernois [14]).

Le

---

13) Le critique qui, au lieu d'éclairer un auteur, ne veut que l'humilier, décele ſa vanité, ſon ignorance et ſa jalouſie; ſa malignité ne peut lui permettre d'appercevoir nettement le bon et le mauvais d'un ouvrage. La critique n'eſt permiſe qu'à celui en qui les lumiéres, le diſcernement et la probité ne ſont altérés par aucun interêt perſonnel. O critique! comprends-toi bien, et ſi tu veux juger ſainement de quelque choſe, juges que livré à tes ſeules lumiéres tu ne ſais juger de rien.

14) Dans ſept cents ans on ne ſe ſouviendra probablement point que ce charmant fabuliſte a été un duc, un cordon bleu, mais bien qu'il fut un philoſophe ingénieux.

Le Poëte Rouſſeau me parut bien chétif: on avoit gardé quelques odes et cantates; mais pour ſes triſtes épitres, ſes fatigantes et dures allégories, ſa Mandragore, ſes épigrammes, ouvrage d'un coeur depravé, on penſe bien que de telles ordures avoient ſubi le feu qu'elles meritoient depuis long-tems. Je ne peux nombrer ici toutes les ſalutaires mutilations qui avoient été faites dans pluſieurs livres, d'ailleurs renommés. Je ne vis aucun de ces Poëtes frivoliſtes qui n'avoient flatté que le goût de leur ſiecle, qui avoient répandu ſur leurs objets les plus ſérieux ce vernis trompeur de l'eſprit qui abuſe la raiſon [15]): toutes ces ſaillies d'une imagination légére et emportée, reduites à leur juſte valeur, s'etoient évaporées, comme ces étincelles qui ne brillent avec plus de vivacité que pour s'éteindre plutôt. Tous ces Romanciers, ſoit hiſtoriques, ſoit moraux, ſoit politiques, chez qui les vérités iſolées ne s'etoient rencontrées que par hazard, qui n'avoient pas ſçu les lier en-

15) Lorsqu'Hercule vit dans le temple de Venus la ſtatue d'Adonis, ſon favori, il s'écria: *Il n'y a point de divinité en toi.* On peut appliquer ce mot à tant d'ouvrages polis, delicats, ingénieux, efféminés.

ſemble et les fortifier par leur liaiſon, et ceux qui n'avoient jamais vu un objet ſous toutes ſes faces et dans tous ſes rapports, et ceux enfin qui, égarés par l'eſprit de ſyſteme, n'avoient vu, n'avoient ſuivi que leurs propres idées; tous ces écrivains, dis-je, trompés par l'abſence ou la préſence du génie, étoient diſparu, ou avoient été ſoumis à la ſerpe d'une judicieuſe critique, laquelle n'étoit plus un inſtrument de dommage [16]).

La ſageſſe et l'amour de l'ordre avoient préſidé à cet utile abatis. Ainſi dans ces forêts épaiſſes où les branches entrelaſſées faiſoient diſparoitre les routes où regnoit une ombre éternelle et mal ſaine, ſi l'induſtrie de l'homme y porte le fer et la flamme, on voit naitre et les ſentiers fleuris et les doux rayons du ſoleil; il diſſipe les ténebres; la verdure plus animée recrée les yeux du voyageur qui peut traverſer les routes ſans crainte ni dégoût. J'apperçus dans

16) Un bon eſprit devroit indiquer un catalogue raiſonné et approfondi des meilleurs livres en tout genre et l'ordre et la maniére de les lire, donner les propres obſervations qu'il auroit faites et indiquer dans d'autres les morceaux les plus propres à faire penſer.

dans un coin un livre curieux et qui me parut bien fait; il avoit pour titre: *des Reputations uſurpées;* il motivoit les raiſons qui avoient décidé de l'extinction de pluſieurs livres, et du mépris attaché à la plume de certains écrivains, admirés néanmoins de leur ſiécle. Le même livre redreſſoit les torts des contemporains des grands hommes, quand leurs adverſaires avoient été injuſtes, jaloux ou aveugles par quelque autre paſſion[17]).

Je tombai ſur un Voltaire. O ciel! m'écriai-je, qu'il a perdu de ſon embonpoint! Où ſont ces vingt-ſix volumes *in-quarto*, emanés de ſa plume brillante, intariſſable? Si ce celébre écrivain revenoit au monde, qu'il ſeroit étonné! — Nous avons été obligés d'en brûler une bonne partie, me repondit-on. Vous ſavez que ce beau génie a payé un peu fort à la foibleſſe

17) Il reſte un beau livre à faire, quoique déja fait: ***Des grands événémens par de petites cauſes.*** Mais quel eſt l'homme qui ſaiſira le véritable fil? J'en indiquerai un autre qui conviendroit fort à notre ſiecle: *des hommes en place qui ſe ſont rendus perſecuteurs pour ſervir la baſſeſſe de ceux qu'ils mépriſoient.* Encore un autre: *les crimes des ſouverains.*

bleſſe humaine. Il précipitoit ſes idées et ne leur donnoit pas le tems de mûrir. Il préféroit tout ce qui avoit un caractére de hardieſſe à la lente diſcuſſion de la vérité. Rarement auſſi avoit-il de la profondeur. C'étoit une hirondelle rapide, qui friſoit avec grace et légéreté la ſurface d'un large fleuve, qui buvoit, qui humectoit en courant; il faiſoit du génie avec de l'eſprit. On ne peut lui refuſer la premiere, la plus grande des vertus, l'amour de l'humanité. Il a combatu avec chaleur pour les interêts de l'homme. Il a déteſté, il a flétri la perſécution, les tyrans de toute eſpéce. Il a mis ſur la ſcéne la morale raiſonnée et touchante. Il a peint l'héroïſme ſous ſes véritables traits. Il a été enfin le plus grand poëte des François. Nous avons conſervé ſon poëme, quoique le plan en ſoit mesquin; mais le nom de *Henri* IV. le rendra immortel. Nous ſommes ſurtout idolâtres de ſes belles tragédies, où regne un pinceau ſi facile, ſi varié, ſi vrai. Nous avons conſervé tous les morceaux de proſe où il n'eſt pas bouffon, dur ou mauvais plaiſant: c'eſt là qu'il eſt vraiment original [18]).

Mais

18) Je chéris le peintre de la nature, qui laiſſe jouer ſon pinceau ſur la toile, qui préfére

Mais vous ſavés que vers les quinze dernieres années de ſa vie, il ne lui reſtoit plus que quelques idées qu'il repréſentoit ſous

---

ſére une certaine liberté franche et hardie, qui vivifie les couleurs; à cette exactitude froide, à cette regularité, qui me rappelle ſans ceſſe l'art et ſon menſonge. O! qu'il ſera brillant, l'écrivain, livré tout entier à ſon génie, qui s'abandonne à des négligences volontaires, ſeme d'une main légére des traits heureux et mêlangés, daigne avoir des défauts, ſe plaît dans un certain desordre et n'eſt jammais ſi intéreſſant que lorsqu'il ſe montre irrégulier. Voilà l'homme de goût par excellence: il ſait que l'ennuyeuſe ſimmétrie n'enchante que les ſots, que toutes les imaginations vives aiment qu'on leur prête encore des ailes, que c'eſt à cette vivacité heureuſe qui reveille l'ame, qu'on doit la foule des lecteurs; que comme le feu élémentaire, l'écrivain doit toujours être en action. Mais ce ſecret n'eſt que pour le petit nombre; le plus grand travaille, ſue, fait mille efforts, aſpire à une perfection glaçante. Celui qui eſt né pour écrire, vif, étincellant, rapide au deſſus de regles, jette du même trait de plume et ſon idée et le plaiſir dans l'ame du lecteur. Voilà Voltaire: c'eſt un cerf qui parcourt le champ de la litterature; et ſes prétendus imitateurs, ſes froids copiſtes, tels que la H*** et autres auteurs congelés, ſont des tortues rampantes.

ſous cent faces diverſes. Il rabachoit perpétuellement la même choſe. Il livroit le combat à des gens qu'il auroit du mépriſer en ſilence. Il a eu le malheur d'écrire des injures plates et groſſieres contre J. J. Rouſſeau, et une fureur jalouſe l'égaroit tellement alors qu'il écrivoit ſans eſprit. Nous avons été obligés de brûlér ces miſeres, qui l'eurent infailliblement deshonoré dans la poſtérité la plus reculée. Jaloux de ſa gloire plus qu'il ne le fut, pour conſerver le grand homme nous avons detruit la moitié de lui même.

Meſſieurs, je ſuis charmé, edifié, de trouver ici J. J. Rouſſeau tout entier. Quel livre que cet Emile [19]). Quelle ame ſenſible répandue dans ce beau Roman de la Nouvelle Héloïſe! Que d'idées fortes, étendues et politiques dans ſes lettres de la Montagne! Quelle fierté, quelle vigueur dans ſes autres productions! Comme il penſe, et comme il fait penſer! Tout me paroit digne d'être lu — Nous en avons jugé ainſi, reprit le bibliothecaire. L'orgueil

19) Que de platitudes imprimées contre cet immortel ouvrage! Comment un homme oſe-t-il écrire lors même qu'il ne ſait pas lire!

gueil étoit bien petit et bien cruel dans votre ſiecle, ajouta-t il: vous ne l'avez pas entendu, en verité; la frivolité de votre eſprit ne s'eſt pas donné la peine de le ſuivre: il avoit quelque raiſon de vous dédaigner. Vos philoſophes eux-mêmes ont été peuples -- Mais je crois que nous ſommes d'accord ſur ce Philoſophe, nous nous entendons, il eſt inutile d'en dire davantage.

En dérangeant les livres de la derniere armoire, je revis avec plaiſir pluſieurs ouvrages jadis chers à ma nation: L'eſprit des loix, l'hiſtoire naturelle, le livre de l'Eſprit, commenté en quelques endroits [20]). On n'avoit pas oublié l'Ami des Hommes, le Béliſaire, les oeuvres de Linguet; ni les diſcours éloquens de Thomas [21]) de St. Servan, de Dupa-

20) L'araignée tire du poiſon de la même roſe d'où l'abeille extrait un miel doux, ainſi un méchant trouve ſouvent de quoi nourrir ſa perverſité dans le même livre où un ſage rencontre ſon plus grand contentement.

21) Il n'y a plus de tribune aux haranges; mais l'eloquence n'eſt point décédée: elle parle, elle tonne encore quelque fois, et ſi elle ne peut rallumer en nous les ſentimens vertueux, du moins elle nous confond et nous fait rougir.

Dupaty, de le Tourneur, et les Entretiens de Phocion. Je reconnus les ouvrages nombreux et philoſophiques que le ſiecle de Louis XV. avoit produit [22]). On avoit refait l'Enciclopédie ſur un plan plus heureux. Au lieu de ce miſérable goût de réduire tout en dictionnaire, c'eſt-à-dire, de hacher les ſciences par morceaux, on avoit préſenté chaque art en entier. On embraſſoit d'un coup d'oeil leurs différentes parties; c'étoient des tableaux vaſtes et précis qui ſe ſuccédoient avec ordre; ils étoient liés entre eux par le fil d'une methode intéreſſante et ſimple. Tout ce qu'on avoit écrit contre la religion chrétienne, avoit été brûlé comme livres devenus abſolument inutiles.

Je demandai les hiſtoriens, et le bibliothécaire me dit; ce ſont en partie nos peintres qui ſe ſont chargés de cet emploi. Les faits ont une certitude phyſique, qui eſt du reſſort de leur pinceau. Qu'eſt-ce que l'hiſtoire? Ce n'eſt au fond que la ſcience de

22) La philoſophie qui s'occupe de la nature de l'homme, de la pollitique et des moeurs, s'empreſſe à répandre des lumieres utiles; ſes détracteurs ſont des ſots, ou de mauvais citoyens.

des faits. Les réflexions, les raiſonnemens ſont de l'hiſtorien et non de la choſe même; mais auſſi les faits ſont innombrables. Que de bruits populaires, de fables ſurannées! de détails ſans fin. Les affaires de chaque ſiecle ſont les plus intéreſſantes de toutes pour les contemporains, et dans tous les ſiecles ce ſont les ſeules qu'ils n'ont pu approfondir.

On a écrit laborieuſement des faits antiques, étrangers, tandisque l'on détournoit ſon attention des faits préſens. L'eſprit de conjecture brille aux depens de l'exactitude. Les hommes ont ſi peu connu leur foibleſſe, que pluſieurs ont oſé entreprendre des hiſtoires univerſelles; plus inſenſés que ces bons Indiens qui donnoient du moins quatre éléphans pour baſe au monde phyſique. Enfin l'hiſtoire a été ſi défigurée, ſi hériſſée de menſonges, de réflexions puériles, que le roman devant tout eſprit ſenſé a paru trouver grace en comparaiſon de ces hiſtoires, où, comme ſur une mer ſans rives, on naviguoit ſans bouſſole [23]).

Nous

23) En réfléchiſſant ſur la nature de l'eſprit humain, on peut reconnoitre l'impoſſibilité

Nous avons fait un rapide extrait, peignant les siécles à grand traits et ne montrant que les personnages qui ont veritablement influé sur le destin des empires [24]. Nous avons omis ces regnes où l'on ne voit que des batailles et des exemples de fureur. Il a fallu les taire, et ne présenter que ce qui pouvoit faire l'honneur de l'homme. Il est peut-être dangereux de tenir regiſtre de tous les excès où s'est porté le crime. Le nombre des coupables semble servir

---

d'une hiſtoire ancienne, véritable. La moderne choque moins le vraiſemblable ; mais du vraiſemblable à la vérité il y a toujours presque auſſi loin que de la vérité au menſonge. Auſſi n'apprenons-nous rien dans les hiſtoires modernes. Chaque hiſtorien accommode les faits à ſes idées, à peu près comme un cuiſinier apprête des viandes à ſa maniére : il faut diner au goût du marmiton ; il faut lire au gré de l'écrivain.

24) Je ne ſais pourquoi en écrivant l'hiſtoire on dit le regne des Charles VI, de Louis XIII ? C'eſt une maniére fautive de s'énoncer. Cela induit en erreur un lecteur qui n'eſt pas philoſophe. Un monarque qui le plus ſouvent n'a point influé ſur ſon ſiecle, doit rentrer dans la claſſe des hommes obſcurs, et l'on doit dire par exemple, après la mort de Henri IV, *nous allons peindre le ſiecle de Richelieu.*

ſervir d'excuſe ; et moins on voit d'attentats, moins on eſt tenté d'en commettre. Nous avons traité la nature humaine, comme ce fils reſpectueux qui craignit de faire rougir ſon pere et qui couvrit d'un voile les déſordres de l' yvreſſe.

Je m' approchai du bibliothécaire, et je lui demandai tout bas à l' oreille l' hiſtoire du ſiecle de Louis XV, pour ſervir de ſuite au ſiecle de Louis XIV. de Voltaire. Cette hiſtoire avoit été compoſée dans le vingtième ſiecle. Je n' en lus jamais de plus curieuſe, de plus étonnante, de plus ſinguliere. L' hiſtorien, en faveur de la bizarrerie des circonſtances, n' avoit ſacrifié aucun détail. Ma curioſité, mon étonnement redoubloient à chaque page. J' appris à reformer pluſieurs de mes idées, et je compris que le ſiecle où l'on vit, eſt pour nous le ſiecle le plus reculé. Je ris, j' admirai beaucoup, mais je pleurai pour le moins tout autant. ... Je n' en puis dire ici davantage : les événemens actuels ſont comme ces pâtés qui ne deviennent bons à manger que lorsqu' ils ſont refroidis [25]).

25) Tout ſe fait à la longue. Les ſecrets qu'on croyoit exactement renfermés, vont ſe ren-

CHAPITRE XXIX.

Les Gens de Lettres.

En ſortant de la bibliotheque, un particulier qui ne m'avoit pas dit un mot depuis trois heures, m'arrêta, et nous liâmes converſation enſemble Elle tomba ſur les gens de lettres. J'en ai peu connu de mon tems, lui dis-je; mais ceux que j'ai fréquentés, étoient doux, honnêtes, modeſtes, pleins de probité. Auroient-ils eu des défauts, ils les rachetoient par tant de qualités precieuſes qu'il auroit fallu être incapable d'amitié pour ne point s'attacher à eux. L'enoie, l'ignorance et la calomnie ont défiguré le caracteres des autres? Car tout homme public eſt expoſé aux ſots diſcours du valgaire; tout aveugle qu'il eſt, il prononce hardiment [1]). Les grands, privés pour la plupart de ta-

---

rendre au public, comme les riviéres vont à la mes: nos reveux ſauront tout.

1) Tel homme incapable d'écrire une ligne, mais qui a le talent verbal de la Satyre, à force de fronder tous les livres, de dépriſer tous les auteurs et de flatter ainſi la malignité, s'eſt enfin perſuadé qu'il eſt lui-même un homme de goût et d'un tact fin; il ſe trompe, dans le jugement qu'il porte de ſoi, et dans le jugement qu'il porte des autres.

talens comme de vertus, étoient jaloux de ce qu'ils attachoient les regards de la nation, et feignoient de les mépriſer [2]). Ces écrivains avoient encore à combattre le goût dédaigneux du public, qui d'autant

2) Ce n'eſt point aux plus puiſſans monarques, ni aux princes les plus riches: ni aux gouverneurs particuliers d'une nation, que la plupart des Etats doivent leur ſplendeur, leur force et leur gloire. Ce ſont de ſimples particuliers qui ont fait des progrès étonnans dans les arts, dans les ſciences, dans l'art même de gouverner. Qui a meſuré la terre? qui a decouvert le ſyſtême du ciel? qui a mis en jeu ces curieuſes manufactures qui habillent les nations? qui a écrit l'hiſtoire naturelle? qui a ſcruté les profondeurs de la chymie, de l'anatomie, de la botanique? Encore un coup ce ſont de ſimples particuliers. Ils doivent aux yeux du ſage eclipſer ces prétendus grands, nains orgueilleux, qui ne ſe nourriſſent que de leur propre vanité. Ce ne ſont pas en effet ces rois, ces miniſtres, ces gens conſtitués en autorité, qui ſont les véritables, maîtres du monde; ce ſont ces hommes ſupérieurs, dont la voix puiſſante a dit à leur ſiecle: *Bannis tel préjugé imbécille, penſe d'une maniere plus élevée, avilis ce que tu as follement reſpecté, et reſpecte ce que tu aviliſſois par ignorance; profite de tes ſottiſes paſſées pour mieux connoître les droits de l'homme; adopte toutes mes idées: ta route eſt tracée, marche, je te reponds du ſuccès.*

plus avare de louanges qu'il étoit riche de leurs travaux, abandonnoit quelques fois des chef-d'oeuvres pour aller s'extaſier à quelques plates bouffonneries. Enfin ils avoient beſoin du plus grand courage pour ſe ſoutenir dans une carriere où l'orgueil des hommes leur offroit mille dégoûts; mais ils ont bravé et l'inſolent mépris des grands, et les propos imbécilles du vulgaire: la renommée juſte, en flétriſſant leurs adverſaires, a couronné leurs nobles efforts.

Je les reconnois à ce portrait, me dit poliment mon interlocuteur. Les gens de lettres ſont devenus les citoyens les plus reſpectables. Tous les hommes éprouvent le beſoin d'être émus, attendris; c'eſt le plaiſir le plus vif que l'ame puiſſe goûter. C'eſt à eux que l'Etat a confié le ſoin de développer ce principe des vertus. En peignant des tableaux majeſtueux, attendriſſans, terribles, ils rendent les hommes plus ſuſceptibles de tendreſſe, et les diſpoſent en perfectionnant leur ſenſibilité à toutes les grandes qualités dont elle eſt l'origine. Nous trouvons, pourſuivit-il, que les écrivains de votre ſiecle, du côté de la morale et des vues profondes et utiles, ont ſurpaſſé de beaucoup les écrivains du ſiecle

de

de Louis. XIV. Ils ont peint les fautes des rois, les malheurs des peuples, les ravages des paſſions, les efforts de la vertu, les ſuccès même du crime. Fideles à leur vocation [3]) ils ont eu le courage d'inſulter aux trophées ſanglans que la ſervitude et l'erreur avoient conſacrés à la tyrannie. Jamais la cauſe de l'humanité ne fut mieux plaidée; et quoi qu'ils l'aient perdue par une fatalité inconcevable, ces intrépides

3) Néron logeoit dans ſon palais la fameuſe *Locuſta*, ſavante dans l'art d'apprêter des poiſons ſubtils. Il étoit ſi jaloux de conſerver une femme auſſi utile à ſes deſſeins, qu'il lui donna des gardes. Ce fut elle qui compoſa le breuvage qui fit périr Britannicus. Comme l'effet du poiſon avoit noirci le viſage de ce malheureux prince, Néron fit étendre deſſus une couche de blanc qni n'offroit aux yeux que la pâleur d'une mort naturelle. Mais comme on le portoit au tombeau, une groſſe pluye qui ſurvint, lava le fard et mit en évidence ce que l'empereur vouloit déguiſer. Je trouve dans ce fait une aſſez juſte allégorie: les rois careſſent avec complaiſance des monſtres fideles; ſoit aveuglement, ſoit mépris des loix, ſoit confiance en leur pouvoir, ils croient en impoſer à l'oeil qui les contemple; mais bientôt l'hiſtoire eſt la pluie abondante qui emporte la couche menſongere et rend au crime la couleur qui lui eſt propre.

avocats n'en ſont pas moins demeurés couverts de gloire.

Tous ces traits de lumiere échappés à ces ames fortes et courageuſes, ſe ſont conſervés et transmis d'âge en âge [4]). Tel un germe longtems foulé aux pieds, eſt tout à coup transporté par un vent favorable; s'il trouve un abri commode, il croît, s'éleve, forme un arbre, dont le feuillage épais devient à la fois un ornement et un aſyle.

Si plus éclairés ſur la véritable grandeur, nous mépriſons le faſte et l'oſtentation des puiſſances, ſi nous avons tourné nos regards vers des objets dignes de la recherche des hommes, c'eſt aux lettres que nous en ſommes redevables [5]). Nos écrivains ont encore

---

4) Le commnn des eſprits, et ceux qui n'ont point approfondi juſqu' à un certain point les matieres du gouvernement, ſont bien éloignés d'appercevoir la liaiſon des ſpéculations des ſciences avec le bonheur et la richeſſe de l'Etat.

5) On peut avancer avec une eſpece de certitude, que les lumieres faiſant chaque jour de nouveaux progrès, deſcendant par degré dans preſque tous les états, anéantiront d'une maniere ſûre cette foule bizarre de loix, et y ſub-

core ſurpaſſé les vôtres en courage. Si quelque prince s'écartoit des loix, ils feroient revivre ce tribunal fameux à la Chine, ils graveroient ſon nom ſur l'airain terrible où ſa honte vivroit éternellement; l'hiſtoire eſt entre leurs mains l'écueil de la fauſſe gloire, l'arrêt porté contre les illuſtres criminels, le creuſet où le héros diſparoît s'il n'a pas été homme.

Eh! que les maîtres du monde, qui ſe plaignent que tout ce qui les approche reſſent la contrainte et la diſſimulation, ſoient confondus; n'ont-ils pas toujours auprès d'eux ces orateurs muets, indépendans, intrépides, qui peuvent les inſtruire ſans les offenſer, et qui n'ont auprès de leur trône ni faveurs à obtenir ni disgrace à craindre 6)?

ſubſtitueront des uſages plus naturels, plus ſenſés. La raiſon publique aura une volonté puiſſante et ſage qui changera la face des nations. Ce ſera l'imprimerie qui rendra cet important ſervice à l'humanité. Imprimons donc! et que tout le monde liſe, femmes, enfans, valets; &c. mais en même tems, n'imprimons que des choſes vraies, utiles, et méditons bien avant d'écrire.

6) J'ai lu une excellente tragédie d'Eſchyle, c'eſt ſon Promethée: l'allégorie eſt belle

et

Nous devons rendre juſtice à ces nobles écrivains, c'eſt qu'il n'eſt point d'état parmi les hommes qui ait mieux rempli ſa deſtination. Les uns ont foudroyé la ſuperſtition, les autres ont ſoutenu les droits des peuples; ceux-ci ont creuſé la mine féconde de la morale, ceux-là ont montré la vertu ſous les traits d'une indulgente ſenſibilité [7]).

Nous

---

et claire; c'eſt l'homme de génie qui accable un deſpote. Pour avoir éclairé les humains, pour leur avoir porté le feu céleſte, il eſt attaché au ſommet d'un rocher; brûlé lentement par les rayons du ſoleil, ſon corps change de couleur: les nymphes des bois, des campagnes, l'entourent en gémiſſant, le plaignent et ne peuvent le ſoulager. La furie lui met des fers aux pieds qui pénetrent jusques dans les chairs: mais au milieu de ſes tourmens le remords d'avoir été vertueux ne peut entrer dans ſon coeur.

7) Quelle récompenſe pour un auteur, ami du bien et de la vérité, lorsqu'en liſant ſon livre on laiſſe tomber deſſus une larme brûlante, losqu'il attire du fond du coeur un profond ſoupir, et que refermant le livre pour quelques momens on leve les yeux vers le ciel en formant des revolutions vertueuſes! Voilà ſans doute le plus beau ſalaire qu'il doive eſpérer. Que ſont auprès de ce triomphe les bruits diſcordans d'une renommée auſſi veine que paſſagere, auſſi incertaine qu'enviée?

Nous avons oublié les foibleſſes particulieres qu'en qualité d'hommes ils ont pu avoir. Nous ne voyons que cette maſſe de lumiere qu'ils ont formée, agrandie; c'eſt un ſoleil moral qui ne s'éteindra plus qu'avec le lambeau de l'univers!

— Je voudrois bien jouir de la préſence de vos grands hommes, car j'ai toujours eu un attrait particulier pour les bons écrivains; j'aime à les voir et ſurtout à les entendre. — Vous tombez fort bien: on ouvre aujourd'hui les portes de l'académie; l'on doit y recevoir un homme de lettres. — A la place, ſans doute, d'un académicien décédé? — Que dites-vous? le mérite doit-il attendre que le glaive du trépas ait frappé une tête pour venir occuper ſa place? Le nombre des académiciens n'eſt point fixé: chaque talent trouve ſa couronne; il en eſt aſſez pour les recompenſer tous [8]).

CHA-

8) Un auteur qui ne fait pas une grande ſenſation, peut aiſement ſe conſoler en ſongeant que dans un ſiecle moins éclairé il eut été un écrivain illuſtre; s'il étoit plus ſenſible aux progrès des connoiſſances humaines qu'aux intérêts de ſa vanité, au lieu de s'affliger il ſe rejouiroit de ne pouvoir ſortir de ſon obſcurité.

CHAPITRE XXX.

L'Académie Françoiſe.

Nous nous acheminâmes vers l'Académie Françoiſe: elle avoit conſervé ſon nom; mais que ſa ſituation étoit différente! que le lieu où elle tenoit ſes aſſemblées étoit changé! Elle n'habitoit plus le palais des rois. O révolution étonnante des âges! un pape s'eſt aſſis à la place des céſars! L'ignorance et la ſuperſtition ont habité Athenes! Les beaux arts ont volé en Ruſſie! Auroit-on cru de mon tems que ce mont autrefois tant ridiculiſé pour avoir laiſſé remarquer ſur ſon ſommet quelques ânes paiſſant des chardons, étoit devenu la fidele image du Parnaſſe antique, le ſéjour du génie, la demeure des fameux écrivains? Auſſi avoit-on aboli le nom de *Montmartre*, mais par pure complaiſance pour les préjugés reçus.

Ce lieu auguſte, ombragé de toutes parts de bois vénérables, étoit conſacré a la ſolitude. Une loi expreſſe défendoit qu'on frappât l'air aux environs d'aucun bruit diſcordant. Les carrieres de plâtre étoient taries. La terre avoit enfanté de nouveaux lits de pierre pour ſervir de fondemens à

ce

ce noble aſyle. Cette montagne favoriſée des plus doux regards du ſoleil, nourriſſoit des arbres, dont les ſommets élancés tantôt laiſſoient de diſtance en diſtance quelques points entr'ouverts par où l'oeil avide s'échappoit vers les cieux.

Je monte avec mon guide, j'apperçois çà et là de jolis hermitages, éloignés les uns des autres. Je demandai qui habitoit ces boſquets demi-ſombres, demi-éclairés, dont l'aſpect avoit quelque choſe d'intéreſſant? Vous ne tarderez pas à le ſavoir, me dit-on; hâtez-vous, l'heure aproche. En effet je vis nn grand nombre de perſonnes qui arrivoient de côté et d'autre, non en carroſſe, mais à pied: leur converſation ſembloit plus vive et plus animée. Nous entrâmes dans un édifice aſſez vaſte, mais très ſimplement décoré. Je n'apperçus aucun ſuiſſe, armé d'une lourde hellebarde, à la porte du paiſible ſanctuaire des Muſes: rien ne m'empêcha de paſſer avec la foule des honnêtes gens [1]).

La

1) J'ai toujours été très curieux d'enviſager un grand homme, et j'ai cru reconnoître que le port, l'action, l'air de tête, la contenance, le regard, tout le diſtinguoit du commun des hom-

La ſalle étoit fort ſonore, de maniere que la plus foible voix académique ſe faiſoit diſtinctement entendre dans les points les plus éloignés. L'ordre qui regnoit dans les places n'étoit pas moins remarquable; pluſieurs rangs de gradins tapiſſoient le contour de la ſalle; car ce peuple ſavoit que l'oreille doit être à ſon aiſe à l'académie, comme l'oeil au ſallon de peinture. Je conſidérai le tout à mon aiſe. Le nombre des ſieges académiques ne me parut pas ridiculement fixé; mais ce qu'il y avoit de particulier, c'eſt que chaque fauteuil étoit ſurmonté d'un drapeau flottant: deſſus on liſoit diſtinctement le titre des ouvrages de l'académicien dont il ombrageoit la tête. Chacun pouvoit s'aſſeoir dans un fauteuil, ſans autre formule, ſous la ſeule loi qu'il déployeroit le drapeau où ſeroient inſcrits ſes titres. On ſe doute bien que perſonne n'oſoit arborer le drapeau blanc, comme faiſoient dans mon ſiecle Evêques, Ducs, Maréchaux, Précepteurs [2]). On

---

hommes. Il reſte une ſcience neuve à parcourir, l'étude de la phyſionomie.

2) On a vu ſur les boulevards un automate qui articuloit des ſons, et le peuple de courir et

On oſoit encore moins produire à l'oeil ſévere du public le titre d'un ouvrage médiocre ou ſervilement imitateur; il falloit que ce fût un ouvrage qui marquât un nouveau pas dans la carriere des arts, et le public n'adoptoit aucun livre qui ne l'emportât ſur le dernier qui traitoit de la même matiere [3]).

Mon guide me tira par la manche. — Vous avez un air bien étonné; mais voici de quoi l'être encore plus. Vous avez vu ſur votre chemin pluſieurs de ces retraites iſolées et charmantes, qui ont attiré vos regards. Eh bien! c'eſt là que ſe retire l'homme frappé du pouvoir inconnu qui lui commande d'écrire. Nos académiciens ſont

---

et d'admirer. Que d'automates à face humaine, à la cour, au barreau, dans les académies, doivent leurs accens au ſouffle invisible et caché qui délie leurs langues dès qu'il ceſſe, ils reſtent muets.

3) Il n'y a plus moyen de ſe diſtinguer, dit-on! Gens avides de fumée, il reſte encore le ſentier de la vertu; là vous ne rencontrerez pas beaucoup de concurrens. Mais ce n'eſt point de cette gloire-là que vous voulez: j'entends, vous voulez faire parler de vous; je gémis ſur vous et ſur le genre humain-

ſont des chartreux [4]). C'eſt dans la ſolitude que le génie s'étend, ſe fortifie, s'élance de la voie commune pour s'ouvrir de nouveaux ſentiers. Quand l'enthouſiasme vient-il à naître? C'eſt quand l'auteur deſcend en lui-même, qu'il creuſe ſon ame, cette mine profonde dont le poſſeſſeur ignore quelquefois toute la valeur. La retraite et l'amitié, quels dieux inſpirateurs [5])! Que faut-il de plus à des hommes qui cherchent la nature et la verité? Où ſont-elles entendre leur voix ſublime? Eſt-ce dans le tumulte des villes, parmi cette foule de petites paſſions qui, à notre inſçu, aſſiegent nos coeurs? Non: c'eſt à la campagne où l'ame ſe rajeunit; c'eſt-là qu'elle ſent la majeſté de l'univers, cette majeſté éloquente et paiſible: l'expreſſion part et s'enflamme, le ſentiment la frappe, la colore et l'image devient plus gran-

4) Que celui qui veut acquérir la force de l'ame, l'exerce par des fonctions aſſidues: l'homme le plus oiſif eſt le plus eſclave.

5) L'homme a plus longtems à vivre avec l'eſprit qu'avec les ſens: donc il ſera plus ſage de chercher les plaiſirs dans l'un plutôt que dans les autres.

grande, comme l'horizon qui nous environne.

De votre tems, les gens de lettres ſe répandoient dans les cercles pour y amuſer des femmelettes et pour obtenir d'elles un ſourire équivoque; ils ſacrifioient des idées mâles et fortes à l'empire ſuperſtitieux de la mode; ils dénaturoient leur ame en voulant plaire à leur ſiecle: au lieu d'enviſager l'auguſte ſérie des ſiecles à venir, ils ſe rendoient eſclaves d'un goût momentané; ils couroient enfin après des menſonges ingénieux; ils etouffoient cette voix intérieure qui leur crioit: *ſois ſévere comme le tems qui fuit! ſois inexorable comme la poſtérité!* 6) D'ailleurs, ils jouiſſent ici de cette heureuſe médiocrité qui, parmi nous, eſt la ſouveraine richeſſe. Nous n'allons point les interrompre pour nous diſtraire, ou pour épier les moindres mouvemens de leur ame, ou pour nous vanter ſeulement de les avoir vus: nous reſpectons leur tems, comme nous reſpectons le pain ſacré de l'indigent; mais

6) Le grand homme eſt modeſte; l'homme médiocre fait ſonner ſes moindres avantages: ainſi les fleuves majeſtueux roulent en ſilence leurs eaux, tandis qu'un petit ruiſſeau coule avec bruit à travers les cailloux.

mais attentifs à tous leurs beſoins, au moindre ſignal ils ſe trouvent ſatisfaits. — S'il eſt ainſi, vous devez avoir beaucoup de preſſe. Ne ſe trouveroit-il pas des gens qui prendroient ce titre pour honorer leur pareſſe ou leur foibleſſe réelle? — Non: c'eſt ici un ſejour lumineux, où les moindres taches ſe font aiſément reconnoître. Le fourbe et l'impoſteur fuient ces lieux; ils ne peuvent regarder en face l'homme de génie dont rien n'abuſe l'oeil pénétrant. Quant à celui que la préſomption y [7]) conduiroit en raiſon inverſe de ſon incapacité, il eſt des perſonnes charitables qui s'empreſſeroient à le guérir, à le diſſuader d'un projet qui ne tourneroit pas à ſon honneur. Enfin la loi porte - - - Notre converſation fut interrompue par un ſilence général qui ſe fit tout à coup dans l'aſſemblée. Mon ame paſſa toute entiere dans mon oreille, lorsque je vis un des académiciens s'apprêter à lire un manuſcrit qu'il tenoit

---

7) Il n'eſt point d'objet qui n'ait cent faces différentes: il n'eſt qu'un point pour ſaiſir le côté vrai; pour peu qu'on s'écarte, le travail et le génie même deviennent inutiles.

tenoit en main, et d'assez bonne grace, ce qui n'est pas à dédaigner.

Trop ingrate mémoire, sois maudite! quel tour la perfide m'a joué! Oh! que ne puis-je me souvenir ici du discours éloquent que prononça cet académicien! La force, la méthode, l'arrangement du style me sont échappés; mais l'impression en est restée vivement empreinte dans mon ame. Non: jamais je ne me sentis si transporté. Le front de chaque assistant peignoit le sentiment dont j'étois moi-même pénétré: c'étoit une de jouissances les plus délicieuses que mon coeur ait éprouvées. Que de profondeur! d'images! de verités! Quelle flamme auguste! Quel ton sublime! L'orateur parloit contre l'envie [8]), les sources de cette funeste passion, ses horribles

8) Que je plains les esprits envieux et jaloux! Ils glissent sur le beau de l'ouvrage, et ne savent point s'en nourrir; il ne cherchent que ce qui leur est analogue, le mauvais. L'homme de lettres, qui par l'exercice habituel de la raison et du goût fortifie l'un et l'autre, et se crée des jouissances sans cesse renouvellées, est le plus heureux des hommes, s'il sait se défendre de la jalousie ou d'une sensibilité outrée.

effets, l'infamie dont elle a ſouillé les lauriers qui couronnoient pluſieurs grands hommes: tout ce qu'elle a de vil, d'injuſte, de déteſtable, étoit ſi fortement exprimé, qu'en déplorant les malheureuſes victimes de cette aveugle paſſion, on frémiſſoit en même tems de porter en ſoi-même un coeur infecté de ſes poiſons. Le miroir étoit ſi adroitement préſenté devant chaque caractere particulier; leurs petiteſſes ſe montroient ſous tant de faces ridicules et variées; le coeur humain étoit approfondi d'une maniere ſi neuve, ſi fine, ſi piquante, qu'il étoit impoſſible de ne pas s'y connoître ou de s'y reconnoître ſans former le deſſein d'abjurer cette miſérable foibleſſe. La peur qu'on avoit d'avoir quelque reſſemblance avec le monſtre affreux de l'envie, produiſit un effet ſalutaire. Je vis, ô ſpectacle édifiant! ô moment inoui dans les annales de la litterature! je vis les perſonnes qui compoſoient l'aſſemblée, ſe conſidérer d'un oeil doux et careſſant. Je vis les académiciens ouvrir mutuellement leurs bras, s'embraſſer, pleurer de joie, le ſein appuyé et palpitant l'un contre l'autre. Je vis (le croira-t-on?) les auteurs répandus dans la ſalle

imi

imiter leurs tranſports affectueux, convenir des talens de leurs confreres, ſe jurer une amitié éternelle, inaltérable. Je vis des larmes d'attendriſſement et de bienveillance couler de tous les yeux. C'étoit un peuple de freres qui avoient ſubſtitué un applaudiſſement auſſi honorable à nos ſtupides battemens de mains [9]).

Après qu'on eut bien ſavouré ces inſtans déliceux, après que chacun ſe fut rendu compte des ſenſations diverſes qu'il avoit reſſenties, que chacun eut cité les morceaux qui l'avoient le plus frappé, après qu'on ſe fut renouvellé cent fois le ſerment de s'aimer toujours, un autre membre de cette auguſte ſocieté ſe leva d'un air riant: un bruit flatteur ſe répandit dans toute la ſalle, car il paſſoit pour un railleur ſocratique [10]); il éleva le voix et dit:

9) Lorsqu'au ſpectacle, à l'académie, un trait touchant ou ſublime vient ſaiſir l'aſſemblée, et qu'au lieu de ce profond ſoupir de l'ame, de cette émotion ſilencieuſe j'entends ces claquemens redoublés qui ébranlent le plafond, je me dis à moi-même: ces gens-là ont beau battre des mains, ils ne ſentent rien; ce ſont des hommes de bois qui font jouer deux planches.

10) Autant une raillerie mordante eſt le fruit

MESSIEURS,

Pluſieurs raiſons m'ont engagé à vous donner aujourd'hui un petit extrait aſſez curieux, je penſe, de ce qu'étoit notre Académie dans ſon enfance, c'eſt-à-dire, vers le dix-huitieme ſiecle. Ce cardinal qui nous a fondés, et que nos prédéceſſeurs louoient à toute outrance, à qui on prêtoit dans notre établiſſement les vues les plus profondes, ne nous a jamais inſtitués, (avouons-le) que parce qu'il faiſoit lui-même de mauvais vers qu'il idolâtroit et qu'il vouloit qu'on admirât. Ce cardinal, dis-je, en invitant les écrivains à ne faire qu'un corps dévoila ſon génie deſpotique, et les aſſujettit à des regles qu'a toujours méconnu le génie. Ce fondateur avoit ſi peu l'idée d'une ſociété pareille qu'il crut ne devoir fonder que quarante places; ainſi, vu les circonſtances, Corneille et Monteſquieu auroient pu ſe trouver à la porte et y reſter pendant toute leur vie. Ce cardinal s'imagina en même tems que le génie ſeroit obſcur par lui-même, ſi les titres et les

---

fruit de l'iniquité, autant une plaiſanterie ingénieuſe eſt le fruit de la ſageſſe: l'enjouement et la gaieté furent les armes les plus triomphantes de Socrate.

les dignités ne venoient relever ſon néant. Lorsqu'il porta ce jugement étrange, ſûrement il n'avoit en vue que des rimailleurs, tels que Colletet et ces autres poëtes qu'il alimentoit par pure vanité.

Il paſſa donc en coutume alors que ceux qui auroient de l'or en place de mérite, et des titres en place de génie, viendroient s'aſſeoir à côté de ceux dont la renommée publieroit les noms dans toute l'Europe. Il en donna l'exemple le premier, et il ne fut que trop ſuivi Ces grands hommes qui attirerent l'attention de leur ſiecle, qui fixerent tous ſes regards en attendant ceux de la poſtérité, ayant couvert de gloire le lieu où ils tenoient leurs aſſemblées, l'homme titré et doré vint aſſiéger la porte; il oſa preſque leur faire entendre qu'il venoit faire rejaillir ſur eux l'éclat de ſes vains cordons, et il crut bonnement, ou parut croire, qu'il ſuffiſoit de s'aſſeoir à leurs côtés pour leur reſſembler!

On vit des maréchaux tant vainqueurs que battus, des têtes mîtrées qui n'avoient point fait leurs mandemens, des gens de robe, des précepteurs, des financiers vouloir paſſer pour beaux eſprits, et n'étant tout au plus que la décoration du ſpecta-

cle, ſe croire les véritables acteurs. A peine huit ou dix parmi les quarante figuroient par leur propre mérite; le reſte étoit d'emprunt.

Cependant il falloit la mort d'un académicien pour remplir une place qui, le plus ſouvent, n'en reſtoit pas moins vuide.

Quoi de plus riſible, que de voir cette académie dont la renommée alloit aux deux bouts de la capitale, tenir ſes aſſemblées dans une petite ſalle étroite et baſſe! Là, ſur pluſieurs fauteuils jadis rouges, paroiſſoient de tems à autre pluſieurs hommes ennuyés, non chalamment aſſis, peſant des ſyllabes, épluchaut gravement les mots d'une piéce de vers, ou d'un diſcours en proſe, pour couronner enſuite le plus froid de tous: mais, en revanche, (obſervez-le bien, Meſſieurs) ils ne ſe trompoient jamais dans le calcul des jettons qu'ils partagoient en profitant de l'abſcence de leurs confreres. Croiriez-vous qu'ils donnoient au vainqueur une médaille d'or au lieu d'un rameau de chêne, et que cette médaille portoit pour deviſe cette inſcription viſible: *à l'immorthlite?* Hélas! cette immortalité paſſoit le lendemain dans le creuſet d'un orfe-

orfevre, et c'étoit-là l'avantage le plus réel qui reſtât à l'athlete couronné.

Croiriez-vous que quelque fois ce petit vainqueur perdoit la tête [11], tant ſon orgueil devenoit fol et ridicule; et que les juges ne faiſoient guere d'autres fonctions que de diſtribuer ces prix inutiles, dont perſonne ne ſe ſoucioit même d'être informé?

Leur ſalle n'étoit ouverte qu'au peuple auteur, et ce peuple n'entroit que par billets. Le matin, l'opéra venoit chanter une meſſe en muſique; puis un prêtre tremblant débitoit le panégyrique de Louis IX,

11) Après les prix de l'univerſité qui font germer un ſot orgueil dans des têtes enfantines, je ne connois rien de plus dangereux que les médailles de nos académies littéraires. Le vainqueur ſe croit réellement un perſonage, et le voilà gâté pour le reſte de ſa vie. Il dédaignera tous ceux qui n'auront pas été couronnés d'un laurier auſſi illuſtre. Voyez dans le Mercure de France du mois de Septembre 1769, page 184, ligne 13, un exemple du plus ridicule égoïſme. Un très mince auteur rappelle au public qu'étant au college il faiſoit ſon thême mieux que ſes camarades; il s'en glorifie, et s'imagine tenir le même rang dans la république des lettres — *riſum teneatis amici*...

(je ne ſais trop pourquoi) le louoit pendant plus d'une heure, quoi qu'il eût été aſſurement un mauvais ſire [12]); puis l'on attendoit l'orateur au morceau des croiſades: ce qui allumoit grandement la bile de l'archevêque, qui interdiſoit le prêtre Orateur pour avoir eu la témérité de montrer du bon ſens. Le ſoir ſuccédoit encore un autre éloge: mais comme celui-ci étoit profane, l'archevêque heureuſement ne prononçoit pas ſur la doctrine qui y étoit renfermée.

Il faut dire que le lieu où l'on faiſoit de l'eſprit, étoit défendu par des fuſiliers et par de gros ſuiſſes qu'n'entendoient pas le françois. Rien n'étoit plus plaiſant que de voir la maigre encolure d'un ſavant contraſter à leur rencontre avec leur ſtature énorme et repouſſante. On appelloit ces jours-là *Aſſemblées publiques*. Le public, il eſt vrai, s'y rendoit, mais pour reſter à la porte; ce qui n'étoit guere reconnoître la complaiſance qu'on avoit de venir les entendre.

Cepen-

12) Le premier édit pénal contre des ſentimens ou opinions particulieres fut rendu par Louis IX, vulgairement dit St. Louis.

Cependant la ſeule liberté qui reſtoit à la nation, étoit de prononcer ſouverainement ſur la proſe et ſur les vers, de ſiffler tel auteur, d'en applaudir tel autre, et par fois de ſe moquer d'eux tous.

La rage académique s'emparoit néanmoins de toutes les cervelles: tout le monde vouloit être cenſeur royal [13]), puis académicien. On comptoit les jours de tous les membres qui compoſoient l'académie; on calculoit le degré de vigueur que leur eſtomach conſervoit à table: au gré des aſpirans, la mortalité ne déſcendoit pas aſſez promptement ſur leur têtes. Ils ſont *immortels!* diſoit-on. L'un marmotoit tout-bas, en voyant un élu: ah! quand pourrai-je faire ton éloge au bout de la grande table, le chapeau ſur la tête, et te declarer un grand homme conjointement avec Louis XIV. et le Chancelier Segujer, lorſque déjà oublié tu dormiras dans un cercueil à epitaphe.

Enfin

13) Cenſeur Royal! Je n'ai jamais pu entendre ce mot ſans pouffer de rire. Nous ignorons nous autres françois combien nous ſommes ridicules, et les droits que nous donnons à la poſterité de nous regarder en pitie.

Enfin les riches comploterent ſi bien dans un ſiecle où l'or tenoit lieu de tout le reſte, qu'ils chaſſerent les gens de lettres; de ſorte qu'à la génération ſuivante Mrſ. les fermiers-généraux ſe trouverent poſſeſſeurs abſolus des quarante fauteuils; où ils ronflerent tout auſſi à leur aiſe que leur dévanciers et ils furent encore plus habile qu'eux dans le partage des jettons.

Alors naquit l'ancien proverbe: *on ne peut entrer à l'Académie ſans équipage.*

Les gens de lettres déſéſpérés et ne ſachant comment rentrer dans leur domaine uſurpé, conſpirerent en forme: ils ſe ſervirent de leurs armes ordinaires, épigrammes, chanſons, vaudevilles [14]); épuiſerent toutes les fleches du carquois de la ſatyre: mais, hélas! tous leurs traits devinrent impuiſſans. Le calus étoit tellement formé ſur les coeurs, qu'ils n'étoient plus ſenſibles, même aux traits perçans du ridicule. Mrs. les auteurs auroient perdu leurs bons mots, ſans le ſecours d'une grave indigeſtion qui ſurprit un jour les académiciens raſſemblés à un feſtin ſplendide. Apollon, Plutus,

14) Pauvres armes! qu'on leur interdit encore, et que l'inſolent orgueil des grands tout à la fois appelle et redoute.

Plutus, et le dieu qui fait digérer, ſont trois divinités brouillées enſemble. L'indigeſtion les accablant au double titre de financiers et d'académiciens, ils en moururent presque tous. Les gens de lettres rentrerent dans leur ancien domaine et l'Académie fut ſauvée. ---

Il s'éleva dans l'aſſemblée un éclat de rire uuiverſel. Quelqu'un vint me demander à l'oreille ſi la relation étoit éxacte? Oui, lui dis-je, à peu de choſe près. Mais quand du ſommet de ſept cents années on plonge ſes regards dans le paſſé, il eſt aiſé ſans doute de donner des ridicules aux morts. Au reſte, l'Académie convenoit même de mon tems que chaque membre qui la compoſoit, valoit beaucoup mieux qu'elle. Il n'y a rien à ajouter à cet aveu. Le malheur eſt que, dès que les hommes s'aſſemblent, leurs têtes ſe rétréciſſent, comme l'a dit Monteſquieu, qui devoit le ſavoir.

Je paſſai dans la ſalle où ſe trouvoient les portraits des académiciens tant anciens que modernes. Je contemplai les portraits de ceux qui doivent ſuccéder aux académiciens actuellement vivans; mais pour ne chagriner perſonne, je me garderai bien de les nommer:

Helas!

Hélas! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle,
On l'aime, et les humains ſont malheureux
per elle.

VOLT.

Mais je ne puis me refuſer à rapporter un fait qui cauſera ſûrement beaucoup de plaiſir aux ames honnêtes; aimant la juſtice et déteſtant la tyrannie; c'eſt que le portrait de l'abbé de St. Pierre avoit été réhabilité et remis dans ſon rang avec tous les honneurs dûs à ſa rare vertu. On avoit effacé la baſſeſſe dont l'académie s'étoit rendue lâchement coupable, lorsqu'elle ploya ſous le joug d'une ſervitude qui devoit lui être étrangere. On avoit placé ce digne et vertueux écrivain entre Fenelon et Montesquieu. Je donnai des louanges à cette noble équité. Je ne vis plus ni le portrait de Richelieu, ni le portrait de Chriſtine, ni le portrait de --- ni le portrait de --- ni le portrait de --- qui, quoi qu'en peinture, toient ſouverainement déplacés.

Je déſcendis de cette montagne, en reportant pluſieurs fois la vue ſur ces bosquets couverts où réſidoient ces beaux génies, qui dans le ſilence et la contemplation de la nature travailloient à former le coeur

de

de leurs concitoyens à la vertu; à l'amour du beau et du vrai, et je dis en moi-même: *je voudrois bien me rendre digne de cette Académie-là?*

CHAPITRE XXXI.

Le Cabinet du Roi.

NON-LOIN de ce ſéjour enchanté j'apperçus un temple vaſte qui me remplit d'admiration, et de reſpect. Sur ſon frontiſpice étoit écrit: *Abbrégé de l'Univers.* Vous voyez, me dit-on, *le Cabinet du Roi.* Ce n'eſt pas que cet édifice lui appartienne; il eſt à l'Etat: mais nous lui donnons ce titre comme une marque d'eſtime que nous avons pour ſa perſonne; d'ailleurs, à l'exemple des anciens rois, notre ſouverain exerce la médecine, la chirurgie et les arts. Il eſt revenu ce tems heureux où les hommes puiſſans qui ont en main les fonds néceſſaires aux expériences, flattés de la gloire de faire des découvertes importantes au genre humain, ſe hâtent de porter les ſciences à ce degré de perfection qui attendoit leurs regards et leur zele. Les plus conſidérables de la nation font ſervir leur opulence à arracher à la nature ſes ſe-

ſecrets; et l'or, autrefois germe du crime et gage de l oiſiveté, ſert l'humanité et ennoblit ſes travaux.

J'entre, et je fus ſaiſi d'une douce ſurpriſe! Ce temple étoit le palais animé de la nature: toutes les productions qu'elle enfante y étoit raſſemblées avec une profuſion qui n'excluoit point l'ordre. Ce temple formoit quatre aîles d'une immenſe étendue: il étoit ſurmonté du dôme le plus vaſte qui ait jamais frappé mes regards.

De côté et d' autre ſe préſentoient des figures de marbre, avec cette inſcription: *A l'inventeur de la ſcie; à l'inventeur du rabot; à l'inventeur de la machine à bas, à l'inventeur du tour, du cabeſtan, de la poulie, de la grue, &c. &c.*

Toutes les ſortes d'animaux, de végétaux et de minéranx étoient placés ſous ces quatre grandes aîles, et apperçus d'un coup d'oeil. Quel immenſe et merveilleux aſſemblage!

Sous la premiere aîle, on voyoit depuis le cedre jusqu' à l' hyſope.

Sous la ſeconde, depuis l'aigle juſqu'à la mouche.

Sous la troiſieme, depuis l'éléphant jusqu'au ciron.

Sous la derniere, depuis la baleine jusqu'au goujon.

Au

Au milieu du dôme étoient les jeux de la nature, les monſtres de toute eſpece, les productions bizarres, inconnues, uniques en leur genre: car la nature, au moment où elle abandonne ſes loix ordinaires, marque une intelligence encore plus profonde que lors qu'elle ne s'écarte point de ſa route.

Sur les côtés, des morceaux entiers arrachés des mines préſentoieut les laboratoires ſecrets où la nature travaille ces métaux que l'homme a rendus tour-à-tour utiles et dangereux. De longues couches de ſable ſavamment enlevées et artiſtemment placées, offroient l'intérieur de la terre et l'ordre qu'elle obſerve dans les différens lits de pierre [1]), d'argille, de plâtre, qu'elle arrange.

De

---

1) Voici ce qu'un de mes amis m'écrit. *J'ai plus que jamais le goût des carrieres. Je penſe qu'il me rendra habitant des minéraux et pétrifications, et qu'il me prepare peut-être un tombeau dans les entrailles de la terre. Je ſuis deſcendu à près de neuf cents pieds dans ſon enveloppe, près* ****, *très-fâché de ne pouvoir aller plus avant. J'aurois voulu imprimer mes pas ſur ſon noyau et de là l'interroger ſur les nations diverſes qui ont paſſé ſur ſa ſurface, lui demander ſi dans le nombre infini de ſes enfans*

De quel étonnement je fus frappé, lorsqu'au lieu de quelques os desséchés, j'apperçus l'immense baleine en personne, le monstrueux hippopotame, le terrible crocodile,

---

quelqu'un l'a remerciée de ses bienfaits; si à l'endroit où je médite, loin de la clarté du jour, elle auroit produit des fruits nourriciers; si là étoit un peuple ou un trône, et combien de couches formées des débris du genre humain elle recele du fond de cet abîme jusqu'au dernier point de son diametre? Je l'aurois sollicitée à me laisser lire toutes les catastrophes qu'elle a essuyées: et je l'aurois trempée de mes larmes en apprenant tous les déstastres dont elle n'a pu garantir sa nombreuse famille: déstastres gravés sur des médailles inconteſtables, mais dont le souvenir est entiérement effacé: déstastres qui renaîtront quand elle devorera dans ses flancs la génération présente, qui, à son tour, sera foulée par des générations sans nombre qui n'auront peut-être d'autre ressemblance avec celle-ci que le partage des mêmes infortunes. C'est alors qu'au milieu de ma douleur, aussi juste qu'humain, j'aurois formé des voeux cruels et charitables, j'aurois souhaité qu'elle engloutît dans son sein jusqu'au dernier être animé, qu'elle dérobât tout animal né sensible aux rayons de ce soleil, dont toutes les faveurs sont insuffisantes à la dédommager de l'oppression des tyrans, qui se la partagent et la consument.

Je

codile, &c. On avoit obſervé dans l'arrangement les dégradations et les variétés que la nature a miſes dans ſes productions. Ainſi l'oeil ſuivoit ſans effort la marche des

 êtres,

Il rouleroit ce globe qui prorte tant de malheureux, il rouleroit alors dans un vaſte et fortuné ſilence; il n'offriroit aux rayons du ſoleil aucun infortuné forcé de le maudire. Aucun cri plaintif ne s'éleveroit de cette planete, qui marcheroit dans les cieux avec une majeſté tranquille. Ses enfans endormis dans le même tombeau le laiſſeroient obéir aux loix de la création ſans être les victimes de ces loix écraſantes qui frappent ſur l'homme comme ſur la plus vile portion d'argille: et la mort environnant ce double hemiſphere de ſon ombre paiſible donneroit peut être un ſpectacle plus touchant, que le regne bruyant de cette vie orgueilleuſe, qui traîne après elle l'enchaînement des crimes, le débordement des malheurs et l'effroi même de leur fin.

J'ai répondu à cet ami que je ne formois pas avec lui ce dernier ſouhait; que les maux phyſiques étoient les plus ſupportables de tous, qu'ils étoient paſſagers, et qu'étant d'ailleurs inévitables, il n'y avoit qu'à ſe ſoumettre; mais qu'il étoit au pouvoir de l'homme de s'exempter des paſſions malheureuſes qui le trompent et l'aviliſſent. Je lui ai répondu conformément aux principes ſuffiſamment répandus dans cet ouvrage; mais je n'ai pas moins cru devoir conſerver ce morceau rempli d'une ſenſibilité forte.

êtres, depuis le plus grand juſqu'au plus petit: on voyoit le lion, le tigre, la panthere, dans l'attitude fiere qui les caractériſe. Les animaux voraces étoient figurés s'élançant ſur leur proie: on leur avoit preſque conſervé l'énergie de leurs mouvemens, et ce ſouffle créateur qui les animoit. Les animaux plus doux, ou plus ingénieux, n'avoient rien perdu de leur phiſionomie: ruſe, induſtrie, patience, l'art avoit tout rendu. L'hiſtoire naturelle de chaque animal étoit gravé à côté de lui, et des hommes expliquoient verbalement ce qu'il eût été trop long de mettre par écrit.

L'échelle des êtres, ſi combattue de nos jours, et que pluſieurs philoſophes avoient judicieuſement ſoupçonnée, avoit alors reçu le trait de l'évidence. On voyoit diſtinctement que les eſpeces ſe touchent, ſe fondent, pour ainſi dire, l'une dans l'autre; que par des paſſages delicats et ſenſibles, depuis la pierre brute juſqu'à l'animal, et depuis l'animal juſqu'à l'homme rien n'étoit interrompu, que les mêmes cauſes enfin d'accroiſſement, de durée et de deſtruction leur étoient communes. On avoit remarqué que la nature dans toutes ſes opérations

rations tendoit avec énergie à former l'homme, et qu'élaborant patiemment et même de loin cet important ouvrage, elle s'eſſayoit à pluſieurs repriſes pour arriver à ce terme graduel de ſa perfectiou ; lequel ſemble le dernier effort qui lui ſoit réſervé.

Ce cabinet n'étoit point un cahos, un amas indigeſte, où les objets épars ou entaſſés ne donnoient aucune idée nette ou préciſe. La gradation étoit ſavamment ménagée et ſuivie. Mais ce qui ſurtout favoriſoit l'ordre, c'eſt qu'on avoit découvert une préparation qui préſervoit les pieces conſervées des inſectes nés de la corruption.

Je me ſentis opprimé du poids de tant de miracles. Non oeil embraſſoit tout le luxe de la nature. Comme en ce moment j'admirois ſon auteur ! Comme je rendois hommage à ſon intelligence, à ſa ſageſſe, à ſa bonté, plus précieuſe encore ! Que l'homme étoit grand ! en ſe promenant au milieu de tant de merveilles raſſemblées par ſes mains, et qui ſembloient créés pour lui ; puiſque lui ſeul a l'avantage de les ſentir et de les appercevoir. Cette file proportionelle, ces nuances obſervées, ces lacunes apparentes et toujours remplies, cet ordre gradué, ce plan qui n'admettoit point

d'intermédiaire, après la vue des cieux, quel ſpectacle plus magnifique ſur cette terre qui, elle-même, n'eſt cependant qu'un atôme [2])!

Par

---

2) Il faut avouer que l'hiſtoire de la phyſique n'eſt que celle de notre foibleſſe. Le peu que nous ſavons nous révele l'étendue de notre ignorance. La phyſique eſt pour nous, comme pour les anciens, une ſcience occulte. On ne peut lui conteſter quelques parties, on peut lui nier le tout. Quel eſt l'axiome qui lui ſoit particulier? Le projet d'une hiſtoire naturelle eſt très digne d'éloges; mais il eſt un peu faſtueux. Tel homme a conſumé ſa vie a pourſuivre la plus petite propriété d'un minéral, et il eſt mort avant d'avoir épuiſé la matiere. Cette immenſité d'objets, animaux, arbres, plantes, doit effrayer l'intelligence d'un ſeul homme. Mais doit-il ſe décourager? Non: c'eſt ici que l'audace eſt vertu, l'opiniâtreté ſageſſe, la préſomption choſe utile. Il faut tant epier la nature, qu'à la fin elle laiſſe échapper ſon ſecret: - la deviner ne paroît pas impoſſible à l'eſprit humain, pourvu que la chaîne des obſervations ne ſoit pas interrompue, et que chaque phyſicien ſe montre plus jaloux de la perfection de la ſcience que de ſa propre gloire; ſacrifice rare, mais néceſſaire, et qui fera diſtinguer le véritable ami des hommes.

Par quel courage étonnant a-t-on exécuté de ſi grandes choſes, demandai-je? C'eſt l'ouvrage de pluſieurs rois, me répondit-on: tous jaloux d'honorer le titre d'être intelligent, la curioſité de déchirer les voiles qui couvrent le ſein de la nature, cette paſſion ſublime et généreuſe, les a enflammés d'un feu toujours entretenu avec le même ſoin. Au lieu de compter des batailles gagnées, des villes priſes d'aſſaut, des conquêtes injuſtes et ſanguinaires, on dit de nos rois: *il a fait telle découverte dans l'océan des choſes, il a accompli tel projet favorable à l'humanité.* On ne dépenſe plus cent millions pour faire égorger des hommes pendant une campagne; on les employe à augmenter les véritables richeſſes, à faire ſervir le génie et l'induſtrie, à doubler leurs forces, à compléter leur bonheur.

De tout tems il y a eu des ſecrets découverts par les hommes les plus groſſiers en apparence; on en a perdu pluſieurs qui n'ont brillé que comme l'éclair: mais nous avons ſenti qu'il n'y a rien de perdu que ce qu'on veut bien qu'il le ſoit. Tout repoſe dans le ſein de la nature; il ne faut que chercher: il eſt vaſte, il préſente mille reſ-

ſources pour une. Rien ne s'anéantit dans l'ordre des êtres. En agitant perpétuellement la maſſe des idées, les rencontres les plus éloignées peuvent renaître [3]). Intime-

3) A voir le point d'où les hommes ſont partis en phyſique, et le point où ils s'arrêtent aujourd'hui, il faut avouer qu'avec toutes nos machines nous ne faiſons point un uſage auſſi étendu de notre ſagacité et de notre pénétration. L'homme livré à lui-même ſembloit plus fort qu'avec tous ces leviers étrangers. Plus nous avons acquis, plus nous ſommes devenus pareſſeux. Ce nombre infini d'expériences n'a guere ſervi qu'à conſacrer l'erreur. Content de voir on a cru toucher le bur; on a dédaigné d'aller plus loin. Nos phyſiciens gliſſent ſur mille objets importans, dont ils paroîtroient devoir donner la ſolution. La phyſique expérimentale eſt devenue un ſpectacle ou plutôt une eſpece de charlatanerie publique. Le démonſtrateur aide ſouvent du doigt l'expérience qu'il a annoncée, ſi elle eſt pareſſeuſe ou désobéiſſante. Que voit-on aujourd'hui? Des découvertes iſolées, inutiles; des phyſiciens dogmatiques, immolant tout à un ſyſtême; des diſeurs de mots, éblouiſſant le vulgaire et faiſant pitié à l'homme qui ſoulève l'écorce polie de ces vaines paroles. Les Mémoires de l'Académie des Sciences préſentent une multitude de faits; on y rencontre des obſervations étonnantes: mais toutes ces ob-

mement convaincus de la poſſibilité des plus étonnantes découvertes, nous n'avons point tardé à les faire.

Nous n'avons rien remis au hazard, c'eſt un vieux mot dépourvu de ſens, et entiérement banni de notre langue. Le hazard n'eſt que le ſynonyme d'ignorance. Le travail, la ſagacité, la patience, voilà les inſtrumens qui forcent la nature à decouvrir ſes tréſors les plus cachés. L'homme a ſçu tirer tout le parti poſſible des dons qu'il a reçu. En appercevant le point où il pouvoit monter, il a mis ſa gloire à s'élancer dans la carriere infinie qui lui étoit ouverte. La vie d'un ſeul homme eſt, diſoit-on, trop bornée. Eh bien! qu'avons-nous fait? Nous avons réuni les forces de chaque individu. Elles ont eu un empire prodigieux. L'un acheve ce que l'autre

obſervations reſſemblent à l'hiſtoire de ces peuples inconnus où un ſeul homme s'eſt trouvé et chez leſquels perſonne ne ſauroit aborder de nouveau. Il faut croire le voyageur et le phyſicien; il faut les croire même s'ils ſe ſont trompés: on ne peut tirer aucune utilité de leurs diſcours, vu la diſtance des lieux et la difficulté d'appliquer leur récit à quelque objet réel.

a commencé. La chaîne n'eſt jamais interrompue; chaque anneau s'unit fortement à l'anneau voiſin: c'eſt ainſi qu'elle plonge dans l'étendue de pluſieurs ſiecles; et cette chaîne d'idées et de travaux ſucceſſifs doit un jour environner, embraſſer l'univers. Ce n'eſt plus le ſeul intérêt d'une gloire perſonnelle, c'eſt l'intérêt du genre humain, à peine connu de vos jours, qui ſeconde les plus difficiles entrepriſes.

Nous ne nous égarons plus dans de vains ſyſtêmes [4]): graces à Dieu, (et à votre folie) ils ſont tous épuiſés et détruits. Nous ne marchons qu'au flambeau de l'expérience. Notre but eſt de connoître les mouvemens ſecrets des choſes, et d'étendre la domination de l'homme, en lui donnant le moyen d'exécuter tous les travaux qui peuvent agrandir ſon être.

Nous

4) Que les faiſeurs de ſyſtêmes phyſiques ou métaphyſiques, m'expliquent ceci: Le pere Mabillon étoit fort borné dans ſa jeuneſſe. A vingt-ſix ans il fit une chûte; ſa tête porta contre l'angle d'un eſcalier en pierre. On trepana mon imbécile. Il ſortit de cette opération avec un entendement lumineux, une mémoire étonnante, un zele exceſſif pour l'étude. Le trepan en agiſſant ſur ſa cervelle, en fit un homme nouveau.

Nous avons certains hermites (les ſeuls que nous connoiſſions) qui vivent dans les forêts: mais c'eſt pour herboriſer. Ils y vivent par choix, par amour: ils ſe rendent ici à certains jours marqués, afin de nous enſeigner pluſieurs découvertes précieuſes.

Nous avons élevé des tours ſituées ſur le ſommet des montagnes; c'eſt de-là qu'on fait des obſervations continuelles qui ſe croiſent et ſe correſpondent.

Nous avons formé des torrens et des cataractes artificiels, afin d'avoir une force ſuffiſante pour produire les plus grands effets du mouvement [5]).

Nous avons établi des bains aromatiques pour rétablir les corps ſéchés par l'âge, pour renouveller les forces et la ſubſtance: car Dieu

---

5) Les plus brillans et les plus coûteux monumens ne ſont pas les plus admirables quand ils ne ſont élevés que pour un faſte inutile. La machine qui fait mouvoir les eaux qui vont baigner Marli, aux yeux du ſage, n'a pas tant de valeur que la ſimple roue que fait tourner un petit ruiſſeau pour moudre le pain de pluſieurs villages, ou ſoulager les travaux du laborieux manufacturier. Le génie peut être puiſſant, mais il n'eſt grand que lorſqu'il ſert l'humanité.

Dieu n'a créé tant de plantes ſalutaires, et n'a donné à l'homme l'intelligence de les connoître, que pour confier à ſon induſtrie le ſoin de conſerver ſa ſanté et la trame fragile et précieuſe de ſes jours.

Nos promenades mêmes, qui chez vous ne ſembloient faites que pour l'agrément, nous paient un tribut utile. Ce ſont des arbres fruitiers qui réjouiſſent la vue, qui embaument l'odorat, et qui remplacent le tilleul, le ſteril maronier et l'orme rabougri. Nous entons et nous greffons nos arbres ſauvages, afin que nos travaux répondent à l'heureuſe libéralité de la nature, qui n'attend que la main du maître à qui le créateur l'a, pour ainſi dire, ſoumiſe.

Nous avons de vaſtes ménageries pour toutes ſortes d'animaux. Nous avons rencontré dans le fond des déſerts des eſpeces qui vous étoient abſolument inconnues. Nous mêlangeons les races pour en voir les différens réſultats. Nous avons fait des découvertes extraordinaires et très utiles, et l'eſpece eſt devenue plus groſſe et plus grande du double: nous avons enfin remarqué que les peines que l'on ſe donne avec la nature ſont rarement infructueuſes.

Auſſi

Auſſi avons-nous retrouvé pluſieurs ſecrets qui étoient perdus pour vous, parce que vous ne vous donniez pas même la peine de les chercher; vous étiez plus amoureux d'entaſſer des mots dans des livres que de reſſusciter à force de main d'oeuvre des inventions merveilleuſes. Nous poſſédons aujourd'hui, comme les anciens, le verre malléable, les pierres ſpéculaires, la pourpre tyrrhienne qui teignoit les vêtemens des empéreurs, le miroir d'Archimede, l'art des embaumemens des Egyptiens, les machines qui dreſſerent leurs obeliſques, la matiere du linceul où les corps ſe conſumoient en cendre ſur le bucher, l'art de fondre les pierres, les lampes inextinguibles et juſqu'à la ſauce appienne.

Promenez-vous dans ces jardins, où la botanique à reçu toute la perfection dont elle étoit ſuſceptible [6]). Vos aveugles philo-

6) Toi, qui traverſes les campagnes en ſongeant peut-être au vaiſſeau qui porte tes tréſors et ſillonne les mers: arrête imprudent! tu foule aux pieds une herbe obſcure et ſalutaire qui feroit germer dans ton coeur la joie et la ſanté. C'eſt un plus riche tréſor que tous ceux dont ton navire peut être chargé: après avoir

loſophes ſe plaignoient de ce que la terre étoit couverte de poiſons: nous avons découvert que c'étoient les remedes les plus actifs que l'on pût employer: la providence a été juſtifiée, et elle le ſeroit en tout point ſi nos connoiſſances n'étoient pas ſi foibles et nous ſi bornés. On n'entend plus des plaintes ſur ce globe. Une voix lamentable ne s'écrie plus: *tout eſt mal!* On dit ſous l'oeil d'un Dieu: *tout eſt bien!* Les effets mêmes des poiſons ont été apperçus et décrits, et nous nous jouons avec eux.

— Nous avons extrait le ſuc des plantes avec tant de ſuccès que nous en avons formé de liqueurs pénétrantes et non moins douces, qui s'inſinuent dans les pores, ſe mêlent aux fluides, rétabliſſent les tempéramens, et rendent le corps plus ferme, plus ſouple et plus robuſte. — Nous avons trouvé le ſecret de diſſoudre la pierre dans le corps humain, ſans brûler les entrailles. Nous guériſſons la phthiſie, la pulmonie, toutes ces maladies autrefois ju-

---

avoir pourſuivi mille chimeres, finis, comme J. J. Rouſſeau, par herboriſer.

jugées mortelles [7]). Mais le plus beau de nos exploits eſt d'avoir exterminé cette hydre épouvantable, ce fléau honteux et cruel qui attaquoit les ſources de la vie et celles du plaiſir: le genre humain touchoit à ſa ruine; nous avons découvert le ſpécifique heureux qui devoit le rendre à la vie, et au plaiſir plus précieux encore [8]).

Chemin faiſant le Buffon de ce ſiecle joignoit la demonſtration aux paroles, et me montroit les objets phyſiques, en y joignant

---

7) Il eſt honteux à un homme d'annoncer qu'il a un ſecret utile à l'humanité et de le conſerver pour lui et pour ſa famille. Eh! quelle récompenſe attend-il? Malheureux! tu peux te promener au milieu de tes freres et te dire à toi-même: *ces êtres qui marchent, me doivent une partie de leur ſanté et de leur facilité!* Et tu ne ſens point ce noble orgueil, et tu n'es pas ému de cette idée attendriſſante! Prends de l'or, miſérable, et ferme ton ame à cette jouiſſance; tu te rends juſtice, tu te punis toi-même.

8) Je ſuis triſte lorsque j'entends plaiſanter ſur ce fléau douloureux: on ne doit parler de cette horrible maladie que la larme à l'oeil, et en cela ne point imiter le bouffon Voltaire.

nant ſes propres réflexions. Mais ce qui me ſurprit davantage, ce fut un cabinet d'optique où l'on avoit ſçu réunir tous les accidens de la lumiere. C'étoit une magie perpétuelle. On fit paſſer ſous mes yeux des points de vue, des palais, des arcs-en-ciel, des météores, des chiffres lumineux, des mers qui n'exiſtoient point, et qui me firent une illuſion plus frappante que la vérité même. C'étoit un ſéjour d'enchantement. Le ſpectacle de la création qui naquit dans un clin d'oeil ne m'auroit pas procuré une ſenſation plus vive et plus exquiſe.

On me préſenta des microſcopes, au moyen desquels j'aperçus de nouveaux êtres échappés à la vue perçante de nos modernes obſervateurs. L'oeil n'étoit point fatigué, tant l'art étoit ſimple et merveilleux. Chaque pas que l'on faiſoit dans ce ſéjour ſatisfaiſoit la curioſité la plus ardente. Plus elle paroiſſoit inépuiſable, plus elle trouvoit d'alimens à dévorer. Oh! que l'homme eſt grand ici, m'écriai-je pluſieurs fois, et que ceux qu'on appelloit de mon ſiecle de grands hommes étoient petits en comparaiſon [9]).

L'acou-

9) On pourroit faire un ouvrage volumineux des différentes queſtions, tant phyſiques, morales

L'acouſtique n'étoit pas moins miraculeuſe. On avoit ſçu imiter tous les ſons articulés de la voix humaine, du cri des animaux, du chant varié des oiſeaux: on faiſoit jouer certains reſſorts, et l'on ſe croyoit tout-à-coup tranſporté dans une forêt ſauvage. On entendoit le rugiſſement des lions, des tigres et des ours, qui ſembloient ſe dévorer entre eux. L'oreille étoit déchirée: on eut dit que l'écho, plus formidable encore, répétoit au loin ces ſons diſcordans et barbares. Mais, voici, que le chant des roſſignols ſuccédoit à ces tons diſcordans. Sous leurs goſiers harmonieux chaque particule d'air devenoit mélodieuſe; l'oreille ſaiſiſſoit juſqu'aux frémiſſemens

---

rales et métaphyſiques, qui ſe préſentent en foule à l'eſprit et ſur leſquelles les hommes de génie ſont auſſi ignorans que les ſots, et l'on pourroit répondre en un ſeul mot à toutes ces queſtions phyſiques, morales et métaphyſiques: Mais ce mot eſt celui du profond logogryphe qui nous environne. Je ne déſeſpere pas qu'on le trouve un jour; j'attends tout de l'eſprit humain quand il connoitra ſes forces, quand ils les unira, quand il regardera ſon intelligence comme devant pénétrer ce qui eſt, et ſommettre ce qu'il touche.

ſemens de leurs aîles amoureuſes, et ces ſons flattés et doux que le goſier de l'homme n'a jamais pu imiter qu'imparfaitement. A l'ivreſſe du plaiſir ſe joignoit la douce ſurpriſe; et la volupté qui naiſſoit de ce mêlange heureux deſcendoit dans tous les coeurs.

Ce peuple, qui avoit toujours un but moral dans les prodiges mêmes d'un art curieux, avoit ſçu tirer parti de ſa profonde invention. Dès qu'un jeune prince parloit de combats ou inclinoit à quelque paſſion belliqueuſe [10]), on le conduiſoit dans une ſalle qu'on avoit juſtement nommée *l'enfer*: auſſitôt un machiniſte mettoit en jeu les reſſorts accoutumés, et l'on produiſoit à ſon oreille toutes les horreurs d'une mêlée

10) Puiſſans potentats, qui vous partagez ce globe, vous avez des canons, des mortiers, des armées nombreuſes, qui développent des files éblouiſſantes de ſoldats: d'un mot vous les envoyez exterminer un royaume ou conquérir une province. Je ne ſais pourquoi au milieu de vos enſeignes flottantes, vous me paroiſſez miſérables et petits. Les Romains, dans leurs jeux, faiſoient combattre des pigmées; ils ſourioient des coups qu'ils ſe portoient, ils ne ſoupçonnoient pas qu'ils étoient eux-mêmes devant l'oeil du ſage ce que ces nains paroiſſoient à leurs yeux.

mêlée, et les cris de la rage, et ceux de la douleur, et les clameurs plaintives des mourans, et les ſons de la terreur, et les mugiſſemens de cet affreux tonnerre, ſignal de la deſtruction, voix exécrable de la mort. Si la nature ne ſe ſoulevoit pas alors dans ſon ame, s'il ne jettoit pas un cri d'horreur, ſi ſon front demeuroit calme et immobile, on l'enfermoit dans cette ſalle pour le reſte de ſes jours; mais chaque matin on avoit ſoin de lui répéter ce morceau de muſique, afin qu'il ſe contentât du moins ſans que l'humanité en ſouffrit.

L intendant de ce cabinet me joua un tour; il fit raiſonner tout-à-coup ſon infernal opéra, ſans m'avoir prévenu. Ciel! Ciel! grace! grace! m'écriai-je de toutes mes forces et en me bouchant les oreilles: Epargnez-moi, épargnez-moi! Il fit ceſſer. — Comment, me dit-il, ceci ne vous plaît point? — Il faut être un démon, lui répondis-je, pour ſe plaire, à cet horrible tapage. — C'étoit cependant de votre tems un divertiſſement fort commun, que les rois et les princes prenoient tout comme celui de la chaſſe [11]), (laquelle, on l'a fort

 bien

11) Dans les calamités actuelles qui déſolent l'Europe, ce que je trouve de plus avantageux

bien dit, étoit la fidele image de la guerre)[11]). Enſuite les poëtes venoient les félici-
ter

---

tageux eſt la dépopulation. Du moins, puiſque les hommes doivent être ſi malheureux, il y aura moins d'infortunés. Si cette réflexion eſt barbare, que le blâme en retombe ſur ſes auteurs.

12) Singuliere et déplorable conſtitution de notre monde politique! Huit à dix têtes couronnées tiennent l'eſpece humaine à la chaîne, ſe correſpondent, ſi prêtent des ſecours mutuels, pour la maintenir entre leurs mains royales, pour la ſerrer à leur gré juſqu'à produire des mouvemens convulſifs. La conſpiration n'eſt point cachée dans l'ombre; elle eſt publique, elle eſt ouverte, elle ſe traite par ambaſſadeurs. Nos plaintes n'arrivent plus juſqu'à leurs ſuperbes oreilles. Jettons un coup d'oeil ſur l'Europe; elle n'eſt plus qu'un vaſte arſenal où des milliers de barils de poudre n'attendent pour prendre feu qu'une légere étincelle. Souvent c'eſt la main d'un miniſtre étourdi qui cauſe l'exploſion. Elle embraſe à la fois le Midi, le Nord, les deux bouts de la terre. Combien de pieces de canons, de bombes, de fuſils, de boulets, de balles, d'épées, de baïonettes, etc. de marionettes meurtrieres, obéiſſantes au fouet de la diſcipline, attendent l'ordre émané d'un cabinet pour jouer leurs parades ſanglantes? La géométrie elle-même a profané ſes divins attributs! elle
favo-

liciter d'avoir effrayé les oiſeaux du ciel à dix lieues à la ronde, et d'avoir ſagement

---

favoriſe les fureurs tour-à-tour ambitieuſes, tour-à-tour extravagantes des ſouverains. Avec quelle préciſion on ſait détruire une armée, foudroyer un camp, aſſiéger une place, incendier une ville! J'ai vu des académiciens combiner de ſang-froid la charge d'un canon. Eh! Meſſieurs, attendez que vous ayez ſeulement une principauté. Que vous importe quel nom doit regner dans tel pays? Votre patriotiſme eſt une vertu fauſſe et dangereuſe à l'humanité. Car examinons un peu ce que ſignifie ce mot *patriotiſme*. Pour être attaché à un Etat, il faut être membre de l'Etat. Excepté deux ou trois Républiques, il n'y a plus de patrie proprement dite. Pourquoi l'Anglois ſeroit-il mon ennemi? Je ſuis lié avec lui par le commerce, par les arts; par tous les noeuds poſſibles: il n'exiſte entre nous aucune antipathie naturelle. Pourquoi voulez-vous donc que paſſé telle borne je ſépare ma cauſe de celle des autres hommes? Le patriotiſme eſt un fanatiſme inventé par les rois, et funeſte à l'univers. Car ſi ma nation étoit trois fois plus petite, j'aurois à haïr trois fois plus de gens; mes affections dépendroient des limites changeantes des Etats: dans la même année il faudroit aller porter la flamme chez mon voiſin, et me réconcilier avec celui que j'aurois égorgé la veille. Je ne ſoutiendrois donc au fond

que

pourvu à la curée des corbeaux: ſurtout ces poëtes ſe plaiſoient fort à décrire une bataille. — Ah! je vous prie, ne me parlez plus de cette maladie épidémique qui attaquoit la pauvre eſpece humaine. Hélas! elle avoit tous les ſymptômes de la rage et de la folie. Des rois poltrons, du haut de leur trône, l'envoyoient mourir: et le troupeau obéiſſant, ſous la garde d'un ſeul chien, alloit joyeuſement à la boucherie. Comment la guérir dans ces tems d'illuſion? Comment briſer le talisman magique? Un petit bâton, un cordonnet rouge ou bleu, une petite croix d'émail répandoit par-tout l'eſprit de vertige et de fureur. D'autres devenoient enragés ſeulement à l'aſpect d'une cocarde ou de quelques oboles. La guériſon a dû être longue: mais j'avois presque deviné que tôt ou

---

que les droits capricieux d'un maître qui voudroit commander à mon ame. Non: l'Europe ne doit plus former à mes yeux qu'un vaſte Etat; et le ſouhait que j'oſe faire, c'eſt qu'elle ſe réuniſſe ſous une ſeule et même domination. Tout vu, tout conſidéré, ce ſeroit-là un grand avantage; alors je pourrois être patriote. Mais aujourd'hui, qu'eſt-ce que la liberté moderne? Elle n'eſt autre choſe (dit un écrivain,) que l'héroïſme de l'eſclavage.

ou tard le baume calmant de la philoſophie cicatriſeroit ces playes honteuſes [13].

On me fit entrer dans le cabinet de Mathématiques: il me parut très riche, et on ne peut pas mieux ordonné. On avoit banni de cette ſcience tout ce qui reſſembloit à des jeux d'enfans, tout ce qui n'étoit que ſpéculation ſeche, oiſive, ou qui paſſoit les bornes de notre pouvoir. Je vis des machines de toute eſpece faites pour ſoulager les bras de l'homme, douées de puiſſances beaucoup plus fortes que celles que nous connoiſſions. Elles produiſoient toutes ſortes de mouvemens. On ſe jouoit ainſi des plus peſans fardeaux. — Vous voyez, me dit-on, ces obeliſques, ces arcs de triomphe, ces palais, ces hardis monumens dont l'oeil eſt étonné: ils ne ſont

13) Quel ſpectacle! deux cents mille hommes répandus dans de vaſtes campagnes, et qui n'attendent que le ſignal pour s'égorger. Ils ſe maſſacrent à la face du ſoleil, ſur les fleurs du printems. Ce n'eſt point la haine qui les anime: ce ſont des rois qui leur ordonnent de mourir. Si ce cruel événement arrivoit pour la premiere fois, ceux qui n'en ont pas été témoins ne ſeroient-ils pas en droit de le revoquer en doute? *Cette penſée appartient à M. Gaillard.*

point l'ouvrage de la force, du nombre et de la dextérité; les inſtrumens, les leviers plus perfectionnés, voilà ce qui a tout fait. Je trouvai en effet dans le plus grand détail, les inſtrumens les plus exacts, ſoit pour la géométrie, ſoit pour l'aſtronomie, &c.

Tous ceux qui avoient tenté des expériences d'un genre neuf, hardi, étonnant, euſſent-ils même échoué? (car on ne s'inſtruit pas moins en ne réuſſiſſant pas,) avoient leurs buſtes en marbre environnés des attributs convenables.

Mais l'on me dit tout bas à l'oreille, que pluſieurs ſecrets ſinguliers, merveilleux, n'étoient remis qu'entre les mains d'un petit nombre de ſages; qu'il étoit des choſes bonnes par elles-mêmes, mais dont on pourroit abuſer par la ſuite: [14]) l'eſprit humain, ſelon eux, n'étoit pas encore au terme où il devoit monter, pour faire

14) Le roi Ezechias (dit la Bible) fit ſupprimer un livre qui traitoit de la vertu des plantes, crainte qu'on n'en fît uſage mal-à-propos et que cela même n'engendrât des maladies. Ce fait eſt curieux et donne beaucoup à penſer.

faire uſage ſans risque des plus rares ou des plus puiſſantes découvertes [15]).

CHAPITRE XXXII.

Le Sallon.

COMME les Arts parmi ce peuple ſe tenoient par la main, au figuré comme au moral, je n'eus que quelques pas à faire, et je me trouvai à l'académie de peinture. J'entrai dans de vaſtes ſallons garnis des tableaux des plus grands maîtres. Chacun donnoit l'équivalent d'un livre moral et inſtructif. On ne voyoit plus dans cette collection le refrein de cette éternelle mythologie, mille et mille fois recopiée. Ingé-

 nieuſe

15) Quel jour horrible et funeſte au genre humain que celui où un moine trouva dans le ſalpêtre une poudre meurtriere! L'Arioſte dit que le diable ayant imaginé une carabine, emu de pitié, la jetta au fond d'un fleuve. Hélas! il n'eſt plus d'aſyle ſur la terre: il n'eſt plus beſoin de courage, il eſt inutile: le citoyen valeureux n'a rien à attendre de ſon bras. Le canon eſt remis entre les mains d'un petit nombre d'hommes; le canon les rend propriétaires abſolus de notre exiſtence: et ſi par malheur ils venoient à s'entendre, que deviendrions-nous tous?

nieuſe dans le commencement de l'art, elle avoit bien acquis le droit de paroître faſtidieuſe. Les plus belles choſes à la longue deviennent communes: le refrein eſt la langue des ſots. Il en étoit ainſi de toutes les flatteries groſſieres de ces peintres adulateurs qui avoient déifié Louis XIX. Le tems, ſemblable à la vérité, avoit dévoré cette toile menſongere; ainſi qu'il avoit mis à leur véritable place les vers de Boileau et les prologues de Quinaut. Il étoit défendu aux arts de mentir [1]). Il n'exiſtoit plus auſſi de ces hommes épais qu'on nommoit *ama-*

---

1) Quand je vois dans la galerie de Verſailles Louis XIV. une foudre à la main, aſſis ſur des nuages azurés, peint en Dieu tonnant, la pitié dédaigneuſe que je reſſens pour le pinceau de le Brun réjaillit presque ſur l'art; mais cette peinture ſurvit au Dieu foudroyant, à l'artiſte qui lui fit préſent du tonnerre: cette reflexion me calme, et je ſouris.

La premiere fois que Louis XIV. vit des Tenieres, il détourna la tête avec un air de dégoût et les fit ôter de ſes appartemens. Si ce monarque n'a pu ſouffri la peinture de ces bonnes gens qui trinquent et danſent avec gaieté; s'il leur a préféré ces hommes bleus, qui courent à cheval à travers la fumée et la pouſſiere d'un camp; l'ame de Louis XIV. eſt jugée.

amateurs, et qui commandoient au génie de l'artiſte, un lingot d'or en main. Le génie étoit libre, ne ſuivoit que ſes propres loix, et ne s'aviliſſoit plus.

Dans ces ſallons moraux on ne voyoit plus de ſanglantes batailles, ni les débauches honteuſes des dieux de la fable, et encore moins des ſouverains environnés des vertus qui préciſément leur manquerent; on n'expoſoit que des ſujets propres à inſpirer des ſentimens de grandeur et de vertu. Toutes ces divinités payennes, auſſi abſurdes que ſcandaleuſes, n'occupoient plus des pinceaux précieux, déſormais deſtinés au ſoin de transmettre à l'avenir les faits les plus importans: on entendoit par ce mot ceux qui donnoient une plus noble idée de l'homme, comme la clémence, la généroſité, le dévouement, le courage, le mépris de la moleſſe.

Je vis qu'on avoit traité tous les beaux ſujets qui meritoient de paſſer à la poſtérité: la grandeur d'ame des ſouverains étoit ſurtout immortaliſée. J'apperçus Saladin faiſant promener un linceul; Henri IV, nourriſſant la ville qu'il aſſiégeoit; Sulli comptant avec lenteur une ſomme d'argent que ſon maître deſtinoit à ſes plaiſirs; Lo-

uis XIV. au lit de la mort, disant: *j'ai trop aimé la guerre;* Trajan déchirant ses vêtemens pour bander les playes d'un infortuné; Marc-Aurele descendant de cheval dans une expédition pressée pour prendre le placet d'une pauvre femme; Titus faisant distribuer du pain et des remedes; saint Hilaire, le bras emporté, et montrant à son fils qui pleuroit, Turenne couché sur la poussiere; le généreux Fabre prenant la chaîne des forçats à la place de son pere, etc. On ne trouvoit point ces sujets sombres ou attristans. Il n'étoit plus de vils courtisans qui disoient d'un air moqueur: *jusqu'aux peintres se mêlent de prêcher!* On leur savoit bon gré d'avoir rassemblé les plus sublimes traits de la nature humaine: c'étoient de grands tableaux tirés d'après l'histoire. Ils avoient sagement pensé que rien ne seroit plus utile. Tous les arts avoient fait, pour ainsi dire, une admirable conspiration en faveur de l'humanité. Cette heureuse correspondance avoit jetté un jour plus lumineux sur l'effigie sacrée de la vertu: elle en étoit devenue plus adorable, et ses traits toujours embellis formoient une instruction publique, aussi sûre que touchante. Eh! comment résister à

la

la voix des beaux arts, qui d'une voix unanime encenſent et couronnent le citoyen libre et généreux?

Tous ces tableaux attachoient l'oeil, et par le ſujet et par l' exécution. Les peintres avoient ſçu réunir le trait italien au coloris flamand, ou plutôt ils les avoient ſurpaſſés par une étude approfondie. L'honneur, ſeule monoie faite pour les grands hommes, en animant leurs travaux les récompenſoit d'avance. La nature ſembloit rendue comme dans un miroir. L'ami de la vertu ne pouvoit contempler ces belles peintures ſans ſoupirer de plaiſir. L'homme coupable n'oſoit les regarder; il auroit craint que ces figures inanimées n'euſſent tout-à-coup pris la parole pour l'accuſer et le confondre.

On me dit que ces tableaux étoient propoſés au concours. Les étrangers y étoient admis: car on ne connoiſſoit pas cette petite tyrannie qui proſcrivoit tout ce qui paſſoit les limites d'une province. On donnoit quatre ſujets par année, afin que chaque artiſte eût le tems de conduire ſon tableau à la perfection. Le plus parfait avoit bientôt la voix du peuple. On faiſoit attention à ce cri général, qui ordinairement

rement eſt la voix de l'équité même. Les autres n'en recevoient pas moins le degré de louanges qui leur étoit dû. On n'avoit point l'injuſtice de dégoûter les éleves. Les maîtres en place ne connoiſſoient point cette indigne et baſſe jalouſie, qui exila le Gouſſin loin de ſa patrie et fit périr le Sueur au printems de ſes jours. Ils s'étoient corrigés de cet entêtement dangereux et funeſte, qui, de mon tems, ne permettoit pas à leurs diſciples de ſuivre une autre maniere que la leur. Ils ne faiſoient point de froids copiſtes de ceux qui auroient pu s'élever fort haut, livrés à eux-mêmes et dirigés ſeulement par quelques conſeils. L'éleve enfin n'étoit plus courbé ſous un ſceptre qui le rendoit timide: il ne ſe traînoit point en tremblant ſur les pas d'un chef capricieux, qu'il étoit encore obligé de flatter: il le dévançoit; s'il avoit du génie, et ſon guide étoit le premier à s'enorgueillir de la perfection de l'art.

Il y avoit pluſieurs académies de deſſin, de peinture, de ſculpture, de géométrie pratique. Autant ces arts étoient dangereux dans mon ſiecle parce qu'ils favoriſoient le luxe, le faſte, la cupidité et la débauche, autant ils étoient devenus utiles, par-

parce qu'ils n'étoient employés qu'à inſpirer des leçons de vertu, et à donner à la ville cette majeſté, ces agrémens, ce goût ſimple et noble qui, par des rapports ſecrets, éleve l'ame des citoyens.

Ces écoles étoient ouvertes au public. Les éleves y travailloient ſous ſes regards. Il étoit libre à chacun d'y venir dire ſon avis. Cela n'empêchoit point que les maîtres penſionnés ne vinſſent faire leur ronde: mais aucun apprentif n'étoit l'éleve titré de Monſieur un tel, mais de tous les habiles maîtres en général. C'étoit en évitant l'ombre même d'eſclavage, ſi funeſte à la trempe mâle et indépendante du génie, qu'on étoit parvenu à faire des hommes qui s'étoient élevés au-deſſus des chef-d'oeuvres de l'antiquité; de ſorte que leurs tableaux étoient ſi achevés, ſi finis, que les reſtes de Raphaël et de Rubens n'étoient plus recherchés que par quelques antiquaires, gens de nature opiniâtre et toujours entêtés.

Je n'ai pas beſoin de dire que tous les arts, que toutes les profeſſions étoient également libres. Ce n'eſt que dans un ſiecle barbare, tyrannique, imbécille, qu'on a donné des fers à l'induſtrie, qu'on a exigé une ſomme d'argent de celui qui vouloit

loit travailler, au lieu de lui accorder une récompenſe. Tous ces petits corps burlesques ne raſſembloient les hommes que pour faire fermenter leurs paſſions à un dégré plus violent: une foule d'affaires interminables naiſſoit de leur captivité, et les rendoit néceſſairement ennemis de leurs voiſins. C'eſt ainſi que dans les priſons, les hommes accablés des mêmes chaînes ſe communiquent leurs fureurs et leurs vices. En voulant ſéparer leur intérêt, on l'avoit rendu plus actif, et c'étoit tout le contraire de ce qu'une ſage légiſtation ſembloit demander. La ſource de mille déſordres provenoit de cette gêne perpétuelle où ſe trouvoit chaque homme de ſuivre ſon talent. De-là naiſſoient l'oiſiveté et la friponnerie. Le miſérable étoit dans l'impuiſſance réelle de ſortir d'un état déplorable, parce qu'un bras d'airain lui fermoit tous les paſſages, et que l'or ſeul faiſoit tomber les barrieres. Le monarque, pour jouir d'un léger tribut, avoit détruit la liberté la plus ſacrée, et avoit étouffé tous les reſſorts du courage et de l'induſtrie.

Parmi ce peuple qui étoit éclairé ſur les premieres notions du droit des gens, chacun ſuivoit l'emploi où l'appelloit ſon goût

goût particulier, gage assuré du succès. Ceux qui ne marquoient aucune disposition pour les beaux arts, embrassoient des états plus faciles; car le médiocre n'étoit point souffert dans tout ce qui avoit rapport au génie: la gloire de la nation sembloit attachée à ces talens qui distinguent non moins l'homme que les Empires.

CHAPITRE XXXIII.

Tableaux Emblématiques.

J'entrai dans une salle particuliere où l'on avoit représenté les siecles. On avoit conservé à chaque, outre sa physionomie, les traits qui l'avoient distingué de ses freres. Les siecles d'ignorance étoient revêtus d'une robe noire et lugubre. Le personnage, l'oeil rouge et sombre, tenoit en main une torche, et dans le fond découvroit un bucher, des prêtres revêtus d'une étole, et des malheureux un bandeau sur le front qui se dévouoient, les uns les autres, aux supplices des flammes.

Plus loin, un enthousiaste fanatique, sans autre vertu qu'une imagination ardente, frappoit celle de ses concitoyens, non moins inflammable, et tonnant au nom de Dieu

il entraînoit une foule d'hommes, comme un troupeau docile ſe précipite au cri du paſteur. Les rois ont quitté leurs trônes, ont abandonné leurs Etats dépeuplés, et croyant entendre la voix du ciel, ils coururent ſe perdre, eux, leur couronne et leur ſujets, dans de vaſtes déſerts. On voyoit dans le fond du tableau le fanatisme marchant ſur la tête des hommes, ſecouant ſes flambeaux homicides: géant monſtrueux! ſes pieds touchoient les deux bouts de la terre, et ſon bras tenant la palme du martyre s'élevoit juſqu'aux nues.

Celui-ci, moins ardent, plus contemplatif, livré au myſtere et à l'allégorie, ſe précipitoit dans le merveilleux. Toujours environné d'énigmes, il prenoit ſoin d'épaiſſir les ténebres qui l'environnoient. On voyoit les anneaux des Patoniciens, les nombres des Pythagoriciens, les vers des Sibylles, les formules toutes-puiſſantes de la magie, et les preſtiges tour-à tour ingénieux et ſtupides qu'a crée l'eſprit humain.

Un autre tenoit un aſtrolabe, conſultoit attentivement un calendrier, et calculoit les jours heureux ou infortunés. Une gravité froide et taciturne étoit empreinte ſur ſa phyſionomie allongée: il pâliſſoit de la con-

conjonction de deux aſtres: le préſent n'exiſtoit pas pour lui, et l'avenir étoit ſon bourreau: il avoit même tranſporté ſon culte dans la ridicule ſcience de l'aſtrologie, et il embraſſoit ce fantôme comme une colonne inébranlable.

Celui-là, tout couvert de fer, enſevelifſoit ſa tête dans un casque d'airain: revêtu d'une cotte de mailles, armé d'une longue lance, il ne reſpiroit que les combats particuliers. L'ame de ſes héros étoit plus dure que l'acier qui les couvroit. C'étoit le fer qui décidoit les droits, les opinions, la juſtice, la vérité. Dans le fond on diſtinguoit un champ clos des juges et des hérauts, relevant le vaincu ou plutôt le coupable.

Tel autre perſonnage paroiſſoit d'une bizarrerie extrême: architecte barbare, il bâtiſſoit des colonnes, ſans proportion avec la maſſe qu'elles ſoutenoient, et chargées d'ornemens ridicules; il prenoit tout cela pour une délicateſſe de travail inconnu aux Grecs et aux Romains. Le même déſordre regnoit dans la logique; c'étoient des chicanes perpétuelles, des idées abſtraites. On avoit répréſenté dans le fond des eſpeces de ſomnambules, qui parloient, agiſ-

ſoient, les yeux ouverts, et qui, plongés dans un long rêve, ne devoient la liaiſon de deux idées qu'au pur hazard.

Je repaſſai ainſi tous les ſiecles en revue; mais le détail en ſeroit ici trop long. Je m'arrêtai un peu plus longtems devant le XVIII, lequel avoit été jadis de ma connoiſſance. Le peintre l'avoit repréſenté ſous la figure d'une femme. Les ornemens les plus recherchés fatiguoient ſa tête ſuperbe et délicate. Son cou, ſes bras, ſa gorge étoient couverts de perles et de diamants: ſes yeux étoient vifs et brillans; mais un ſourire un peu forcé faiſoit grimacer ſa bouche: ſes joues étoient enluminées. L'art ſembloit devoir percer dans ſes paroles, comme dans ſon regard: il étoit ſéduiſant, mais il n'étoit pas vrai. Elle avoit à chaque main deux longs rubans couleur de roſe, qui ſembloient un ornement; mais ces rubans cachoient deux chaines de fer auxquelles elle étoit fortement attachée. Elle avoit cependant les mouvemens aſſez libres pour geſticuler, ſauter et gambader. Elle en uſoit avec excès, afin de déguiſer (à ce qu'il me ſembloit) ſon eſclavage, ou du moins pour le rendre facile et riant. J'examinai cette

figure

figure en détail et ſuivant de l'oeil la draperie de ſes vêtemens, je m'apperçus que cette robe ſi magnifique étoit toute déchirée par le bas et couverte de boue. Ses pieds nuds plongeoient dans une eſpece de bourbier; et elle étoit auſſi hideuſe par les extrêmités, qu'elle étoit brillante par le ſommet: elle ne reſſembloit pas mal dans cet équipage à une courtiſanne qui ſe promene dans la rue, à l'entrée de la nuit. Je decouvris derriere elle pluſieurs enfans au teint maigre et livide, qui crioient à leur mere et dévoroient un morceau de pain noir: elle vouloit les cacher ſous ſa robe, mais à travers les trous on diſtinguoit ces petits malheureux. Dans l'enfoncement du tableau on diſcernoit des châteaux ſuperbes, des palais de marbre, des parterres ſavamment deſſinés, de vaſtes forêts peuplées de cerfs et de daims, où le cor réſonnoit au loin. Mais la campagne à demi-cultivée étoit remplie de payſans infortunés, qui, haraſſés de fatigue, tomboient ſur leurs javelles: enſuite venoient des hommes, qui enrôloient les uns de force, et emportoient le lit et la marmite des autres [1].

1) La tyrannie eſt un arbre dangereux qu'il

Le caractere des nations étoit auſſi fidelement exprimé.

Aux couleurs variées de mille nuances, à la fonte inſenſible du coloris, au viſage triſte mélancolique, on reconnoiſſoit l'Italien jaloux, vindicatif. Dans le même tableau ſon viſage ſérieux diſparoiſſoit au milieu d'un concert, et le peintre avoit ſaiſi merveilleuſement cette facilité de ſe transformer avec ſou-

---

qu'il faut ſe hâter de déraciner dans ſa naiſſance. L'éclat de cet arbre eſt trompeur. C'eſt d'abord un jeune arbriſſeau qui ſe couronne de fleurs et de lauriers, mais qui boit ſecretement le ſang qui l'arroſe. Bientôt il croît, s'agrandit, leve une tête altiere. Ses branches s'étendent avec orgueil. Il couvre, tout ce qui l'environne, d'une ombre ſuperbe et funeſte. La fleur, le fruit voiſin tombent, privés des raïons bienfaiſans du ſoleil qu'il intercepte. Il force la terre à ne nourrir que lui. Enfin il devient ſemblable à cet arbre venimeux dont les fruits doux ſont des poiſons, qui change en eau corroſive les gouttes de pluie que ſes feuilles diſtillent, et qui au défaut des tourmens procure au voyageur fatigué le ſommeil et la mort. Cependant ſon tronc eſt noueux: les principes de ſa ſeve ſont couverts d'un bois dur: ſes racines d'airain s'étendent; et la hache de la liberté s'émouſſe et ne peut plus y mordre.

ſoupleſſe, et comme dans un coup d'oeil. Le fond du tableau repréſentoit des pantomimes, faiſant des grimaces et autres geſtes comiques.

L'Anglois, dans une attitude plutôt fiere que majeſtueuſe, placé ſur la pointe d'un rocher, dominoit l'océan et faiſoit ſigne à un vaiſſeau de s'élancer au nouveau monde et de lui en rapporter les tréſors. On liſoit dans ſes regards hardis que la liberté civile égaloit chez lui la liberté politique. Les flots oppoſés, grondant ſous les coups de la tempête, étoient une harmonie douce à ſon oreille. Son bras étoit toujours prêt à ſaiſir le glaive de la guerre civile: il regardoit en ſouriant un échafaud d'où tomboit une tête et une couronne.

L'Allemand, ſous un ciel étincelant d'éclairs, étoit ſourd aux cris des élémens. On ne ſavoit s'il bravoit l'orage ou s'il y étoit inſenſible. Des aigles ſe dechiroient avec furie à ſes côtés: ce n'étoit pour lui qu'un ſpectacle: renfermé en lui-méme, il portoit ſur ſes propres deſtins un oeil indifférent ou philoſophique.

Le François, plein de graces nobles et élevées, préſentoit des traits finis. Sa figure n'étoit pas originale, mais ſa maniere

étoit grande. L'imagination et l'eſprit ſe peignoient dans ſes regards: il ſourioit avec une fineſſe qui approchoit de la ruſe. Il regnoit dans l'enſemble de ſa figure beaucoup d'uniformité. Ses couleurs étoient douces; mais on n'y remarquoit pas ce coloris vigoureux ni ces beaux effets de lumiere qu'on admiroit dans les autres tableaux. La vue étoit fatiguée par une multiplicité de petits détails, qui ſe nuiſoient réciproquement. Une foule innombrable portoit de petits tambourins et s'agitoit beaucoup pour faire du bruit: elle croyoit imiter le fracas du canon: c'étoit une chaleur auſſi pétulante, auſſi active, que foible et paſſagere.

CHAPITRE XXXIV.

Sculpture et Gravure.

La Sculpture, non moins belle que ſa ſoeur aînée, étaloit à ſon côté les merveilles de ſon ciſeau. Il n'étoit plus proſtitué à ces Créſus impudens, qui aviliſſoient l'art en l'occupant à tailler leur vénale figure ou autres ſujets auſſi mépriſables qu'eux. Les artiſtes penſionnés par le gouvernement conſacroient leurs talens au mérite et à la ver-

vertu. On ne voyoit plus, comme dans nos ſallons, à côté du buſte de nos rois et ſur la même ligne, le vil publicain qui les vole et les trompe, offrir ſans pudeur ſa baſſe phyſionomie. Un homme digne des regards de la poſtérité, s'étoit-il avancé dans une carriere ſemée de faits mémorables? un autre avoit-il fait une action grande et courageuſe? alors l'artiſte échauffé ſe chargeoit de la reconnoiſſance publique, il modeloit en ſecret un des plus beaux traits de ſa vie: (ſans y ajouter le portrait de l'auteur.) il préſentoit tout-à-coup ſon ouvrage, et obtenoit la permiſſion de s'immortaliſer avec le grand homme. Ce travail frappoit tous les yeux, et n'avoit pas beſoin d'un froid commentaire.

Il étoit expreſſément défendu de ſculpter des ſujets qui ne diſoient rien à l'ame; par conſéquent on ne gâtoit point de beaux marbres ou d'autres matieres auſſi précieuſes.

Tous ces ſujets licencieux qui bordent nos cheminées, étoient ſévérement bannis. Les honnêtes gens ne concevoient rien à notre législation, lorsqu'ils liſoient dans notre hiſtoire que dans un ſiecle où l'on prononçoit ſi fréquemment le nom de reli-

gion et de moeurs, des peres de famille étaloient des ſcenes de débauche aux yeux de leurs enfans, ſous prétexte que c'étoient des chef-d'oeuvres; ouvrages capables d'allumer l'imagination la plus tranquille, et de précipiter dans le désordre des ames neuves, ouvertes à toutes les impreſſions: ils gémiſſoient ſur cet uſage public et criminel de dépraver les coeurs avant qu'ils fuſſent formés [1].

Un

---

1) Entre autres abus publics qu'on ſe propoſe de relever, on peut ranger ces parades licencieuſes qui outragent les moeurs honnêtes et le bon ſens, tout auſſi reſpectable qu'elles. On a oublié à l'article des ſpectacles de parler des ſauteurs, des danſeurs de corde; mais peu importe l'ordre dans un ouvrage, pourvu que l'auteur y faſſe entrer toutes ſes idées. Je ferai comme Montaigne, je me raccrocherai à la moindre occaſion: je brave la cenſure des critiques; je me flatte du moins de ne point ennuyer comme eux. Pour revenir donc à ces ſauteurs, à ces danſeurs de corde, ſi communs et ſi révoltans; des magiſtrats humains devroient-ils les tolérer? Après avoir employé tout leur tems à des exercices auſſi étonnans qu'inutiles, ils riſquent leur vie en public et apprennent à mille ſpectateurs que la mort d'un homme n'eſt que fort peu de choſe.

Un artiſte avec lequel je m'inſtruiſis, eut ſoin de m'informer de tous ces grands changemens. Il me dit que dans le dix-neuvieme ſiecle il ſe trouva une diſette de marbre, de ſorte qu'on eut recours à cette multitude ignoble de buſtes de financiers, de traitans, de commis: c'étoient autant de blocs tout préparés; on les tailla beaucoup plus avantageuſement et l'on ſçut en tirer des têtes plus heureuſes.

Je paſſai dans la derniere galerie, non moins curieuſe que les autres par la multiplicité des ouvrages qu'elle préſentoit. Là étoit raſſemblée la collection univerſelle de deſſins et gravures. Malgré la perfection de ce dernier art, on avoit conſervé les ouvrages des ſiecles précédens: car il n'en eſt pas d'une eſtampe comme d'un livre: un

---

choſe. Les attitudes de ces voltigeurs ſont indécentes et bleſſent l'oeil et le coeur: ils accoutument peut-être des ames non encore formées à ne voir le plaiſir que dans ce qui approche du péril, et à penſer que l'eſpece humaine peut entrer dans la matiere de nos divertiſſemens. On dira que c'eſt refléchir ſur bien peu de choſe: mais j'ai remarqué que ces triſtes ſpectacles influent beaucoup plus ſur la multitude que tous les arts qui ont quelque apparence de raiſon.

un livre qui n'eſt pas bon, par-là-même eſt mauvais; au lieu qu'une eſtampe qui ſe voit d'un coup d'oeil, ſert toujours d'objet de comparaiſon.

Cette galerie qui devoit ſon origine au ſiecle de Louis XV, étoit bien différemment arrangée. Ce n'étoit plus un petit cabinet, au milieu duquel une petite table pouvoit à peine contenir une douzaine d'amateurs, où l'on venoit dix fois inutilement pour trouver une place; encore ce petit cabinet ne s'ouvroit-il que certains jours, c'eſt-à-dire, le dixieme de l'année tout au plus, qu'on rognoit encore ſur le moindre prétexte et à la moindre fantaiſie du directeur. Ces galeries étoient ouvertes chaque jour, et confiées à des commis affables et polis, qu'on payoit exactement, afin que le public fût ſervi de même. Dans cette ſalle ſpacieuſe on trouvoit à coup ſûr la traduction de chaque tableau ou morceau de ſculpture renfermé dans les autres galeries: elle contenoit l'abrégé de ces chef-d'oeuvres qu'on avoit pris ſoin d'immortaliſer et de répandre autant qu'il étoit poſſible.

La gravure eſt auſſi féconde et auſſi heureuſe que la typographie, elle a l'avantage de multiplier ſes épreuves, comme l'impri-

primerie ſes exemplaires; et par ſon moyen chaque particulier, chaque étranger peut ſe procurer une copie rivale du tableau. Tous les citoyens décoroient ſans jalouſie leurs murailles de ces ſujets intereſſans qui préſentoient des exemples de vertus et d'héroïſme. On ne voyoit plus de ces prétendus amateurs, non moins vétilleux qu'ignorans, pourſuivre une perfection imaginaire aux dépens de leur repos et de leur bourſe, et toujours dupés, et ſurtout être bien faits pour l'être.

Je parcourus avec avidité ces livres volumineux où le burin décrivoit avec tant de facilité et de préciſion les contours et même les couleurs de la nature. Tous les tableaux étoient parfaitement ſaiſis; mais on avoit donné encore plus de ſoin à tous les objets relatifs aux arts et aux ſciences. Les planches de l'Encyclopédie avoient été refaites entiérement, et l'on avoit veillé avec plus d'attention à l'exactitude rigoureuſe qui devient alors le ſuprême mérite, parce que la moindre erreur eſt d'une conſéquence extrême. J'apperçus un magnifique Cours de Phyſique traité dans ce goût: et comme cette ſcience porte ſur-tout aux ſens, c'eſt aux images qu'il appartient, peut-

être,

être de la faire concevoir dans toutes ſes parties. On ſavoit eſtimer l'art qui reproduit tant d'images utiles; on lui donnoit de nouvelles preuves de conſidération.

Je remarquai que tout ſe faiſoit dans le vrai goût, qu'on ſuivoit la maniere des Gerard, Audran; qu'elle étoit même approfondie, perfectionnée. Les vignettes des livres ne s'appelloient plus que des cochins: tel étoit le mot que l'on avoit ſubſtitué à tant de mots miſérables, tels que culs de lampes, etc.[2]). Les graveurs avoient enfin abandonné cette funeſte loupe qui leur perdoit la vue de toute façon. Les amateurs de ce ſiecle n'étoient plus admirateurs de ces petits points ronds qui faiſoient tout le mérite des gravures modernes; ils donnoient la préférence à un travail large, précis, aiſé, et diſant tout avec quelques traits juſtes et noblement deſſinés. Les graveurs conſultoient docilement les peintres, et ceux-ci à leur tour ſe gardoient bien d'affecter les caprices d'un maître. Ils s'eſtimoient, ils ſe voyoient comme

2) M. de Voltaire doit être ſatisfait d'avance, lui qui a plaidé ſi longtems pour cette réforme importante.

me égaux et comme amis, et ſe donnoient bien de garde de rejetter l'un ſur l'autre les défauts de l'ouvrage. D'ailleurs la gravure étoit devenue très utile à l'Etat par le cmmerce d' eſtampes qu'on faiſoit dans les pays étrangers; et c'étoit de ces artiſtes qu'on pouvoit dire: *ſous leurs heureuſes mains le cuivre devient or.*

CHAPITRE XXXV.

Salle du Trône.

Je ne quittai ces riches galeries qu'avec le plus vif regret, mais dans mon inſatiable curioſité, jaloux de tout voir, je rentrai dans le centre de la ville. Je vis une multitude de perſonnes de tout ſexe et de tout âge, qui ſe portoit avec précipitation vers un portique majeſtueuſement décoré. J'entendois de côté et d'autre: *hâtons nos pas! notre bon roi eſt peut-être deja monté ſur ſon trône; nous ne le verrions pas d'aujourd'hui!* Je ſuivis la foule: mais ce qui m'étonnoit fort, c'eſt que des gardes farouches n'oppoſoient aucune barriere aux empreſſemnes du peuple. J'arrivai dans une ſalle immenſe, ſoutenue par pluſieurs colonnes. J'avançai et je parvins à voir le trô-

trône du monarque. Non: il eſt impoſſible de concevoir une idée plus belle, plus noble, plus auguſte, plus conſolante, de la majeſté royale. Je fus attendri juſqu'aux larmes. Je ne vis ni Jupiter tonnant, ni appareil terrible, ni inſtrument de vengeance. Quatre figures de marbre blanc, repréſentant la force, la tempérance, la juſtice et la clémence, portoient un ſimple fauteuil d'ivoire blanc, élevé ſeulement pour faciliter la portée de la voix. Ce ſiege étoit couronné d'un dais ſuſpendu par une main dont le bras ſembloit ſortir de la voûte. A chaque côté du trône étoient deux tablettes; ſur l'une deſquelles étoient gravées les loix de l'Etat et les bornes du pouvoir royal, et ſur l'autre les devoirs des rois et ceux des ſujets. En face étoit une femme qui allaitoit un enfant, emblême fidelle de la royauté. La premiere marche, qui ſervoit de degré pour monter au trône, étoit en forme de tombe. Deſſus étoit écrit en gros caracteres: L'ETERNITÉ. C'étoit ſous cette premiere marche que repoſoit le corps embaumé du monarque prédéceſſeur, en attendant que ſon fils vînt le déplacer. C'eſt de-là qu'il crioit à ſes héritiers qu'ils étoient tous mortels, que

que le ſonge de la royauté étoit prêt à finir, qu'ils reſteroient alors ſeuls avec leur renommée! Ce lieu vaſte étoit déja rempli de monde, lorsque je vis paroître le monarque revêtu d'un manteau bleu qui flottoit avec grace. Son front étoit ceint d'une branche d'olivier; c'étoit ſon diadème: il ne marchoit jamais en public ſans ce reſpectable ornement qui en impoſoit aux autres et à lui-même. Il ſe fit des acclamations lorsqu'il monta ſur ſon trône. Il ne paroiſſoit pas indifférent à ces cris de joie. Mais à peine fut-il aſſis qu'un ſilence reſpectueux s'étendit ſur cette nombreuſe aſſemblée. Je prêtai une oreille attentive. Ses miniſtres lui lurent à haute voix tout ce qui s'étoit paſſé de remarquable depuis la derniere ſéance. Si la vérité eut été deguiſée; le peuple étoit-là pour confondre le calomniateur. On n'oublioit point ſes demandes. On rendoit compte de l'exécution des ordres ci-devant donnés, et cette lecture étoit toujours terminée par le prix journalier des vivres et des denrées. Le monarque écoutoit, et d'un ſigne de tête approuvoit ou remettoit les choſes à un plus ample examen. Mais ſi du fond de la ſalle il s'éle-

voit une voix plaignante et condamnant quelques articles, fut-ce un homme de la derniere claſſe, on le faiſoit avancer dans un petit cercle pratiqué au pied du trône. Là il expliquoit ſes idées [1], et s'il ſe trouroit avoir raiſon, alors il étoit écouté, applaudi, remercié, le ſouverain lui jettoit un regard favorable: ſi, au contraire, il ne diſoit rien que d'abſurde, ou groſſiérement fondé ſur un intérêt particulier, alors on le chaſſoit avec ignominie, et les huées des aſſiſtans l'accompagnoient juſqu'à la porte. Chacun pouvoit ſe préſenter ſans autre crainte que celle d'attirer la dériſion publique ſi ſes vues étoient fauſſes ou bornées.

Deux

1) Un des plus grands malheurs qui ſoit en France, c'eſt que toute la police et l'adminiſtration des affaires ſont entre les mains des magiſtrats, ou des gens revêtus d'une charge et d'un titre, ſans qu'on daigne jamais conſulter (du moins de la part du public) les perſonnes privées en qui la ſcience et la ſageſſe ſe trouvent ſouvent dans un degré éminent. Le meilleur citoyen, le plus éclairé, ne peut développer ſes talens utiles ou la grandeur de ſon ame; s'il ne porte la robe d'un homme en charge, il doit immoler ſes bons deſſeins, être témoin des plus grands abus, et ſe taire.

Deux grands officiers de la couronne accompagnoient le monarque dans toutes les cérémonies publiques, et marchoient à ſes côtés. L'un portoit au haut d'une pique une gerbe de bled [2]) et l'autre un cep de vigne: c'étoit afin qu'il n'oubliât jamais que c'étoient là les deux ſoutiens de l'Etat et du trône. Derriere lui le panetier de la couronne, ayant une corbeille remplie de pains, en donnoit un à chaque indigent qui réclamoit ſon aſſiſtance. Cette corbeille étoit le ſûr thermometre de la miſere publique; et lorſque le panier ſe trouvoit vuide, alors les miniſtres étoient chaſſés et punis: mais la corbeille demeuroit pleine et atteſtoit l'abondance publique.

Cette auguſte ſéance ſe tenoit une fois par ſemaine, et duroit trois heures. Je ſortis de cette ſalle, le coeur pénétré, et auſſi rempli de reſpect pour ce roi que pour la Divinité même; l'aimant comme un Dieu protecteur.

2) L'empereur Taiſung ſe promenant en campagne avec le prince ſon fils, et lui montrant les laboureurs occupés à leur travail: *voyez*, lui diſoit-il, *la peine que ces pauvres gens prennent tout le long de l'année pour nous ſoutenir; ſans leurs travaux et ſans leur ſueur, ni vous ni moi, nous n'aurions pas d'empire.*

Je converſai avec pluſieurs perſonnes de tout ce que je venois de voir et d'entendre: ils étoient ſurpris de mon étonnement; toutes ces choſes leur ſembloint ſimples et naturelles. „Pourquoi, me dit l'un d'eux, avez-vous la fureur de comparer ce tems préſent à un vieux ſiecle bizarre, extravagant, où l'on avoit de fauſſes idées ſur les matieres les plus ſimples, où l'orgueil jouoit la grandeur, où le faſte et la repréſentation étoient tout, et le reſte rien, où la vertu enfin n'étoit regardée que comme un fantôme, pur ouvrage de quelques philoſophes rêveurs[3])."

CHA-

3) Il faut reſpecter les préjugés populaires! tel eſt le langage de ces génies étroits, puſillanimes, pour leſquels il ſuffit qu'une loi ſubſiſte pour paroître ſacrée. L'homme vertueux à qui ſeul il appartient d'aimer et de haïr, connoît-il cette modération criminelle? Non: il ſe charge de la vindicte publique; ſes droits ſont fondés ſur ſon génie, et la juſtice de ſa cauſe ſur la reconnoiſſance de la poſtérité.

CHAPITRE XXXVI.

Forme du Gouvernement.

OSEROIS-JE VOUS demander quelle eſt la forme préſente de votre gouvernement? Eſt-il monarchique, démocratique, ariſtocratique? [1]) — Il n' eſt ni monarchique, ni démocratique, ni ariſtocratique, il eſt raiſonnable et fait pour des hommes. La monarchie n'eſt plus. Les Etats monarchiques, comme vous le ſaviez, mais ſi infructueuſement, vont ſe perdre dans le deſpotisme, comme les fleuves vont ſe perdre dans le ſein de la mer; et le deſpotisme bientôt croule ſur lui-même [2]). Tout

1) Le génie d'une nation ne dépend point de l'athmoſphere qui l'environne; le climat n'eſt point la cauſe phyſique de ſa grandeur ou de ſon aviliſſement. La force et le courage appartiennent à tous les peuples de la terre: mais les cauſes qui les mettent en action et les ſoutiennent, dérivant de certaines circonſtances, qui tantôt ſont promptes, tantôt lentes à ſe développer; mais qui tôt ou tard ne manquent jamais d'arriver. Heureux le peuple qui par lumiere ou par inſtinct ſaiſit l'inſtant!

2) Voulez-vous connoître quels ſont les principes généraux qui regnent habituellement

cela s'eſt accompli à la lettre, et il n'y eut jamais de prophétie plus certaine.

En proportion des lumieres acquiſes, ſans doute, qu'il eut été honteux pour notre eſpece d'avoir meſuré la diſtance de la terre au ſoleil, d'avoir peſé tous les globes,

---

dans le conſeil d'un monarque? Voici à peu près le reſultat de ce qui s'y dit, ou plutôt de ce qui s'y fait. „Il faut multiplier les impôts de toutes ſortes, parce que le prince ne ſauroit jamais être aſſez riche, attendu qu'il eſt obligé d'entretenir des armées, et les officiers de ſa maiſon qui doit être abſolument très magnifique. Si le peuple ſurchargé éleve des plaintes, le peuple aura tort, et il faudra le réprimer. On ne ſauroit être injuſte envers lui, parce que dans le fond il ne poſſede rien que ſous la bonne volonté du prince qui peut lui redemander en tems et lieu ce qu'il a eu la bonté de lui laiſſer, ſurtout lorsqu'il en a beſoin pour l'intérêt ou la ſplendeur de ſa couronne. D'ailleurs il eſt notoire qu'un peuple qu'on abandonne à l'aiſance eſt moins laborieux et peut devenir inſolent. Il faut retrancher à ſon bonheur pour ajouter à ſa ſoumiſſion. La pauvreté des ſujets ſera toujours le plus fort rempart du monarque; et moins les particuliers auront de richeſſes, plus la nation ſera obéiſſante: une fois pliée au devoir, elle le ſuivra par habitude, ce qui eſt la maniere la

bes, et de n'avoir pu découvrir les loix ſimples et fécondes qui doivent diriger des êtres raiſonnables. Il eſt vrai que l'orgueil, la cupidité, l'intérêt préſentoient mille obſtacles: mais quel plus beau triomphe que de trouver le noeud qui devoit

---

la plus ſûre d'être obéi. Ce n'eſt point aſſez d'être ſoumiſe, elle doit croire qu'ici réſide l'eſprit de ſageſſe en toute ſa plénitude; et ſe ſoumettre par conſéquent, ſans oſer raiſonner, à nos décrets émanés de notre certaine ſcience.„

Si un philoſophe ayant accès auprès du prince, s'avançoit au milieu du conſeil et diſoit au monarque: „ Gardez-vous de croire ces ſiniſtres conſeillers; vous êtes environné des ennemis de votre famille. Votre grandeur, votre ſûreté ſont moins fondées ſur votre puiſſance abſolue que ſur l'amour de votre peuple. S'il eſt malheureux, il ſouhaitera plus ardemment une révolution, et il ébranlera votre trône ou celui de vos enfans. Le peuple eſt immortel, et vous devez paſſer. La majeſté du trône réſide plus dans une tendreſſe vraiment paternelle que dans un pouvoir illimité. Ce pouvoir eſt violent, et contre la nature des choſes. Plus modéré, vous ſerez plus puiſſant. Donnez l'exemple de la juſtice et croyez que les princes qui ont une morale ſont plus forts et plus reſpectés.„ Aſſurément on prendroit ce philoſophe pour un viſionnaire, et on ne daigneroit peut-être pas le punir de ſa vertu.

faire ſervir ces paſſions particulieres au bien général! Un vaiſſeau qui ſillonne les mers, commande aux élémens au moment même où il obéit à leur empire: ſoumis à une double impulſion, ſans ceſſe il réagit contre eux. Voilà peut-être l'image la plus fidelle d'un Etat: porté ſur des paſſions orageuſes, il reçoit d'elles le mouvement, et doit réſiſter aux tempêtes. *L'art du Pilote eſt tout.* Vos lumieres politiques n'étoient qu'un crépuſcule; et vous accuſiez imbécillement l'auteur de la nature, tandis qu'il vous avoit donné l'intelligence et le courage pour vous gouverner. Il n'a fallu qu'une voix forte pour réveiller la multitude d'un ſommeil d'engourdiſſement. Si l'oppreſſion tonnoit ſur vos têtes, vous ne deviez en accuſer que votre foibleſſe. La liberté et le bonheur appartiennent à qui oſent les ſaiſir. Tout eſt révolution dans ce monde: la plus heureuſe de toutes a eu ſon point de maturité, et nous en recueillons les fruits [3]).

Sortis

3) A certains Etats il eſt une époque qui devient néceſſaire; époque terrible, ſanglante, mais ſignal de la liberté. C'eſt de la guerre civile dont je parle. C'eſt là que s'élevent tous les

Sortis de l'oppreſſion, nous n'avons eu garde de remettre toutes les forces et tous les reſſorts du gouvernement, tous les droits et l'attribut de la puiſſance dans les mains d'un ſeul homme [4]): inſtruits par

---

les grands hommes, les uns attaquant, les autres défendant la liberté. La guerre civile déploye les talens les plus cachés. Des hommes extraordinaires s'élevent et paroiſſent dignes de commander à des hommes. C'eſt un remede affreux! mais après la ſtupeur de l'Etat, après l'engourdiſſement des ames il devient néceſſaire.

4) Le gouvernement deſpotique n'eſt qu'une ligue du ſouverain avec un petit nombre de ſujets favoriſés pour tromper, et dépouiller tous les autres. Alors le ſouverain ou celui qui le repréſente, éclipſe la ſociété, la diviſe, devient un être unique et central, qui allume toutes les paſſions à ſon gré, et qui les met en feu pour ſon intérêt perſonnel: il crée le juſte et l'injuſte; ſon caprice devient loi, et ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique, Ce ſyſtême eſt trop violent pour être durable. Mais la juſtice eſt une barriere qui protege également le ſujet et le prince. La liberté peut ſeule former des citoyens généreux: la vérité en fait des êtres raiſonnables. Un roi n'eſt puiſſant qu'à la tête d'une nation généreuſe et contente. La nation une fois avilie, les trône s'affaiſſe.

les malheurs des siecles passés, nous n'avons pas été si imprudens. Socrate et Marc-Aurele seroient revenus au monde, que nous ne leur aurions pas confié le pouvoir arbitraire, non par défiance, mais dans la crainte d'avilir le caractere sacré d'homme libre. La loi n'est-elle pas l'expression de la volonté générale; et comment confier à un seul homme un dépôt aussi important? N'aura-t-il pas des momens de foiblesse, et quand il en seroit exempt, les hommes renonceront-ils à cette liberté qui est leur plus bel appanage [5])?

Nous avons éprouvé combien la souveraineté absolue étoit opposée aux véritables

5) La liberté enfante des miracles: elle triomphe de la nature, elle fait croître les moissons sur les rochers, elle donne un air riant aux régions les plus tristes, elle éclaire des pâtres et les rend plus pénétrans que les superbes esclaves des cours les plus ingénieuses. D'autres climats, qui font la gloire et le chef d'oeuvre de la création, livrés à la servitude, n'étalent que des terres abandonnées, des visages pâles, des regards contraints qui n'osent se lever vers la voûte du ciel. Homme! choisis donc d'être heureux ou misérable, si tu peux encore choisir; crains la tyrannie, déteste l'esclavage, arme ton bras, meurs ou vis libre.

bles intérêts d'une nation. L'art de lever des tributs rafinés, toutes les forces de ce terible cabeſtan progreſſivement multipliées, les loix embrouillées, oppoſées l'une à l'autre, la chicane dévorant les poſſeſſions particulieres, les villes remplies de tyrans privilégiés, la vénalité des offices, des miniſtres et des intendans traitant les différentes parties du Royaume comme des pays de conquête, une ſubtile dureté de coeur qui raiſonnoit l'inhumanité, des officiers royaux qui ne répondoient de rien au peuple et qui inſultoient plutôt qu'ils ne déferoient à ſes plaintes: tel étoit l'effet de ce deſpotiſme vigilant, qui raſſembloit toutes les lumieres pour en abuſer, à peu près comme ces verres ardens, qui ne s'échauffent que pour embraſer! On parcouroit la France, ce beau royaume que la nature avoit favoriſé de ſes regards propices: et qu'y voyoit-on? Des cantons déſolés par les maltôtiers, les villes devenues bourgs, les bourgs villages, les villages hameaux; leurs habitans hâves, défigurés; des mendians, enfin, au lieu d'habitans. On connoiſſoit tous ces maux: on fuyoit des principes évidens pour embraſſer le ſyſtéme de la cupidité;

té; [6]) et les ombres qu'elle faiſoit naître autoriſoient la déprédation générale.

Le croiriez-vous? La révolution s'eſt opérée ſans efforts, et par l'héroïsme d'un grand homme. Un roi philoſophe, digne du trône puisqu'il le dédaignoit, plus jaloux du bonheur des hommes que de ce fantôme de pouvoir, redoutant ſa poſtérité et ſe redoutant lui-même, offrit de remettre les Etats en poſſeſſion de leurs anciennes prérogatives; il ſentit qu'un royaume étendu avoit beſoin de la réunion des différentes provinces pour être gouverné ſagement. Comme dans le corps humain, outre la circulation générale, chaque partie a ſa circulation particuliere, ainſi chaque province, en obéiſſant aux loix générales, modifie ſes loix particulieres d'après ſon ſol, ſa poſition, ſon commerce, ſes intérêts reſpectifs. Par-là tout vit, tout fleurit. Les

6) Un intendant voulant donner à la **** qui paſſoit à Soiſſons, une image de l'abondance qui regnoit en France, fit arracher les arbres fruitiers d'alentour, et les fit planter dans les rues de la ville qu'on dépava, les arbres étoient entrelacés de guirlandes de papier doré. Cet intendant étoit *ſans le ſavoir*, un très grand peintre.

Les provinces ne ſont plus pour ſervir la cour, et pour orner la capitale 7). Un ordre

---

7) L'erreur et l'ignorance ſont la ſource de tous les maux qui accablent l'humanité. L'homme n'eſt méchant que parce qu'il ſe trompe ſur ſes véritables intérêts. Cependant on peut errer en phyſique ſpéculative, en aſtronomie, en mathématiques, ſans un inconvenient bien réel: mais la politique ne ſouffre pas la moindre erreur. Il eſt des vices d'adminiſtration plus déſolans que les fléaux phyſiques. Une faute en ce genre dépeuple et appauvrit un Royaume. Si la ſpéculation la plus ſévere, la plus approfondie, eſt abſolument néceſſaire, c'eſt dans ces cas publics et problématiques où des raiſons d'une force égale tiennent l'eſprit comme en équilibre. Rien de plus dangereux que la routine? elle produit des malheurs inconcevables, et l'Etat n'eſt éclairé qu'au moment de ſa ruine. On ne ſauroit donc trop multiplier les lumieres ſur l'art compliqué du gouvernement, parce que le moindre écart eſt une ligne qui s'allonge en fuyant, et cauſe une erreur immenſe. Les loix n'ont été juſqu'ici que des palliatifs qu'on a érigés en remedes généraux; elles ſont (comme on l'a fort bien dit) nées du beſoin, et non de la philoſophie: c'eſt à cette derniere à corriger ce qu'elles ont de défectueux. Mais quel courage, quel zele, quel amour de l'humanité faudra-t-il à celui qui de ce cahos informe

fera

ordre aveugle, émané du trône, ne vient point porter le trouble dans des lieux où l'oeil du ſouverain n'a jamais pu pénétrer. Chaque province ſe trouve dépoſitaire de ſa ſûreté et de ſon bonheur: ſon principe de vie n'eſt pas éloigné d'elle; il eſt dans ſon propre ſein, toujours prêt à féconder l'enſemble, à remédier aux maux qui pourroient arriver. Le ſecours préſent eſt remis à des mains intéreſſées qui ne ſe réjouiront pas des coups qui peuvent affoiblir la patrie.

La ſouveraineté abſolue fut donc abolie. Le chef conſerva le nom de roi; mais il n'entreprit pas follement de porter tout le fardeau qui accabloit ſes ancêtres. Les Etats aſſemblées du royaume eurent ſeuls la puiſſance législatrice. L'adminiſtration des affaires, tant politiques que civiles, eſt confiée au ſénat; et le monarque armé du glaive veille à l'exécution des loix. Il propoſe tous les établiſſemens utiles. Les ſénat eſt

---

fera ſortir un édifice régulier? Mais auſſi quel génie deviendra plus cher au genre humain! Qu'il ſonge que c'eſt l'objet le plus important, qu'il intéreſſe particuliérement le bonheur de l'homme, et que par une ſuite néceſſaire il doit influer ſur ſes vertus!

eſt reſponſable au roi, et le roi et le ſénat ſont reſponſables aux Etats qui s'aſſemblent tous les deux ans. Tout s'y décide à la pluralité des voix. Loix nouvelles, charges vacantes, griefs à redreſſer, voilà ce qui eſt de ſon reſſort. Les cas particuliers ou imprévus ſont abandonnés à la ſageſſe du monarque.

Il eſt heureux [8]), et ſon trône eſt affermi ſur une baſe d'autant plus ſolide

8) M. d'Alembert a dit qu'un roi qui fait ſon devoir eſt le plus miſérable de tous les hommes, et que celui qui ne le fait pas eſt le plus à plaindre. Pourquoi le roi qui fait ſon devoir ſeroit-il le plus miſérable de tous les hommes? Seroit-ce à cauſe de la multiplicité de ſes travaux? Mais un travail heureux eſt une vraie jouiſſance. Comptera-t-il pour rien cette ſatisfaction intime qui naît de l'idée d'avoir fait le bonheur des hommes? Croira-t-il que la vertu ne porte pas avec elle ſa récompenſe? Univerſellement aimé, et ſeulement haï des méchans, pourquoi ſon coeur demeureroit-il fermé aux plaiſirs? Qui n'a pas éprouvé le contentement d'avoir accompli le bien? Le roi qui ne remplit pas ſes devoirs, eſt le plus à plaindre. Rien de plus juſte, ſi toutefois il eſt ſenſible aux remords et à l'opprobre: s'il ne l'eſt pas, il eſt encore plus à plaindre. Rien de mieux vu que cette derniere propoſition.

de que la liberté de la nation garantit ſa couronne [9]). Des ames qui n'auroient été que communes, doivent leurs vertus à ce reſſort éternel des grandes choſes. Le citoyen n'eſt point ſéparé de l'Etat; il fait corps avec lui [10]): auſſi faut-il voir avec quel zele il ſe porte à tout ce qui peut intéreſſer ſa ſplendeur.

Chaque arrêt émané du ſénat eſt motivé, et le ſénat explique en peu de mots ſes motifs et ſon intention. Nous ne concevons pas comment dans votre ſiecle, (ſoi-diſant éclairé) vos magiſtrats oſoient dans leur mor-

---

9) Il eſt bon à tout Etat, fut-il républicain, d'avoir un chef, en limitant toutefois ſon pouvoir. C'eſt un ſimulacre qui en impoſe à l'ambitieux qui étouffe tout projet dans ſon coeur. Alors la royauté eſt comme cet épouvantail qu'on place dans un jardin, il écarte les moineaux qui viendroient pour manger le grain.

10) Ceux qui ont dit que dans les monarchies les rois ſont dépoſitaires des volontés de la nation, ont dit une abſurdité. Eſt-il en effet rien de plus ridicule, que des êtres intelligens comme les hommes, diſent à un ou à pluſieurs: *veuillez pour nous*, Les peuples ont toujours dit aux monarques: *agiſſez pour nous, d'après nos volontés clairement connues.*

morgue orgueilleuſe vous propoſer des arrêts dogmatiques, ſemblables aux décrets des théologiens, comme ſi la loi n'étoit pas la raiſon publique, comme s'il ne falloit pas que le peuple fût inſtruit pour ſe porter plus rapidement à l'obéiſſance. Ces Meſſieurs à triple mortier, qui ſe diſoient les peres de la patrie, ignoroient donc le grand art de la perſuaſion, cet art qui agit ſans efforts et ſi puiſſamment; ou plutôt n'ayant ni point de vue fixe, ni marche aſſurée, tour-à-tour brouillons, ſéditieux, eſclaves rampans, ils encenſoient et fatiguoient le trône, tantôt ſe cabrant pour des minuties, tantôt vendant le peuple à beaux deniers comptans.

Vous penſez bien que nous avons réformé ces magiſtrats, accoutumés de jeuneſſe à toute l'inſenſibilité néceſſaire pour diſpoſer froidement de la vie, des biens et de l'honneur des citoyens; hardis pour la défenſe de leurs minces privileges, lâches dès qu'il s'agiſſoit de l'intérêt public: on s'épargnoit dans les derniers tems juſqu'à la peine de les corrompre; ils étoient tombés dans une indolence perpétuelle. Nos magiſtrats ſont bien différens: le nom de peres du peuple dont nous les honorons, eſt

un titre qu'ils méritent dans toute l'étendue du terme.

Aujourd'hui les rênes du gouvernement ſont confiées à des mains fermes et ſages qui ſuivent un plan. Les loix regnent, et aucun homme n'eſt au-deſſus d'elles; ce qui étoit un inconvénient affreux dans vos gouvernemens gothiques. Le bonheur général de la patrie eſt fondé ſur la ſûreté de chaque ſujet en particulier: il ne craint point les hommes, mais les loix; et le ſouverain lui-même les apperçoit au-deſſus de ſa tête [11]). Sa vigilance rend les ſénateurs plus

11) Tout gouvernement où un ſeul homme eſt au-deſſus de la loi et peut la violer impunement, eſt un gouvernement malheureux et inique. En vain un homme de génie a-t-il employé tous ſes talens pour nous faire goûter les principes des gouvernemens aſiatiques; ils ſont trop outrageans à la nature humaine. Voyez ce ſuperbe vaiſſeau qui maîtriſe les élémens; il ne faut qu'une fente imperceptible pour y faire entrer l'onde amere et cauſer ſa deſtruction. Ainſi un ſeul homme au-deſſus des loix, fera entrer dans le corps politique toutes les injuſtices, les iniquités, qui par un effet inévitable hâteront ſa ruine. Qu'importe de périr par pluſieurs ou par un ſeul? Le malheur

plus attentifs à leur charge et à leur devoir; ſa confiance en eux ſoulage leurs peines, et ſon autorité donne la force et la vigueur néceſſaires à leurs déciſions. Ainſi le ſceptre, dont la peſanteur opprimoit vos rois, eſt léger dans les mains de notre monarque. Ce n'eſt plus une victime pompeuſement parée, inceſſamment ſacrifiée aux beſoins de l'Etat: il ne porte que le fardeau que lui permet la force limitée qu'il a reçue de la nature.

Nous poſſédons un prince craignant Dieu, pieux et juſte, qui porte dans ſon coeur l'Eternel et la patrie, qui redoute la vengean-

heur eſt égal. Qu'importe que la tyrannie ait cent bras, ſi un ſeul ſe porte d'un bout de l'empire à l'autre, s'il peſe ſur tous les individus, s'il ſe régénere à l'inſtant même où il eſt coupé? D'ailleurs, ce n'eſt pas le deſpotiſme qui effraye, qui épouvante; c'eſt ſa propagation. Les viſirs, les pachas, etc. imitent le maître, ils égorgent en attendant qu'ils ſoient égorgés. Dans les gouvernemens d'Europe, la réaction ſimultanée de tous les corps, leurs chocs entretiennent des momens d'équilibre pendant leſquels le peuple reſpire: les limites de leur pouvoir reſpectif, perpetuellement dérangées, tiennent lieu de liberté, et le fantôme conſole au moins de ne pouvoir atteindre à la réalité.

geance divine et le blâme de la poſtérité, et qui regarde une bonne conſcience et une gloire ſans tâche comme le plus haut degré de félicité. Ce ſont moins de grands talens du côté de l'eſprit, des connoiſſances étendues, qui ſont le bien, que le deſir ſincere d'un coeur droit qui le chérit et qui aime à l'accomplir. Souvent le génie vanté d'un monarque, loin d'avancer le bonheur du royaume, ſe tourne contre la liberté du pays.

Nous avons concilié, ce qui paroiſſoit presque impraticable à accorder, le bien de l'Etat avec le bien des particuliers. On prétendoit même que le bonheur public d'un Etat étoit néceſſairement diſtinctif du bonheur de quelques-uns de ſes membres. Nous n'avons point épouſé cette politique barbare, fondée ſur l'ignorance des véritables loix ou ſur le mépris des hommes les plus pauvres et les plus utiles. Il étoit des loix abominables et cruelles, qui ſuppoſoient les hommes méchans: mais nous ſommes très diſpoſés à croire qu'ils ne le ſont devenus que depuis l'inſtitution de ces mêmes loix. Le deſpotiſme a fatigué le coeur humain, et en l'irritant l'a deſſéché et corrompu.

Notre

Notre roi a tout le pouvoir et l'autorité néceſſaires pour faire le bien, et les bras liés pour faire le mal. On lui expoſe la nation ſous un jour toujours favorable: on préſente ſa valeur, ſa fidélité envers le prince, ſon horreur pour tout joug étranger.

Il eſt des cenſeurs qui ont droit de chaſſer d'auprès du prince tous ceux qui incline-roient à l'irréligion, au libertinage, au menſonge, à l'art plus funeſte, de couvrir la vertu de ridicule [12]). On ne connoît plus auſſi parmi nous cette claſſe d'hommes, qui ſous le titre de nobleſſe (qui pour comble de ridicule étoit vénale) accouroit ramper autour du trône, ne vouloit ſuivre que le métier des armes ou celui de courtiſan, vivoit dans l'oiſiveté, raſſaſioit ſon orgueil de vieux parchemins, et préſentoit le déplorable ſpectacle d'une vanité égale à ſa miſere. Vos grenadiers verſoient leur ſang avec autant d'intrépidité que le plus noble d'entre eux, et ne le mettoient pas à ſi haut

12) Je ſuis fort porté à croire que les ſouverains ſont preſque toujours les plus honnêtes gens de leur cour. Narciſſe avoit l'ame encore plus noire que celle de Néron.

prix. D'ailleurs, une telle dénomination dans notre république auroit offenſé les autres ordres de l'Etat. Les citoyens ſont égaux: la ſeule diſtinction eſt celle que mettent naturellement entre les hommes la vertu, le génie et le travail [13]).

Malgré tant de remparts, de barrieres, de précautions, afin que le monarque n'oublie point, en cas de calamités publiques, ce

13) Pourquoi les François ne pourroient-ils ſoutenir le gouvernement républicain. Qui eſt-ce qui ignore en ce royaume les prééminences de la nobleſſe fondées ſur l'inſtitution même, confirmées par l'uſage de pluſieurs ſiecles? Dès que ſous le regne de Jean, le Tiers-Etat eut ſorti de ſon aviliſſement, il prit ſéance aux aſſemblées de la nation, et cette nobleſſe fiere et barbare le vit, ſans ſe ſoulever, aſſocié aux ordres du royaume, quoi que les tems fuſſent encore tout remplis des préjugés de la police des fiefs et de la profeſſion des armes. L'honneur françois, principe toujours agiſſant, ſupérieur aux plus ſages inſtitutions, pourra donc devenir un jour l'ame d'une république, ſurtout lorsque le goût de la philoſophie, la connoiſſance des loix politiques, l'expérience de tant de maux auront détruit cette légéreté, cette indiſcrétion, qui dénaturent ces brillantes qualités qui feroient des François le premier peuple de l'univers, s'il ſavoit meſurer, mûrir et ſoutenir ſes projets.

ce qu'il doit aux pauvres, il obſerve chaque année un jeûne ſolemnel, qui dure trois jours. Pendant ce tems notre roi ſouffre la faim, endure la ſoif, eſt couché ſur un grabat: et ce jeûne terrible et ſalutaire lui imprime dans le coeur une commiſération plus tendre envers les néceſſiteux. Notre ſouverain n'a pas beſoin, il eſt vrai, d'être averti par cette ſenſation phyſique: mais c'eſt une loi de l'Etat, une loi ſacrée, jusqu'ici ſuivie et reſpectée. A l'exemple du monarque, tout miniſtre, tout homme qui touche aux rênes du gouvernement, ſe fait un devoir de ſentir par lui-même ce que c'eſt que le beſoin et la douleur qui en réſulte; il en eſt plus diſpoſé dans la ſuite à ſoulager ceux qui ſe trouveroient ſoumis à l'impérieuſe et dure loi de l'extrême néceſſité [14]).

14) En face de la cabane d'un philoſophe, ſe trouvoit une haute et riche montagne favoriſée des plus doux regards du ſoleil. Elle étoit couverte de beaux pâturages, d'épis dorés, de cedres et de plantes aromatiques. Les oiſeaux les plus agréables à la vue, les plus délicieux au goût, en bandes preſſées fendoient l'air de leurs aîles, et le remplilſoient

— Mais, lui dis-je, de tels changemens ont dû être longs, pénibles, difficultueux. Que

---

ſoient de leurs ramages harmonieux. Les daims, les chevreuils bondiſſans peuploient les bois. Quelques lacs nourriſſoient dans leurs eaux argentées la truite, le merlan et le brochet. Trois cents familles répandues ſur le dos de cette montagne la partageoient et y vivoient heureuſes dans la paix, dans l'abondance, au ſein des vertus qu'elles enfantent; elles béniſſoient le ciel au lever et au coucher du ſoleil. Mais voici que l'indolent, le voluptueux, le diſſipateur Oſman monta ſur le trône, et ces trois cents familles furent bientôt ruinées, chaſſées, errantes et vagabondes. La belle montagne paſſa toute entiere entre les mains de ſon vizir, noble brigand, qui fit ſervir les dépouilles des malheureux à taiter magnifiquement ſes chiens, ſes concubines et ſes flatteurs. Un jour Oſman s'égara à la chaſſe; il fit rencontre du philoſophe dont la cabane écartée avoit échappé au torrent qui avoit tout englouti. Le philoſophe le reconnut, ſans que le monarque s'en doutât. Le philoſophe fit noblement ſon devoir. On parla du tems „préſent. „Hélas! dit le ſage vieillard: on „connoiſſoit encore la gaieté, il y a dix ans; „mais aujourd'hui les plus grands beſoins „exténuent le pauvre, attriſtent ſon ame, et „l'extrême miſere qu'il combat chaque jour „avec courage le mene lentement au tombeau.

„Tout

Que d'efforts il vous a fallu faire! — Le ſage, ſouriant avec douceur, répondit: le bien n'eſt pas plus difficile que le mal. Les paſſions humaines ſont de terribles obſtacles. Mais dès que les eſprits ſont éclairés ſur leurs véritables intérêts, ils deviennent juſtes et droits. Il me ſemble qu'un ſeul homme pourroit gouverner le monde, ſi les coeurs étoient diſpoſés à la tolérance et à l'équité. Malgré l'inconſéquence ordinaire aux gens de votre ſiecle, on avoit ſçu prévoir que la raiſon feroit un jour de grands progrès; les effets en ſont devenus ſenſibles, et les principes heureux d'un ſage gouvernement ont été le premier fruit de la réforme.

CHAPITRE XXXVII.

De l'Héritier du Trône.

Plus interrogant que ne le fut jamais le bailli du Huron [1]), je continuai à exercer

„Tout ſouffre . . . Le monarque reprit: „dites-moi, je vous prie, qu'eſt-ce que miſere?„ Le philoſophe ſoupira, ſe tut, et le remit dans le chemin de ſon palais.

1) Le Huron ou l'Ingénu, Roman de Voltaire,

la patience de mes voiſins. — J'ai bien vu le monarque aſſis ſur ſon trône; mais j'ai oublié, Meſſieurs, de vous demander où étoit le fils du roi, de mon tems appellé Dauphin! — Le plus poli prit la parole et me dit:

Convaincus que nous ſommes que c'eſt de l'éducation des grands que dépend le bonheur des peuples, et que la vertu s'apprend comme le vice ſe communique, nous veillons avec le plus grand ſoin ſur les jeunes années des princes. L'héritier du trône n'eſt point à la cour, où quelques flatteurs oſeroient peut-être lui perſuader qu'il eſt plus que les autres hommes, et que ceux-ci ſont moins que des inſectes; on lui cache ſoigneuſement ſes hautes deſtinées. Dès qu'il eſt né, on lui a imprimé ſur l'épaule une empreinte royale qui ſervira à le faire reconnoître. On l'a remis entre les mains de gens dont la fidélité diſcrete n'a pas moins été éprouvé que la probité. Ils font ſerment devant l'Etre Suprême de ne jamais révéler au prince qu'il doit être roi: ſer-

---

taire, un des mieux faits qui ſoient ſortis de ſa plume. Le Huron enfermé à la baſtille avec un Janſéniſte eſt la choſe du monde la plus ingénieuſement imaginée.

ſerment redoutable, et qu'ils n'oſent jamais enfreindre.

Auſſitôt qu'il eſt ſorti des mains des femmes, on le promene, on le fait voyager, on diſpoſe ſon éducation phyſique qui doit toujours précéder l'éducation morale. Il eſt vêtu comme le fils d'un payſan. On l'accoutume aux mets les plus ordinaires: on lui enſeigne de bonne heure la ſobriété; il connoîtra mieux un jour que ſa propre économie doit ſervir d'exemple, et qu'une fauſſe prodigalité ruine un Etat et deshonore l'extravagant diſſipateur. Il viſite ſucceſſivement toutes les provinces. On lui fait connoître tous les travaux de la campagne, les ouvrages des manufactures, les productions des divers terrains. Il voit tout de ſes propres yeux: il entre dans la cabane des laboureurs, mange à leur table, s'aſſocie à leurs travaux, apprend à les reſpecter. Il converſe familierément avec tous les hommes qu'il rencontre. On permet à ſon caractere de ſe déployer librement, et il ſe croit auſſi éloigné du trône qu'il en eſt près.

Beaucoup de rois ſont devenus tyrans, non parce qu'ils avoient un mauvais coeur, mais parce que l'état des pauvres de leur

païs

païs n'avoit jamais pu parvenir juſqu'à eux [2]). Si l'on abandonnoit ce jeune prince aux idées flatteuſes d'un pouvoir aſſuré, peut-être, même avec une ame droite, vu la pente infortunée du coeur humain, chercheroit-il dans la ſuite à étendre les limites de ſon autorité [3]). C'eſt en cela que pluſieurs ſouverains: faiſoient malheureuſement conſiſter la grandeur royale, et par conſéquent leur intérêt étoit toujours oppoſé à celui de la nation.

Dès

---

2) Le préjugé eſt toujours à la droite du trône, prêt à couler ſes erreurs dans l'oreille des rois. La vérité timide doute de la victoire qu'elle peut remporter ſur eux et attend qu'on lui faſſe ſigne pour approcher; mais ſa bouche parle un langage ſi étrange qu'on revient au fantôme trompeur qui poſſede à fond la langue du pays. Rois! apprenez l'idiome ſévere et philoſophique de la vérité! C'eſt en vain que vous la chérirez, ſi vous ne ſavez pas l'entendre.

3) Les hommes ont une diſpoſition naturelle au deſpotiſme, parce que rien n'eſt plus commode que de remuer le bout de la langue pour être obéi. On connoît ce ſultan qui vouloit qu'on lui récitoit des hiſtoires amuſantes, ſous peine d'être étranglé. D'autres tiennent à peu près le même langage, et diſent à leurs peuples: divertiſſez-moi, et mourez de faim.

Dès que le jeune prince a atteint l'âge de vingt ans, plutôt même, ſi ſon ame eſt formée de meilleure heure, on le conduit dans la ſalle du trône. Il eſt caché dans la foule comme un ſimple ſpectateur. Tous les ordres de l'Etat ſont aſſemblés ce jour-là et tous ont reçu le mot. Tout-à-coup le monarque ſe leve, appelle par trois fois le jeune homme. Les flots de la foule s'ouvrent. Etonné, il avance d'un pas timide vers le trône; il y monte en tremblant. Le roi l'embraſſe, et déclare aux yeux de tous les citoyens qu'il eſt ſon fils. *Le ciel*, dit-il d'une voix touchante et majeſtueuſe, *le ciel vous a deſtiné à porter le fardeau de la royauté: on a travaillé vingt ans à vous en rendre digne; ne trompez pas l'eſpoir de ce grand peuple qui vous voit. Mon fils! j'attends de vous le méme zele que j'ai eu pour l'Etat.* Quel moment! quelle foule d'idées entrent dans ſon ame! Le monarque alors lui montre la tombe où repoſe le monarque prédéceſſeur, cette tombe où eſt gravé en gros caracteres: L'ETERNITÉ. Il continue d'une voix non moins impoſante: *Mon fils, on a tout fait pour ce moment. Vous êtes ſur la cendre de votre ayeul; vous devez le faire renaître: faites le ſer-*

ſerment d'être juſte comme lui. Je vais bientôt deſcendre pour occuper ſa place; ſongez que je vous accuſerois du fond de cette tombe, ſi vouz abuſiez de votre pouvoir. Ah! mon cher fils, l'Etre Supréme et le royaume ont les yeux ouverts ſur vous, aucune de vos penſées ne leur échappera. Si quelque mouvement d'ambition ou d'orgueil regnoit en ce moment au fond de votre ame, il eſt encore tems de le ſubjuguer; abdiquez le diadéme, deſcendez de ce trône, rentrez dans la foule: vouz ſerez plus grand, plus reſpecté, citoyen obſcur, que monarque vain ou ſans courage. Que ce ne ſoit point la chimere de l'autorité qui flatte votre jeune coeur, mais l'idée douce et grande de pouvoir faire un bien réel aux hommes. Je vous promets pour récompenſe l'amour de ce peuple qui nous écoute, ma tendreſſe, l'eſtime du monde, et l'aſſiſtance du monarque de l'univers. C'eſt lui qui eſt roi, mon fils: nous ne ſommes que des ſimulacres qui paſſons ſur la terre pour accomplir ſes auguſtes deſſeins [4]).

Le

4) Garnier fait dire à Nabuchodonoſor, enflé de ſa puiſſance et de ſes victoires: Qu'eſt-il, ce Dieu, qui commande à la pluie, anx vents, aux tempêtes? Sur qui regne-t-il? Sur des mers, ſur des rochers, etc.

In-

Le jeune prince ému, attendri, le front couvert d'une modeſte pudeur, n'oſe lever les yeux ſur cette grande aſſemblée dont les regards l'environnent et le preſſent. Il répand des larmes, il pleure en enviſageant l'étendue de ſes devoirs; mais bientôt il agit en héros: on lui a enſeigné que le grand homme doit ſe ſacrifier pour ſes ſemblables, et que ſi la nature n'a pas préparé aux hommes un bonheur ſans mêlange, c'eſt au pouvoir heureux dont la nation le rend dépoſitaire, à faire plus que la nature n'avoit ſçu faire en leur faveur. Cette noble idée le pénetre, l'enflamme; il prête le ſerment entre les mains de ſon pere; il atteſte la cendre ſacrée de ſon ayeul; il baiſe le ſceptre qu'il doit reſpecter le premier; il adore l'Etre ſuprême: on le couronne. Les ordres de l'Etat le ſaluent; et le peuple, dans les tranſports de ſa joie, lui crie: *ô toi! qui ſors du milieu de nous, qui nous a vus ſi tongtems et de ſi près, que les preſtiges de la grandeur ne te faſſent point oublier qui tu es, et qui nous ſommes* [5]).

Il

Inſenſibles ſujets, moi je commande aux hommes.

Je ſuis l'unique Dieu de la terre où nous ſommes.

5) Les Grecs et les Romains ont éprouvé des

Il ne peut monter ſur le trône qu'à l'âge de vingt-deux ans, parce qu'il eſt contre le bon ſens d'être ſoumis à un roi-enfant. De même, le ſouverain depoſe le ſceptre à l'âge de ſoixante-dix ans, parce que l'art de regner demande une ſoupleſſe d'organes, et je ne ſais quelle ſenſibilité qui s'éteint malheureuſement dans l'ame avec les années [6]). D'ailleurs, on craint que l'habitude du pouvoir ne faſſe naître en ſon ame cette ambition concentrée qu'on nomme avarice et qui eſt la derniere et la plus triſte

---

des ſenſations beaucoup plus vives que les nôtres. Une religion toute ſenſible, des affaires fréquentes qui tenoient au grand intérêt de la république, un appareil impoſant, ſans être faſtueux, les acclamations du peuple, les aſſemblées de la nation, les harangues publiques, quelle ſource intariſſable de plaiſirs! Il ſemble, auprès de ces gens-là, que nous ne faiſions que languir et preſque que nous ne vivions pas.

6) Qu'il ſera doux quand les ans auront blanchi nos cheveux, de pouvoir nous repoſer en nous rappellant des actions d'humanité et de bienfaiſance, ſemées dans le cours de notre vie! Tous, tant que nous ſommes, il ne nous reſtera alors que le ſentiment d'avoir été vertueux, ou la honte et le tourment du vice.

triſte paſſion que l'homme ait à combattre [7]). L'héritage demeure à la ligne directe; et le monarque ſeptuagénaire ſert encore l'Etat par ſes conſeils ou par l'exemple de ſes vertus paſſées. Le tems qui s'écoule entre cette reconnoiſſance publique et le jour de ſa majorité, eſt encore ſoumis à quelques nouvelles épreuves. On lui parle toujours par des images fortes et ſenſibles. Veut-on lui prouver que les rois ne ſont pas faits d'une autre maniere que le reſte des hommes, qu'ils n'ont pas un cheveu de plus ſur la tête, qu'ils leur ſont égaux en foibleſſe dès leur entrée dans ce monde, égaux aux yeux de Dieu, que le choix du peuple eſt la ſeule baſe de leur grandeur; on fait venir par maniere de divertiſſement un jeune porte-faix de ſa taille et de ſon âge; on les fait lutter enſemble. Le fils du roi a beau être vigoureux, il eſt ordinairement terraſſé; le porte-faix le preſſe juſqu'à ce qu'il avoue ſa défaite. Alors on

7) La prodigalité eſt également à redouter. Un jeune prince refuſe quelque fois parce qu'il a en lui la valeur de ſes refus: mais le vieillard accorde toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ſes graces.

on releve le jeune prince; on lui dit: „vous voyez qu'aucun homme par la loi de nature n'eſt ſoumis à un autre homme, qu'aucun ne naît eſclave, que les rois naiſſent hommes, et non pas rois, qu'en un mot le genre humain ni a pas été créé pour faire les plaiſirs de quelques familles. Le Tout-puiſſant même, ſelon la loi naturelle, ne veut point gouverner avec violence, mais ſur des volontés libres. Vouloir rendre les hommes eſclaves, c'eſt donc commettre une témérité envers l'Etre Suprême, et exercer une tyrannie ſur les hommes.„ Alors le porte-faix qui l'a vaincu, s'incline en ſa préſence, et lui dit: „je puis être plus fort que vous, et il n'y a ni droit ni gloire en cela; la véritable force eſt l'équité, la vraie gloire eſt la grandeur d'ame. Je vous rends hommage comme à mon ſouverain, dépoſitaire de toutes les forces particulieres: lorſque quelqu'un voudra me tyranniſer, c'eſt vous qui devrez voler à mon ſecours; je vous appellerai alors, et vous me ſauverez de l'homme injuſte et puiſſant.....

Le jeune prince commet-il quelque faute, quelqu'imprudence caractériſée; le lendemain il voit cette faute à jamais gravée dans

dans les nouvelles publiques [8]). Il s'étonne quelque fois, il s'indigne. On lui répond froidement; „il eſt un tribunal integre et vigilant qui écrit chaque jour toutes les actions des princes. La poſtérité ſaura et jugera tout ce que vous aurez dit et fait: il ne tient qu'à vous de la faire parler d'une maniere honorable.„ Si le jeune prince rentre en lui-même et répare ſa faute, alors les nouvelles du lendemain annoncent ce trait d'un heureux caractere, et donnent à cette action noble tous les éloges qu'elle mérite [9]),

Mais ce qu'on lui recommande plus fortement, ce qu'on lui imprime ſous des images plus multipliées, c'eſt cette horreur du faſte, qui n'eſt bon à rien et qui a perdu

8) Je voudrois qu'un prince fût quelquefois curieux de ſavoir quelle eſt l'idée du public ſur ſon compte, il apprendroit dans un quart-d'heure de quoi méditer le reſte de ſa vie.

9) Tu dis: „je ne redoute point l'épée des hommes, je ſuis brave.„ Tu te trompes. Pour l'être en effet, il faut encore ne craindre, ni leur langue, ni leur plume. Mais en ce ſens les plus grands rois de la terre ont été de tout tems les plus grands poltrons. Le gazetier d'Amſterdam empêchoit Louis XIV. de ſommeiller.

tant d'Etats et déshonore tant de ſouverains [10]). Ces palais dorés, lui dit-on, ſont comme ces décorations théâtrales où du carton paroît de l'or maſſif. L'enfant croit voir un palais réel. Ne ſoyez pas un enfant. La pompe et la repréſentation ont été des abus introduits par l'orgueil et la politique. On faiſoit parade de ce faſte pour inſpirer plus de reſpect et de crainte. Par ce moyen les ſujets contractoient un génie ſervile, et ſe ſont accoutumés au joug. Mais un roi s'eſt-il jamais avili en ſe mettant au niveau de ſes ſujets? Que ſont des repréſentations vaines et journalieres auprès de cet air ouvert et affable qui les attire vers ſa perſonne! Les beſoins du monarque ne ſont pas plus étendus que ceux du dernier de ſes ſujets. „Il n'a qu'un eſtomach, comme un bouvier, diſoit J. J. Rouſſeau:„ S'il veut goûter la plus pure de toutes les jouiſſances, qu'il goûte le plaiſir d'être aimé, et qu'il s'en rende digne [11]).

Enfin

---

10) Le luxe, qui eſt la cauſe de la deſtruction des Etats et qui fait fouler aux pieds toutes les vertus, prend ſa ſource dans des cours corrompues, dont chacun vient prendre le ton.

11) Le duc *** premier du nom de Wirtem-

Enfin il ne ſe paſſe pas un ſeul jour qu'on ne lui rappelle l'exiſtence d'un être ſuprême, ſon oeil ouvert ſur le monde, la crainte de ce Dieu, le reſpect pour ſa providence, la confiance en ſa ſageſſe infinie. Le plus abominable des êtres eſt ſans contredit un roi athée. J'aimerois mieux être dans un vaiſſeau battu par la tempête et avoir affaire à un pilote ivre: le hazard pourroit du moins me ſauver.

Ce n'eſt qu'à l'âge de vingt-deux ans qu'il lui eſt permis de ſe marier. Il fait monter ſur le trône une citoyenne. Il ne va pas chercher une femme étrangere, qui ſouvent apporte à la patrie un caractere qui, trop éloigné des moeurs du pays, dénature le ſang des François, et fait qu'ils ſont gouvernés

temberg, étant à dîner chez un prince ſouverain ſon voiſin, avec quelques autres petits potentats, chacun vint à parler de ſes forces et de ſa puiſſance. Après les avoir laiſſé parler tous, le duc leur dit: „Je n'envie à aucun de vous cette puiſſance que Dieu vous à donnée; mais une choſe dont je puis me vanter, c'eſt que dans mon petit Etat, à toute heure du jour je puis marcher ſeul et en ſûreté. Je m'enfonce quelquefois dans un bois; je m'endors ſous un arbre; et tranquille, au milieu de mon peuple, je ne redoute ni le fer d'un aſſaſſin ni le glaive d'un vengeur.„

vernés plutôt par des Eſpagnols et des Italiens que par les deſcendans de nos braves ancêtres.

Le roi ne fait pas l'outrage à une nation entiere de penſer que la beauté et la vertu ne naiſſent que ſur un ſol étranger. Celle qui dans le cours de ſes voyages a frappé le coeur du prince, qui l'aimé ſans ſceptre et ſans couronne, monte ſur le trône avec ſon amant, et devient chere et reſpectable à la nation, tant par ſa tendreſſe que pour avoir ſçu plaire à un héros. Outre l'avantage d'inſpirer à toutes les jeunes filles l'amour de la ſageſſe et des vertus, en leur offrant pour perſpective une récompenſe digne de leurs efforts, nous évitons toutes ces guerres de famille qui, abſolument étrangeres au bien de l'Etat, ont tant de fois déſolé l'Europe [12]).

Le jour de ſon mariage, au lieu de prodiguer follement l'or en feſtins ſuperbement ennuyeux, en fêtes inſenſées et brillantes, en feux d'artifice et autres dépenſes auſſi extravagantes qu'épouvantables, le prince

12) La plupart de nos guerres ne viennent, comme on ſait, que de ces alliances prétendues politiques. Si du moins une bonne fois l'Europe et l'Afrique pouvoient épouſer l'Aſie et l'Amérique, à la bonne heure.

prince fait dreſſer un monument public, comme un pont, un aqueduc, un chemin, un canal, une ſalle de ſpectacle. Le monument porte le nom du prince. On ſe ſouvient du bienfait, tandis qu'on oublioit ces profuſions déraiſonnables, qui ne laiſſoient que des traces de malheurs et d'accidens affreux [13]). Le peuple, ſatisfait de la générosité du prince, eſt diſpenſé de répéter tout bas cette fable antique dans laquelle une pauvre grenouille ſe lamente au fond de ſon marais en voyant les nôces du ſoleil [14]).

13) Dois-je rappeller ici la nuit horrible du 30 mars 1770? Elle accuſera éternellement notre police, qui favoriſe uniquement les riches, qui protege le luxe barbare des voitures. Ce ſont elles qui ont occaſionné cet affreux déſaſtre. Mais s'il ne ſort pas de cet accident épouvantable une ordonnance ſévere qui rende au citoyen l'uſage du pavé ſans encombre, qu'éſpérer d'autres maux plus enracinés et plus difficiles à guérir? Près de huit cent perſonnes ſont mortes des ſuites de cette preſſe effroyable; et ſix ſemaines après on n'en a plus parlé!

14) J'ai lu dans une piece de vers ceux-ci:

Ces rois enorgueillis de leur grandeur ſuprême,
Ce ſont des mendians que couvre un diadême.

En

CHAPITRE XXXVIII.

Des Femmes.

L'HOMME affable et complaiſant qui daignoit m'inſtruire, continua ſur le même ton de franchiſe. — Vous ſaurez que les femmes n'ont d'autre dot que leurs charmes. Elles ont donc été intéreſſées à perfectionner les qualités morales. Ainſi par ce trait de législation nous avons abattu l'hydre de la coquetterie, ſi féconde en travers, en vices et en ridicules. — Quoi, point de dot! Les femmes n'ont rien en propre, et qui peut les épouſer? — Les femmes n'ont point de dot, parce qu'elles ſont par nature dépendantes du ſexe qui fait leur force et leur gloire, et que rien ne doit les ſouſtraire à cet empire légitime, qui eſt toujours moins terrible que le joug qu'elles ſe donnent à elles-mêmes dans leur funeſte liberté. D'ailleurs cela revient au même: un homme qui épouſe une femme, ne

---

En effet ils demandent ſans ceſſe, et c'eſt le peuple qui paye la robe de l'auguſte mariée, le feſtin, le feu d'artifice, la broderie du lit nuptial; et dès que le poupon royal ſera né, chacun de ſes cris ſe métamorphoſera en nouveaux édits.

ne recevant rien d'elle trouve à pourvoir ſes filles ſans bourſe délier. On ne voit point une fille orgueilleuſe de ſa dot ſembler accorder une grace à l'époux qu'elle accepte [1]). Tout hemme nourrit la femme qu'il féconde, et celle-ci tenant tout de la main de ſon mari eſt plus diſpoſée à la fidélité et à l'obéiſſance: la loi étant univerſelle, aucune n'en ſent le poids. Les femmes n'ont d'autre diſtinction que celle que leur époux fait réjaillir ſur elles. Toutes, ſoumiſes aux devoirs que leur ſexe leur impoſe, leur honneur eſt de ſuivre ſes loix auſteres, mais qui ſeules aſſurent leur bonheur.

Tout citoyen qui n'eſt pas diffamé, fût-il dans le dernier emploi, peut prétendre à la fille du plus haut rang, pourvu que la conſentement de celle qu'il recherche y réponde, et qu'il n'y ait point ſéduction ou disproportion d'âge. Tous les citoyens, ſans marcher ſur la même ligne, reprennent l'égalité primitive de la nature, lorſqu'il s'agit de ſigner un contrat auſſi pur, auſſi libre, auſſi néceſſaire au bonheur,

1) Une femme d'Athenes demandoit à une Lacédémonienne, ce qu'elle avoit apporté en dot à ſon mari? — La chaſteté, répondit-elle.

que celui de l'hymen. Là finit la borne du pouvoir paternel [2]) et celle de l'autorité civile. Nos mariages ſont fortunés, parceque l'intérêt qui corrompt tout, ne ſouille point leurs noeuds aimables. Vous ne ſauriez croire combien une loi ſi ſimple a banni de vices et de frivolités, tels que la médiſance, la jalouſie, l'oiſiveté, l'orgueil de l'emporter ſur une rivale, les petiteſſes, les miſeres de tout eſpece [3]). Les fem-

---

2) Quelle indécence, quelle monſtruoſité que de voir un pere fatiguer vingt tribunaux, animé par l'orgueil barbare de ne point céder ſa fille à un homme, parce qu'il la deſtinoit ſecrétement à un autre; oſer alors citer des ordonnances civiles, tandis qu'il oublie les loix les plus ſacrées de la nature qui lui défendent d'accabler une fille infortunée ſur laquelle il n'a d'autre autorité légitime que celle de l'accabler de bienfaits. Une choſe triſtement remarquable dans ce malheureux ſiecle, c'eſt que les mauvais pères ont ſurpaſſé le nombre des enfans dénaturés. Où eſt la ſource du mal? Hélas, dans nos loix!

3) La nature a deſtiné les femmes anx fonctions intérieures de la maiſon, et à des ſoins par-tout d'une même eſpece. Elle a ſemé beaucoup moins de variété dans leur caractere que dans celui des hommes. Presque toutes

femmes, au lieu de perfectionner leur vanité, ont cultivé leur eſprit; et au défaut de richeſſes, elles ont fait proviſion de douceur, de modeſtie et de patience. La muſique et la danſe ne forment plus leur mérite principal: elles ont daigné apprendre l'économie, l'art de plaire à leurs maris, et d'élever leurs enfans. L'extrême inégalité des rangs et des fortunes (le vice le plus deſtructeur de toutes les ſociétés politiques) diſparoît ici. Le dernier citoyen n'a point à rougir devant la patrie; il s'allie au premier qui n'en conçoit point de honte. La loi a uni les hommes autant qu'elle a pu: au lieu de créer ces diſtinctions injurieuſes qui n'ont jamais enfanté que l'orgueil d'un côté et la haine de l'autre, elle a mieux aimé rompre tout ce qui pouvoit diviſer les enfans d'une même mere.

Nos femmes ſont ce qu'elles étoient chez les anciens Gaulois, des objets aimables et vrais, que nous reſpectons, que nous conſultons dans toutes nos affaires. Elles

---

tes les femmes ſe reſſemblent: elles n'ont qu'un but et il ſe manifeſte dans tous les pays par des effets ſemblables.

Elles n'affectent point ce miſérable jargon du bel-eſprit [4]), ſi fort en vogue parmi vous. Elles ne ſe mêlent point d'aſſigner le rang aux différens génies. Elles ſes contentent d'avoir du bon ſens, qualité bien préférable à ces éclairs artificiels, frivoles amuſemens de l'oiſiveté. L'amour, ce principe fécond des plus rares vertus, préſide et veille aux intérêts de la patrie. Plus ou goûte de bonheur dans ſon ſein, plus elle devient chere. Jugez de notre attachement pour elle. Les femmes y ont ſans doute gagné. Au lieu de ces vains et faſtidieux plaiſirs qu'elles pourſuivoient par vanité, elles ont toute notre tendreſſe, elles jouiſſent de notre eſtime, elles goûtent une félicité plus ſolide et plus pure dans la poſſeſſion de nos coeurs que dans ces voluptés

4) Une femme eſt bien mal-habile de vouloir montrer de l'eſprit à tout propos. Elle devroit, au contraire, mettre tout ſon art à le cacher. En effet que cherchons-nous, nous autres hommes? De l'innocence, de l'ingénuité, une ame neuve, ſimple, franche, une intéreſſante timidité. Une femme qui fait briller ſon ſavoir, ſemble donc vous dire: „Meſſieurs, attachez vous à moi; j'ai de l'eſprit; je ſerai plus perfide, plus fauſſe, plus artificieuſe qu'une autre.“

tés paſſageres dont la triſte pourſuite les fatiguoit. Chargées du ſoin de conduire les premieres années de nos enfans, ils n'ont plus d'autres précepteurs qu'elles; parce que plus vigilantes, plus inſtruites qu'elles ne l'étoient dans votre ſiecle, elles connoiſſent mieux le plaiſir délicieux d'être meres dans toute l'étendue du terme.

Mais (m'écriai-je!) malgré toute la perfection dont vous êtes remplis, l'homme eſt toujours homme; il a ſes foibleſſes, ſes fantaiſies, ſes dégoûts. Si le flambeau de la diſcorde prenoit la place du flambeau de l'hymen, comment faites-vous alors? Le divorce eſt-il permis [5])? Sans doute, lors-

5) Nicolas I. s'érigeant en réformateur des loix divines, naturelles et civiles, abrogea le divorce dans le neuvieme ſiecle. Il étoit en vogue chez tous les peuples de la terre, autoriſé parmi les Juifs et les Chrétiens. Quel eſt le ſort du genre humain! Un ſeul homme lui ravit une liberté précieuſe; d'un lien civil fait une chaîne indiſſoluble et ſacrée, fomente à jamais les diſcordes domeſtiques. Pluſieurs ſiecles donnent à cette loi inepte et bizarre une ſanction inviolable; et les guerres inteſtines qui troublent l'intérieur des maiſons et la dépopulation des Etats, ſont les fruits du caprice d'un pontife. Il eſt évident que le divorce étant per-

lorſqu'il eſt fondé ſur des raiſons légitimes: par exemple, lorſque les deux conjoints le ſollicitent à la fois, l'incompatibilité d'humeurs ſuffit pour rompre ces noeuds. On ne ſe marie que pour être heureux: c'eſt un contrat dont la paix et les ſoins mutuels doivent être le but. Nous ne ſommes pas aſſez inſenſés pour retenir de force deux coeurs qui s'éloignent, et pour renouveller le

---

permis, les mariages ſeroient plus heureux. On redouteroit moins de contracter un lien qui ne nous enchaîneroit point au malheur. La femme ſeroit plus attentive, plus ſoumiſe. Le lien n'étant durable que par la volonté des conjoints, auroit un tiſſu plus fort. D'ailleurs, la population étant fort au-deſſous de ſon véritable terme, c'eſt à l'indiſſolubilité du mariage qu'on doit attribuer la cauſe ſecrette qui mine ſourdement les monarchies Catholiques. Si elles tolerent encore quelque tems, et le célibat qui domine parmi nous, (fruit de la plus triſte adminiſtration) et le célibat eccleſiaſtique qui ſemble de droit divin, elles n'auront plus que des troupes énervées à oppoſer aux armées nombreuſes, ſaines et robuſtes des peuples chez leſquels le divorce eſt permis. Moins il y aura de célibataires, plus les mariages ſeront chaſtes, heureux et féconds. La diminution de l'eſpece humaine conduit néceſſairement un Empire à ſa ruine totale.

le ſupplice du cruel Mezence qui attachoit un corps vivant ſur un cadavre. Le divorce eſt le ſeul remede convenable, parce qu'il rend du moins à la ſociété deux hommes perdus l'un pour l'autre. Mais le croirez-vous? Plus la facilité eſt grande, plus on tremble d'en profiter, parce qu'il y a une eſpece de déshonneur à ne pouvoir ſupporter enſemble les miſeres d'une vie paſſagere. Nos femmes, vertueuſes par principes, ſe complaiſent dans les plaiſirs domeſtiques: ils ſont toujours rians lorſque le devoir ſe confond avec le ſentiment; rien n'eſt difficile alors, et tout prend une empreinte touchante.

— Oh! que je ſuis déſeſpéré d'être ſi vieux, m'écriai-je! j'épouſerois tout à l'heure une de ces femmes aimables. Les moeurs des nôtres étoient ſi hautaines, ſi altieres! Elles étoient pour la plupart ſi fauſſes, ſi mal élevées, que ſe marier paſſoit pour une inſigne folie. La coquetterie et le goût immodéré des plaiſirs, avec une profonde indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elles-mêmes, voilà ce qui compoſoit le caractere de nos femmes. Elles jouoient la ſenſibilité; elles n'étoient guere humaines qu'envers leurs amans. Tout

autre

autre goût que celui de la volupté étoit preſque étranger à leur ame. Je ne parle point ici de la pudeur; elle étoit un ridicule. Auſſi tout homme ſage, ayant à choiſir de deux maux, préféroit le célibat comme le moindre. La difficulté d'élever des enfans étoit encore une raiſon non moins forte; on évitoit de donner des enfans à un Etat qui devoit les accabler de rigueurs. Ainſi l'éléphant généreux, une fois captif, ſe dompte lui-même, refuſe de ſe livrer au plus doux inſtinct, afin de ne point rendre eſclave ſa poſtérité. Les maris eux-mêmes veilloient dans leurs tranſports à écarter un enfant de leur maiſon, comme on cherche à éloigner de chez ſoi un être vorace. L'homme fuyoit l'homme, parce que leur union ne pouvoit que redoubler leur miſere! De pauvres filles fixées au ſol où elles naiſſoient, languiſſoient comme ces fleurs qui, brûlées du ſoleil, pâliſſent et tombent ſur leurs tiges. Le plus grand nombre traînoit juſqu'au tombeau le déſir d'être mariées: l'ennui et le chagrin filoient tous les inſtans de leur vie; elles ne ſe dédommageoient de cette privation que par le riſque de leur honneur et la perte de leur ſanté. Enfin le nombre des célibataires

étoit

étoit monté à un point effrayant, et pour comble de malheurs la raiſon ſembloit juſtifier cet attentat contre l'humanité [6]). Achevez du moins, pour me conſoler, de me préſenter le tableau attendriſſant de vos moeurs. Comment avez-vous pu effacer des fléaux qui paroiſſoient devoir engloutir l'eſpece humaine?

Mon guide prit un ton de voix plus élevé, et s'animant avec nobleſſe et dignité, dit en levant les yeux vers le ciel: „ô Dieu! ſi l'homme eſt malheureux, c'eſt par ſa faute, c'eſt qu'il s'iſole, c'eſt qu'il ſe concentre en lui-même. Notre activité ſe con-

6) Le goût du célibat commence à regner lorsque le gouvernement devient auſſi mauvais qu'il eſt poſſible qu'il ſe ſoit. Le citoyen bientôt détaché du lien le plus doux, ſe détache inſenſiblement de l'amour de la vie. Le ſuicide devient fréquent. L'art de vivre eſt un art ſi pénible, que l'exiſtence devient un fardeau. On auroit ſupporté tous les fléaux phyſiques raſſemblés; mais les maux politiques ſont cent fois plus affreux, parce que rien ne les néceſſite. L'homme maudit la ſociété qui devoit alléger ſes peines, et briſe ſes fers. On compte à Paris, en l'an 1769, cent quarante-ſept perſonnes qui ſe ſont donné volontairement la mort.

consume sur des objets futiles, et néglige ceux qui pourroient nous enrichir. En destinant l'homme à la société, la Providence a mis à côté de nos maux les secours destinés à les soulager. Quelle plus étroite obligation que celle de nous secourir mutuellement! N'est-ce pas là le voeu général du genre humain? Pourquoi fut-il si fréquemment trompé!

Je vous le répete: nos femmes sont épouses et meres, et de ces deux vertus dérivent toutes les autres. Nos femmes se déshonoreroient si elles se barbouilloient le visage de rouge, si elles prenoient du tabac, si elles buvoient des liqueurs, si elles veilloient, si elles avoient en bouche des chansons licencieuses, si elles hazardoient la moindre familiarité avec les hommes. Elles ont des armes plus sûres: la douceur, la modestie, les graces simples, et cette décence noble qui est leur partage et leur véritable gloire [7]).

Elles

7) Tant que les femmes domineront en France, y donneront le ton, jugeront du mérite et du génie des hommes, les François n'auront ni cette fermeté d'ame, ni cette sage économie, ni cette gravité, ni ce mâle caractere qui doivent convenir à des hommes libres.

Elles allaitent leurs enfans, ſans croire faire un grand effort, et comme ce n'eſt point une grimace, leur lait eſt abondant et pur. On fortifie de bonne heure le corps de l'enfant: on lui enſeigne à nager, à ſoulever des fardeaux, à lancer au loin avec juſteſſe. L'éducation phyſique nous paroît importante. Nous formons ſon tempérament avant de rien graver dans ſa tête: elle ne doit pas être celle d'un perroquet, mais celle d'un homme.

La mere ſaiſit l'aurore de ſes jeunes penſées; et dès que ſes organes peuvent obéir à ſa volonté, elle réfléchit de quelle maniere elle doit former ſon ame à la vertu. Comme elle doit tourner ſon caractere ſenſible en humanité, ſon orgueil en grandeur d'ame, ſa curioſité en connoiſſance de vérités ſublimes; elle ſonge aux fables touchantes dont elle doit ſe ſervir, non pour voiler la vérité, mais pour la rendre plus aimable, afin que ſon éclat éblouiſſant ne bleſſe point la foibleſſe de ſon ame encore inexpérimentée. Elle veille ſur tous les geſtes, comme ſur tous les mots qu'on prononce en ſa préſence, afin qu'aucuns d'eux ne puiſſent faire une triſte impreſſion ſur ſon coeur. C'eſt ainſi qu'elle le

préſerve du ſouffle du vice, qui ternit ſi précipitamment la fleur de l'innocence.

L'éducation differe parmi nous ſuivant l'emploi que l'enfant doit occuper un jour dans la ſociété; car, quoi que nous ſoyons délivrés du joug des pédans, il ſeroit ridicule de lui faire apprendre ce qu'il doit oublier dans la ſuite. Chaque art a ſa profondeur, et pour y exceller il faut s'y adonner tout entier. L'eſprit de l'homme, malgré tous les ſecours récemment découverts, et les prodiges à part, ne peut embraſſer qu'un objet. C'eſt aſſez qu'il s'y attache fortement, ſans lui préſcrire des incurſions qui ne peuvent que le détourner. Ce n'étoit qu'un ridicule dans votre ſiecle, de vouloir être univerſel; c'eſt parmi nous une folie.

Dans un âge plus avancé, lorſque ſon coeur ſentira les rapports qui l'uniſſent aux autres hommes, alors, au lieu de ces futiles connoiſſances qu'on entaſſoit ſans choix dans la tête d'un jeune homme, la mere, avec cette éloquence douce et naturelle qui appartient aux femmes, lui apprendra ce que c'eſt que moeurs, décence, vertu. Elle attendra le moment où la nature parée de tout ſon éclat parle au coeur le plus in-

ſen-

ſenſible, et lorſque le ſouffle libéral du printems aura rendu leurs ornemens aux vallons, aux forêts, aux campagnes: „mon fils, dira-t-elle en le preſſant ſur le ſein maternel, [8]) vois ces vertes prairies, ces arbres couronnés de ſuperbes feuillages; il n'y a pas longtems qu'ils étoient comme morts, que dépouillés de leur brillante chevelure ils étoient pétrifiés du froid qui reſſerroit les entrailles de la terre: mais il eſt un Etre bon, qui eſt notre pere commun, il n'abandonne point ſes enfans, il demeure dans les cieux, et de-là il jette un regard paternel ſur toutes ſes créatures. A l'inſtant qu'il ſourit, le ſoleil darde ſes flammes, les arbres fleuriſſent, la terre ſe couronne de préſens, l'herbe naît pour la nourriture des beſtiaux dont nous buvons le lait. Et pourquoi aimons-nous tant le Seigneur, ô mon cher enfant! Ecoute, c'eſt qu'il eſt puiſſant et bon. Tout ce que tu vois eſt l'oeuvre de ſes mains, et tu ne vois

 rien

8) Cebé nous repréſente l'impoſture comme aſſiſe à la porte qui conduit à la vie, et faiſant boire à tous ceux qui s'y préſentent la coupe de l'erreur. Cette coupe, c'eſt la ſuperſtition. Heureux qui n'a fait que goûter, et qui a jetté le vaſe!

rien encore au prix de ce qui t'eſt caché. L'éternité, pour la quelle ton ame immortelle a été créée, ſera pour toi une chaîne infinie de ſurpriſe et de joie. Ses bienfaits et ſa grandeur n'ont point de bornes. Il nous chérit, parce qu'il eſt notre pere. De jour en jour il nous fera plus de bien, ſi nous ſommes vertueux, c'eſt-à-dire, ſi nous ſuivons ſes loix. Eh! mon fils, comment pourrions-nous nous défendre de l'adorer et de le bénir?" A ces mots la mere et l'enfant ſe proſternent, et leurs voeux confondus montent enſemble au trône de l'Eternel.

C'eſt ainſi qu'elle l'environne de l'idée d'un Dieu, qu'elle nourrit ſon ame du lait de la vérité, et qu'elle ſe dit: „je remplirai les deſſeins du Créateur qui me l'a confié. Je ſerai ſévere contre les paſſions funeſtes qui pourroient nuire à ſon bonheur. A la tendreſſe d'une mere j'unirai la vigilance inflexible d'une amie."

Vous avez vu à quel âge il eſt initié à la communion des deux infinis. Telle eſt notre éducation; elle eſt toute en ſentimens, comme vous le voyez. Nous abhorrons ce bel eſprit ricaneur qui étoit le plus terribles fléau de votre ſiecle: il deſſéchoit, il brû-

brûloit tout ce qu'il touchoit; ſes gentilleſſes étoient les germes de tous les vices. Mais ſi le ton frivole eſt dangereux, qu'eſt la raiſon elle-même ſans le ſentiment? Un corps décharné, ſans coloris, ſans graces, et preſque ſans vie. Que ſont des idées neuves et même profondes, ſi elles n'ont rien de ſenſible et de vivant? Qu'ai-je beſoin d'une vérité froide qui me glace? Elle perd ſa force et ſon pouvoir. C'eſt dans le coeur que la vérité va prendre ſes charmes et ſon tonnerre. Nous chériſſons cette éloquence qui abonde en peintures vives et frappantes. C'eſt elle qui donne à la penſée des aîles de feu. Elle a vu et frappé l'objet; elle s'y attache, parce que le plaiſir d'être ému s'eſt joint à celui d'être éclairé 9).

9) Nous comptons plus ſur les moeurs extérieures, c'eſt-à-dire ſur la coutume, que ſur toute autre choſe. Voilà pourquoi nous négligeons l'éducation. Les anciens traitoient les choſes d'une maniere toute ſenſible, et jettoient ſur l'étude des ſciences je ne ſais quel agrément dont on a perdu le ſecret. Le génie des modernes peche toujours par le défaut de ſentiment: ils ont deſſéché, ſous la férule du pédantiſme, les talens les plus heureux. Eſt-il

Ainſi notre philoſophie n'eſt point ſévere; et pourquoit le ſeroit-elle? pourquoi ne pas la couronner de fleurs? Des idées bizarres ou lugubres honoreroient-elles plus la vertu, que des idées riantes et ſalutaires? Nous penſons que le plaiſir émané d'une main bienfaiſante n'eſt pas deſcendu ſur la terre pour qu'on recule à ſon aſpect. Le plaiſir n'eſt point un monſtre: le plaiſir, comme l'a dit Young, c'eſt la vertu ſous un nom plus gai. Loin de ſonger à détruire les paſſions, moteurs inviſibles de notre être, nous les regardons comme un don precieux qu'il faut économiſer avec ſoin. Heureuſe l'ame qui poſſede des paſſions fortes! elles ſont ſa gloire, ſa grandeur et ſon opulence. Un ſage parmi nous cultive ſon eſprit, rejette les préjugés, acquiert les ſciences utiles et agréables. Tous

---

il au monde une inſtitution plus ridicule que celle de nos colleges, lorsqu'on vient à comparer nos maximes ſeches et mortes avec l'éducation publique que la Grece donnoit aux jeunes gens, ornant la ſageſſe de tous les attraits qui charment cet âge tendre? Nos inſtituteurs ne paroiſſent que des maîtres farouches, et l'on ne s'étonne plus ſi leurs diſciples ſont les premiers à les fuir et à les abandonner.

Tous les arts, qui peuvent étendre ſon eſprit et le rendre plus juſte, ont perfectionné ſon ame: cette tâche finie, il n'écoute plus que la nature ſoumiſe aux loix de la raiſon, et la raiſon lui preſcrit le bonheur [10]).

10) Le feu des paſſions n'eſt pas la cauſe de nos déſordres: ce courſier fougueux, indompté, qui s'emporte ſous la main d'un mauvais écuyer, qui le renverſe et le foule aux pieds, auroit obéi au frein ſous la baguette d'un maître intelligent; on l'eut vu remporter le prix d'une courſe glorieuſe. La foibleſſe des paſſions indique notre indigence. Qu'eſt-ce en effet que ce citoyen peſant, taciturne, dont l'ame inſipide n'a de goût pour rien, qui eſt paiſible, parce qu'il eſt inactif, qui végete, conduit facilement par le magiſtrat, parce qu'il ne ſent aucun deſir? Eſt-il homme ou ſtatue? Mettez auprès de lui un homme tout plein de ſentimens vifs: il ſe livrera à l'impétuoſité de ſes paſſions et il déchirera le voile des ſciences; il fera des fautes, et il aura du génie. Ennemi du repos, avide des connoiſſances, il puiſera dans le choc du monde cet eſprit élevé et lumineux qui ſervira la patrie; il donnera peut-être priſe à la cenſure, mais il aura déployé toute l'énergie de ſon ame: les taches qui la couvroient, diſparoîtront, parce qu'il aura été grand et utile.

CHAPITRE XXXIX.

Les Impôts [1]).

DITES-MOI, je vous prie, comment ſe levent les impoſitions publiques; car votre lé-

---

1) Mes amis, écoutez cet apologue. Devers l'origine du monde il étoit une vaſte forêt de citronniers, qui portoient les fruits les plus beaux, les plus pleins, les plus vermeils que l'on ait vus depuis. Les branches plioient ſous le fardeau, et l'air étoit embaumé au loin de l'odeur agréable qui s'exhaloit. Cependant quelques vents impétueux abattirent pluſieurs citrons et briſerent même pluſieurs branches. Quelques voyageurs altérés cueillirent des fruits pour étancher leur ſoif, et les foulerent aux pieds après en avoir exprimé le jus. Ces accidens engagerent la gent citronniere à ſe créer des gardiens, qui éloignaſſent les paſſans, et qui environnaſſent la forêt de hautes murailles, le tout pour rompre la fureur des vents. Ces gardiens ſe montrerent d'abord fideles et déſintéreſſés; mais ils ne tarderent pas à expoſer que de ſi rudes travaux avoient fait naître dans leur ſein une ſoif ardente, et ils firent cette priere aux citrons: „Meſſieurs, nous mourons de ſoif en vous ſervant; permettez que nous faſſions à chacun de vous une légere inciſion; nous ne vous demandons qu'une goutte de limonade pour re-

législation a beau être perfectionée, il faut toujours payer des impôts, je penſe? — Pour

---

refraîchir notre palais altéré: vous n'en ſerez pas plus maigres, et nous et nos enfans nous puiſerons de nouvelles forces pour avoir l'honneur de vous ſervir."

Les crédules citrons ne trouverent pas la requête incivile: ils ſe laiſſerent faire l'imperceptible ſaignée. Mais qu'arriva-t-il? Dès que la piquure fut faite une fois, la main de Meſſieurs les défenſeurs les preſſura d'abord poliment, mais de jour en jour d'une maniere plus énergique. Ils en vinrent juſqu'à ne pouvoir plus ſe paſſer de jus de citron: il leur en falloit à tous leurs repas et dans toutes leurs ſauces. Meſſieurs les régens s'apperçurent que plus on preſſoit les citrons, plus ils rendoient. Ceux-là ſe voyant ſaignées abondamment, crurent devoir rappeller les primitives conventions: mais ceux-ci, devenus plus forts, malgré leurs plaintes les mirent dans le preſſoir et les foulerent outre meſure; il ne leur reſtoit plus enfin que la peau que l'on ſoumettoit encore aux forces mouvantes du terrible cabeſtan: bref, ils finirent par ſe baigner dans le ſang des citrons. Cette belle forêt fut bientôt dépeuplée. La race des limons s'anéantit: et leurs tyrans accoutumés à cette boiſſon rafraîchiſſante, à force de l'avoir prodiguée, s'en trouverent privés; ils tomberent malades, et moururent tous de la fievre putride. Ainſi ſoit-il!

Pour toute réponſe, l'honnête homme qui me conduiſoit, me prit par la main, et me mena dans un carrefour large et ſpacieux. Là j'apperçus un coffre-fort de la hauteur de douze pieds. Ce coffre étoit ſoutenu ſur quatre roues roulantes: les ſommet préſentoit une ouverture en forme de tronc, que couvroit contre la pluie un avant-toît élevé à quelque diſtance. Sur ce tronc étoit écrit: *Tribut dû au Roi repréſentant l'Etat.* Tout à côté, un autre tronc, d'une grandeur plus médiocre, offroit ces mots: *Don Gratuit.* Je vis pluſieurs perſonnes qui d'un air libre, aiſé, content, jettoient dans le tronc pluſieurs paquets cachetés; ainſi que de nos jours on met des lettres à la grand'poſte. Comme j'admirois cette maniere facile de payer l'impôt, et que je faiſois à ce ſujet mille interrogations ridicules, on me regardoit comme un pauvre vieillard qui revient de fort loin; et l'indulgence affable de ce bon peuple ne me laiſſoit jamais attendre une réponſe. J'avoue qu'il faut rêver pour rencontrer des gens auſſi complaiſans: ô le peuple loyal!

Ce grand coffre-fort que vous voyez, me dit-on, eſt notre receveur-général des finances. C'eſt-là que chaque citoyen vient

vient déposer l'argent qu'il doit pour le soutien de l'Etat. Dans l'un nous sommes obligés de mettre annuellement le cinquantieme de notre revenu. Le mercénaire qui n'a point de bien, ou celui qui n'a que sa subsistance juste, est dispensé de l'impôt [2]); car;

---

2) Voici ce que le cultivateur, les habitans de la campagne, le peuple, enfin, pourroient dire aux souverains: „Nous vous avons élevés au-dessus de nos têtes; nous avons engagé nos biens et notre vie à la splendeur de votre trône et à la sûreté de votre personne. Vous nous aviez promis en échange de nous procurer l'abondance, de nous faire couler des jours sans allarmes. Qui l'auroit cru; que sous votre gouvernement la joie eût disparu de nos cantons, que nos fêtes se fussent tournées en deuil, que la crainte et l'effroi eussent succédé à la douce confiance! Autrefois nos campagnes verdoyantes sourioient à nos yeux; nos champs nous promettoient de payer nos travaux. Aujourd'hui le fruit de nos sueurs passe dans des mains étrangeres; nos hameaux que nous nous plaisions à embellir, tombent en ruine; nos vieillards, nos enfans ne savent plus où reposer leurs têtes: nos plaintes se perdent dans les airs, et chaque jour une pauvreté plus extême succede à celle sous laquelle nous gémissions la veille. A peine nous reste-t-il quelque trait de la figure humaine; et les ani-

car, comment pourroit-on rogner le pain du malheureux à qui il faut un jour entier pour

---

animaux qui broutent l'herbe, ſont, ſans doute, moins malheureux que nous.

Des coups plus ſenſibles ſont venus fondre ſur notre tête. L'homme puiſſant nous mépriſe et ne nous attribue aucun ſentiment d'honneur; il vient nous troubler ſous le chaume, il ſéduit l'innocence de nos filles, il les enleve; elles deviennent la proie de l'impudence. Envain implorons-nous le bras qui tient le glaive des loix: il ſe détourne, il ſe refuſe à notre douleur; il ne ſe prête qu'à ceux qui nous oppriment.

L'aſpect du faſte qui inſulte à notre miſere, rend notre état plus inſupportable. On boit notre ſang, et on nous défend la plainte! L'homme dur, environné d'un luxe inſolent, s'enorgueillit des ouvrages qu'ont fabriqué nos mains: il oublie notre propre induſtrie, tandis qu'il n'a en partage que la ſoif vile de l'or; il nous croit ſes eſclaves, parce que nous ne ſommes ni furieux ni ſanguinaires.

Les beſoins renaiſſans qui nous tourmentent, ont altéré la douceur de nos moeurs; la mauvaiſe foi et la rapine ſe ſont gliſſées parmi nous, parce que la néceſſité de vivre l'emporte ordinairement ſur la vertu. Mais qui nous a donné l'exemple de la rapine? Qui a éteint dans nos coeurs ce fond de candeur qui nous lioit tous dans une parfaite concorde? Qui a

fait

pour la gagner? Dans cet autre coffre ſont les offrandes volontaires, deſtinées à d'utiles

---

fait notre infortune, mere de nos vices? Pluſieurs de nos concitoyens ont refuſé de mettre au jour des enfans que la famine viendroit ſaiſir au berceau. D'autres, dans leur déſeſpoir, ont blaſphêmé contre la Providence. Quels ſont les vrais auteurs de ces crimes?

Que nos juſtes plaintes percent l'athmoſphere qui environne les trônes! Que les rois ſe réveillent et ſe ſouviennent qu'ils pouvoient naître à notre place, et que leurs enfans pourront y déſcendre! Attachés au ſol de la patrie, ou plutôt en formant la partie eſſentielle, nous ne pouvons point nous diſpenſer de fournir à ſes beſoins. Ce que nous demandons, c'eſt un homme équitable qui s'applique à connoître la meſure de nos forces, et qui ne nous écraſe pas ſous le fardeau que dans une plus juſte proportion nous aurions porté avec joie. Alors tranquilles et riches de notre économie, contens de notre ſort, nous verrons le bonheur des autres ſans nulle inquiétude ſur le nôtre.

La moitié de notre carriere eſt plus que remplie. Notre coeur eſt à moitié livré à la douleur. Nous n'avons que peu d'inſtans à vivre. Les voeux que nous formons ſont plus pour la patrie que pour nous-mêmes. Nous ſommes ſes ſoutiens. Mais ſi l'oppreſſion va toujours en croiſſant, nous ſuccumberons, et

la

les fondations, comme pour l'exécution des projets proposés, et qui ont l'agrément du public. Quelquefois il est plus riche que l'autre; car nous aimons à être libres dans nos dons, et notre générosité ne veut d'autre motif que la raison et l'amour de l'Etat. Sitôt que notre roi a donné un édit utile et qui mérite l'approbation publique, alors on nous voit courir en foule et porter dans ce tronc quelque marque de reconnoissance. Nous récompensons de même toutes les actions vigilantes du monarque: il n'a qu'à proposer, et nous lui fournissons les moyens de consommer ses grands projets. Il y a un pareil tronc dans chaque quartier. Chaque ville de province a un pareil coffre qui reçoit les tributs du peuple de la campagne,

---

la patrie se renversera: en tombant elle écrasera nos tyrans. Nous ne demandons point cette vaine et triste vengeance. Que nous importeroit dans la tombe le malheur d'autrui? Nous parlons aux souverains, s'ils sont encore hommes: mais si leur coeur est totalement endurci, ils apprendront que nous savons mourir, et que la mort qui bientôt nous enveloppera tous, sera un jour bien plus affreuse pour eux qu'elle ne le sera pour nous.

Cette note est en partie tirée d'un livre intitulé; *les Hommes.*

pagne, c'eſt-à-dire, du fermier aiſé: car le manouvrier a ſes bras en propriété, et ſa tête ne doit rien à perſonne. Les boeufs et les porcs ſont même exempts de ce droit odieux qu'on impoſa la prémiere fois ſur la tête des Juifs, et que vous avez payé ſans en ſentir l'aviliſſement.

— Mais, répondis-je: quoi! on laiſſe à la bonne foi du peuple le tribut qu'il doit payer? Il doit y en avoir beaucoup qui s'en exemptent, ſans même que l'on s'en apperçoive? — Point du tout: vos frayeurs ſont vaines. D'abord ce que nous donnons, eſt de bon coeur: notre tribut n'eſt pas forcé; il eſt fondé ſur l'équité ainſi que ſur la droite raiſon. Il n'en eſt pas un entre nous qui ne ſe faſſe un point d'honneur de payer exactement la dette la plus ſacrée et la plus légitime. D'ailleurs, ſi un homme en état de payer oſoit s'y ſouſtraire, voyez-vous ce tableau où ſont gravés les noms de tous les chefs de famille, on découvriroit bientôt qu'il n'a point verſé ſon paquet cacheté où doit être ſa ſignature; il ſe couvriroit d'un opprobre éternel, et ſeroit regardé du même oeil qu'on regarde un voleur: le titre de mauvais citoyen ne le quitteroit qu'à la mort.

Ces exemples ſont très rares, puiſque les dons gratuits montent ordinairement plus

haut que le tribut. Le citoyen ſait qu'en donnant une partie de ſon revenu à l'Etat, c'eſt à lui même qu'il ſe rend utile; et que s'il veut jouir des certaines commodités, il faut qu'il en faſſe les avances. Mais que ſont les paroles, lorsque l'exemple peut être mis ſous vos yeux? Vous allez voir mieux que je ne puis vous dire. C'eſt aujourd'hui qu'arrive de tout côté, le juſte tribut d'un peuple fidelle envers un roi bienfaiſant: il reconnoît n'être que le depoſitaire des dons qui lui ſont offerts.

Venez vous rendre au palais du roi. Les députés de chaque province arrivent aujourd'hui. — En effet ayant fait quelques pas, je vis des hommes qui traînoient de petits chariots, ſur leſquels étoient des troncs couronnés de lauriers. On briſoit les cachets de ces eſpeces de coffres: on les ſoulevoit par un juſte balancier, et ce balancier montroit tout de ſuite le poids de l'argent qu'ils contenoient, en déduiſant la peſanteur du coffre qui étoit connue. Toutes les ſommes ne ſe payoient qu'en argent, et l'on ſavoit au juſte le produit général: il étoit annoncé publiquement au bruit des trompettes et des fanfares. Après cette revue générale, on affichoit le total, et l'on con-

connoiſſoit les revenus de l'Etat: ils étoient dépoſés dans le tréſor royal ſous la garde du contrôleur des finances.

Ce jour étoit un jour de réjouiſſances. On ſe couronnoit de fleurs; on crioit *Vive le Roi:* on alloit ſur les routes au devant de chaque tribut. Elles étoient converties de tables champêtres. Les députés des diverſes provinces ſe ſaluoient et ſe faiſoient des préſents. On buvoit à la ſanté du monarque, au bruit du canon; et celui de la capitale répondoit comme interprête des remercimens du ſouverain. C'eſt alors que le peuple ne paroiſſoit qu'une ſeule et même famille. Le roi s'avançoit au milieu de ce peuple joyeux: il répondoit aux acclamations de ſes ſujets par ce régard tendre et affable qui inſpire la confiance et rend amour pour amour; il ignoroit cet art de traiter politiquement avec un peuple dont il ſe regardoit comme le pere.

Ses viſites ne ruinoient point le corps de ville, d'autant plus qu'il n'en coûtoit au peuple que des cris de joie [3]); reception

3) Je vis un jour un prince faire ſon entrée dans une ville étrangere. Les canons commen-

plus brillante et plus flatteuſe. On ne quittoit point les travaux publis : au contraire,

---

mencerent à tonner. Le prince étoit habillé magnifiquement et traîné dans un char doré, ſurchargé de pages et de laquais. Les chevaux ſautoient en henniſſant, comme s'ils conduiſoient le bonheur. Les toîts étoient couverts de monde, toutes les ſenêtres étoient levées, chaque pavé portoit ſon homme; les cavaliers faiſoient briller leurs ſabres, les ſoldats agitoient leurs fuſils. L'air frémiſſoit de l'écho des trompettes. Le poëte accordoit ſa lyre, et l'orateur attendoit qu'il mit pied à terre. Le prince arrive, il eſt conduit au palais, et ſon aſpect inſpire une joie reſpectueuſe. J'étois à une fenêtre, et je conſidérois toutes ces choſes en faiſant des réflexions particulieres. Quelques jours après je marchois dans les rues, et je fus fort étonné d'y rencontrer le même prince, ſans ſuite, à pied et déguiſé! Je ne ſais trop pourquoi, perſonne ne faiſoit attention à lui; au contraire, il ſe trouvoit heurté à chaque pas. Au même inſtant arrive un charlatan, aſſis ſur une eſpece de petit char attelé de pluſieurs gros chiens et ayant un ſinge pour poſtillon. Les fenêtres de s'ouvrir, les cris de s'élever, tous les regards de ſe confondre ſur le charlatan. Le prince lui-même entrainé par la foule devient un de ſes admirateurs. Je le conſidérois alors, et il me ſembloit lui entendre dire:

Fumée

traire, chaque citoyen se faisoit honneur de de se présenter aux yeux de son Roi dans le genre d'occupation qu'il avoit embrassé.

Un intendant, rêvetu de toutes les marques de pouvoir, parcourt les provinces, reçoit les placets, porte directement au pied du trône les plaintes des sujets, examine par lui-même les abus. Il se transporte indistinctement dans chaque ville, et à chaque abus detruit on éleve une pyramide qui constate l'hydre abbatue. Quelle histoire plus instructive que ces monumens moraux qui attestent que le Souverain s'occupe veritablement de l'art de regner! Ces intendans partent, arrivent *incognito*, font des informations secrettes, sont perpétuellement déguisés: ce sont des espions, mais ils agissent en faveur de la patrie [4])

Fumée des acclamations de la multitude, n'obscurcissez jamais mon esprit d'un fol orgueil. Ce n'est point cet homme qui fait courir le peuple, c'est son étrange équipage. Ce n'étoit pas moi qui attirois les regards de la ville: c'étoient mes valets, mes chevaux, le brillant de mes habits et la dorure de mes carosses.

4) En Turquie et aujourd'hui en France un gouverneur est aussi maître que le Roi le plus absolu: C'est ce qui fait la misere des peuples. Voilà la forme la plus malheureuse de l'administration civile.

Mais votre contrôleur des finances [5]) eſt donc un homme bien integre? Vous ſavez l'hiſtoire de la fable: ce chien ſi fidelle qui, eſcorté de la tempérance, portoit le diné de ſon maître ſans jamais y toucher, a fini par en manger ſa part, dès qu'il s'y eſt vu invité par l'exemple. Votre homme auroit-il la double vertu de le défendre ſans ceſſe, et de n'oſer y toucher? — Aſſurément, il ne fait bâtir ni Palais ni châteaux. Il n'a point la rage de faire monter aux premieres places ſes arrieres-petits-couſins, ou ſes anciens valets. Il ne prodigue point l'or, comme s'il avoit en propre tous les revenus du royaume [6]).

Dail-

5) Fouquet diſoit: „J'ai tout l'argent du royaume, et le tarif de toutes les vertus."

6) Après que les monopoleurs, les adminiſtrateurs, les receveurs des fonds publics ont ſacrifié la réputation de probité au deſir de s'enrichir; après qu'ils ont conſenti à être odieux, ils ne s'aviſent point de faire de leurs richeſſes un bon uſage: ils couvrent ſous le faſte leur naiſſance et leur fortune; ils s'étourdiſſent dans les plaiſirs, pour perdre le ſouvenir de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils ont été. Mais ce n'eſt point là encore le plus grand mal: leurs grandes richeſſes corrompent davantage ceux qui les envient.

Dailleurs tous ceux entre les mains de qui on confie les dépôts publics, ne peuvent faire aucun uſage de l'argent, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Ce ſeroit un crime de haute trahiſon de recevoir d'eux une ſeule piece monnoyée. Ils payent quelques fraix particuliers en billets ſignés de la propre main du Souverain. L'Etat fournit à toutes leurs dépenſes; mais ils n'ont pas un ſol en propriété. 7) Ils ne peuvent ni vendre, ni acheter, ni conſtruire. Nourris, entretenus, logés, divertis, tous les ordres de l'Etat concourent unanimement à les traiter *gratis*. Ils entrent chez un marchand de drap prennent des étoffes, et s'en vont? Le marchand met ſur ſon livre: *livré un tel jour au dépoſitaire des revenus de l'Etat, tant ...*

7) Les vices intérieurs qui préparent la ruine de l'Etat, ſont, cette énorme diſſipation des deniers publics, ces dons immodérés verſés ſur des ſujets ſans mérite, ces prodigalités faſtueuſes, méconnues des uſurpateurs les plus effrénés. On peut obſerver dans l'hiſtoire, que les plus ſubtils tyrans ont préciſément été les plus prodigues. J'ai lu quelque part qu'Auguſte, maitre du monde, avoit 40 legions armées, et les entretenoit pour 12 Millions par an. Voilà aſſurément de quoi réfléchir.

L'Etat paye. Il en eſt ainſi de toutes les autres profeſſions. Vous ſentez bien que pour peu que le contrôleur de finances ait quelque pudeur, il uſe modérement de ce droit; et quand il en abuſeroit, vu la dépenſe que ces Meſſieurs vous coûtoient, nous y gagnerions encore. On a ſupprimé les regiſtres, qui ne ſervoient qu'à voiler les vols faits à la nation et à les conſacrer d'une maniere pour ainſi dire légitime.

— Et quel eſt vôtre premier miniſtre? Pouvez-vous le demander? Le Roi lui-même. Eſt-ce que la royauté ſe communique[8])? Le guerrierr, le juge, le négociant n'ont donc qu'à agir par leurs répréſentans. En cas de maladie ou de voyage, ou dans quelques opérations particulieres, ſi le monarque charge quelqu'un de l'accompliſſement de ſes ordres, ce ne peut être que ſon ami. Il n'y a que ce ſentiment qui puiſſe obliger un homme à ſe charger volontairement d'un

8) L'hiſtoire générale des guérres pourroit être intitulée: *Hiſtoires des paſſions particulieres des miniſtres.* Tel, par ſes négociations inſidieuſes, ſouleve un Empire éloigné et tranquille, qui n'agit que pour venger un amour-propre légérement offenſé.

d'un tel fardeau; et notre eſtime lui donne ſeule cette puiſſance momontanée. Recompenſé, animé par l'amitié, il ſait comme les Sully et les d'Amboiſe, dire la verité à ſon maître, et pour mieux le ſervir, l'irriter quelquefois. Il combat ſes paſſions. Il chérit en lui l'homme autant qu'il a à coeur la gloire du monarque [9]): en partageant ſes travaux, il partage la vénération de la patrie, l'héritage le plus honorable, ſans doute, qu'il puiſſe laiſſer à ſes deſcendans, et le ſeul dont il ſoit galoux.

En vous parlant des impôts, j'ai oublié de vous demander ſi vous avez toujours parmi vous de ces lotteries périodiques où, de mon tems, le pauvre peuple mettoit tout ſon argent? — Non, certes, nous n'abuſons point ainſi de l'eſpérance crédule des hommes. Nous ne levons pas ſur

9) La fidélité n'eſt pas cet attachement ſervile aux volontés d'un autre. On lui donne pour ſymbole un chien qui ſuit par-tout, flatte à chaque inſtant; et court aveuglement à tous les ordres d'un maitre injuſte ou barbare. Je crois que la vraie fidélité eſt une exacte obſervance des loix, de la raiſon et de la juſtice, plutôt qu'un ſervile esclavage. Que Sully paroît fidele quand il dechire la promeſſe de Mariage qu'avoit fait Henri IV!

la partie indigente des citoyens un impôt auſſi cruellement ingénieux. Le miſérable qui, fatigué du préſent, ne pouvoit vivre que dans l'avenir, portoit le prix de ſes veilles dans cette roue fatale d'où il attendoit toujours que la fortune devoit ſortir. La main de cette cruelle déeſſe trompoit chaque fois ſa miſere Le déſir vif du bien-être l'empêchoit de raiſonner, et quoique la fripponnerie fût palpable, comme le coeur eſt mort à la vie avant que de mourir à l'eſpérence chacun s'imaginoit devoir être à la fin traité en favori. C'étoit l'épargne du peuple indigent qui avoit bâti ces ſuperbes édifices où il venoit mendier ſa vie. Le luxe des autels étoit ſon ouvrage: à peine y étoit-il admis. Toujours étranger, toujours repouſſé, le pauvre ne pouvoit s'aſſeoir ſur cette même pierre qu'il avoit fait tailler: des prêtres richement gagés habitoient l'arche qui devoit, du moins dans l'équité, lui appartenir et lui ſervir d'aſyle.

CHAPITRE XL.

Du Commerce.

Il me ſemble par ce que vous m'avez dit que les François n'ont plus de colonies dans

dans le nouveau monde, et que chaque partie de l'Amérique forme un royaume ſeparé, quoique réuni ſous un même eſprit de legislation? — Nous ſerions bien extravagans de vouloir porter nos chers compatriotes à deux mille lieues de nous. Pourquoi nous ſéparer ainſi de nos freres? Nôtre climat vaut bien celui de l'Amérique. Toutes les productions néceſſaires y ſont communes, et de nature excellente. Les colonies étoient à la France ce qu'une maiſon de campagne étoit à un particulier: la maiſon de champs ruinoit tôt ou tard celle de la ville.

Nous connoiſſons un commerce; mais ce n'eſt pas l'échange des choſes ſuperflues. Nous avons ſagement banni trois poiſons phyſiques dont vous faiſiez un perpétuel uſage: le tabac, le caffé, et le thé. Vous mettiez une vilaine poudre dans vôtre nez, laquelle vous ôtoit la mémoire, à vous autres François, qui n'en aviez preſque point. Vous brûliez vôtre eſtomach avec des liqueurs qui le détruiſoient, en hâtant ſon action. Vos maladies de nerfs, ſi communes, étoient dues à ce lavage efféminé qui emportoit le ſuc nourricier de la vie animale. Nous ne pratiquons plus que le commerce intérieur,

et

et nous nous en trouvons bien: fondé principalement sur l'agriculture, il est le distributeur des alimens les plus nécessaires; il satisfait les besoins de l'homme, et non son orgueil.

Personne ne rougit de faire valoir son champ par lui-même, de porter la culture des terres au plus haut degré de perfection. Le Monarque lui-même a plusieurs arpens qu'il fait cultiver sous ses yeux: et l'on ne connoit point cette classe de gens titrés dont l'oisiveté étoit l'unique emploi.

Le trafic étranger fut le vrai pere de ce luxe destructeur, qui produisit à son tour l'épouvantable inégalité des fortunes, et qui fit passer dans les mains d'un petit nombre tout l'or de la nation. C'étoit parcequ'une femme devoit porter à ses oreilles le patrimoine de dix familles, que le payſan opprimé cessoit d'être propriétaire, vendoit le champ de ses peres, et fuyoit en pleurant le sol où il ne trouvoit plus que la misére et l'opprobre: car les monstres insatiables, qui accumuloient jusqu'à mépriser les malheureux qu'ils avoient depouillés [1]). Nous avons com-

1) Je ris de pitié en voyant donner tant de

commencé par détruire ces groſſes compagnies qui abſorboient toutes les fortunes parti-

---

de beaux projets de politique ſur l'agriculture, et la population, tandis que les impôts les plus énormes que jamais achevent d'enlever au peuple le prix de ſa ſueur, et que les grains ſont augmentés par le monopole de ceux qui ont entre leurs mains tout l'argent du royaume. Faut-il encore crier à ces oreilles ſuperbes et endurcies: Liberté entiere, abſolue du commerce et de la navigation, dimunition d'impôts; voilà les ſeuls moyens qui pourront nourrir le peuple et empêcher la plus prompte dépopulation dont nous voyons déja les commencemens. Mais, hélas! le patriotiſme eſt une vertu de contrebande. L'homme qui ne vit que pour ſoi, qui ne penſe qu'à ſoi, qui ſe tait et détourne les yeux, de peur de frémir, voilà le bon citoyen: on loue même ſa prudence et ſa modération. Pour moi, je ne puis me taire, je dirai ce que j'ai vu c'eſt dans la plupart des provinces de la France qu'il faut venir pour voir des peuples au comble de l'infortune. Voici en 1770 le troiſième hiver de ſuite où le pain eſt cher. Dès l'an paſſé la moitié des payſans avoit beſoin de la charité publique, et cet hiver y mettra le comble, parceque ceux qui ont vécu juſqu'ici en vendant leurs effets, n'ont plus actuellement rien à vendre. Ce pauvre peuple a une patience qui me fait admirer la force des loix et de l'éducation.

particuliéres, anéantiſſoient l'audace généreuſe d'une nation, et portoient un coup auſſi funeſte aux moeurs qu'à l'Etat.

Il pouvoit être très agréable de prendre du chocolat, de ſavourer des épices de manger du ſucre et des ananas, de boire la crême des Barbades, de vêtir les étoffes brillantes des Indes: mais, en verité, ces ſenſations étoient-elles aſſez voluptueuſes pour nous fermer les yeux ſur l'aſſemblage des maux inouïs que notre moleſſe éveilleroit dans les deux hémiſpheres? Vous alliez briſer les noeuds ſacrés du ſang et de la nature ſur la côte de Guinée. Vous armiez le pere contre le fils et vous prétendiez au nom de Chrétiens, au nom d'hommes. Aveugles et barbares! Vous ne l'avez que trop apris, par une fatale expérience. La ſoif de l'or, exaltée dans tous les coeurs; l'avidité, faiſant diſparoître l'aimable modération; la juſtice et la vertu miſes au rang des chimeres; l'avarice pâle, inquiete, ſillonnant les déſerts de l'océan, peuplant de cadavres le vaſte fond des mers; une race entiére d'hommes vendus, achétés, traités comme les animaux de la plus vile eſpece; des rois devenus marchands, enſanglantant le globe pour le drapeau d'une fregate; l'or, enfin,

ſortant

ſortant des mines du Pérou comme un fleuve brûlant, coulant en Europe pour deſſécher partout ſur ſon paſſage les racines du bonheur, et après avoir tourmenté, épuiſé la race humaine, aller s' engloutir pour jamais dans les Indes, où la ſuperſtition enfouit d' un côté dans les entrailles de la terre ce que l' avarice en arrache de l' autre avec effort: Voilà le tableau fidelle des avantages que le commerce extérieur a produits au monde.

Nos vaiſſeaux ne font plus le tour du globe pour rapporter de la cochenille et de l' indigo. Savez-vous quelles ſont nos mines? Quel eſt nôtre Pérou? C' eſt le travail et l' induſtrie. Tout ce qui ſert à la commodité, à l' aiſance, aux intentions directes de la nature, eſt encouragé avec le plus grand ſoin. Tout ce qui tient au faſte, à l' oſtentation, à la vanité, à ce deſir puéril de poſſeder excluſivement une choſe de pure fantaiſie; eſt ſévérement proſcrit. On jette à la mer ces diamans perfides, ces perles dangereuſes, et toutes ces pierres bigarrées qui rendent les coeurs durs comme elles. Vous penſiez être très ingenieux dans les rafinemens de votre moleſſe: mais ſachez que vous n' avez donné que le dans ſuperflu,

perflu, dans l'ombre de la grandeur; que vous n'étiez pas même voluptueux. Vos inventions futiles et miſérables ſe bornoient à la jouiſſance d'un ſeul jour. Vous n'étiez que des enfans amoureux d'objets brillantés, incapables de ſatisfaire à vos vrais beſoins, ignorant l'art d'être heureux, vous tourmentant loin du but, et prenant à chaque pas l'image pour la réalité.

Si nos vaiſſeaux ſortent de nos ports, ils ne promenent point le tonnerre pour ſaiſir, ſur la vaſte étendue des eaux, une proie fugitive et qui forme à peine un point perceptible à la vue. L'écho des mers ne porte point au ciel les cris lamentables des furieux inſenſés qui ſe diſputent la vie et le paſſage ſur des plaines immenſes et déſertes. Nous viſitons les nations éloignées: nais au lieu des productions de leurs terres, nous ſaiſiſſons des découvertes plus utiles, dans leur légiſlation dans leur vie phyſique, dans leurs moeurs. Nos vaiſſeaux ſervent à lier nos connoiſſances aſtronomiques. Plus de trois cent obſervatoires dreſſés ſur notre globe, vont ſaiſir le moindre changement qui arrive dans les cieux. La terre eſt la guérite où la ſentinelle du firmament veille, et ne s'endort jamais. L'aſtronomie eſt devenue une ſcience importante et utile par ce qu'elle

le publie d'une voix magnifique la gloire du Créatur et la dignité de l'être penſant échappé de ſes mains .... Mais puiſque nous parlons de commerce, n'oublions pas le plus ſingulier qui ſe ſoit jamais fait. Vous devez être fort riche, me dit-on, car dans votre jeuneſſe vous avez dû ſûrement placer votre argent à rente viagere, et ſurtout en tontine, comme faiſoit la moitié de Paris. C'étoit une choſe bien ingénieuſement imaginée que cette eſpece de lotterie, où l'on jouoit à la vie et à la mort, et ces accroiſſemens qui déſcendoint ſur les têtes chauves! Vous devez avoir de bonnes rentes. On renonçoit à pere, mere, freres, ſoeur, couſins, amis, pour doupler ſon revenu. On faiſoit le roi ſon héritiér, et l'on s'endormoit enſuite dans une oiſiveté profonde, en ne vivant que pour ſoi. — Ah! de quoi me parlez-vous? Ces triſtes édits qui acheverent de nous corrompre, et qui trancherent des noeuds juſqu'alors reſpectés; ce rafinement barbare qui conſacra publiquement l'égoïsme, qui iſola les citoyens, qui fit de chacun d'eux un être mort et ſolitaire, n'a fait de que m'arracher des larmes ſur le ſort de l'Etat. Je voyois les fortunes particulieres fondre, ſe diſſoudre; et la maſſe de l'o-

pulence s'enfler de leurs débris. Mais je ſouffrois encore plus du coup fatal porté aux moeurs. Plus de liens entre les coeurs qui devoient s'aimer. On avoit armé l'intérêt d'un glaive plus tranchant, l'intérêt déja ſi redoutable par lui-même! L'autorité ſouveraine avoit ſoumis les barrieres qu'il n'auroit jamais oſé renverſer par lui-même. — Bon vieillard, reprit mon guide; vous avez bien fait de dormir, car vous euſſiez vu les rentiers et l'Etat punis de leur mutuelle imprudence. Depuis, la politique, plus éclairée n'a point fait de pareilles bévues; elle unit, enrichit les citoyens, au lieu de les ruiner.

CHAPITRE XLI.

L'Avant-Soupé.

Le ſoleil baiſſoit: mon guide me ſollicita d'entrer dans la maiſon d'un de ſes amis où il devoit ſouper. Je ne me fis pas prier. Je n'avois pas encore vu l'intérieur des maiſons, et ſelon moi, c'eſt ce qu'il y a de plus intéreſſant dans une ville. Lorsque je lis l'hiſtoire, je ſaute bien des pages, mais je cherche toujours très curieuſement les détails de la vie domeſtique quand je les tiens une fois, je n'ai pas beſoin de ſavoir le reſte; je le devine.

D'abord,

D'abord, je ne trouvois plus de ces petits appartemens qui ſemblent des loges de fous, dont les murailles ont à peine ſix pouces d'épaiſſeur, et où on eſt gélé l'hiver et brûlé l'été. C'étoient de grandes ſalles vaſtes, ſonnores, où l'on pouvoit ſe promener; et les toîts munis d'une bonne charpente défioient les traits piquans de la froidure et les rayons du ſoleil: les maiſons, enfin, ne vieilliſſoient plus avec ceux qui les avoient fait bâtir.

J'entrai dans le ſallon, et je diſtinguai à l'inſtant le maître du logis. Il vint à moi ſans grimace et ſans fadeur [1]. Sa femme, ſes enfans avoient en ſa préſence une contenance libre, mais reſpectueuſe; et le *Monſieur*, où le fils de la maiſon, ne commença point par perſiffler ſon pere pour me donner un échantillon de ſon eſprit; ſa mé-

1) Que notre politeſſe eſt fauſſe et minutieuſe! que celle dont ſe parent les grands eſt odieuſe et inſultante! C'eſt un maſque plus hideux que le viſage le plus difforme. Toutes ces révérences, ces affectations, ces geſtes outrés ſont inſupportables à l'homme vrai. La brillante fauſſeté de nos manières eſt plus déteſtable que la groſſiéreté des hommes les plus ruſtiques n'eſt rebutante.

re et même ſa grand' mere n' auroient point applaudi à des telles gentilleſſes [2]).

Ses ſoeurs n' étoient point maniérées ni muettes; elles ſaluèrent avec grace, et ſe remirent à leurs occupations, l' oreille au guet; elles ne regardoient point en deſſous les moindres geſtes que je faiſois: mon grand âge et ma voix caſſée ne les firent pas même ſourire. On ne me fit point de ces vaines ſimagrées, qui ſont le contraire de la vraie politeſſe.

L' appartement de compagnie ne brilloit pas de vingt colifichets fragiles [3]) ou de mauvais goût: point de vernis, point de porcelaines, point de magots, point des triſtes dorures. En récompenſe, une tapiſſerie riante et amie de l'oeil, une propreté ſingulière, quelques eſtampes achevées, compoſoient un ſallon dont le ton de couleur étoit très gai.

On

2) Il eſt un libertinage d' eſprit plus dangereux qui celui des ſens: c' eſt aujourd' hui le principal vice qui infecte la jeuneſſe de la capitale.

3) Quel miſérable luxe que celui des porcelaines. Un chat, d' un coup de patte, peut faire un dégât pire que le ravage de vingt arpens de terre.

On lia la converſation, mais perſonne ne fit aſſaut d'idées [4]). Le maudit eſprit,

4) La converſation anime le choc des idées, leur donne un jeu nouveau, developpe les treſors de l'entendement, et c'eſt un des plus grands plaiſirs de la vie: c'eſt auſſi celui que je goûte le plus vivement. Mais dans le monde, j'ai remarqué que la converſation, au lieu de fortifier l'ame, de la nourrir, de l'élever, l'affoiblit, l'énerve. On a tout mis en problême. L'eſprit, dont on abuſe, détruit presque l'évidence des choſes. On rencontre des panegyriſtes, des plus énormes abus. On juſtifie tout. On épouſe à ſon inſçu mille idées puériles et étrangeres. On dénature ſon ame par le frottement des opinions diverſes. Il y a, je ne ſais quel poiſon qui s'inſinue, qui monte à la tête, qui offuſque vos idées primitives, qui ſont ordinairement les plus ſaines. L'avare, l'ambitieux, le libertin, ont une logique ſi ingénieuſe, que vous les haïſſez quelquefois moins après les avoir entendus: chacun prouve, pour ainſi dire, qu'il n'a pas tort. Il faut vîte ſe renfermer dans la ſolitude pour reprendre une haleine vigoureuſe contre le vice. Le monde vous familiariſe avec des défauts qu'il préconiſe; Il vous gliſſe ſon eſprit illuſoire. En frequentant trop les hommes, on devient moins homme, on reçoit d'eux un jour qui égare. C'eſt en fermant ſa porte qu'on ſe retrouve, qu'on aperçoit le jour pur

de

ce fléau de mon siècle, ne donnoit pas des couleurs menſongéres à ce qui étoit ſi ſimple de ſa nature. L'un ne prit pas juſtement le contrepied de ce que ſoutenoit l'autre, le tout pour briller et ſatisfaire un amour propre babillard [5]). Ceux qui parloient, avoient des principes, et dans le même quart d'heure ne ſe dementoient pas vingt fois. L'eſprit de cette aſſemblée ne voltigeoit pas comme l'oiſeau ſur la branche; et, ſans être diffus et péſant, il ne paſſoit pas ſans aucune tranſition et ſur le même ton des couches d'une princeſſe à l'hiſtoire d'un noyé.

Les jeunes gens n'affectoient point des manières enfantines, un langage traînant ou étourdi, un air froidement ſupérieur. Ils ne ſe jettoient point ſur des ſiéges, renverſés, la tête haute et le regard inſolent ou ironique [6]). Je n'entendis aucun propos li-

---

de la verité, qui ne luit point parmi la foule et la multitude.

5) Les arrêts de la pareſſe ſont auſſi injuſtes que ceux de la vanité.

6) Un joli homme en France doit être mince, fluet, et n'avoir pas douce onces de chair ſur les os; Il doit avoir auſſi une poitrine foible,

licentieux; on ne declamoit pas triſtement, longuement, péſamment, contre ces vérités conſolantes qui ſont l'appui et le charme des ames ſenſibles [7]). Les femmes n'avoient plus ce ton tour-à-tour impératif et langoureux. Décentes, réſervées, modeſtes, occupées d'un travail leger et commode, l'oiſeveté n'étoit pas en recommandation parmi elles: Elles ne coupoient pas la journée par la moitié pour ne rien faire le ſoir. Je fus extrémement ſatisfait d'elles, car elles ne m'offrirent point un jeu de cartes: cet inſipide amuſement, inventé pour occuper un monarque imbécile, et conſtamment cher à la troupe nombreuſe des ſots qui, avec ſon ſecours, cachent leur profonde inſuffiſance, avoit diſparu de chez un peuple qui ſavoit trop embellir les inſtans de la vie pour tuer le tems d'une manière auſſi triſte, auſſi faſtidieuſe. Je ne vis point de ces tables vertes qui ſont une

ble, une ſanté équivoque. Un homme fort et bien nourri paroît hideux. Il n'apartient qu'aux Suiſſes et aux cochers d'avoir une haute ſtature et une radieuſe ſanté.

7) Le Pyrrhoniſme ſuppoſe quelquefois plus de préjugés qu'un penchant naturel à recevoir les apparences de la vérité.

arêne où l'on s'égorge impitoyablement. L'avarice ne venoit pas fatiguer ces honnêtes citoyens juſques dans les momens conſacrés au loiſir. Ils ne ſe faiſoient pas un tourment de ce qui ne doit être qu'un ſimple delaſſement [8]). S'ils jouoient, c'étoit aux dames, aux échecs, à ces jeux antiques et profonds, qui offrent à la penſée une foule de combinaiſons infinies et variées: Ils avoient encore d'autres jeux qu'on pouvoit appeller des recréations mathématiques, avec lesquels les enfans mêmes étoient familiariſés.

Je m'aperçus que chacun ſuivoit ſon goût, ſans que perſonne n'y prêtât trop d'attention. Point de ces éſpions femmelles qui ſe vengent par l'épiloguerie de la mauvaiſe hu-

8) Je redoute l'approche de l'hiver, non à cauſe de l'aprêté de la ſaiſon, mais parcequ'il ramène la triſte fureur du jeu. Cette ſaiſon eſt la plus fatale aux moeurs, et la plus inſuportable au philoſophe. C'eſt alors que naiſſent ces bruyantes et inſipides aſſemblées où toutes les paſſions futiles exercent leur ridicule empire. Le goût de la frivolité dicte les arrêts de la mode. Tous les hommes, metamorphoſés en eſclaves efféminés, ſont ſubordonnés aux caprices des femmes, ſans avoir pour elles ni paſſion ni eſtime.

humeur qui les ronge, et qu'elles doivent tant à leur laideur, qu'à leur propre ſottiſe. L'un converſoit, celui-ci deployoit des eſtampes, examinoit des tableaux, tel autre liſoit dans un coin. On ne formoit point un cercle pour ſe communiquer un bâillement qui paſſoit à la ronde, dans la ſalle voiſine on entendoit un concert. C'étoient des flûtes douces mariées au ſon de la voix. L'aigre clavecin, le monotone violon le cédoit à l'organe enchanteur d'une belle femme. Quel inſtrument a plus de pouvoir ſur les coeurs! Cependant *l'harmonica* perfectionnée ſembloit le lui diſputer. Elle donnoit les ſons les plus pleins, les plus purs, les plus mélodieux qui puiſſent flatter l'oreille. C'étoit une muſique raviſſante et céleſte, qui ne reſſembloit en rien au charivari de nos opéras, où l'homde goût, où l'homme ſenſible cherche la conſonnance de l'unité, et ne la rencontre jamais.

J'étois enchanté. On ne demeuroit pas continuellement aſſis, cloués en la même poſture dans des fauteuils, et toujours obligés de ſoutenir une converſation éternelle ſur des riens pour leſquels on ſe livroit

de graves diſputes [9]). Les perſonnages les plus phyſiques qui ſoient au monde, les femmes ne métaphyſiquoient pas à tout propos; et ſi elles parloient de vers, de tragédies, d'auteurs, c'étoit en avouant que les arts qui tiennent au génie (quel que ſoit leur eſprit) ſont fort au deſſus d'elles [10]).

On me pria de paſſer dans un ſallon voiſin pour y ſouper. Tout étonné je regardai à la pendule: il n'étoit que ſept heures. Venez, me dit le maître de la maiſon en me prenant par la main, nous ne paſſons pas les nuits à la lueur échauffante des bougies. Nous trouvons le ſoleil ſi beau, que chacun de nous ſe fait un plaiſir de la voir dardant ſes premiers feux ſur l'horiſon. Nous ne nous couchons pas l'éſtomac chargé, afin d'avoir un ſommeil laborieux, coupé de rêves bizarres.

Nous

---

9) Dans les converſations ordinaires on éprouve deux ſortes d'accidens également fâcheux; n'avoir rien à dire et être forcé de parler, ou avoir encore quelque choſe à dire quand la converſation eſt finie.

10) Les femmes ne penſent jamais fortement que d'après les leçons d'un amant favoriſé; et que d'hommes qui ſont femmes!

Nous veillons ſur notre ſanté, parce que la gaieté de l'ame en dépend [11]). Pour ſe lever matin, il faut ſe coucher de bonne heure; et de plus, nous aimons les ſonges légers et gracieux [12]).

Il ſe fit un moment de ſilence. Le perè de famille bénit les mets qui convroient la table. Cette coutume auguſte et ſainte s'étoit renouvellée, et je la crois importante, parce qu'elle rappelle ſans ceſſe la reconnoiſſance que nous devons au Dieu qui

---

11) La ſanté eſt au bonheur ce que la roſée eſt aux fruits de la terre.

12) Heureux celui qui ſait goûter le ſentiment de la ſanté, cette paiſible aſſiette du corps; cet équilibre, ce mêlange parfait des humeurs, cette heureuſe diſpoſition des organes qui entretient leur force et leur ſoupleſſe. Cette ſanté entière, complette, eſt une grande volupté. Elle n'eſt pas ſenſuelle, d'accord: Mais comme elle furpaſſe ſeule toutes les autres voluptés! Elle donne à l'ame ce contentement, ce calme intime et delectable qui fait chérir l'exiſtence, admirer le ſpectacle de la nature, et rendre graces à l'auteur de la vie! N'être point malade, cela ſeul eſt un doux plaiſir! J'appellerois volontiers philoſophe, celui qui, connoiſſant les dangers des excès et les avantages de la moderation, ſauroit réfréner ſes appétits et jouir ſans douleur: ô quel ſecret!

qui fait crôitre les légumes. Je ſongeois plus à examiner la table qu'à manger. Je ne parlerai point de l'éclat et de la propreté: Les domeſtiques étoient au bout de la table et mangeoient avec leurs maîtres: Ils les en aimoient davantage; ils recevoient en leur ſociété des leçons d'honnêteté qui fructifioient dans leur coeur; ils s'inſtruiſoient des bonnes choſes qu'on diſoit; auſſi n'étoient-ils pas inſolens et groſſiers, parce qu'ils n'étoient plus avilis. La liberté, la gaieté, une familiarité décente dilatoit les ames et embelliſſoit le front de chaque convive. Chacun ſe ſervoit et avoit ſa portion vis-à-vis de ſoi. On ne gênoit point ſon compagnon; on ne convoitoit point inutilement un plat éloigné. Celui-là eut paſſé pour gourmand qui auroit été au-de là de ſa portion: elle étoit ſuffiſante. Pluſieurs perſonnes mangent extrêmement, plutôt par pure habitude que par un beſoin réel [13]). On avoit ſçu prévenir ce défaut ſans recourir à une loi ſomptuaire.

Tous

13) L'anatomie démontre que les organes de nos plaiſirs ſont tous parſemés de petites éminences pyramidales: moins elles ſont émouſſées par l'uſage fréquent des ſenſations, plus

Tous les mets dont je goûtois n'avoient presque point d'aſſaiſonnement, et je n'en fus pas fâché; je leur reconnus une ſaveur, un ſel qui étoit celui qne leur donna la natu-

---

plus elles ſont ſenſibles, élaſtiques, promptes à ſe reparer. La nature, mère attentive et tendre, les a conſtruites de façon qu'elles conſervent encore de leur reſſort dans un âge avancé, lorſqu'on n'a pas détruit cette fineſſe requiſe, ce doux velouté qui les accompagne. Il ne tiendroit donc qu'à l'homme de ſe ménager des plaiſirs pour tous les âges. Mais que fait l'intempérant? Il dénature cette organiſation précieuſe; il flêtrit ce tact délicieux, il le rend obtus et dur: d'être presque céleſte et devoué à des voluptés qui n'apartiennent qu'à lui, il ſe rabaiſſe au rang d'automate douloureux. Eh! quel animal, en fait de jouiſſances, a été plus favoriſé que l'homme? Quel autre que lui admire le firmament et tout grand ſpectacle, diſtingue le coloris et la forme agréable des corps, ſent les fleurs, reſpire les parfums, connoit les différentes inflexions de la voix, s'émeut au ſon de la muſique, eſt profondément touché des moindres nuances de la poéſie, de l'éloquence, de la peinture, ſuit les calculs de l'algèbre et s'enfonce délicieuſement dans les profondeurs de la geométrie, etc.? Celui qui a dit que l'homme eſt un abrégé de l'univers, a dit une grande et belle choſe. L'homme paroit lié à tout ce qui exiſte.

nature, et qui me parut delicieux: Je ne trouvai point de ces alimens rafinés qui ont paſſé par les mains de pluſieurs teinturiers; de ces ragoûts, de ces jus, de ces coulis, de ces ſucs échauffans qui, raréfiés dans de petits plats fort couteux, hâtoient la deſtruction de l'éſpèce animale, en même tems qu'ils brûloient les entrailles humaines. Ce peuple n'étoit pas un peuple carnaſſier, qui ſe ruinoit pour la table et devoroit plus que la magnificence de la nature ne pouvoit produire avec toutes ſes facultés génératives. Si tout luxe étoit odieux, celui de la table paroiſſoit un crime revoltant: car ſi un riche abuſant de ſon opulence [14]) gaſpille les biens mourriciers de la terre, il faut néceſſairement que le pauvre les achète chèrement et, de plus, ſe retranche un repas.

Les légumes, les fruits étoient tous de la ſaiſon, et l'on avoit perdu le ſecret de faire croître dans le coeur de l'hiver des céríſes déteſtables. On n'étoit pas jaloux des primeurs, on laiſſoit faire la nature: le palais en étoit plus flatté et l'eſtomac s'en trou-

14) Le mal-honnête homme eſt à coup ſûr celui qu'on qualifie d'honnête homme dans le grand monde.

trouvoit mieux. On ſervit au deſſert des fruits excellens et l'on but d'un vin vieux: mais point de ces liqueurs colorées, deſtillées à l'éſprit de vin et ſi à la mode dans mon ſiecle. Elles étoient auſſi ſévèrement défendues que l'arſénic. On avoit decouvert qu'il n'y avoit point de ſenſualité à ſe procurer une mort lente et cruelle.

Le maître de la maiſon me dit en ſouriant: „avouez que voilà un deſſert bien mesquin. Vous ne voyés ni arbres, in châteaux, ni moulins à vent, ni figures en ſucre [15]). Cette extravagance prodigue, qui ne produiſoient même aucune ſorte de volupté, étoit jadis celle de grands enfans tombés en démence. Vos magiſtrats, qui devoient donner du moins l'exemple de la frugalité et ne point autoriſer par leur conſen-

15) O France! ô ma patrie! veux-tu connoître quelle eſt aujourdhui ta véritable gloire, l'avantage réel que tu as ſur les autres nations? Ecoute: Tu excelles dans ton induſtrie pour les modes; Elles ſont adoptées jusqu'aux extremités du nord dans toutes les cours d'Allemagne dans l'interieur même du Sérail, enfin dans les quatre parties du monde: tes cuiſiniers, tes confiſeurs ſont les premiers de l'univers, et tes danſeurs donnent le ton à toute l'Europe.

ſentement un luxe inſolent et petit; vos Magiſtrats, dit-on, à la rentrée de chaque Parlement, s'extaſioient en peres du peuple à voir ſur une table des marmouſets de ſucre: et jugez de l'émulation des autres états à l'emporter encore ſur des gens de robe." — „Vous n'y êtes pas, lui répondis-je: admirez votre ſavante induſtrie; on a exécuté, de mon tems, ſur une table, large de dix pieds, un opéra avec toutes ſes machines, décorations, acteurs, danſeurs, orcheſtre; tout étoit de ſucre, et les changemens ſe ſont exécutés comme ſur le théâtre du palais royal. Pendant ce tems tout un peuple aſſiégeoit la porte, pour avoir le rare bonheur de jetter un rapide coup d'oeil ſur ce ſuperbe deſſert dont il payoit aſſurément tous les fraix. Le peuple admiroit la magnificence des princes, et ſe croyoit très-petit devant eux..." Chacun ſe prit à rire. On ſe leva de table avec gaieté: on rendit graces à Dieu, et perſonne n'eut de vapeurs ni d'indigeſtion.

CHA-

CHAPITRE XLII.

Les Gazettes.

Rentré dans le premier ſallon, je vis ſur la table de larges feuilles de papier, deux fois plus longues que les gazettes angloiſes. Je me jettai précipitamment ſur ces feuilles imprimées. Je reconnus qu'elles portoient pour titre: Nouvelles publiques et particulieres. Comme à chaque page rien n'égaloit ma ſurpriſe et mon étonnement, tout décidé que j'étois à ne plus m'étonner je vais tranſcrire les articles qui m'ont le plus frappé, ſelon que ma mémoire pourra toutefois me les répréſenter.

De Pekin le...

On a donné devant l'Empereur la premiere repréſentation de *Cinna*, tragédie françoiſe. La clémence d'Auguſte, la beauté, la fierté des caractères, ont fait une grande impreſſion ſur toute l'Aſſemblée.

Oh! dis-je à mon voiſin: Voilà un gazetier bien impudent, bien menteur! Liſez... Mais, me répondit-il avec ſang froid, rien n'eſt plus certain. J'ai bien vu jouer à Pekin *l'Orphelin de la Chine*. Apprenez

que je ſuis Mandarin et que j'aime les lettres, autant que la juſtice. J'ai traverſé le Canal Royal [1]). Je ſuis arrivé ici en près de quatre mois ; encore me ſuis je amuſé en route. J'étois curieux de voir ce fameux Paris dont on parloit tant, afin de m' inſtruire de mille choſes qu'il faut abſolument voir ſur les lieux pour les bien apprécier. La langue françoiſe eſt commune à Pekin depuis deux cens ans, et à mon retour j'emporterai pluſieurs bons livres que je traduirai. — Monſieur le Mandarin! Vous n'avez donc plus votre langue hiéroglyphique, et vous avez abrogé

1) Le canal Royal coupe la Chine du midi au ſeptention dans un eſpace de ſix cens lieues. Il ſe joint à des lacs, à des rivières etc. cet Empire eſt rempli de ces canaux utiles, dont pluſieurs ont dix lieues en droite ligne: ils ſervent à l'approviſionnement de la plupart des villes et bourgs. Les ponts ont une hardieſſe et une magnificence ſupérieures à tout ce que l'Europe offre de merveilleux en ce genre. Et nous, petits, foibles et meſquins dans tous nos monumens publics, nous n'employons notre induſtrie, nos inſtrumens et nos rares connoiſſances, qu'à orner des choſes de pure vanité et à dreſſer de magnifiques bagatelles. Presque tous les chef-d'oeuvres de nos arts ne ſont que des jouets d'enfans.

gé cette loi ſingulière qui defendoit à chacun de vous de mettre le pied hors de l'Empire? — Il a bien fallu changer notre langue et adopter des caractères plus ſemples, dèsque nous avons voulu faire connoiſſance avec vous. Cela n'étoit pas plus difficile que d' aprendre l'Algèbre et les Mathématiques. Notre Empereur à caſſé cette loi antique, parce qu'il a jugé fort raiſonnablement que vous ne reſſembliez pas tous à ces Prêtres que nous avions nommés des *Demi-Diables*, à cauſe qu'ils vouloient allumer jusques parmi nous le flambeau de leur diſcorde. Si l'époque m'eſt préſente, une connoiſſance plus étroite et plus intime s'eſt faite à l'occaſion de pluſieurs planches de cuivre que vous avez gravées. Cet art étoit nouveau pour nous, et il fut ſinguliérement admiré. Depuis nous vous avons presque égalés. — Ah! j'y ſuis. Les deſſins de ces planches réprésentoient des batailles? ils nous furent envoyés par cet Empereur-Poëte auquel Voltaire adreſſa nne jolie épitre; et notre Roi ayant chargé de leur exécution ſes meilleurs artriſtes, en a fait préſent au Roi *charmant de la Chine.* — Juſtement: eh bien: depuis ce temps là communication

s'eſt établie, et de proche en proche les ſciences ont volé d'un pays à un autre, comme des lettres de change. Les opinions d'un ſeul homme ſont devenues celles de l'univers. C'eſt l'Imprimerie, cette auguſte invention, qui a propagé la lumière. Les tyrans de la raiſon humaine, avec leurs cent bras, n'ont pû arréter ſon cours invincible. Rien n'a été plus rapide que cette commotion ſalutaire, donnée au monde moral par le ſoleil des arts: il a tout inondé d'un éclat vif, pur et durable.

Le Bâton ne règne plus à la Chine; et les Mandarins ne ſont plus des eſpeces de préfets de collége. Le petit peuple n'eſt plus lâche et fripon, parce qu'on a tout fait pour lui élever l'ame: de honteux châtimens ne le courbent plus dans l'aviliſſement; il a reçu des notions d'honneur. Nous vénérons toujours Confutzée, preſque contemporain de votre Socrate; qui, comme lui, ne ſubtiliſa pas ſur le Principe des Etres, mais ſe contenta de publier que rien ne lui eſt caché, et qu'il punira le vice, comme il recompenſera la vertu: Notre Confutzée eut même un avantage ſur le Sage de la Grèce. Il n'abattit point avec audace ces prejugés religieux qui, faute d'ap-

d'appuis plus nobles, ſervent de baſe à la morale des peuples. Il attendit patiemment que, ſans bruit et ſans effort, la verité ſe fît jour par elle-même. Enfin, c'eſt lui qui a prouvé qu'un Monarque devoit neceſſairement être un Philoſophe pour bien régir ſes Etats. Notre Empereur conduit toujours la charrue, mais ce n'eſt point une vaine cérémonie ou un acte d'oſtentation puérile...

Combattu par le deſir de lire et d'écouter tout à la fois, je prêtois l'oreille d'un côté, et mon oeil, non moins avide, parcouroit de l'autre les pages de cette étonnante Gazette. Mon ame étoit comme partagée en deux fonctions contraires.... Voici ce que je liſois.

De Jedo, Capitale du Japon le...

Le deſcendant du grand Taïco qui a fait du Daïri une idole impuiſſante et reverée, vient de faire traduire *l'Eſprit des Loix*, et le *Traité des delits et des peines!*

On a promené dans toutes les rues le vénérable Amida, mais perſonne ne s'eſt fait écraſer ſous les roues de ſon char.

On entre librement au Japon, et chacun y profite avidement des arts étrangers. Le ſuicide n'eſt plus une vertu parmi ce peuple; il a remarqué que c'étoit l'ouvrage du déſeſpoir ou d'une inſenſibilité folle et coupable.

De Perſe, le...

Le Roi de Perſe a dîné avec ſes frères, leſquels ont de très-beaux yeux. Ils l'aident dans le gouvernement de l'Empire. Leur principale fonction eſt de lui lire les dépêches. Les livres ſacrés de Zoroaſtre et le Sadder ſont toujours lus et reſpectés; mais il n'eſt plus queſtion ni d'Omar ni d'Ali.

Du Mexique.

De la ville de Mexico, le. . . .

Cette ville acheve de reprendre ſon ancienne ſplendeur ſous l'Auguſte domination des Princes deſcendans du Fameux Montézume. Notre Empereur, à ſon avènement au trône, a fait reconſtruire le palais, tel qu'il étoit du temps de ſes pères. Les Indiens ne vont plus ſans linge et nuds pieds

pieds. On a dreſſé au milieu de la principale place une Statue de Gatimotzin étendu ſur des charbons ardens; au bas ſont écrits ces mots: *Et moi, ſuis-je ſur un lit de roſes!*

„Expliquez-moi ceci, dis-je au Mandarin. Comment! eſt-il defendu de nommer cet Empire la Nouvelle Eſpagne? Le Mandarin me répondit:

Lorsque le vengeur du Nouveau Monde eût chaſſé les tyrans, (Mahomet et Céſar fondus enſemble n'auroient point encore approché de cet homme étonnant.) Ce vengeur formidable ſe contenta d'être Législateur. Il dépoſa le glaive pour montrer aux nations le code ſacré des loix. Vout n'avez point l'idée d'un pareil génie. Sa voix éloquente ſembloit celle d'un Dieu, deſcendu ſur la terre, L'Amérique fut partagée en deux Empires. L'Empereur de l'Amérique ſeptentrionale réunit le Mexique, le Canada, les Antilles, la Jamaïque, St. Domingue. L'Empereur de l'Amérique Meridoionale eut le Perou, le Paraguay, le Chili, la terre Magellanique, le Pays des Amazones. Mais chacun de ces Royaumes eut un Monarque particulier, ſoumis lui-même à une loi générale; à

peu près comme de votre tems on voyoit le floriſſant Empire d'Allemagne diviſé en pluſieurs ſouverainetés, qui toute fois ne faiſoient qu'un corps ſous un ſeul chef.

Ainſi le ſang de Montézume, longtems obſcur et caché, eſt remonté ſur le trône. Tous ces monarques ſont des rois patriotes, qui n'ont pour objet que de maintenir la liberté publique. Ce grand homme ce fameux Légiſlateur, ce Negre en qui la nature epuiſa ſon génie, leur a ſoufflé à tous ſon ame grande et vertueuſe. Ces vaſtes Etats repoſent et fructifient dans une concorde parfaite, ouvrage tardif, mais infaillible de la raiſon. Les fureurs de l'ancien Monde, ces guerres puériles et cruelles, l'inutilité de tant de ſang répandu, la honte de l'avoir verſé, enfin, les ſottiſes des ambitieux pleinement démontrées, ont ſuffiſamment inſtruit le nouveau continent à faire de la paix l'auguſte Dieu de leurs contrées. Aujourdhui la guerre déshonoreroit un Etat comme le vol déshonore un particulier..... Je continuois d'écouter et de lire...

Du Paraguay.

De la ville de l'Assomption, le. . .

On a donné une grande fête en mémoire de l'abolition de l'esclavage honteux où étoit reduit la nation sous l'Empire despotique des Jesuites; et depuis six siecles l'on regarde comme un bienfait de la Providence d'avoir détruit ces loups-renards dans leur dernier asyle. Mais en même tems la nation qui n'est point ingrate, avoue qu'elle a été arrachée à la misere, formée à l'agriculture et aux arts par ces mêmes Jesuites. Heureux s'ils se fussent bornés à nous instruire et à nous donner les loix saintes de la morale!

De Philadelphie, Capitale de Pensilvanie.

Ce coin de la terre, où l'humanité, la foi, la liberté, la concorde, l'égalité se sont réfugiées depuis huit cent années, est couvert des cités les plus belles, les plus floriſſantes. La vertu a fait ici plus que le courage n'a opéré chez les autres peu-

ples; et ces généreux Quakers [2]) les plus vertueux des hommes, en offrant au monde le ſpectacle d'un peuple de freres, ont ſervi de modèle aux coeurs qu'ils ont attendris. On ſait qu'ils ſont en poſſeſſion depuis leur origine de donner à l'univers mille exemples de généroſité et de bienfaiſance. On ſait qu'ils furent les premiers qui refuſèrent de verſer le ſang des hommes et qui ayent regardé la guerre comme une extravagance imbécile et barbare. Ce ſont eux qui ont detrompé les nations, victimes miſérables des débats de leurs rois. On publiera inceſſamment ce recueil annuel où ſont conſignées les vertus pratiques

2) Comment les Princes du Nord refuſeroient-ils de ſe couvrir d'une gloire immortelle en aboliſſant dans leurs contrées l'eſclavage, en rendant au cultivateur du moins ſa liberté perſonnelle? Comment n'entendent-ils pas le cri de l'humanité qui les invite à cet acte glorieux de bienfaiſance? Et de quel droit retiendroient-ils dans une ſervitude odieuſe et contraire à leurs vrais interêts, la partie la plus laborieuſe de leurs ſujets, lorſqu'ils ont devant les yeux l'exemple de ces Quakers qui ont donné la liberté à tous leurs eſclaves Négres? Comment ne ſentent-ils pas que leurs ſujets ſeront plus fidèles, en étant plus libres, et qu'ils doivent ceſſer d'être eſclaves pour devenir des hommes?

ques qui mettent à leurs loix le ſceau de la perfection.

⁂ ⁂

De Maroc, le. . . .

On a decouvert une comète qui s'avance vers le ſoleil. C'eſt la trois cent cinquante-unieme qu'on obſerve depuis que cet obſervatoire eſt fondé. Les obſervations faites dans l'intérieur de l'Afrique correſpondent parfaitement aux nôtres.

On a puni de mort un habitant qui avoit frappé un François, conformément à l'ordonnance du Souverain, qui veut que tout étranger ſoit régardé comme un frere qui vient viſiter ſes meilleurs amis.

⁂ ⁂

De Siam, le. . .

Notre narigation fait les plus étonnans progrès. On a lancé en mer ſix vaiſſeaux à trois ponts: ils ſont deſtinés pour des courſes lointaines.

Notre Roi ſe fait voir à tous ceux qui deſirent enviſager ſon auguſte phyſionomie: Il n'eſt point de monarque plus affable, ſurtout lorsqu'il ſe rend à la pagode du grand Sommona-codom.

L'Elé-

L'Eléphant blanc eſt à la ménagerie, et n'eſt plus qu'un objet de curioſité, parce qu'il eſt parfaitement dreſſé au manège.

De la côte de Malabar, le . . .

La veuve de ***, belle, jeune et dans tout l'éclat de ſon âge, a pleuré ſincèrement la mort de ſon mari qu'on a brûlé tout ſeul; et après avoir porté le deuil encore plus dans le coeur que ſur ſes habits, elle s'eſt remariée à un jeune homme qu'elle a aimé tout auſſi tendrement. Ce nouveau lien la rend plus chère et plus reſpectable à ſes concitoyens.

De la terre Magellanique, le . . .

Les vingt Isles fortunées qui vivoient ſans ſe connoitre dans toute l'innocence, et le bonheur du premier âge, viennent de ſe réunir. Elles forment maintenaut une aſſociation vraiment fraternelle et réciproquement utile.

De la Terre de Papous, [3] *le . . .*

En avançant dans cette cinquieme partie du

3) La Terre de Papous eſt ſituée à 4000 lieues de Paris.

du monde, les decouvertes de jour en jour deviennent plus vaſtes, plus intereſſantes: On eſt ſurpris à chaque pas de ſa richeſſe, de ſa fertilité, des peuples nombreux qui y vivent en paix. Ils peuvent dédaigner nos arts. Le moral y eſt encore plus étonnant que le phyſique. Le ſoleil, en éclairant ces terres immenſes, plus grandes que l'Aſie et l'Afrique, n'y apperçoit pas un ſeul infortuné; tandisque notre Europe, ſi petite, ſi chétive, et toujours diviſée, a presque durci ſon ſol d'oſſemens humains.

De l'Isle de Taïti, dans la Mer du Sud, le...

Lorsque Mr. de Bougainville decouvrit cette Isle Fortunée, où regnoient les moeurs de l'âge d'or, il ne manqua pas de prendre poſſeſſion de cette Isle au nom de ſon maître. Il s'embarqua enſuite et ramena un Taïtien, qui en 1770. fixa pendant huit jours la curioſité de Paris. On ne ſavoit pas alors qu'un François, émû de la beauté du climat, de la candeur de ſes habitans, et plus encore des malheurs qui attendoient ce peuple innocent, s'étoit caché pendant que ſes camarades s'embarquoient. A peine

les

les vaiſſeaux furent-ils éloignés qu'il ſe préſenta à la nation; il l'aſſembla dans une vaſte plaine et lui tint ce langage.

„C'eſt parmi vous que je veux reſter pour „pour mon bonheur et le vôtre. Recevez-moi „comme un de vos freres. Vous allez voir que „je le ſuis, car je prétends vous ſauver du plus „affreux desaſtre O peuple heureux, qui vi„vez dans la ſimplicité de la nature. Savez„vous quels malheurs vous menacent? Ces étrangers ſi polis que vous avez reçus, que vous avez comblés de préſens et de careſſes, que je trahis en ce moment, ſi c'eſt les trahir que de prévenir la ruine d'un peuple vertueux; ces étrangers mes compatriotes, vont bientôt revenir et améneront avec eux tous les fléaux qui affligent les autres contrées. Ils vous feront connoître des poiſſons et des maux que vous ignorez. Ils vous aporteront des fers, et dans leur cruel raiſonnement ils voudront vous prouver encore, que c'eſt pour votre plus grand bien. Voyez cette pyramide élevée, elle atteſte déja que cette terre eſt dans leur dependance, comme marquée dans l'empire d'un ſouverain que vous me connoiſſez pas même de nom. Vous êtes tous deſignés pour recevoir des loix nouvelles. On fouillera votre ſol; on dépo-

dépouillera vos arbres fruitiers, on saisira vos personnes. Cette égalité precieuse qui regne parmi vous, sera détruite. Peut-être le sang humain arrosera ces fleurs qui se courbent sous le poids de vos innocentes caresses. L'Amour est le dieu de cette Isle. Elle est consacrée, pour ainsi dire, à son culte. La haine et la vengeance prendront sa place. Vous ignorez jusqu'à l'usage des armes; on vous apprendra ce que c'est que la guerre, le meurtre et l'esclavage ...

A ces morts ce peuple pâlit et demeura consterné. C'est ainsi qu'une troupe d'enfans, qu'on interrompt dans leurs aimables jeux, palpitent d'effroi, lorsqu'une voix sevére leur annonce la fin du monde et fait entrer dans leur jeune cerveau l'idée des calamités qu'ils ne soupçonnoient pas.

L'orateur reprit: "Peuples, que j'aime et qui m'avez attendri! Il est un moyen de vous conserver heureux et libre. Que tout étranger qui debarquera sur cette rive fortunée soit immolé au bonheur du pays. L'arrêt est cruel: Mais l'amour de vos enfans et de votre postérité doit vous faire chérir cette barbarie. Vous frémiriez bien plus si je vous annonçois les horreurs que les Européens ont exercées contre des peuples qui, comme vous, avoient la foiblesse

et

et l'innocence pour partage. Garantiſſez-vous de l'air contagieux qui ſort de leur bouche. Tout, jusqu'à leur ſourire, eſt le ſignal des infortunes dont ils meditent de vous accabler."

Les chefs de la nation s'aſſemblérent et d'une voix unanime decernérent l'autorité à ce François qui ſe rendoit le bienfaiteur de toute la nation, en la préſervant des plus horribles calamités. La loi de mort contre tout étrange, fut portée et éxécutée avec une rigueur vertueuſe et patriotique, comme elle fut éxécutée jadis dans la Tauride, peut-être chez un peuple, ſelon les apparences, auſſi innocent, mais jaloux de rompre toute communication avec des peuples ingenieux, mais en même tems tyranniques et cruels.

On apprend que cette loi vient d'être abolie, parce que pluſieurs expériences réitérées ont prouvé que l'Europe n'eſt plus l'ennemie des quatre autres parties du monde; qu'elle n'attente point à la liberté paiſible des nations qui ſont loin d'elle; qu'elle n'eſt plus jalouſe à l'excès du deſpotiſme honteux de ſes ſouverains; qu'elle ambitionne des amis, et non des eſclaves; que ſes vaiſſeaux vont chercher des exemples de moeurs

moeurs ſimples et vraies, et non de viles richeſſes, &c. &c. &c.

De Petersbourg, le . . .

Le plus beau de tous les titres eſt celui de Légiſlateur. Un Souverain eſt preſque un Dieu pour une nation lorsqu'il lui donne des loix ſages et conſtantes. On répéte encore avec tranſport le nom de l'Auguſte Catherine II: On ne s'entretient plus de ſes conquêtes et de ſes triomphes; on parle de ſes Loix. Son ambition fut de diſſiper les ténébres de l'ignorance, de ſubſtituer à des contumes barbares des loix dictées par l'humanité. Plus heureuſe, plus grande que Pierre le Grand, parcequ'elle s'appliqua, malgré tant d'exemples contraires, à faire de ſon peuple un peuple heureux et floriſſant. Il le fut, malgré les orages publics et domeſtiques qui battirent ſon trône et l'ébranlerent. Son courage a ſçu raffermir une couronne que l'univers ſe plaiſoit à voir ſur ſon front. Il faut remonter dans l'antiquité la plus reculée, pour rencontrer un légiſlateur qui ait eu autant de dignité et de profondeur. — Les fers qui chargeoient le laboureur ont

été briſés; il a levé la tête et s'eſt vu avec joie au rang des hommes. L'artiſan du luxe a ceſſé de voir ſa profeſſion plus lucrative et plus honorable. Le génie de l'humanité a dit à tout le Nord: *Hommes! Soyez libres; et ſouvenez vous, races futures, que c'eſt à une Femme que vous devez ce que vous êtes.*

Selon le dernier denombrement des habitans de toutes lds Ruſſies, le relevé monte a quarante-cinq millions d'hommes. On n'en comptoit que quatorze en 1769. Mais la ſageſſe du legislateur, ſon Code humain, le trône de ſes ſucceſſeurs ſolidement affermi, parce qu'ils furent généreux et populaires, tout a rendu la population égale à l'étendue de cet Empire, plus vaſte que celui des Romains, que celui d'Alexandre. La conſtitution du gouvernement n'eſt cependant plus militaire. Le Souverain ne ſe dit plus *Autocrate;* et l'univers, en général, eſt trop éclairé pour admettre cette forme odieuſe [4]).

De

4) Qui eût dit, il y a quatre-vingts ans, qu'on porteroit à Petersbourg nos modes, nos perruques, nos brochures, nos opéra-comiques, auroit paſſé à coup ſûr pour un extravagant.

De Varſovie, le . . .

L'Anarchie la plus abſurde, la plus outrageante aux droits de l'homme né libre, la plus accablante pour le peuple, ne trouble plus la Pologne. L'auguſte Catherine II. a jadis merveilleuſement influé ſur les affaires de ce Royaume; et l'on ſe ſouvient avec reconnoiſſance, que c'eſt elle qui a rendu au Payſan ſa liberté perſonnelle et la propriété de ſes biens.

Le roi de Pologne eſt décédé à ſix heures du ſoir, et ſon fils eſt paiſiblement monté ſur le trône le même jour; il a reçu a cet effet l'hommage de tous les nobles palatins.

De Conſtantinople, le . . .

Ce fut un grand bonheur pour le monde, lorſque le Turc, au XVIII-ſiecle, fut chaſſé de l'Europe. Tout ami du genre humain a applaudi à la chûte de cet empire funeſte, où le monſtre du deſpotiſme étoit

gant. Il faut conſentir paiſiblement à paſſer pour fol, lorsqu'on a quelque idée qui ſurpaſſe l'horiſon des idées vulgaires. Tout en Europe tend à une revolution ſoudaine.

careſſé par d'infâmes Bachas, qui ne ſe proſternoient devant lui que pour le ſurpaſſer dans ſes épouvantables vexations. Le fils, longtems exilé, rentra dans l'héritage de ſes peres, non humilié, mais triomphant, mais robuſte et en état de le cultiver. Les uſurpateurs du trône des Conſtantins diſparurent dans la boue de leurs antiques marais; et ces barrieres que la ſuperſtition, et la tyrannie, ſon inſéparable et affreux collegue, avoient miſes aux arts et à la raiſon, depuis les rives de la Save et du Danube juſques ſur les bords de l'ancien Tanaïs, furent briſées par un peuple du Nord avec la main de fer qui les ſoutenoit. La philoſophie reparut dans ſon premier ſanctuaire; et la patrie des Themiſtocles et des Miltiades embraſſa de nouveau la ſtatue de la liberté. Elle s'éleva auſſi fiere et auſſi grande que ſous les beaux jours où elle brilloit avec tant d'éclat. Elle s'étendit dans ſon ancien domaine; et l'on ne vit plus un Sardanapale, dormant du ſommeil de la barbarie entre un Viſir et un cordeau, tandis que ſes vaſtes Etats languiſſans et dépouillés étoient plongés dans le ſommeil de la mort.

Le ſouffle vivifiant de la liberté les anime aujourd'hui. C'eſt un éſprit créateur, qui opère des prodiges inconnus aux nations eſclaves. Les Etats du grand Seigneur furent d'abord le partage de ſes voiſins; mais deux ſiecles après ils ont formé une république que le commerce rend floriſſante et formidable.

On a donné un bal masqué où étoit jadis le Sérail. On y a ſervi les vins les plus exquis et toutes ſortes de rafraichiſſemens, avec une profuſion qui ne déroboit rien à l'extrême delicateſſe. Le lendemain on a repreſenté la tragédie de *Mahomet* dans la ſalle de ſpectacle, bâtie ſur les débris de l'ancienne mosquée dite Ste. Sophie.

⁂ ⁂

De Rome, [5] *le . . .*

L'Empereur d'Italie a reçu au capitole la viſite de l'Evêque de Rome, qui lui a porté

5) Que le nom de Rome, eſt éxécrable à mon oreille! que cette ville à été funeſte à l'univers! Que depuis ſa fondation, dûe à une poignée de Brigands, elle à été fidèle à ſes premiers inſtituteurs! Où trouver une ambition

très-reſpectueuſement les voeux qu'il adreſ-

---

bition plus ardente, plus profonde, plus inhumaine? Elle a étendu les chaînes de l'oppreſſion ſur l'univers connu. Ni la force, ni la valeur, ni les vertus les plus héroïques n'ont préſervé les nations de l'eſclavage. Quel démon préſidoit à ſes conquêtes et précipitoit le vol de ſes aigles! O funeſte République! Quel monſtrueux deſpotiſme eut de ſi deteſtables effets! O Rome! que je te hais! Quel peuple, qne celui qui alloit par le monde détruiſant la liberté de l'homme et qui a fini par abattre la ſienne! Quel peuple, que celui qui, environné de tous les arts, goûtoit le ſpectacle des gladiateurs, fixoit un oeil curieux ſur un infortuné dont le ſang s'échappoit en bouillonnant; qui exigeoit encore que cette victime, en repouſſant la terreur de la mort, mentît à la nature à ſon dernier moment, en paroiſſant flatté des applaudiſſemens que formoient un million de mains barbares! Quel peuple, que celui qui, après avoir été injuſte dominateur de l'univers, fouffrit, ſans murmurer, que tant d'empereurs tournaſſent le couteau dans ſes propres flancs, et qui manifeſta une ſervitude auſſi lâche que ſa tyrannie avoit été orgueilleuſe! c'étoit peu: la ſuperſtition la plus abſurde, la plus ridicule devoit s'aſſeoir à ſon tour ſur le trône de ces deſpotes; elle devoit avoir pour miniſtres l'ignorance et la barbarie. Après avoir égorgé au nom de la patrie, on égorgea

dreſſe au ciel pour la conſervation de ſes

égorgea au nom de Dieu. Pour la prémiere fois le ſang coula pour les intérêts chimériques du ciel: choſe inouie et dont le monde n'avoit point encore eu d'exemples. Rome fût le gouffre empeſté, d'où s'exhalèrent ces fatales opinions qui diviſerent les hommes et les armèrent l'un contre l'autre pour des fantômes. Bientôt elle engendra ſous le nom de Pontifes qui ſe diſent vicaires de Dieu, les monſtres les plus odieux. Comparés à ces tigres qui portoient les chefs et la tiare, les Caligulas, les Nérons, les Domitiens ne ſont plus que des méchans ordinaires. Les peuples comme frappés d'une maſſue pétrifique, végètent mille ans ſous une théocratie deſpotique. L'Empire Sacerdotal couvre tout, éteint tout dans ſes ténebres. L'éſprit humain ne marque ſon exiſtence que pour obéir aux décrets d'un homme déifié. Il parle: et ſa voix eſt une tonnerre qui conſume. On voit les Croiſades, un tribunal d'Inquiſiteurs, des proſcriptions, des anathêmes, des excommunications, foudres inviſibles, qui vont frapper au bout du monde. Le Chrétien, la foi et la rage dans le coeur, n'eſt point raſſaſié de meurtres. Un monde nouveau, un monde entier eſt néceſſaire pour aſſouvir ſa fureur: il veut par la force faire adopter à autrui ſa croyance. C'eſt l'image du Chriſt qui eſt le ſignal de ces horribles devaſtations. Partout où elle paroit, le ſang coule

jours et la proſpérité de ſon Empire 6). Enſuite l'Evêque s'eſt retiré à pied, avec toute l'humilité d'un vrai ſerviteur de Dieu.

Tous les beaux monumens antiques qu'on a fouillés dans le Tibre, où ils étoient enſevelis depuis tant d'années, viennent d'être placés dans les différens quartiers de Rome:

---

coule par torrens; et encore aujourd'hui, cette même Réligion legitime l'eſclavage des malheureux qui arrachent des entrailles de la terre cet or dont Rome eſt la plus impudente idolâtre! O toi, ville aux ſept montagnes! Quel eſſain de calamités eſt ſorti de ton ſein infernal! Qu'ès-tu? Pourquoi influes-tu ſi puiſſamment ſur ce globe infortuné? Le malfaiſant Arimane a-t-il ſon ſiege ſous tes murailles? Touchent-elles aux voûtes des enfers? Es-tu la porte par où entre le malheur? Quand ſera-t-il briſé, ce talisman fatal qui a perdu, il eſt vrai, de ſa force, mais à qui il en reſte encore aſſés pour nuire au monde? O Rome, que je te hais! Que du moins la mémoire de tes iniquités vive! Qu'elle faſſe ton opprobre! Qu'elle ne s'efface jamais, et que tous les coeurs embraſés d'une juſte haine reſſentent la même horreur que j'ai pour ton nom!

6) Le trône du Deſpotiſme s'appuie ſur l'Autel, qui ne le ſoutient que pour l'engloutir.

Rome: On a ſçu les retirer ſans élever dans l'air aucune exhalaiſon dangereuſe.

L'Evêque de Rome s'occupe toujours à donner un code de morale raiſonnée et touchante. Il publie le catéchiſme de la raiſon humaine. Il s'applique ſur tout à fournir un nouveau degré d'evidence aux verités vraiment importantes à l'homme. Il tient regiſtre de toutes les actions généreuſes, illuſtres, charitables: il les publie en caractériſant chaque eſpece de vertu. Juge des Rois et des nations par ſon ardent amour pour l'humanité, il regne par l'empire invincible que donne l'eſprit de ſageſſe, de juſtice et de verité. Il concilie les différends des peuples; Il les appaiſe. Ses bulles écrites en toutes ſortes de langues n'annoncent point des dogmes obſcurs, inutiles, ſentences de diviſions éternelles; mais parlent d'un Dieu, de ſa préſence univerſelle, d'une vie à venir, de la ſublimité de la vertu. Le Chinois, le Japonnois, l'habitant de Surinam, du Kamtſchaka les liſent avec fruit.

De Naples, le . . .

L'académie des belles-lettres de Naple a adjugé le prix au nommé * * *. Les ſujet étoit de determiner au juſte ce qu'étoient les Cardinaux dans le dix-huitieme ſiecle; les moeurs et les idées de ces ſinguliers perſonnages; ce qu'ils diſoient, ce qu'ils faiſoient dans la priſon du conclave; et le moment précis où ils ſont redevenus ce qu'ils étoient lors de l'enfance du Chriſtianiſme. L'auteur couronné a ſatisfait pleinement aux vues de l'Académie. Il a donné juſqu'à la deſcription de labarette et du chapeau rouge. Cette diſſertation n'eſt pas moins divertiſſante que profonde.

On a repréſenté ſur le théâtre de la foire la farce de St. Janvier, autrefois ſi ſerieuſe. On ſait que le miracle de la liquéfaction de ſon ſang ſe renouvelloit chaque année. On a parodié cette riſible extravagance avec un ſel qui a réjoui toute la nation.

Les tréſors de notre Dame de Lorette [7]), qui a ſervi à nourrir et habiller les pauvres, vien-

7) Depuis quinze ſiecles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des

viennent d'être appliqués à la conſtruction d'un aqueduc, attendu qu'il n y a plus de néceſſiteux. On doit faire le même emploi des richeſſes de l'ancienne cathédrale de Tolede, détruite en dix-huit cent ſoixante-ſept. Voyez à ce ſujet les diſſertations ſavantes de * * * imprimées en 1999.

De Madrid, le . . .

Ordonnance que perſonne n'ait à ſe nommer Dominique, attenduque c'eſt ce barbare qui a jadis établi l'Inquiſition [8]). Ordon-

---

des égliſes de mauvais goût avec de hauts clochers pointus. Les tableaux qu'on y voit n'offrent pour la plupart que des peintures hideuſes et dégoûtantes. Que de monaſtères richement dotés! Que d'univerſités opulentes! Que de chapitres! Que d'aſyles ouverts à la fainéantiſe et au jargon théologique. C'eſt, cependant dans les tems où les peuples furent les plus pauvres qu'on trouva le ſecret d'élever des Cathedrales et des temples très-coûteux. Combien les nations ſeroient-elles floriſſantes, ſi elles euſſent employé en aqueducs, en canaux, les ſommes immenſes inutilement depenſées à enrichir des prêtres et des moines!

8) Toute ame en qui le fanatiſme réligieux n'a

donnance que le nom de Philippe II. ſera rayé de la liſte des rois d'Eſpagne.

L'éſprit laborieux de la nation ſe manifeſte de jour en jour par des decouvertes utiles dans tous les arts, et l'Académie des Sciences vient de donner un nouveau ſiſtême de l'Electricité, fondé ſur plus de vingt mille éxpériences particulières.

De Londres, le . . .

Cette ville eſt trois fois plus grande qu'elle ne l'étoit au dix-huitieme ſiecle, et comme toute la force d'Angleterre peut réſider, ſans danger, dans ſa capitale, parce que le commerce en eſt l'ame, et que le commerce d'un

---

n'a point éteint les ſentimens d'humanité, eſt brûlée d'indignation et dechirée de pitié à la vûe des barbaries, des tourmens recherchés que la fureur réligieuſe a fait inventer aux hommes. L'hiſtoire des Cannibales et des Anthropophages eſt moins horrible que la nôtre. Torquemada, inquiſiteur d'Eſpagne, ſe vantoit d'avoir fait périr par le fer et le feu plus de cinquante mille hérétiques; et partout nous trouvons les traces enſanglantées de la ferocité religieuſe. Eſt-ce là cette loi divine qui ſe dit l'appui de la politique et de la morale ?

d'un Peuple Républicain n'entraine pas après lui les atteintes funeſtes qu'il porte aux Monarchies, l'Angleterre a toujours ſuivi ſon ancien ſyſtême. Il eſt bon, parce que ce n'eſt point le Monarque qui s'enrichit, mais les particuliers: de là naît l'égalité qui empêche l'exceſſive opulence et l'exceſſive miſere.

L'Anglois eſt toujours le prémier peuple de l'Europe: Il jouit de l'ancienne gloire d'avoir montré à ſes voiſins le gouvernement qui convenoit à des hommes jaloux de leurs droits et de leur bonheur.

On ne fait plus de proceſſions pour la mémoire de Charles I.; l'on voit mieux en politique.

On vient d'ériger la nouvelle ſtatue du Protecteur Cromwel. On ne ſauroit dire ſi le marbre dont elle eſt compoſée eſt blanc ou noir, tant il eſt mêlangé. Les aſſemblées du peuple ſe tiendront dorénavant en préſence de cette ſtatue, parce que le grand homme qu'elle repréſente eſt le veritable auteur de l'heureuſe et immuable Conſtitution [9]).

Les

9) J. J. Rouſſeau attribue la force, la ſplendeur et la liberté de l'Angleterre à la déſtruction

Les Ecoſſois et les Irlandois ont préſenté requête au parlement, afin qu'il eût à abolir les noms d'Ecoſſe et d'Irlande, et qu'ils ne fiſſent plus qu'un corps d'eſprit et de nom avec l'Angleterre, comme ils n'en font qu'un par le patriotiſme qui les anime.

De Vienne, le . . .

L'Autriche, qui de tout tems eſt en poſſeſſion de donner des Princeſſes charmantes à toute l'Europe, annonce qu'elle a ſept beautés nubiles. Elles épouſeront les Princes de la terre qui donneront le plus beau temoignage de la tendreſſe de leurs peuples.

De la Haye, le . . .

Ce peuple laborieux, qui a fait un jardin du terrein le plus ingrat et le plus marécageux, qui a porté tous les tréſors épars ſur la terre dans un lieu, où il ne croît pas un caillou, exerce conſtamment ſon éton-

---

ction des loups dont elle étoit jadis infeſtée. Heureuſe nation! Elle a chaſſé des loups mille fois plus dangereux, qui devaſtent encore les autres climats.

étonnante induſtrie, et montre à l'univers ce que peuvent le courage, la patience et l'emploi du tems. Cet amour extrême de l'or n'eſt plus ſi vif. Cette République a ſçu devenir plus puiſſante en decouvrant les pièges qui préparoient ſourdement ſa ruine. Elle a reconnu qu'il étoit plus facile de donner des digues à l'Océan irrité que de réſiſter à un métal corrupteur; et aujourd'hui elle ſe défend auſſi courageuſement contre les atteintes du luxe que contre les aſſauts de la mer.

De Paris, le . . .

Douze navires de ſix cent tonneaux ſont arrivés en cette capitale, et y ont entretenu l'abondance. On y mange du poiſſon qu'on n'achete point dix fois ſa valeur. Le nouveau lit de la Seine creuſé de Rouen à cette ville, exige quelques reparations. On a affecté à cette dépenſe un million et demi tiré du treſor national. Cette ſomme ſuffira, parce qu'on ne ſe ſervira ni de régiſſeurs ni d'entrepreneurs.

Le luxe devorateur, le luxe inſolent, le luxe puéril, le luxe capricieux, le luxe extravagant ne regnent plus ſur les bords de la

la Seine; mais bien le luxe d'induſtrie, le luxe qui crée de nouvelles commodités, qui ajoute à l'aiſance, ce luxe utile et néceſſaire, ſi facile à diſtinguer, et qu'il ne faut pas confondre avec ce luxe d'oſtentation et d'orgueil qui inſulte aux fortunes particulières, [10]), en même tems qu'il acheve de les diſſoudre et par l'effet et par l'exemple.

On a reblanchi la Statue du célèbre Voltaire. C'eſt celle-là-même que les gens de

---

10) Quand ne verra-t-on plus cette inégalité prodigieuſe de fortunes, cette opulence exceſſive, qui multiplie les indigences extrêmes, qui fait naître tous les crimes! Quand ne verra-t-on plus un pauvre ouvrier ne pouvant ſortir par le travail d'une miſere où le retiennent les propres loix de ſon pays! Tel autre tendant une main défaillante, redoutant à la fois et l'oeil et le refus de ſon ſemblable! Quand ne verra-t-on plus de ces monſtres qui, d'un oeil diſtrait, lui refuſent un morceau de pain! Quand ces mêmes hommes ceſſeront-ils d'affamer une ville où les denrées ſe vendent comme dans un fort aſſiégé! Mais les finances ſont epuiſées, le commerce eſt généralement tombé, le peuple eſt haraſſé de ſes infortunes; tout ſouffre, et les moeurs éprouvent, par conſéquent, un relâchement affreux. Hélas! hélas! hélas!

de lettres les plus distingués par leurs talens et leur équité lui ont érigée de son vivant. Son pied droit, comme on sait, foule la face ignoble de F * * *; mais comme le mépris public a beaucoup defiguré la face de ce Zoïle, on voudroit réparer ce monument qui doit attester à tous les sots critiques la honte qui les attend. Comme on n'a point conservé le portrait du barbouilleur qui écrivoit un ouvrage périodique pour vivre, on demande quelle tête d'animal lâche, envieux et malfaisant, on pourroit substituer à la sienne?

Le Parisien a des notions distinctes sur le droit naturel, politique et civil. Il ne s'imagine plus bêtement avoir donné en propriété à un autre homme sa personne et ses biens. Il sait toujours proférer des bons mots, composer des chansons et des vaudevilles; Mais il a appris en même tems à donner à ses plaisanteries un corps solide.

Je tournois, je retournois ma feuille volante. Je voulois y lire encore quelque curieux articles. J'y cherchois celui de Versailles, et mes yeux avides ne le découvroient point. Le maitre de la maison

s'apperçut de mon embarras et me demanda ce que je cherchois? Ce qu'il y a de plus intéreſſant dans le monde, lui répondis-je; les nouvelles du lieu où ſiège ordinairement la cour, l'article *Verſailles*, enfin ſi détaillé, ſi varié, ſi amuſant dans la gazette de France [11]). Il ſe mit à ſourire et me dit: „je ne ſais ce qu'eſt devenu la gazette de France. La nôtre eſt celle de la vérité, et l'on n'y commet jamais le péché d'omiſſion. Le Monarque reſide au ſein de la capitale. Il eſt-là ſous les regards de la multitude. Son oreille eſt toujours prête pour entendre ſes cris. Il ne ſe cache point dans une eſpece de deſert, environné d'une foule d'eſclaves dorés. Il demeure au centre de ſes Etats, comme le ſoleil reſide au milieu de l'univers. C'eſt un frein de plus qui le retient dans les bornes du devoir. Il n'a point d'autre organe

11). Que l'Imprimerie eſt un cruel fléau lorsqu'elle ſert à annoncer à une nation entière que tel homme a été tel jour jouer le rôle d'eſclave à la cour; que tel autre s'eſt deshonoré avec toute la pompe imaginable; que celui-ci a enfin obtenu le fruit de ſes baſſeſſes! Quel recueil de platitudes! Quel ſtyle lâche et rampant!

ne pour apprendre ce qu'il doit ſavoir que cette voix univerſelle qui perce directement jusqu'à ſon trône. Gêner cette voix, ſeroit aller contre nos loix; car le monarque eſt l'homme du peuple, et le peuple ne lui appartient pas.

CHAPITRE XLIII.

Oraiſon funebre d'un Payſan.

CURIEUX de voir ce qu'étoit devenu ce Verſailles, où j'avois vu d'un côté la ſplendeur des Rois étaler le plus haut degré de l'opulence, et de l'autre une race de commis, ſcribes inſolens, pouſſer l'impertinente pareſſe auſſi loin qu'elle pouvoit monter, je rêvai, comme Joſué, que j'arrêtois le cour du ſoleil: il penchoit vers ſon declin, il s'arrêta à ma prière comme au tems de ce Général juif, et mon intention, je penſe, étoit meilleure que la ſienne.

J'étois déja dans la campagne, porté dans une voiture, laquelle n'étoit pas un pot-de-chambre [1]). Il fallut faire un dé-

1) C'eſt le nom des carroſſes qui conduiſent à la cour. Ils ſont ordinairement à l'uſage du peuple

tour, parce que la grande route étoit changée.

En paſſant par un village je vis une troupe de payſans, les yeux baiſſés et humides de larmes, qui entroient dans un temple. Ce ſpectacle me frappa. Je fis arrêter ma voiture et je les ſuivis. Je vis au milieu de la nef un vieillard decédé en habit de payſan; et dont les cheveux blancs pendoient jusqu' à terre. Le paſteur du lieu monta ſur une petite eſtrade; et dit à la troupe aſſemblée:

CITOYENS,

„L'homme que vous voyez, a été pendant quatre-vingt-dix ans le bienfaiteur des hommes. Il eſt né fils de Laboureur, et dès l'enfance ſes mains foibles ont eſſayé de ſoulever le ſoc de la charrue Il ſuivoit ſon pere dans les ſillons, lorsqu' à peine ſon pied pouvoit les franchir. Désque l'âge lui eut donné les forces après lesquelles il ſoupiroit, il a dit à ſon pere, repoſez-vous; et depuis, chaque ſoleil l'a vu labou-

peuple de valets qui pullule dans Verſailles; et en ce ſens ils voiturent en effet ce qu'il y a de plus vil en France.

labourer, ſemer, planter, recueillir. Il a défriché plus de deux mille arpens de terre. Il a planté la vigne dans tous ces environs, et vous lui devez les arbres fruitiers qui nourriſſent ce hameau, et l'ombrage qui le couronne. Ce n'étoit point l'avarice qui le rendoit infatigable: c'étoit l'amour du travail pour lequel il diſoit que l'homme étoit né, et l'idée ſainte et grande que Dieu le regardoit cultivant la terre pour nourrir ſes enfans.„

„Il s'eſt marié, et il a eu vingt-cinq enfans. Il les a tous formés au travail et à la vertu, et tous ſes enfans ſont d'honnêtes-gens. Il leur a donné de jeunes épouſes qu'il a conduites lui-même en ſouriant à l'autel du bonheur. Tous ſes petits enfans ont été élevés dans ſa maiſon; et vous ſavez quelle joie pure, inaltérable, habitoit ſur leur front. Tous ces freres s'aiment entre eux, parce qu'il aimoit lui-même, et qu'il leur a fait ſentir qu'il étoit doux de s'aimer.„

„Aux jours de Fêtes, il étoit le premier à faire raiſonner les inſtrumens champêtres; et ſon regard, ſa voix, ſon geſte; vous le ſavez, étoient le ſignal de l'allegreſſe univerſelle. Vous n'avez pas oublié ſa i ga-

eté; vive emanation d'une ame pure et ſes paroles pleines de ſens et de ſel: ayant le don d'exercer une raillerie ingénieuſe, il n'a jamais offenſé. A qui a-t-il refuſé de rendre quelque ſervice? En quelle occaſion s'eſt-il jamais montré inſenſible au malheur public ou particulier? Quand a-t-il été indifférent lorsqu'il s'agiſſoit de la patrie? Son coeur étoit à elle: ſon image étoit l'ame de ſes entretiens; il ne parloit que pour ſa proſpérité, il chériſſoit l'ordre par le ſentiment intime qu'il avoit de la vertu.„

„Vous l'avez vu, lorsque l'âge avoit courbé ſon corps, et que ſes jambes étoient déja chancellantes; vous l'avez vû monter au ſommet des montagnes et diſtribuer les leçons d'éxpérience aux jeunes agriculteurs. Sa mémoire, étoit le ſûr dépôt des obſervations faites pendant quatre-vingts années conſécutives ſur la variété des diverſes ſaiſons. Tel arbre planté de ſes mains, dans telle ou telle année, lui rappelloit la faveur on le courroux du ciel. Il ſavoit par coeur ce que les hommes oublient; les morts, les recoltes abondantes, les legs faits aux pauvres. Il étoit doué comme d'nn éſprit prophétique, et lors qu'il méditoit au clair de la lune, il ſavoit de

quelle

quelle ſemence il devoit enrichir le jardin potager. La veille de ſa mort il a dit: mes enfans, j'aproche de l'Etre, auteur de tout bien, que j'ai toujours adoré et en qui j'éſpère: emondez demain vos poiriers, et qu'au coucher du ſoieil on m'enterre à la tête de mon champ.„

„Vous allez l'y placer, enfans, qui devez l'imiter; mais avant d'enſévelir ces cheveux blancs qui de loin imprimoient le reſpet et attiroient la jeuneſſe, voyez ſes mains honorables, chargées de durillons; voilà l'auguſte empreinte de ſes longs travaux!„

Alors l'orateur prit une de ſes mains glacées et l'éleva. Elle avoit aquis un double volume ſous l'exercice journalier de la bêche, et ſembloit avoir été invulnerable au piquant des ronces et au tranchant des cailloux.

L'orateur baiſa reſpectueuſement cette main vénérable, et chacun ſuivit ſon exemple.

Ses enfans le porterent ſur trois javelles de bled, l'enterrerent, comme il l'avoit deſiré, et mirent ſur ſa tombe, ſa ſerpe, ſa beche, et le ſoc d'une charrue.

Ah! m'écriai-je, ſi les hommes célébrés par Boſſuet, Fléchier, Maſcaron, Neuville,

ville, avoient eu la centieme partie des vertus de cet Agriculteur, je leur pardonnerois leur éloquence pompeuſe et futile.

CHAPITRE XLIV. ET DERNIER.

Verſailles.

J'arrive, je cherche des yeux ce palais ſuperbe d'où partoient les deſtinées de pluſieurs nations. Quelle ſurpriſe! Je n'aperçus que des débris, des murs entr'ouverts, des ſtatues mutilées; quelques portiques à moitié renverſés laiſſoient entrevoir une idée confuſe de ſon antique magnificence: Je marchois ſur ces ruines, lorsque je fis rencontre d'un vieillard aſſis ſur le chapiteau d'une colonne. „Oh! lui dis-je, qu'eſt devenu ce vaſte palais. — Il eſt tombé! — Comment? — Il s'eſt écroulé ſur lui-méme. Un homme dans ſon orgueil impatient a voulu forcer ici la nature; il a précipité édifices ſur édifices; avide de jouir dans ſa volonté capricieuſe, il a fatigué ſes ſujets. Ici eſt venu s'engloutir tout l'argent du Royaume. Ici a coulé un fleuve de larmes pour compoſer ces baſſins dont il ne reſte aucuns veſtiges. Voilà ce qui ſubſiſte de ce coloſſe qu'un million de mains ont élevé avec tant d'efforts douloureux. Ce palais

pêchoit

pèchoit par ſes fondemens; Il étoit l'image de la grandeur de celui qui l'a bâti [1]). Les rois, ſes ſucceſſeurs, ont été obligés de fuir, de peur d'être écraſés. Puiſſent ces ruines crier à tous les Souverains, qne ceux qui abuſent d'une puiſſance momentanée ne font que de voiler leur foibleſſe à la génération ſuivante... A ces mots il verſoit un torrent de larmes, et regardoit le ciel d'un air contrit. — Pourquoi pleurez-vous, lui dis-je? Tout le monde eſt heureux, et ces débris n'annoncent rien moins que la miſére publique? ".. Il éleva ſa voix et dit:

Ah!

---

1) On loue ces magnifiques ſpectacles donnés au peuple Romain. On veut inférer de-là la grandeur de ce peuple. Il fut malheureux dès qu'il commença à voir ces fêtes faſtueuſes où étoit prodigué le fruit de ſes victoires. Qui bâtit les cirques, les théâtres, les thermes? Qui creuſa ces lacs artificiels où toute une flotte manoeuvroit comme en pleine mer. Ce furent ces monſtres couronnés, dont le tyrannique orgueil écraſoit la moitié du péuple pour rejouir les yeux de l'autre. Ces énormes pyramides dont ſe vante l'Egypte, ſont les monumens du deſpotiſme. Les Républicains conſtruiſent des aqueducs, des canaux, des chemins, des places publiques, des marchés; Mais chaque palais qu'élève un monarque, eſt le germe d'une prochaine calamité.

Ah! malheureux! ſachez que je ſuis ce Louis XIV. qui a bâti ce triſte palais. La Juſtice Divine a rallumé le flambeau de mes jours pour me faire contempler de plus prés mon deplorable ouvrage... Que les monumens de l'orgueil ſont fragiles!..... Je pleure et je pleurerai toujours... Ah! que n'ai-je ſçu [2])...„ J'allois l'interroger lui-même, lorsqu'une des couleuvres dont ce ſéjour étoit encore rempli, s'élançant du tronçon d'une colonne autour de la quelle elle étoit repliée, me piqua au col, et je m'éveillois.

---

2) Placé au milieu de l'Europe, dominant ſur l'océan, et par la longue étendue et les détours de ſes côtes ſur les mers de Flandres d'Eſpagne, d'Allemagne; tenant à la Mediterranée, &c. Quel Royaume que la France! et quel peuple ſembleroit avoir plus de droits au bonheur!

